

DE LA  
*SAGESSE.*

TOME SECOND.



DE LA



TOME SECOND

231 a 26

DE LA

S A G E S S E

TROIS LIVRES.

P A R

PIERRE CHARRON.

Parisien, Docteur és Droicts.

*Suiuant la vraye Copie*

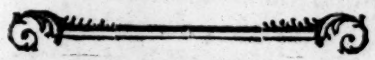
DE BOURDEAUX.

*Pour seruir de suite aux Essais*  
DE MONTAGNE.

TOME SECOND.



A LONDRES.



1769.

DE LA

SAGASSE

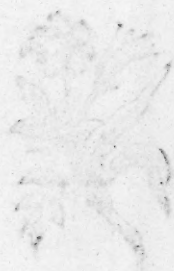
TROIS LIVRES.

PAR

PIERRE CHARRON.



TOURNAI 22 JUNE 1793



A LONDRES

chez M. de la Harpe

1793



DE LA  
S A G E S S E,

S U I T E

DU LIVRE SECOND.

*Contenant les instructions & regles generales de Sageſſe.*

C H A P. V I.

*Regler ſes Defirs & plaisirs.*



'EST vn grand office de ſageſſe, ſçauoir bien moderer & regler ſes deſirs & plaisirs; car d'y renoncer du tout, tant s'en faut que je le requiers en mon Sage, que je tiens ceſte opinion non ſeulement fantaſque, mais encores vicieuſe & deſnaturée. Il faut donc premierement refuter ceſte opinion, qui exterminer & condamner totalement les voluptés, & puis apprendre comment il s'y faut gouverner.

*Tom. II.*

A C'eſt

1  
*Premiere  
 partie.  
 Opinion  
 dumespris  
 du mon-  
 de.*

C'est vne opinion plausible & étudiée par ceux qui veulent faire les entendus, & professeurs de singuliere sainteté, que mespriser & fouler aux pieds généralement toutes sortes de plaisirs, & toute culture du corps, retirant l'esprit à soy, sans auoir commerce avec le corps, l'esleuant aux choses hautes, & ainsi passer ceste vie comme insensiblement, sans la gouster ou y estre attentif. A ces gens ceste phrase ordinaire de passer le temps, conuient fort bien: car il leur semble que c'est tres bien vser & employer ceste vie, que de la couler & passer, & comme se desrober & eschaper à elle, comme si c'estoit chose miserable, onereuse, & fascheuse; veulent glisser & gauchir au monde, tellement que non seulement les deuils, les recreations & passe-temps leur sont suspects & odieux; mais encores les necessités naturelles, que Dieu a assaisonné de plaisir, leur sont couruées. Ils n'y viennent qu'à regret, & y estant tiennent tousiours leur ame en haleine hors de là: bref le viure leur est couruée, & le mourir soulas, festoyans ceste sentence desnaturée, *Vitam habere in patientia, mortem in desiderio.*

2  
*Reietée.*

Mais l'iniquité de ceste opinion, se peut monstrier en plusieurs façons: Premièrement il n'y a rien si beau & legitime, que faire bien & deuëment l'homme, bien sçauoir viure ceste vie. C'est

vne science diuine & bien arduë , que de ſçauoir jouir loyalement de ſon eſtre , ſe conduire ſelon le modelle commun & naturel , ſelon ſes propres conditions , ſans en chercher d'autres eſtranges : toutes ces extrauagances , tous ces efforts artificiels & eſtudiés , ces vies eſcartées du naturel & commun , partent de folie & de paſſion : ce ſont maladies , ils ſe veulent mettre hors d'eux , eſchapper à l'homme & faire les diuins , & font les ſots : ils ſe veulent transformer en Anges , & ſe transforment en beſtes : *aut Deus aut beſtia ; homo ſum , humani à me nihil alienum puto* : l'homme eſt vne ame & vn corps , c'eſt mal faiſt de deſmembrer ce baſtiment & mettre en diuorce ceſte fraternelle & naturelle joincture ; au rebours il les faut renouër par mutuels offices , que l'eſprit eſueille & viuifie le corps peſant , que le corps arreſte la legereté de l'eſprit qui ſouuent eſt vn trouble feſte ; que l'eſprit aſſiſte & fauoriſe ſon corps , comme le mary ſa femme , & non le rebutter , le hayr. Il ne doit point reſuſer à participer à ſes plaiſirs naturels , qui ſont iuſtes , & ſ'y cōplaire coniugalement , y apportant comme le plus ſage de la moderation. L'homme doit eſtudier , ſauouer , & ruminer ceſte vie , pour en rendre graces condignes à celui qui la luy a oſtroyée. Il n'y a rien indigne de noſtre ſoin en ce preſent



que Dieu nous a fait ; nous en sommes comptables jusques à vn poil ; n'est pas vne commission farcesque à l'homme , de se conduire & sa vie selon sa condition naturelle , Dieu la luy a donnée bien serieusement & expressement.

<sup>3</sup>  
*Voyons*  
3. c. 38. Mais quelle folie & plus contre nature , que d'estimer les actions vicieuses , pource qu'elles sont naturelles : indignes pource qu'elles sont necessaires ? Or c'est vn tresbeau mariage de Dieu , que la necessité , & le plaisir : nature a tressagement voulu , que les actions qu'elle nous a enjoinct pour nostre besoin , fussent aussi voluptueuses ; nous y conuiant non seulement par la raison ; mais encores par l'appetit : & ceux icy veulent corrompre ses reigles. C'est pareille faute & injustice , de prendre à contrecœur , & condamner toutes voluptés , comme de les prendre trop à cœur & en abuser : il ne les faut ny courir ny fuir , mais les recevoir , & en vser discrettement & moderément , comme sera tantost dict en la reigle.

4 Qui a enuie d'escarter son ame , l'escarte hardiment s'il peut , lors que le corps se portera mal , & sera en grand douleur , pour la descharger de ceste contagion : mais il ne peut , comme aussi ne doit il ; car à parler selon droit & raison , elle ne doit jamais abandonner le corps ; c'est singerie que le vouloir faire ;



re ; elle doit regarder & le plaisir & la douleur d'une veüe pareillement ferme ; l'un si elle veut severement , & l'autre gayement ; mais en tout cas elle doit assister au corps, pour toujours le maintenir en reigle.

Mespriser le monde ; c'est une proposition braue , surquoy on triomphe de parler & discourir : mais je ne voy pas qu'ils l'entendent bien , & encores moins qu'ils le pratiquent bien : qu'est ce que mespriser le monde ? Qu'est ce monde ? Le ciel , la terre , en un mot les creatures ? Non , je croy : Quoy donc ? L'usage , le profit , service , & commodité que l'on en tire ? Quelle ingratitude contre l'auteur qui les a faicts à ces fins , quelle accusation contre nature ? Et puis comment se peut-il faire de s'en passer ? Si en fin tu dis que ce n'est ny l'un ny l'autre , mais c'est l'abus d'icelles , les vanités , folies , & desbauches qui sont au monde ; or cela n'est pas du monde , ce sont choses contre le monde & sa police ; ce sont additions tiennes. Ce n'est pas de nature ; mais de ton propre artifice : s'en garder comme la sagesse & la regle de cy apres l'enseigne , ce n'est pas mespriser le monde , qui demeure tout entier sans cela : mais c'est bien user du monde , se bien regler au monde , Or ces gens pensent bien pratiquer le mespris du monde , par quelques mœurs & façons externes particulieres,

escartées du commun du monde , mais ce sont moqueurs. Il n'y a rien de si mondain & de si exquis au monde , le monde , ne rit point & n'est point tant folastre & enjoiné chés soy comme dehors , aux lieux où l'on fait profession de le fuir & fouler aux pieds. C'est donc vne opinion malade , fantasque & desaturée , que reietter & condamner généralement tous desirs & plaisirs. Dieu est le createur & auteur de plaisir , comme se dira , mais il faut apprendre à s'y bien porter , & ouyr la leçon de sagesse là dessus.

6  
*Seconde  
 partie  
 du reigle-  
 ment aux  
 plaisirs  
 & desirs.*

*Peu.*

Ceste instruction se peut reduire à quatre poincts ( lesquels si ces mortifiés & grands mespriseurs du monde sçauoient bien practiquer , ils feroient beaucoup ) sçauoir peu naturellement , modérément , & par rapport court à soy. Ces quatre vont presque tousiours ensemble , & lors font vne reigle entiere & parfaicte : & pourroit on , qui voudroit , raccourcir & comprendre tous ces quatre , en ce mot naturellement , car nature est la reigle fondamentale & suffisante à tout. Mais pour rendre la chose plus claire & facile , nous distinguerons ces quatre poincts. Le premier poinct de ceste reigle est desirer peu : Vn bien court , asseuré moyen de brauer la fortune , luy coupant toutes les aduenues , luy ostant toute prinse sur nous pour viure content & heureux ,

&

& en vn mot estre sage , est retrancher fort court ses desirs , ne desirer que bien peu ou rien. Qui ne desire rien , encore qu'il n'aye rien, equipolle & est aussi riche que celuy qui jouïst de tout : tous deux reuiennent à mesme : *nihil interest an habeas , an non concupiscas*. Dont a esté bien dict que ce n'est pas la multitude & l'abondance , qui contente & enrichist , mais la disette & le rien. C'est la disette de desirer , car qui est pauvre en desirs , est riche en contentement , *summæ opes inopia cupiditatum* : bref qui ne desire rien est aucunement semblable à Dieu , & desia comme les bienheureux , qui sont heureux non pource qu'ils ont & tiennent tout , mais pource qu'ils ne desirent rien : *qui desiderium suum clausit , cum Ioue de fœlicitate contendit* : Au contraire si nous laschons la bride à l'appetit , pour suiure l'abondance ou la delicatesse , nous serons en perpetuelle peine : les choses superflües nous deuiendront necessaires , nostre esprit deuiendra serf de nostre corps , & ne viurons plus que pour la volupté ; si nous ne moderons nos plaisirs & desirs , & ne les mesurons par le compas de la raison , l'opinion nous emportera en precipice , ou n'y aura fonds ny riue. Par exemple nous ferons nos souliers de velours , puis de drap d'or , en fin de broderie , de perles & diamants ; nous bastirons nos maisons de marbre , puis de jaspe & de porphire.

Or

Or ce moyen de s'enrichir & se rendre content est tres-juste, & en la main d'un chacun ; il ne faut point chercher ailleurs & hors de soy le contentement, demandons le & l'obtenons de nous mesmes : arrestons le cours de nos desirs, il est inique & injuste d'aller importuner Dieu, nature, le monde, par vœus & prieres, de nous donner quelque chose, puis que nous auons en main si beau moyen d'y pourvoir. Pourquoy demanderay-je plustost à autrui qu'il me donne, qu'à moy que je ne desire ? *quare potius à fortuna impetrem ut det, quam à me ne petam ? quare autem petam oblitus fragilitatis humanæ ?* si ie ne puis & ne veux obtenir de moy de ne desirer point, pourquoy & de quel front iray-je presser & extorquer de celuy, sur lequel je n'ay aucun droit ny pouuoir ? Ce sera donc icy la reigle premiere aux desirs & plaisirs, que le (peu) ou bien la mediocrité & suffisance qui contentera le sage, & le tiendra en paix. C'est pourquoy i'ay prins pour ma devise *paix & peu*. Au fol n'y a point d'affés, rien de certain, de content. Il ressemble à la lune qui demandoit à sa mere vn vestement qui luy fust propre : mais il luy fust respondu qu'il ne se pouuoit, car elle estoit tantost grande, tantost petite, & toujours changeant.

Plutarc.

7  
Naturel-  
lement.

L'autre point fort germain à cestui cy, est (naturellement) Car nous sçauons

uons qu'il y a deux sortes de desirs & plaisirs ; les vns naturels , ceux cy sont justes & legitimes : sont mesmes aux bestes, sont limités & courts, l'on en voit le bout , selon eux personne n'est indigeant , car par tout il se trouue dequoy les contenter. Nature se contente de peu , & a tellement pourueu , que par tout ce qui suffit nous est en main , *par abile est quod natura desiderat & expositum : ad manum est quod sat est.* C'est ce que nature demande pour la conseruation de son estre , c'est vne faueur dont nous deuons remercier la nature , qu'elle a rendu les choses necessaires pour nostre vie , faciles à trouver , & faict que celles qui sont difficiles à obtenir ne nous sont point necessaires ; & cherchant sans passion ce que nature desire , la fortune ne nous en peu prouer. A ce genre de desirs l'on pourra adjouster & rapporter (combien qu'ils ne soient vraiment & à la rigueur naturels , mais ils viennent incontinent apres) ceux qui regardent l'usage , & la condition d'un chacun de nous , qui sont vn peu , au delà , & plus au large que les exactement naturels : & apres eux sont justes & aussi legitimes. Les autres sont outre nature procedans de nostre opinion & fantaisie , artificiels , superflus , & vraiment passions , que nous pouuons pour les distinguer par nom des autres , appeller cupidités , desquelles a esté cy

Seneca.

L. I. c. 25



dessus amplement parlé aux passions : & faut que le sage s'en garde entierement & absolument.

8 Le troisieme qui est modere-  
*ment* sans excès, a grande estendue & di-  
*voyez l. 3.* uerses pieces, mais qui reuiennent à  
*c. 48.* deux chefs : scauoir sans dommage d'au-  
 truy & le sien : d'autrui, son scandale,  
 son offense, sa perte, & prejudice : le  
 sien, de sa santé, son loisir, ses fon-  
 ctions & affaires son honneur, son  
 debuoir.

9 Le quatriesme est vn court & essentiel  
*Par rap-* rapport à soy. Outre que la carriere de  
*port.* nos desirs & plaisirs doit estre circon-  
 scribe, bornée & courte, encores leur  
 course se doit manier, non en ligne  
 droite, qui fasse bout ailleurs & hors  
 de soy ; mais en rond, duquel les deux  
 poinctes se tiennent & terminent en  
 nous. Les actions qui se conduisent sans  
 ceste reflexion, & ce contour court &  
 essentiel, comme des auaricieux, am-  
 bitieux & tant d'autres, qui courent de  
 poincte, & sont tousiours hors eux ;  
 sont actions vaines & maladiues.

## C H A P. VII.

*Se porter moderelement & egale-  
 ment en prosperité & aduersité.*

**I**L y a double fortune avec qui il nous  
 faut combattre, la bonne & la mau-  
 uaise, la prosperité & l'aduersité ; ce  
 sont

sont deux duels, les deux temps dangereux, ausquels il faut demourer en ceruelle, ce sont les deux escolles, essais, & pierres de touche de l'esprit humain.

Le vulgaire ignorant n'en recognoist qu'un, ne croit pas que nous ayons affaire, ny qu'il y aye de la difficulté & du contraste avec la prosperité & la douce fortune, en laquelle sont si transportez de joye, qu'ils ne sçavent ce qu'ils font, & personne ne peut durer avec eux: & en affliction ils sont tous estonnés & abbatus, comme les malades; qui sont en angoisse, lesquels ne peuvent endurer ny froid ny chaud.

2  
L'opinion  
& le faict  
du vul-  
gaire.

Les sages recognoissent tous les deux, & imputent à mesme vice & folie, ne sçavoir se commander en prosperité, & ne pouuoir porter les aduersités. Mais qui est le plus difficile & dangereux, ils n'en sont pas du tout d'accord, aucuns disent l'aduersité à cause de son horreur & sa rigueur, *difficilius est tristitiam sustinere, quam à delectabilibus abstinere: nec majus est difficilia perstringere, quam læta moderari.* Autres disent la prosperité, laquelle par son rire & ses mignardes douceurs, agist d'aguet, relasche & ramolist l'esprit & luy desrobe insensiblement sa trempe, sa force & vigueur, comme Dalila à Samson, tellement que plusieurs durs, opiniastrés & inuincibles à l'aduersité, se sont laissés aller aux flatteries de la prosperité:

3  
Lequel  
est plus  
difficile à  
porter,  
prosperité  
ou aduersité. Ari-  
stot. Se-



*magni laboris est ferre prosperitatem : & puis l'affliction incite mesme nos ennemis à pitié , la prosperité esmeut nos amis à enuie. Item , en l'aduersité se voyant tombé & abandonné de tous , & que toute l'esperance est reduict à foy mesme , l'on prend courage , l'on se releue , se ramasse , l'on s'esuertue de toute sa force : & en la prosperité se voyant assisté de tous qui rient & applaudissent , l'on se rend nonchalant , l'on se fie à tous , sans apprehension de mal & difficulté , & pense l'on que tout est en seureté. En quoy l'on est souvent trompé. Peut estre que selon la diuersité des naturels & complexions , toutes les deux opinions sont veritables.*

*4  
Auis  
des sa-  
ges sur  
tous les  
deux.*

Or la sagesse nous apprend à retenir egalité en toute nostre vie , & monstrier tousiours vn mesme visage , doux & ferme. Le sage est un suffisant artisan , qui faict son profit de tout ; de toute matiere il forme la vertu comme l'excellent peintre Phidias tout simulachre. Quoy qu'il luy vienne ou tombe en main , il y trouue subject de bien faire ; il regarde d'vn mesme visage les deux faces differentes de la fortune. *Ad utrosque casus sapiens aptus est , bonorum rector , malorum victor. In secundis non confidit , in aduersis non deficit , nec avidus periculi nec fugax , prosperitatem non expectans , ad utrumque paratus ,*

*ratus ; adversus utrumq; intrepidus , nec illius tumultu , nec hujus fulgore percussus. Contra calamitates fortis & contumax , luxuriæ non aduersus tantum , sed & infestus : hoc præcipuum in humanis rebus erigere animum supra minas & promissa fortunæ. La sagesse nous fournit d'armes & de discipline , pour tous les deux combats ; contre l'aduersité nous fournit d'esperon , & apprend à esleuer , fortifier & roidir le courage , & c'est la vertu de force : contre la prosperité nous fournit de bride , & apprend à rabaisser les aîles , & se tenir en modestie , & c'est la vertu de tempérance : ce sont les deux vertus morales , contre les deux fortunes. Ce que le grand Philosophe Epictete a tres bien signifié , comprenant en deux mots toute la philosophie Morale , *sustine* , & *abstine*. Soustien les maux , c'est l'aduersité ; Abstien toy des biens c'est-à-dire de volupté & de la prosperité. Les aduis particuliers contre les particulieres prosperités & aduersités , seront au liure troisieme suivant en la vertu de force & de tempérance ; icy nous mettrons les aduis generaux & remedes contre toute prosperité & aduersité ; puis qu'en ce liure nous instruisons en general à la sagesse , comme a esté dict en sa preface.*

Contre toute prosperité , la doctrine  
&

<sup>5</sup>  
De la

*prosperité.*

& aduis commun sera en trois poincts: le premier que mal & à tort les honneurs, les richesses, & faveurs de la fortune, sont estimés & appellés biens, puis qu'ils ne font point l'homme bon, ne reforment point le meschant, & sont communs aux bons & meschans. Celuy qui les appelle biens, & a mis en iceux le bien de l'homme a bien attaché nostre heur à vn cable pourri, & ancré nostre felicité en vn sable mouuant: car qu'y a-il si incertain & inconstant que la possession de tels biens, qui vont & viennent, passent & s'escoulent comme vn torrent? Comme vn torrent ils font bruiet à l'arriuée, ils sont plains de violence, ils sont troubles: l'entrée en est facheuse, ils disparaissent en un moment: & quand ils sont escoulés, il ne demoure que de la bourbe au fonds.

Le second poinct est de se souuenir, que la prosperité est comme vn venin emmiellé, douce & flatteuse, mais tres dangereuse, à quoy il se faut bien tenir en cervelle. Quand la fortune rit & que tout arriue à souhait, c'est lors que nous deuons plus craindre & penser à nous tenir nos affections en bride, composer nos actions par raison, sur tout eviter la presumption, qui suit ordinairement la faueur du temps. C'est vn pas glissant que la prosperité, auquel il se faut tenir bien

ferme

ferme, il n'y a saison en laquelle les hommes oublient plustost Dieu; c'est chose rare & difficile de trouver personne, qui ne s'attribue volontiers la cause de sa felicité. C'est pourquoy en la plus grande prosperité, il faut vser du conseil de ses amis, & leur donner plus d'autorité sur nous, qu'en autre temps. Il faut donc faire comme en vn mauvais & dangereux chemin, aller en craincte & doute, & demander la main d'autrui. Aussi en telle saison le malheur est medecine, car il nous rameine à nous cognoistre.

7

Le troisieme est de retenir ses desirs & y mettre mesure: la prosperité enfle le cœur, pousse en avant, ne trouve rien difficile, fait venir l'enuie tousiours des plus grandes choses (ils disent qu'en mangeant l'appetit vient) & nous emporte au dela de nous: & c'est là où l'on se perd, l'on se noye, l'on se faict moquer de soy. C'est comme le guenon, qui monte de branche en branche jusques au sommet de l'arbre, & puis monstre le cul. ô combien de gens se sont perdus & ont pery miserablement, pour n'auoir peu se moderer en leur prosperité. Parquoy il se faut arrester, ou bien aller tout doucement, pour jouir, & n'estre pas tousiours en queste & en pourchas: c'est sagesse que de sçauoir establir son repos, son contentement, qui ne peut

420 DE LA SAGESSE  
peut estre où n'y a point d'arrest , de  
but , de fin.

8  
*De l'ad-  
versité :  
ce n'est  
point  
mal.*

Contre toute aduersité voicy des ad-  
uis generaux. En premier lieu , il se  
faut garder de l'opinion commune &  
vulgaire , erronée & tousiours diffé-  
rente de la vraye raison : car pour des-  
crier & mettre en haine , & en horreur  
les aduersités & afflictions , ils les ap-  
pellent maux , & malheurs , & tref-  
grands maux , combien que toutes cho-  
ses externes ne soient bonnes ny mau-  
uaises , jamais les aduersités ne firent  
meschant vn homme : mais plustost ont  
profité & seruy à reduire les mes-  
chans , & sont communes aux bons &  
aux meschans.

9  
*Est com-  
mune à  
tous ,  
mais tref-  
diuerse-  
ment.*

Certes les fleaux & tristes accidents  
sont communs à tous , mais ils ont bien  
diuers effects , selon la main qu'ils ren-  
contrent. Aux fols & reprouvés ils ne  
seruent que de desespoir , de trouble ,  
& de rage : ils les font bien ( s'ils sont  
pressans & extremes ) bouquer , crier à  
Dieu , & regarder au ciel , mais c'est  
tout ; car ils n'en valent pas mieux : aux  
errans & delinquans sont autant d'ins-  
tructions viues , & de compulsoires  
pour les ramenteuoir de leur debuoir ,  
& leur faire recognoistre Dieu : Aux  
gens de vertu , sont lices & tournois  
pour iouster & exercer leur vertu ,  
se recommander plus & s'allier à Dieu :  
Aux prudens , matiere de bien , &  
quel.



quelquefois planches pour passer, & monter en toute hauteur & grandeur, comme il se lit & se voit de plusieurs, ausquels estant arriuées de grandes trauerses, que l'on pensoit estre leur malheur & ruine entiere, ils ont esté par ce moyen haut esleués & aggrandis: & au rebours sans ces malheurs ils demouroient à sec, comme sceust bien dire & s'escrier ce grand Capitaine Athenien, *perieramus nisi periissemus*. Vn tresbeau & riche exemple de cecy a esté en Ioseph hebreu fils de Iacob. Ce sont bien coups du Ciel, mais la vertu & prudence humaine luy sert d'instrument propre, dont est prouenu ce tresbeau conseil des Sages, *faire de necessité vertu*. C'est vne tresbelle mesnagerie, & premier traict de prudence, tirer du mal le bien, manier si dextrement les affaires, & scauoir donner si à propos le vent & le biais, que du malheur l'on s'en puisse preualoir, & en faire sa condition meilleure.

Les afflictions & aduersités viennent de trois endroicts: ce sont trois au- 10  
 theurs & ouvriers des peines, le peché A trois  
 premier inuenteur, qui les a mis en causes &  
 nature; l'ire & la justice diuine, qui trois ef-  
 les met en besogne, comme ses com- fects.  
 missaires & executeurs; la police du  
 monde troublée, & alterée par le pe-  
 ché, en laquelle, comme vne reuolte  
 gene-

generalle & tumulte ciuil , les choses n'estans en leurs places deuës , & ne faisant leurs offices , sourdent tous maux ; ainsi qu'au corps le dénouëment des membres , le froissement & dislocation des os apporte des douleurs grandes & inquietudes. Ces trois ne nous sont point propices ny fauorables , le premier est à hayr , craindre & redoubter comme terrible , le tiers est à s'en garder comme abuseur. Pour se sauuer & se desfaire de tous trois , il n'est que d'employer leurs propres armes , desquelles ils nous battent , comme Goliath de son propre cousteau , faisant de necessité vertu , profit de l'affliction & de la peine ; la faisant reiallir contr'eux. L'affliction vraie engeance de peché , bien prinse , est sa mort & sa ruine , & fait à son auteur ce que la vipere à sa mere qui la produict : c'est l'huyle du Scorpion , qui guarist sa morsure , afin qu'il perisse par son inuention , *perit arte sua : patimur quia peccauimus ; patimur ut non peccemus*. C'est la lime de l'ame , qui la déroüille , la purifie , & l'esclaircit du peché. En consequence de ce , elle appaise l'ire Diuine , & nous tire des prisons & liens de la justice , pour nous remettre au doux , beau , & clair sejour de grace & misericorde : finalement nous sevre du monde , nous tire de la mammelle , & nous degoust par son



son aigreur , comme l'Absynthe au tectin de la nourrisse , du doux laiët & appast de ceste vie trompeuse.

Vn grand & principal expedient pour se bien comporter en l'aduersité , est d'estre homme de bien. L'homme vertueux est plus tranquille en l'aduersité , que le vicieux en la prosperité ; comme ceux qui ont la fiebure , sentent avec plus de mal le froid & le chaud & la rigueur de leurs accès , que ne font les sains le froid & le chaud de l'hyuer & de l'esté : Aussi ceux qui ont la conscience malade & en fiebure , sont bien plus tourmentés que les gens de bien ; car ayant l'interieur sain , ne peuvent estre incommodés par l'exterieur , où ils opposent vn bon courage.

Les aduersités sont de deux sortes ; les unes sont vrayes & naturelles , comme maladies , douleurs , la perte des choses que nous ayons : les autres fausses & feintes par l'opinion commune ou particuliere , & non en verité. Qu'il soit ainsi l'on a l'esprit & le corps autant à commandement comme auparauant qu'elles aduinssent. A celles cy n'y a qu'un mot : ce dequoy tu te plains n'est pas douloureux ne facheux , mais tu en fais le semblant , & tu te le fais croire.

Quant aux vrayes & naturelles , les plus prompts , & populaires , & plus sains aduis sont les plus naturels , les plus

11

12

Aduis

plus speciaux.

13

Natu-

rels. En-

*durer est  
naturel &  
humain.*

plus justes & equitables. Premièrement il se faut souvenir , que l'on n'endure rien contre la loy humaine & naturelle, puis qu'à la naissance de l'homme, toutes ces choses sont annexées & données pour ordinaires. En tout ce qui a accoustumé de nous affliger, considérons deux choses ; la nature de ce qui nous arriue , & celle qui est en nous : & vñs des choses selon la nature , nous n'en recevons aucune fascherie. La fascherie est vne maladie de l'ame contraire à la nature , ne doibt point entrer chés nous. Il n'y a accident au monde qui nous puisse arriuer , auquel la nature n'ait preparé vne habitude en nous , pour le recevoir & le tourner à nostre contentement. Il n'y a maniere de vie si estroicte qui n'aye quelque soulas & rafraichissement. Il n'y a prison si estroicte & obscure , qui ne donne place à vne chanson , pour desennuyer le prisonnier. Jonas eut bien loisir de faire sa priere à Dieu dedans le ventre de la baleine, laquelle fust exaucée. C'est vne faueur de nature , qu'elle nous trouve remede & addoucissement à nos maux en la tollerance d'iceux ; estant ainsi que l'homme est né pour estre subiect à toutes sortes de miseres , *omnia , ad quæ gemimus , quæ expavesimus , tributa vitæ sunt.*

14  
*Ne tou-*

Secondement faut se souvenir qu'il n'y

n'y a que la moindre partie de l'homme *che que le*  
 subiecte à la fortune, nous auons le prin- *moindre*  
 cipal en nostre puissance, & ne peut *du nostre.*  
 estre vaincu sans nostre consentement.

La fortune peut bien rendre pauvre,  
 malade, affligé; mais non vicieux,  
 lasche, abbatu; elle ne nous sçauroit  
 oster la probité, le courage, la vertu.

Après il faut venir à la bonne foy, <sup>15</sup>  
 à la raison, & à la justice: souuent l'on *N'est*  
 se plainct injustement, car si parfois il *point*  
 est surueni du mal, encores plus sou- *contre*  
 vent il est surueni du bien, & ainsi faut *raison &*  
 il compenser l'un avec l'autre: & si *justice.*  
 l'on jugeoit bien, il se trouvera qu'il  
 y a plus dequoy se loier des bons suc-  
 cés, que se plaindre des mauvais; &  
 comme nous destournons nos yeux de  
 dessus les choses qui nous offensent,  
 & les jettons sur les couleurs ver-  
 doyantes & gayer, ainsi deuons nous  
 diuertir les pensées des choses tristes,  
 & les adonner à celles qui sont plai-  
 santes & agreables. Mais nous som-  
 mes malicieux, ressemblans aux ven-  
 touses, qui tirent le mauvais sang &  
 laissent le bon, l'auaricieux qui vendroit  
 le meilleur vin & beuvroit le pire, les  
 petits enfans auxquels si vous ostés vn  
 de leurs jouets, jettent tous les autres  
 par dépit. Car s'il nous aduiant quelque  
 mesaduanture, nous nous tourmentons  
 & oublions tout le reste qui nous de-  
 mouroit entier; voire y en a qui se  
 disent

disent mal-heureux en toutes choses,  
& que jamais n'eurent aucun bien,  
tellement qu'une once d'aduersité leur  
porte plus de desplaisir, que dix  
mille de prosperité ne leur apporte de  
plaisir.

16  
*Est peu  
par com-  
paraison.*

Aussi faut il regarder sur tant de gens,  
qui sont en beaucoup pire condition,  
que nous, & qui se sentiroient heureux  
d'estre en nostre place.

*Cum tibi displiceat rerum fortuna tuarum,  
Alterius specta, quo sit discrimine peior.*

17  
*Aduis  
estudiés.*

Il faudroit pour ces plaignans, prac-  
tiquier le dire & aduis d'un sage, que  
tous les maux que souffrent les hom-  
mes, fussent rapportés en commun &  
en blot, & puis que le partage s'en  
fist également: Car lors se trouuans  
beaucoup plus chargés par le desparte-  
ment, seroit descouverte l'injustice de  
leur plaincte.

*accoustu-  
mance.*

Après tous ces aduis, nous pouvons  
dire, qu'il y a deux grands remedes  
contre tous maux, & aduersités, les-  
quels reuiennent presque à vn, l'ac-  
coustumance pour le vulgaire grossier:  
& la meditation pour les sages. Tout  
deux sont prins du temps, l'emplastre  
commun & tres puissant à tous maux;  
mais les sages la prennent avant la  
main: c'est la preuoyance; le foible  
vulgaire après. Que l'accoustumance  
puisse beaucoup, nous le voyons clai-  
rement, en ce que les choses plus  
fais-

fascheuses se rendent douces par l'accoustumance. Les forçats plorent , quand ils entrent en la galere , au bout de trois mois il y chantent. Ceux qui n'ont pas accoustumé la mer , palissent mesmes en temps calme , quand on leve l'anchre , & les matelots rient durant la tempeste ; la femme se desesperé à la mort de son mary , dedans l'an elle en aime vn autre. Le temps & l'accoustumance faict tout : ce qui nous offense est la nouveauté de ce qui nous arriue , *omnia novitate graviora sunt.*

La meditation faict le mesme office à l'endroit des sages , car à force de penser aux choses , ils se les rendent familiares & ordinaires , *quæ alii diu patiendo levia faciunt , sapiens levia facit diu cogitando.* Considerons exactement la nature de toutes les choses qui nous peuvent fascher , & nous representons ce qui nous y peut arriuer de plus ennuyeux & insupportable , comme maladie , pauvreté , exil , injures , & examinons en tout cela , ce qui est selon nature ou contraire à elle. La preuoyance est vn grand remede contre tous maux , lesquels ne peuvent apporter grande alteration ny changement , estans arriués à vn homme qui s'y attendoit ; comme au contraire ils blessent & endommagent fort ceux qui se laissent surprendre. La meditation & le discours est ce qui donne la

18  
Pre-  
voiance.



la trempe à l'ame , qui la prepare ,  
l'affermir contre tous assauts , la rend  
dure , acérée , & impenetrable à tout  
ce qui la veut entamer ou fausser : les  
accidens , tant grands soyent ils , ne  
peuvent donner grand coup à celuy  
qui se tient sur ses gardes & est prest  
de les recevoir , *præmeditai mali mollis  
ictus venit: quicquid expectatum est diu ,  
levius accidit.* Or pour auoir ceste pre-  
uoyance , il faut premierement sça-  
uoir que nature nous a mis icy comme  
en vn lieu fort scabreux , & où tout  
bransle ; que ce qui est arriué à vn  
autre nous peut aduenir aussi ; que ce  
qui panche sur tous , peut tomber sur  
vn chacun : & en tous affaire que l'on  
entreprend , premediter les inconue-  
niens , & mauvaises rencontres , qui  
nous y peuvent aduenir afin de n'en  
estre surprins. O combien nous som-  
mes deceus , & auons peu de jugement ,  
quand nous pensons que ce qui arrive  
aux autres , ne puisse arriuer jusques  
à nous , quand ne voulons estre pre-  
uoyans & deffians , de peur que l'on  
ne nous tienne pour craintifs. Au con-  
traire si nous prenions cognoissance des  
choses , ainsi que la raison le veut ,  
nous nous estonnerions plustost de ce  
que si peu de trauerfes nous arriuent ,  
& que les accidens , qui nous suyuent  
de si pres , ont tant tardé à nous attra-  
per : & nous ayant atteint , comment  
ils

ils nous traittent si doucement. Celuy qui prend garde & considere l'aduersité d'autrui , comme chose qui luy peut aduenir , auant qu'elle soit à luy , il est armé. Il faut penser à tout & conter tousiours au pire ; ce sont les sots & maladvisés , qui disent , je n'y pensois pas. L'on dict que l'homme surpris est à demy battu , & au contraire vn aduerty en vaut deux : l'homme sage en temps de paix , faict ses preparatifs pour la guerre : le bon marinier auant surgir du port , fait prouision de ce qu'il faut pour resister à la tempeste : c'est trop tard s'apprester , quand le mal est adueni : A tout ce à quoy nous sommes preparés de-longue main , nous nous trouvons admirables , quelque difficulté qu'il y aye. Au contraire il n'y a chose si aisée , qui ne nous empesche , si nous y sommes nouveaux. *Id videndum , ne quid inopinatum sit nobis , quia omnia novitate graviora sunt.* Certes il semble bien que si nous sommes aussi preuoyans , que nous deuons & pouvons estre , nous ne nous estonnerons de rien. Ce que vous aués preveu , vous arriue , pourquoy vous en estonnez vous ? Faisons donc que les choses ne nous surprennent point : tenons nous engarde contre elles , regardons les venir. *Animus aduersus omnia firmandus , ut dicere possimus , non vlla laborum , O virgo : nova mi facies*



*inopinave surgit, Omnia percepi atque animo mecum ipse peregi. Tu hodie ista denuntias; ego semper denuntiavi: hominem paravi ad humana.*

## CHAP. VIII.

*Obeyr & observer les loix, coustumes, & ceremonies du pays, comment, & en quel sens.*

*Origine  
instituti-  
on &  
autorité  
de la loy.* Tout ainsi que la beste sauvage & farouche ne se veut laisser prendre, conduire & manier à l'homme; mais ou s'enfuit & se cache de luy, ou s'irrite & s'esleue contre luy, s'il en veut approcher; tellement qu'il faut user de force meslée, avec ruse & artifice, pour l'avoir & en venir à bout: ainsi en faiët la folie & veuesche à la raison, & sauvage à la sagesse, contre laquelle elle s'irrite & s'affolite davantage; dont il la faut avoir & mener comme vne beste farouche (ce que l'homme est à la beste, l'homme sage l'est au fol) l'estonner, luy faire peur, & l'arrester tout court, pour puis à l'aïse l'instruire & le gaigner. Or le moyen propre à ce est vne grande autorité, vne puissance & gravité esclatante, qui l'esblouyt de sa splendeur & de son esclair, *sola autoritas est quæ cogit stultos, ut ad sapientiam festinent.* En vne meslée & sedition populaire, s'il survient & se presente quel-  
que

que grand , ancien , sage & vertueux personnage , qui aye gaigné la reputation publicque d'honneur & de vertu , lors ce peuple mutin frappé & esblouy de la splendeur & de l'esclair de ceste autorité , se tient coy , & attend ce qu'il veut dire. *Veluti magno in populo , cum sæpe coorta est Seditio , sævitque animis ignobile vulgus , Iamque faces & saxa volant , furor arma ministrat : Tum pietate gravem ac meritis , si forte virum quem Conspexere , silent , arrectisque auribus astant ; Ille regit dictis animos & pectora mulcet.*

Il n'y a rien plus grand en ce monde , que l'autorité , qui est vn image de Dieu , vn messager du ciel : si elle est souveraine , elle s'appelle majesté , si subalterne , autorité : & se soustient de deux choses , admiration & crainte meslés ensemble. Or ceste majesté & autorité , est premierement & proprement en la personne du Souverain , du Prince & Legislatteur , où elle est viue , & agente , mouvante , Puis en ses commandemens & ordonnances , c'est-à-dire en la loy qui est le chef d'œuvre du Prince , & l'image de la majesté vne & originelle. Par icelle sont reduicts , conduicts , & guidés les fols. Voila de quel poids , necessité , utilité est l'autorité & la loy au monde.

La prochaine & plus pareille autorité à la loy , est la coustume , qui est <sup>2</sup> *Et de la coustume.*

une autre puissante & imperieuse maistresse : elle empire & usurpe ceste puissance traistreusement & violemment , car elle plante peu à peu , à la desrobée & comme insensiblement , son autorité , par vn petit doux , & humble commencement ; l'ayant rassis & estably par l'aide du temps , elle descouvre puis vn furieux & tyrannique visage , contre lequel il n'y a plus de liberté ny puissance de hausser seulement les yeux : elle prend son autorité de la possession & de l'usage , elle grossit & s'ennoblit en roullant comme les rivières , il est dangereux de la ramener à sa naissance.

3  
Compa-  
raison des  
deux.

La loy & la coustume establisent leur autorité bien diuersement , la coustume peu à peu , avec vn long temps , doucement & sans force , d'un consentement commun de tous , ou de la pluspart , & a son autheur le peuple. La loy sort en vn moment , avec autorité & puissance , & prend sa vigueur , de qui a puissance de commander à tous , & souvent contre le gré des subjects , dont quelcun la compare au tyran , & la coustume au Roy. Dauantage la coustume ne porte loyer ny peine : la loy porte tous les deux , pour le moins la peine : toutesfois elles se peuvent bien mutuellement prester la main & aussi s'entredestreuire. Car la coustume , qui n'est qu'en

qu'en souffrance , emologuée par le souverain , sera plus aſſeurée , & la loy auſſi affermit ſon autorité par la poſſeſſion & l'vſage ; au contraire auſſi la couſtume ſera caſſée par vne loy contraire , & la loy ſ'en ira auau-l'eau par ſouffrance de couſtume contraire : mais ordinairement elles ſont enſemble , c'eſt loy & couſtume : les ſçauans & ſpirituels la conſiderent comme loy ; les idiots & ſimples comme couſtume.

C'eſt choſe eſtrange de la diverſité , des loix & couſtumes qui ſont au monde , & de l'extravagance d'aucunes. Il n'y a opinion ny imagination ſi bigearre , ſi forcenée qui ne ſoit eſtablie par loix , couſtumes en quelque lieu. Je ſuis content d'entre-citer quelques vnes , pour monſtrer à ceux qui ſont difficulté de le croire , juſques où va ceſte propoſition , ne m'arreſtant point à parler de ce qui eſt de la religion , qui eſt le ſubject , où ſe trouvent de plus grandes eſtrange-tes , & impoſtures plus groſſieres : mais pource qu'il eſt hors le commerce des hommes , & que ce n'eſt proprement couſtume ; & où il eſt aiſé d'eſtre trompé , je le laiſſeray. Voicy donc des plus remarquables en eſtrangeté , tuër par office de pieté ſes parens en certain aage , & les manger. Aux hoſteleries preſter leurs enfans , femmes , & filles à jouir aux hoſtes en payant : bordeaux

<sup>4</sup>  
Diverſité  
& eſtran-  
geté.  
Des loix  
& couſtu-  
mes au  
monde.

publics des masles : les vieillards prester leurs femmes à la jeunesse : les femmes estre communes : honneur aux femmes d'auoir accointé plusieurs masles , & porter autant de belles houppes au bord de leur robe : les filles monstrier à descouvert par tout leurs parties honteuses , les mariées non , ains les couvrir soigneusement : les filles s'abandonner à leur plaisir , & deuenues gtoffes se faire auorter au veu & sçeu d'vn chacun ; mais mariées estre chastes & fidelles à leurs maris : les femmes mariées la premiere nuit , auant l'accointance de leur espoux , recevoir tous les masles qui sont de l'estat & profession du mary conuiez aux nopces , & puis estre loyalles à leurs maris : les mariées presenter leur pucelage au Prince , auant qu'au mary : mariages de masles : les femmes aller à la guerre & au combat avec les maris : femmes mourir & se tuër lors ou tost apres le decez de leurs maris : femmes vesues se pouoir remarier si les maris sont morts de mort violente , & non autrement ; les maris pouoir repudier leurs femmes sans alleguer cause ; vendre si elle est sterile , tuër sans cause sinon pource qu'elle est femme , & puis emprunter femme des voisins au besoin : les femmes s'accoucher sans plaincte & sans effray ; tuër leurs enfans pource qu'ils ne sont pas beaux ,  
bien



bien formez , ou sans cause : en mangeant esluier ses doigts à ses genitoires & à ses pieds : viure de chair humaine , manger chair & poisson tout crud ; coucher ensemble plusieurs masles & femelles , jusques au nombre de dix & douze : saluër en mettant le doigt à terre , & puis le leuant vers le ciel : tourner le dos pour saluër , & ne regarder jamais celuy que l'on veut honorer : recueillir en la main les crachats du Prince : ne parler au Roy que par farbacane : ne couper en toute sa vie ny poil ny ongle : couper le poil d'un costé & les ongles d'une main & non de l'autre : les hommes pisser d'accroupis & les femmes debout : faire des trous & fossettes en la chair du visage , & aux tetins , pour y porter des pierreries & des bagues : mespriser la mort , la festoyer , la briguer , & plaider en public , pour en estre honoré , comme d'une dignité & grande faueur , & y estre preferé : sepulture honorable estre mangé des chiens , des oyseaux , estre cuit & pilé , & la poudre auallée avec le breuvage ordinaire.

Quand ce vient à juger de ces coutumes ; c'est le bruiët & la querelle : <sup>5</sup> *Examination & jugement,* le sot populaire & pedant ne s'y trouve point empesché , car tout destrouffement il condamne comme barbarie & bestise tout ce qui n'est de son goust ,

c'est à-dire de l'usage commun , & coustume de son pays. Car il tient pour reigle vnique de verité , justice , bienfiance , la loy & coustume de son pays. Que si on luy dit qu'ainfi en jugent & parlent les autres en leur rang , autant offensez de nos coustumes & façons , comme nous des leurs , il tranche tout court à sa mode , que ce sont bestes & barbares , qui est toujours dire mesme chose. Le sage est bien plus retenu , comme sera dict : il ne se haste point d'en juger , de peur de s'eschauffer , & faire tort à son jugement : & de fait il y a plusieurs loix & coustumes , qui semblent du premier coup sauvages , inhumaines , & contraires à toute bonne raison , que si elles estoient sans passion & sainement considérées , si elles ne se trouvoient tout justes & bonnes , pour le moins ne seroient elles sans quelque raison & deffense. Prenons en quelques vnes pour exemples , les deux premieres qu'auons dit , qui semblent bien estre des plus estranges & esloignées du deuoir de pieté ; tuër ses parens en certain estat , & les manger. Ceux qui ont ceste coustume , la prennent pour tesmoignage de pieté & bonne affection , cherchant par là premierement à deliurer par pitié leurs parens vieux , & non seulement du tout inutiles à soy & à autrui , mais onereux : languissans ,

guissans , & menans vie penible , douloureuse , & ennuyeuse à soy & à autrui , pour les mettre en repos & à leur aise : puis leur donnant la plus digne & loüable sepulture , logeant en eux mesmes , & comme en leurs moelles , les corps de leurs peres & leurs reliques , les vivifiant aucunement , & regenerant par la transmutation en leur chair viue , par le moyen de la digestion & du nourrissement. Ces raisons ne seront pas trop legeres , à qui ne sera preuenü d'opinion contraire , & est aysé à considerer quelle cruauté & abomination c'eust esté à ces gens là, de voir tant souffrir deuant leurs yeux leurs parens en douleur & en langueur , sans les secourir , & puis jetter leurs despoüilles à la corruption de la terre , à la puantise & nourriture des vers , qui est tout le pire que l'on pourroit faire. Darius en fist l'essay demandant à quelques Grecs , pour combien ils voudroient prendre la coustume des Indiens , de manger leurs peres trespassez , qui respondirent , pour rien du monde , & estant essayé de persuader aux Indiens de brusler les corps de leurs peres comme les Grecs , y trouua encores plus d'horreur & de difficulté. I'en adjousteray encores vne autre , qui n'est que de la bienseance , plus legere & plus plaisant : vn qui se mouchoit tousiours de la main , reprins

d'inciuité, pour se defiendre, demanda quel priuilege auoit ce falle excrement, qu'il luy faille apprestre vn beau linge à le receuoir, & puis qui plus est à l'empaqueter, serrer soigneusement sur soy; que cela denoit faire plus de mal au cœur, que de le verser & jetter où que ce soit; voyla comment par tout se trouve raison apparente, dont il ne faut rien si tost & legèrement condamner.

6  
*Leur au-  
 thorité.  
 quelle.*

Mais qui croiroit combien est grande & imperieuse l'autorité de la coustume? Qui l'adict estre vne autre nature ne l'a pas assés exprimé, car elle fait plus que nature, elle combat nature: Pourquoy les plus belles filles n'attirent point l'amour de leurs peres; ny les freres plus excellens en beauté l'amour de leurs sœurs, ceste espede de pudicité n'est proprement de nature, elle est de l'vsage des loix & coustumes, qui le deffendent, & font de l'inceste vn grand peché & non nature; mais encores plus elle force les regles de nature, tesmoins les medecins, qui souuent quittent leurs raisons naturelles de leur art, à son autorité, tesmoin ceux qui par accoustumance ont gagné de se nourrir & viure de poison, d'araignes, formis, laizards, crapaux, comme practiquent les peuples entiers aux Indes. Aussi elle hebeté nos sens, tesmoins ceux qui demeurent pres des cata-

cataraëtes du Nil, clochers, armuriers, moulins, & tout le monde selon les Philosophes, au son de la musique celeste & des mouvemens diuers des ciels roullans & s'entrefrottans l'un l'autre. Bref ( & c'est le principal fruit d'icelle ) elle vainc toute difficulté, rend les choses aysées, qui sembloient impossibles, adoucit toute aigreur; dont par son moyen l'on vit content par tout: mais elle maistrise nos ames, nos jugemens d'une très injuste & tyrannique autorité. Elle fait & desfait, autorise, & desautorise tout ce qu'il luy plaist, sans rithme ny raison, voire souvent contre toute raison: elle fait valoir, & établit parmy le monde, contre raison & jugement, toutes les opinions, religions, creances, obseruances, mœurs, & manieres de viure les plus fantasques & farouches, comme a esté touché cy dessus. Et au rebours elle degrade injurieusement, raualle & desrobe aux choses vrayement grandes & admirables, leur pris, leur estimation, & les rend viles.

*Nil adeo magnum nec tam mirabile quidquam*

*Principio, quod non desinant mirari omnes Paulatim.*

C'est donc vne tres grande & puissante chose que la coustume, Platon ayant



reprins vn enfant , de ce qu'il joiſſoit aux noix , & qu'il luy auoit reſpondu tu me tanſes pour peu de choſe , diſt , la couſtume n'eſt pas peu de choſe : mot bien remarquable à tous ceux qui ont la jeuneſſe à conduire. Mais elle exerce ſa puiſſance avec vne ſi abſoluë authorité , qu'il n'eſt plus permis de regimber ny reculer , non pas ſeulement de r'entrer en nous pour diſcourir & raiſonner de ſes ordonnances. Elle nous enchante ſi bien qu'elle nous faiſt croire , que ce qui eſt hors de ſes gonds , eſt hors des gonds de raiſon , & n'y a rien de bon & juſte que ce qu'elle approuue ; *ratione non componimur , ſed conſuetudine abducimur : honeſtius putamus quod frequentius : recti apud nos locum tenet error , ubi publicus factus.* Cecy eſt tollerable parmy les idiots & populaires , qui n'ayans la ſuffiſance de voir les choſes au fonds , juger & trier , font bien de ſe tenir & arreſter à ce qui eſt communement tenu & receu : mais aux ſages qui jouënt vn autre roolle , c'eſt choſe indigne de ſe laiſſer ainſi coiffer à la couſtume.

Senec.

7  
Aduis de  
ſageſſe.

Or l'aduiſ que je donne icy à celuy qui veut eſtre ſage , eſt de garder & obſeruer de parole & de faiſt les loix & couſtumes que l'on trouue eſtablies au pays où l'on eſt ; & ce non pour la juſtice ou equité qui ſoit en elles , mais ſimplement pource que ſont loix & couſtumes

mes ; non legerement condamner ny  
 s'offenser des estrangeres ; mais bien li-  
 brement & sainement examiner & juger  
 les vnes & les autres , n'obligeant son  
 jugement & sa creance qu'à la raison.  
 Voicy quatre mots. En premier lieu se-  
 lon tous les sages , la reigle des reigles , *Les loix*  
 & la generale loy des loix , est de suyure & *coustu-*  
 & observer les loix & coustumes du pais *mes*  
 où l'on est , *sequi has leges indigenas ho-* *sont à*  
*nestum est.* Toutes façons de faire escar- *observer.*  
 tées & particulieres , sont suspectes de  
 folie ou passion ambitieuse , heurtent  
 & troublent le monde.

En second lieu les loix & coustumes  
 se maintiennent en credit , non parce *2*  
 qu'elles sont justes , mais parce qu'elles *Non pour*  
 sont loix & coustumes ; c'est le fonde- *leur justi-*  
 ment mystique de leur autorité , elles *ce &*  
 n'en ont point d'autre , & celuy qui *equité.*  
 obeïst à la loy pource qu'elle est juste ,  
 ne luy obeïst pas par ce qu'il doit ; ce  
 seroit soubmettre la loy à son jugement ,  
 & luy faire son procès , & mettre en  
 doute & dispute l'obeïssance , & par  
 consequent l'estat & la police , selon  
 la souplesse & diuersité non seulement  
 des jugemens , mais d'un même juge-  
 ment. Combien de loix au monde in-  
 justes , impies , extrauagantes , non  
 seulement aux jugemens particuliers des  
 autres , mais de la raison vniverselle :  
 avec lesquelles le monde a vescu long  
 temps en profonde paix & repos , &  
 avec

auec telle satisfaction , que si elles eussent esté tres justes & raisonnables ; & qui les voudroit changer & rabiller , se monstreroit ennemy du public , & ne seroit à receuoir : la nature humaine s'accommode à tout auec le temps , & ayant vne fois pris son ply , c'est acte d'hostilité de vouloir rien remuer : il faut laisser le monde où il est , ces broüillons & remueurs de mesnage , sous pretexte de reformer , gastent tout.

*Conter  
les nou-  
ateurs des  
loix.*

Tout remuement & changement des loix , creances , coustumes , obseruances est tres-dangereux , & qui produit tousiours plus & plustost mal que bien ; il apporte des maux tout certains & presents. Pour vn bien à venir & incertain ; les nouateurs ont bien tousiours des specieux & plausibles titres , mais ils n'en sont que plus suspects , & ne peuvent eschapper la note d'une ambitieuse presumption , de penser voir plus clair que les autres , & qu'il faut pour establir leurs opinions , renuerser vn estat , vne paix & repos public.

3

En troisieme lieu c'est le faict de legereté & presumption injurieuse , voire tesmoignage de foiblesse & insuffisance , de condamner ce qui n'est conforme à la løy & coustume de son pays. Cela vient de ne prendre pas le loisir , ou n'auoir pas la suffisance , de considerer les raisons & fondemens des autres , c'est faire  
faire

faire tort & honte à son jugement, dont il faut puis souvent se desdire, c'est ne se souuenir pas que la nature humaine est capable de toutes choses. C'est laisser endormir & piper à la longue accoustumance, la veüe de son esprit, & endurer que la prescription puisse sur nostre jugement.

Finale<sup>ment</sup> c'est l'office de l'esprit genereux & de l'homme sage ( que ie rasche de peindre icy ) d'examiner toutes choses, considerer à part & puis comparer ensemble toutes les loix & coustumes de l'vniuers, qui luy viennent en cognoissance, & les juger de bonne foy & sans passion, au niveau de la verité, de la raison & nature vniuerselle, à qui nous sommes premiere<sup>ment</sup> obligés, sans se flatter & tacher son jugement de fausseté; & se contenter de rendre l'obseruance & obeïssance à celles, ausquelles nous sommes se<sup>condement</sup> & particulierement obligés, & ainsi aucun n'aura dequoy se plaindre de nous. Il adviendra quelquefois que nous ferons par vne se<sup>conde</sup> particuliere & municipale obligation (obeïssant aux loix & coustumes du pays) ce qui est contre la premiere & plus ancienne, c'est à dire la nature & raison vniuerselle: mais nous luy satisfaisons tenant nostre jugement & nos opinions justes & sainctes selon elle. Car aussi nous n'auons rien nostre & dequoy

*Exami-  
ner toutes  
choses  
meure-  
ment.*

dequoy nous puissions librement disposer que de cela, le monde n'a que faire de nos pensées, mais le dehors est engagé au public; & luy en deuons rendre compte: ainsi souuent nous ferons justement ce que justement nous n'approuuons pas: il n'y a remede, le monde est ainsi fait.

8  
*De la ceremonie.* Apres ces deux maistresses loy & coutume, vient la troisieme, qui n'a pas moins d'autorité & puissance à l'endroit de plusieurs, voire est encore plus rude & tyrannique à ceux qui s'y asservissent par trop. C'est la Ceremonie, qui à vray dire pour la pluspart n'est que vanité; mais qui tient tel rang & usurpe telle autorité, par la lascheté & corruption contagieuse du monde, que plusieurs pensent que la sagesse consiste à la garder & obseruer, & s'en rendent volontaires esclaves; tellement que pour ne la hurter ils prejudicient à leur santé, commodité, affaires, liberté, conscience, qui est vne tres grande folie: c'est le mal & malheur de plusieurs courtisans, idolatres de la Ceremonie. Or je veux que mon sage se garde bien de ceste captiuité; je ne veux pas que lourdement ou laschement il blesse la Ceremonie, car il faut condoner quelque chose au monde, & tant que faire se peut au dehors se conformer à ce qui se pratique; mais je veux qu'il ne s'y oblige & ne s'y asservisse point, ains  
que



que d'une galante & genereuse hardiesse, il sçache bien s'en deffaire, quand il vouldra & faudra, & de telle façon qu'il donne à cognoistre à tous, que ce n'est la lascheté ou delicatessè, ny ignorance ou mesgarde; mais c'est qu'il ne l'estime pas plus qu'il ne faut, & qu'il ne veut laisser corrompre son jugement & sa volonté à telle vanité, & qu'il se preste au monde quand il veut, mais qu'il ne s'y donne jamais.

## C H A P. I X.

*Se bien comporter avec autrui.*

Ceste matiere appartient à la vertu de justice, qui apprend à bien vivre avec tous, & rendre à vn chacun ce qui luy appartient, laquelle sera traitée au liure suiuant, où seront bailés les aduis particuliers & diuers selon les diuerses personnes: Icy les generaux seulement, suyuant le dessein & subject de ce liure,

Il y a icy double consideration ( & par ainsi deux parties en ce chapitre ) selon qu'il y a deux manieres de conuerser avec le monde; l'une simple, generale, & commune, le commerce ordinaire du monde, auquel le temps, les affaires, les voyages & rencontres journellement nous menent, & mettent, & changent avec gens cognus, incognus, estrangers, sans nostre chois ou appli-

application de volonté : l'autre speciale est en compagnie affectée , & accointance ou recherchée & choisie , ou qui s'estant présentée à esté embrassée , & ce pour le profit , ou plaisir spirituel ou corporel. En laquelle y a de la conference , communication , priuauté & familiarité : chacune aura ses aduis à part. Mais auant qu'y entrer pour preface , ie veux donner vn aduis general & fondamental de tous les autres.

2  
Facilité  
& uni-  
uersalité  
d'hu-  
meurs.

C'est vn vice grand ( duquel se doit garder & guarentir nostre sage ) & vn défaut importun à soy , & à autrui , que d'estre attaché & sujet à certaines humeurs & complexions , à vn seul train , c'est estre esclau de soy mesmes , d'estre si prins à ses inclinations qu'on ne les puisse tordre & ceder , témoignage d'ame chagrine & mal née , trop amoureuse de soy , & partiale. Ces gens ont beaucoup à endurer & contester : au rebours c'est vne grande suffisance & sagesse de s'accommoder à tout , d'estre souple & maniable , sçauoir tantost se monter & bander , tantost se raualler & relascher quand il faut. Les plus belles ames & mieux nées sont les plus vniuerselles , les plus communes , applicables à tout sens , communicatiues & ouuertes à toutes gens. C'est vne tresbelle qualité qui ressemble & imite la bonté de Dieu , c'est l'honorable que l'on rend au vieil Caton , *huic versatilis*

*fatile ingenium, sic pariter ad omnia  
fuit, ut natum ad id unum diceret, quod-  
cumque ageret.*

Voyons les aduis de la premiere con-  
sideration, de la simple & commune  
conuersation; i'en mettray icy quelques  
vns, dont le premier sera de garder si-  
lence & modestie.

3  
1. Partie.  
Auis sur  
la simple  
& com-  
mune

Le second de ne se formaliser point  
des sottises, indiscretions & legeretés  
qui se feront ou commettront en pre-  
sence; car c'est importunité de cho-  
quer tout ce qui n'est de nostre goust.

conver-  
sation.

Le troisieme espargner & mesnager  
ce que l'on sçait, & la suffisance que  
l'on a acquise, & estre plus volontaire  
à ouir qu'à parler, à apprendre qu'à  
enseigner; car c'est vice d'estre plus  
prompt à se faire cognoistre, parler de  
soy & se produire, que prendre la cog-  
noissance d'autrui & d'exploiter sa  
marchandise, qu'en acquerir de nouvelle.

4  
5

Le quatriesme de n'entrer en discours,  
en contestation contre tous, non contre  
les plus grands & respectables, ny con-  
tre ceux qui sont au dessous, & non de  
pareille luitte.

6

Le cinquiesme, auoir vne douce &  
honneste curiosité de s'enquerir de tou-  
tes choses, & les sçachant, les mesna-  
ger, & faire son profit de tout.

7

Le sixiesme & principal est d'emplo-  
yer en toutes choses son jugement, qui  
est la piece maistresse qui agit, domine,

8

&

& faict tout ; sans l'entendement , toutes autres choses sont aueugles , sourdes , & sans ame , c'est le moindre de sçauoir l'histoire , il en faut juger. Mais cestuy cy regarde soy & non la compagnie.

9

Le septiesme est de ne parler jamais affirmatiuement , magistralement , & imperieusement , avec opiniastrété , resolution , cela heurte & blesse tous. L'affirmation & opiniastrété sont signes ordinaires de bestise & ignorance : le style des anciens Romains portoit , que les tesmoins deposeans , & les juges ordonnans , de ce qui estoit de leur propre & certaine science , exprimoient leur dire par ce mot , *il semble ( ita videtur )* que doiuent faire tous autres ? Il seroit bon d'apprendre à vser des mots qui addoucissent & moderent la temerité de nos propositions , peut estre , l'on dict , je pense , quelque , aucunement , il semble : & en respondant , je ne l'entends pas , qu'est ce à dire , il pourroit estre , il est vray. Je clorray ceste premiere partie generale en ce peu de mots : Auoir le visage & la monstre ouuerte & agreable à tous , l'esprit & la pensée couuerte & cachée à tous , la langue sobre & discrete , tousiours se tenir à soy & sur ses gardes , *frons aperta , lingua parca , mens clausa , nulli fidere* , voir & ouïr beaucoup , parler peu , juger tout. *vide , audi , judica.*

Conclu-  
sion.

Venons

Venons à l'autre consideration, & <sup>10</sup> *2. Partie. de la speciale conversation*  
 espece de conuersation plus speciale, de laquelle voicy les aduis : Le premier est de chercher, conferer, & se frotter avec gens plus fermes & plus habiles ; car l'esprit se roidit & fortifie, & se hausse audessus de soy, comme avec les esprits bas & foibles, l'esprit s'abatardist & se perd : la contagion est en cecy, comme au corps, & encores plus.

Le second est ne s'estonner ou bleffer des opinions d'autrui, car tant contraires au commun, tant estranges, tant friuoles ou extrauagantes semblent elles, si sont elles sortables à l'esprit humain, qui est capable de produire toutes choses, & c'est foiblesse de s'en estonner. <sup>11</sup>

Le tiers est de ne craindre, ny s'estonner des corrections, rudeesses, & aigreurs de paroles, auxquelles il faut s'accoustumer & s'endurcir. Les galants hommes s'expriment courageusement ; ceste tendreur & douceur craintifue & ceremonieuse est pour les femmes ; il faut vne societé & familiarité forte & virile, il faut estre masle, courageux, & à corriger, & à souffrir de l'estre. C'est vn plaisir fade, d'auoir affaire à gens qui cedent, flattent, & applaudissent. <sup>12</sup>

Le quatriéme est de viser & tendre tousiours à la verité, la recognoistre, & luy ceder ingenuément & alaigrement, <sup>13</sup>



ment, de quelque part qu'elle sorte, vſant touſiours & par tout de bonne foy, & non comme pluſieurs ſpecialement les Pedans, à tort ou à droiſt ſe deffendre & ſe deſfaire de ſa partie. C'eſt une plus belle victoire ſe ranger bien à la raiſon, & ſe vaincre ſoy meſme, que vaincre ſa partie, à quoy ayde ſouuent ſa foibleſſe : parquoy arriere toute paſſion. Reconnoiſtre ſa faute, confeſſer ſon doubte ou ignorance, ceder quand il faut, ſont tours de jugement, de candeur & ſincerité, qui ſont les principales qualités d'un honneſte & ſage homme ; l'opiniaſtreté accuſe l'homme de pluſieurs vices & deſauts.

14

Le cinquieſme, en diſpute ne faut employer tous les moyens que l'on peut auoir, mais bien les meilleurs, plus pertinents & preſſants, & avec briefueté, car meſmes aux choſes bonnes l'on peut trop dire, ces longueurs, traineries de propos, repetitions, teſmoignant vne envie de parler, vne oſtentation, apportent ennuy à la compagnie.

Le ſixieſme & principal eſt de garder par tout la forme, l'ordre, la pertinence. ô qu'il y a de peine de diſputer & conferer avec vn ſot, inepte, & impertinent. C'eſt ce ſemble la ſeule juſte excuſe de rompre & quitter tout : car qu'y gagneriez vous que tourment, puis qu'avec luy vous ne pouuez bien aller ?

Ne

Ne sentir pas l'opposition que l'on faict, se suiure soy mesme, & ne respondre à la partie, s'arrester à vn mot, à un incident, & laisser le principal; mesler & troubler la dispute, craindre tout, nier ou refuser tout, ne suiure point le fil droict, yser de prefaces & digressions inutiles, crier & s'opiniastrer, s'arrester tout en vne formule artiste, & ne voir rien au fonds, ce sont choses qui se practiquent ordinairement par les Pedans & Sophistes. Voicy comment se cognoist & se remarque la sagesse & pertinence, d'auec la sottise & impertinence: ceste cy est presomptueuse, temeraire, opiniastre, asseurée; celle là ne satisfaiet jamais bien, est craintive, retenuë, modeste: celle là se plaist, sort du combat gaye, glorieuse, comme ayant gaigné, auec vn visage, qui veut faire croire à la compagnie, qu'elle est victorieuse.

Le septiesme, s'il y a lieu de contradiction, il faut aduiser qu'elle ne soit hardie, ny opiniastre, ny aigre. En ces trois cas, elle ne seroit bien venuë, & feroit à son autheur plus de mal qu'à tout autre. Pour estre bien prise de la compagnie, faut qu'elle naisse tout à l'heure mesmes du propos qui se traite, & non d'ailleurs, ny d'autre chose precedente: qu'elle ne touche point la personne mais la chose seulement, auec quelque recommandation de la personne,

ne , s'il y eschet ; & qu'elle soit doucement raisonnée.

# CHAP. X.

*Se conduire prudemment aux affaires.*

Cecy appartient proprement à la vertu de prudence , de laquelle sera traité au commencement du liure suivant , où seront touchés particulièrement les conseils & aduis divers , selon les diuerſes eſpeces de prudence , & occurrences des affaires. Mais je mettray icy les poincts & chefs principaux de prudence , qui ſeront aduis generaux & communs , pour inſtruire en gros noſtre diſciple , à ſe bien & ſagement conduire & porter au trafic & commerce du monde , & au maniement de tous affaires , & ſont huit.

I Le premier conſiſte en intelligence , c'eſt de bien cognoiſtre les perſonnes avec qui l'on a affaire , leur naturel propre & particulier , leur humeur , leur eſprit , leur inclination , leur deſſein & intention , leur procedure : cognoiſtre auſſi le naturel des affaires que l'on traite , & qui ſe propoſent non ſeulement en leur ſuperficie & apparence , mais penetrer au dedans , non ſeulement voir & cognoiſtre les choſes en ſoy , mais encores les accidens , les conſequences , la ſuite. Pour ce faire il les faut regarder à tous viſages , les conſiderer

*Cognoiſſance des perſonnes & des affaires.*

siderer en tout sens : il y en a qui par vn costé sont tres-specieuses & plausibles, & par vn autre sont tres-vilaines & pernicieuses. Or il est certain que selon les diuers naturels des personnes, & des affaires, il faut changer de style & de façon de proceder, comme vn nautonnier qui selon les diuers endroits de la mer, la diuersité des vents, conduit diversement les voiles & aui-rons. Et qui voudroit par tout se conduire & porter de mesme façon, gasteroit tout, & feroit le sot & ridicule. Or cette cognoissance double de personnes & d'affaires, n'est pas chose fort facile, tant l'homme est desguisé & fardé, l'on y parvient en les considerant attentifuelement par la teste, & à diverses fois sans passion.

Il faut puis apres apprendre à bien justement estimer les choses, & leur donner le prix & le rang qui leur appartient, qui est le vray faict de prudence & suffisance. C'est vn haut poinct de philosophie, mais pour y parvenir il se faut bien garder de passion, & de jugement populaire. Il y a six ou sept choses, qui meuuent les esprits populaires, & leur font estimer les choses à fauces enseignes, dont les sages se garderont; qui sont, nouuelleté, rareté, estrangeté, difficulté, artifice, inuention, absence, & privation ou desny, & sur tout, le bruiet, la mon-

<sup>2</sup>  
*Estima-  
tion des  
choses.*

*Non selon  
le juge-  
ment po-  
pulaire.*

tre, & la parade. Ils n'estiment point les choses si elles ne sont releuées par art & science, si elles ne sont poinctuées & enflées. Les simples, & naïves de quelque valeur qu'elles soient, on ne les apperçoit pas seulement, elles eschappent & coulent insensiblement, ou bien l'on les estime plattes, basses, & niaises, grand tesmoignage de la vanité & foiblesse humaine qui se paye de vent, de fard & de fausse monnoye au lieu de bonne & vraye. De-là vient que l'on prefere l'art, à la nature; l'acquis au naturel; le difficile & estudié, à l'aisé; les boutées & secousses à la complexion & habitude; l'extraordinaire, à l'ordinaire; l'ostentation & la pompe, à la verité douce & secrette; l'autrui, l'estranger, l'emprunté, au sien propre & naturel. Et quelle plus grande folie est ce que tout cela? Or la reigle des sages est de ne se laisser coiffer & emporter à tout cela, mais de mesurer, juger les choses premierement par leur vraye, naturelle & essentielle valeur, qui est souvent interne & secrette, puis par l'utilité, le reste n'est que pippetrie. C'est bien chose difficile, estant ainsi toutes choses desguisées & sophistiquées: souvent les fauces & meschantes se rendent plus plausibles, que les vrayes & bonnes. Et dict Aristote qu'il y a plusieurs faucetés qui sont plus propables, & ont plus

*Mais selon les sages.*

*Difficile, excellent, lente, nécessaire.*



plus d'apparence , que des verités :  
 Mais comme elle est difficile , aussi est  
 elle excellente & diuine : *si separaveris pretiosum à vili , quasi os meum eris : Isai. Senec.*

Et necessaire auant toute œuvre : *quam necessarium pretia rebus imponere ;* car  
 pour neant entre l'on à sçauoir les pre-  
 ceptes & reigles de bien viure , si pre-  
 mierement l'on ne sçait en quel rang  
 l'on doit tenir les choses , les richesses , la santé , la beauté , la noblesse , la  
 science , &c. & leurs contraires. C'est  
 vne haute & belle science que de la *D'elle vient la science des choses.*  
 presseance & preeminence des choses :  
 mais bien difficile , principalement  
 quand plusieurs se presentent ensemble ,

car la pluralité empesche : & en cecy  
 l'on n'est jamais tous d'accord. Les  
 gousts & les jugemens particuliers sont  
 fort diuers , & tres vilement , afin que  
 tous ne courent ensemble à mesme , &  
 ne s'entr'empeschent. Par exemple pre-  
 nons ces huit principaux chefs de tous *Des huit chefs de biens.*  
 biens spirituels & corporels , quatre de  
 chacune sorte , sçauoir preud'homie ,  
 santé , sagesse , beauté , habilité , no-  
 blesse , science , richesse. Nous pre-  
 nons icy ces mots selon le sens & vsage  
 commun , sagesse pour vne prudente  
 & discrete maniere de viure & se  
 comporter avec tous & enuers tous ,  
 habilité pour suffisance aux affaires ,  
 science pour cognoissance des choses  
 acquise des liures , les autres sont assés  
 clairs.

Or sur l'arrangement de ces huit , combien d'opinions diuerses ? l'ay dict la miene , je les ay meflés & tellement entrelasés ensemble qu'apres & apres , vn spirituel il y en a vn corporel qui luy respond , afin d'accoupler l'esprit & le corps : la santé est au corps ce que la preud'homie est en l'esprit : c'est la preud'homie du corps , la santé de l'ame : *mens sana in corpore sano* : La beauté est comme la sagesse , la mesure , proportion & bienseance du corps , & la sagesse beauté spirituelle : la noblesse est vne grande habitude & disposition à la vertu : les sciences sont les richesses de l'esprit. D'autres arrangeront ces pieces tout autrement , qui mettra tous les spirituels auant que venir au premier corporel , & le moindre de l'esprit au dessus du meilleur du corps : & qui à part & ensemble les arrangera autrement , chascun abonde en son sens.

3  
Choix &  
election  
des choses.

Après , & de ceste suffisance & partie de sçauoir bien estimer les choses , vient & naist ceste autre , qui est sçauoir bien choisir : où se monstre aussi souvent non seulement la conscience , mais aussi la suffisance & prudence. Il y a des choix bien aysés , comme d'vne difficulté & d'un vice , de l'honneste & de l'utile , du debvoir & du profit ; Car la preeminence de l'un est si grande au dessus de l'autre , que quand ils

ils viennent à se choquer , le champ doibt tousjours demeurer à l'honneste ; fauf , peut estre , quelque exception bien rare & avec grande circonspection , & aux affaires publiques seulement , comme sera dict apres en la vertu de prudence : mais il y a des choix quelque fois bien fascheux & bien rudes , comme quand l'on est enfermé entre deux vices , ainsi que fust le docteur Origene d'idolatrer , ou se laisser jouir charnellement à vn grand vilain Æthiopien ; il subit le premier , & mal ce disent aucuns. La reigle est bien tousiours que se trouvant en incertitude & perplexité au choix des choses non mauuaises , il se faut jetter au party où y a plus d'honesteté & de justice. Car encore qu'il en mesaduienne , si donnera il tousiours vne gratification & gloire d'auoir choisi le meilleur , outre que l'on ne sçait que quand l'on eust prins le party contraire , ce qu'il fust aduenu , & si l'on eust eschappé son destin : quand on doute quel est le meilleur & le plus court chemin , il faut tenir le plus droict. Et aux mauuaises ( desquelles il n'y a jamais choix ) il faut esuiter le plus vilain & injuste : ceste reigle est de conscience & appartient à la preud'homie. Mais sçauoir quel est le plus honneste , juste , & vtile , quel plus deshonneste , plus injuste , & moins vtile , il est sou-

vent tres difficile , & appartient à la prudence & suffisance. Il semble qu'en tels destroiets , le plus seur & meilleur est de suyure la nature , & juger celuy là le plus juste & honneste , qui approche plus de la nature , celuy plus injuste & deshonneſte , qui est le plus esloigné de la nature. Aussi auons nous dict que l'on doit estre homme de bien , par le ressort de la nature , employés ceste reigle au faict d'Origene & vous jugerés bien. Auant que sortir de ce propos , du choix & election des choses , vuidons , en deux petits mots , ceste question. D'où vient en nostre ame le choix de deux choses , indifferentes & toutes pareilles ? Les Stoiciens disent que c'est vn maniement de l'ame extraordinaire , desreiglé , estranger & temeraire : mais l'on peut bien dire que jamais deux choses ne se presentent à nous , où n'y aye quelque difference pour legere qu'elle soit : & qu'il y a tousiours quelque chose en l'une , qui nous touche & pousse au choix , encores que ce soit imperceptiblement , & que ne le puissions exprimer. Qui seroit également balancé entre deux enues , jamais ne choisiroit ; car tout choix & inclination porte inegalité.

<sup>4</sup>  
*Consulta-* Vn autre precepte en ceste matiere  
*tion.* est de prendre aduis & conseil d'autrui ; car se croire & se fier en soy seul,

feul, est tresdangereux; or icy sont requis deux aduertissemens de prudence, l'un est au choix de ceux à qui l'on se doit adresser, pour auoir conseil; car il y en a de qui plustost il se faut cacher & garder. Ils doiuent estre premiere-ment gens de bien & fidelles, ( c'est icy même chose ) puis bien sensés & aduises, sages, experimentés. Ce sont les deux qualités de bons conseillers, preud'homie & suffisance: l'on peut adjouster vne troisieme, qu'ils n'ayent ny leurs proches & intimes, aucun particulier interest en l'affaire; car encores que l'on puisse dire, que cela ne les empeschera de bien conseiller, estans comme dict est preud'hommes, je pourray repliquer, qu'outre que ceste tant grande, forte, & philosophique preud'homie, qui n'est touchée de son propre interest, est bien rare; encores est-ce grande imprudence de les mettre en ceste peine & anxieté, & comme le doigt entre deux pierres. L'autre aduertissement est de bien ouyr & receuoir les conseils, les prenant d'heure sans attendre l'extremité, avec jugement & douceur, aimant qu'on dise librement & franchement la verité. L'ayant suivi comme venant de bonne main & amis, ne s'en faut point repentir, encores qu'il ne succede ainsi que l'on auoit esperé. Souuent de bons conseils en arriuent de mauvais effects;



Mais le sage se doibt plustost contenter d'auoir suiui vn bon conseil , qui aura eu mauvais effect , qu'vn mauuais conseil , suiuy d'vn bon effect , comme Marius ; *sic correctā Marii temeritas gloriam ex culpa inuenit* , & ne faire comme les fots qui apres auoir meurement deliberé & choisi , pensent auoir prins le pire , parce qu'ils ne poissent plus que les raisons de l'opinion contraire , sans y apporter le contrepoids de celles qui l'ont induit à cela. Cecy est bien dict brieuement pour ceux qui cherchent conseil : pour ceux qui le donnent , sera parlé en la vertu de prudence , de laquelle le conseil est vne grande & suffisante partie.

L. 2. c. 2.  
art. 17.

5  
Tempe-  
rament  
contre  
crainte  
& assen-  
sance.

Le cinquiesme aduis , que je donne icy à se bien conduire aux affaires , est vn temperament & mediocrité entre vne trop grande fiance & des fiance , crainte & assurance : Trop se fier & assurer souvent nuist , & des fier offense : il se faut bien garder de faire demonstration aucune de des fiance , quand bien elle y seroit & justement. Car c'est desplaire voire offenser , & donner occasion de nous estre contraire. Mais aussi ne faut-il vser d'une si grande , lasche , & molle fiance , si ce n'est à ses bien assurés amis ; il faut tousiours tenir la bride à la main , non la lascher trop , ou tenir trop roide. Il ne faut jamais dire tout , mais que ce que l'on dict ,

dict, soit vray : il ne faut jamais tromper ny affiner , mais bien se faut-il garder de l'estre : il faut temperer & marier l'innocence & simplicité colombine , en n'offensant personne , avec la prudence & astuce serpentine , & se tenant sur ses gardes , & se preservant des finesse , trahisons , & embusches d'autrui. La finesse à la defensive est autant loüable , comme deshonnesté à l'offensive ; il ne faut donc jamais tant s'advancer & s'engager , que l'on n'aye moyen , quand l'on voudra & faudra , se retirer & se ravoir sans grand dommage & regret. Il ne faut jamais abandonner le manche , ne jamais tant desestimer autrui , & s'asseurer de soy , que l'on en vienne en vne presumption & nonchalance des affaires , comme ceux qui pensent que personne ne voit si clair qu'eux , ou que tout plie souz eux , & que l'on n'auseroit penser à leur desplaire , & par là viennent à se relascher , & mépriser le soin , & enfin sont affinés , surprins & bien moqués.

Vn autre aduis & bien important , est de prendre toutes choses en leur temps & saison , & bien à propos. Et pource <sup>6</sup> *Prendre l'occasion & le temps.* il faut sur tout eiter precipitation ennemie de sagesse , marastre de toute bonne action , vice fort à craindre aux *Contre la precipitation.* jeunes & bouillants. C'est à la verité vn tour de maistre & bien ha-

bile homme , de ſçavoir bien prendre les choſes à leur point , bien meſnager les occaſions & commodités , ſe prevaloir du temps & des moyens. Toutes choſes ont leur ſaiſon , & meſme les bonnes , que l'on peut faire hors de propos ; Or la haſtineté & precipitation eſt bien contraire à cecy , laquelle trouble , confond , & gaſte tout , *canis feſtinans cæcos facit catulos*. Elle vient ordinairement de paſſion qui nous emporte. *Nam qui cupit , feſtinat : qui feſtinat , evertit : unde feſtinatio improvida & cæca : duo aduerſiſſima rectæ menti , celeritas & ira : & allés ſouvent auſſi d'inſuffiſance*. Le vice contraire , laſcheté , pareſſe , nonchalance qui ſemble aucuneſois auoir quelque air de maturité & de ſageſſe , eſt auſſi pernicieux & dangereux , principalement en l'exécution. Car l'on dit qu'il eſt permis d'eſtre en la deliberation & conſultation poiſant & long ; mais non en l'exécution , dont les ſages diſent , qu'il faut conſulter lentement , exécuter promptement , deliberer à loisir , & viſtement accomplir. Il ſ'eſt bien veu quelqueſois le contraire , que l'on a eſté heureux à l'euenement , encores que l'on aye eſté ſoudain & temeraire en la deliberation ; *ſubiti conſiliis eventu felices* : mais c'eſt rarement & par coup d'auanture , à quoi ne ſe faut pas reigler , & ſe bien garder que l'enuie

La laſcheté.

ne nous en prenne : car le plus souvent vne longue & inutile repentance est le salaire de leur course & hastivité. Voicy donc deux escueils & extrémités qu'il faut pareillement euter : *De ces deux vices.* car c'est aussi grande faute de prendre l'occasion trop verte & trop cruë, que la laisser trop meurir & passer : le premier se faiët volontiers par les jeunes, prompts, & boüillans, qui à faute de patience, ne donnent pas loisir au temps & au ciel, de faire rien pour eux ; ils courent & ne prennent rien : le second par les stupides, lasches, & trop lourds. Pour cognoistre l'occasion & l'empoigner, il faut auoir l'esprit fort & esueillé, & aussi patient : il faut preuoir l'occasion, la guetter, l'attendre, la voir venir, s'y preparer, & puis l'empoigner au point qu'il faut.

Le septième aduis sera de se bien porter & conduire avec les deux *7 Industrie & fortune.* maistres & surintendans des affaires du monde, qui sont, l'industrie ou vertu, & la fortune. C'est vne vieille question, laquelle des deux a plus de credit, de force, & d'autorité : car certes toutes deux en ont : & est trop clairement faux, que l'vne seule face tout & l'autre rien. Il seroit peut estre bien à desirer qu'il fust vray, & qu'vne seule eust tout l'empire ; les affaires en iroyent mieux : l'on seroit du

tout regardant & attentif à celle là , & seroit facile , la difficulté est à les joindre , & entendre à toutes deux. Ordinairement ceux qui s'arrestent à l'une , mesprisent l'autre , les jeunes & hardis regardent & se fient à la fortune , en esperant bien : & souuent par eux elle opere de grandes choses & semble qu'elle leur porte faveur : les vieils & tardifs sont à l'industrie ; ceux cy ont plus de raison. S'il les faut comparer & choisir l'un des deux , celui de l'industrie est plus honneste , plus seur , plus glorieux ; car quand bien la fortune luy fera contraire & rendra toute l'industrie & diligence vaine , si est-ce qu'il demeure ce contentement , que l'on n'a point chaumé , l'on s'est trouué *in officio* ; l'on s'est porté en gens de cœur. Ceux qui suyuent l'autre party sont en danger d'attendre en uain , & quand bien il succederoit à souhait , si n'y a il pas tant d'honneur & de gloire. Or l'aduis de sagesse porte de s'arrester pas du tout , & à l'une , que l'on mesprise & l'on exclue l'autre : car toutes deux ont bonne part , voire souuent se prestent la main , & s'entendent mutuellement. Il faut donc se comporter avec toutes deux , mais inegalement : car l'aduantage & preeminence doit estre donné , comme dit est , à la vertu , industrie , *virtute duce* , *comite fortuna*.

Encores



Encores est requis cest aduis , de garder discretion , qui assaisonne & donne bon goust à toutes choses ; ce n'est pas vne qualité particuliere , mais commune qui se mesle par tout : L'indiscretion gaste tout , & oste la grace aux meilleures , soit-il à bien faire à autruy ; car toutes gratifications ne sont pas bien faictes à toutes gens ; à s'excuser , car excuses inconsiderées seruent d'accusation : à faire l'honneste & le courtois , car l'on peut exceder & degenerer , ou rusticité , soit à n'offrir ou à n'accepter.

## C H A P. X I.

*Se tenir tousiours prest à la mort , fruiet de sagesse.*

**L**e jour de la mort est le maistre jour ,<sup>1</sup> & juge de tous les autres jours ,<sup>jour de la mort.</sup> auquel se doiuent toucher & esprouuer toutes les actions de nostre vie. Lors se faict le grand essay , & se recueille le plus grand fruiet de tous nos estudes. Pour juger de la vie , il faut regarder comment s'en est porté le bout , car la fin couronne l'œuvre , la bonne mort honore toute la vie , la mauuaise difame : l'on ne peut bien juger de quelqu'un , sans luy faire tort , que l'on ne luy aye veu jouer le dernier acte de sa comedie , qui est sans doute le plus difficile. Epaminondas le premier de la Grece ,

Grece , enquis lequel il estimoit plus de trois hommes , de luy , Chabrias , & Iphicrates , respondit , il nous faut voir premierement mourir tous trois , auant en refoudre : la raison est , qu'en tout le reste il y peut auoir du masque , mais à ce dernier roollet , il n'y a que feindre , *Nam veræ voces tum demum pectore ab imo , Ejiciuntur , & eripitur persona , manet res* : d'ailleurs la fortune semble nous guetter à ce dernier jour , comme à poinct nommé , pour monstrier sa puissance , & renuerfer en vn moment ce que nous auons bassy & amassé en plusieurs années , & nous faire crier avec Laberius , *nimirum hac die una plus vixi mihi , quam vivendum fuit* : & ainsi a esté bien & sagement dit par Solon à Cræsus ; *ante obitum nemo beatus*.

2 C'est chose excellente que d'appren-  
*Science* dre à mourir , c'est l'estude de sagesse ,  
*de mourir* qui se resout à ce but : il n'a pas mal employé sa vie , qui a apprins à bien mourir ; il l'a perduë qui ne la sçait bien acheuer , *malè vivet , quisquis nesciet bene mori , nec inutiliter vixit , qui feliciter desit*. Il ne peut bien agir qui ne vise au but & au blanc : il ne peut bien viure qui ne regarde à la mort ; bref la science de mourir , c'est la science de liberté , de ne craindre rien , de bien , doucement , & paisiblement viure : sans elle n'y a aucun plaisir à viure ,

viure, non plus qu'à jouir d'une chose que l'on craint toujours de perdre.

Premierement & sur tout il faut s'efforcer que nos vices meurent devant nous ; secondement se tenir tout prest. O la belle chose, pouvoir acheuer sa vie avant sa mort, tellement qu'il n'y aye plus rien à faire qu'à mourir : qu'on n'aye plus besoin de rien, ny du temps, ny de soy mesme, mais tout saoul & content que l'on s'en aille : tiercement que ce soit volontaiement, car bien mourir, c'est volontiers mourir.

3

Il semble que l'on se peut porter à l'endroit de la mort en cinq manieres : la craindre & fuir comme vn tres grand mal ; l'attendre doucement & patiemment comme chose naturelle, ineuitable, raisonnable ; la mespriser comme chose indifferente & qui n'importe de beaucoup ; la desirer, demander, chercher comme le port vnique des tourmens de ceste vie, voire vn tres-grand gain ; se la donner soy-mesme. De ces cinq les trois du milieu sont bons, d'ame bonne & rassise, bien que diuersement & en differente condition de vie : les deux extremes, vitiieux & de foiblesse, bien que soit à diuers visages : de chacune nous parlerons.

4

*Cinq manieres de se porter à la mort.*

La premiere n'est approuvée de personne d'entendement, bien qu'elle soit practi-

5

*Craindre la mort.*

practiquée par la pluspart , tesmoignage de grande foiblesse. Contre ceux là & pour consolation contre la mort sienne aduenir , ou celle d'autrui , voicy dequoy. Il n'y a chose que les humains tant craignent & ayent en horreur que la mort : toutes-fois il n'y a chose où y aye moins d'occasion & de subject de craindre , & au contraire il y aye tant de raisons pour l'accepter & se resoudre : dont il faut dire que c'est vne pure opinion & erreur populaire , qui a ainsi gagné tout le monde. Nous nous en fions au vulgaire inconsideré , qui nous dict que c'est vn tresgrand mal , & en mes croyons la sagesse , qui nous enseigne que c'est l'affranchissement de tous maux , & le port de la vie. Iamais la mort presente ne fist mal à personne , & aucun de ceux qui l'ont essayé & sçauent que c'est , s'en est plainct : & si la mort est dicte estre mal , c'est donc de tous les maux le seul qui ne faiet point de mal ; c'est l'imagination seule d'elle absente , qui faiet ceste peur. Ce n'est donc qu'opinion , non verité ; & c'est vrayement où l'opinion se bande plus contre la raison , & nous la veut effacer avec le masque de la mort : il n'y peut auoir raison aucune de la craindre , car l'on ne sçait que c'est. Pourquoy ny comment craindra l'on ce que l'on ne sçait que c'est ? Dont disoit bien le plus sage

*C'est d'opinion.*

*Et non de raison.*

sage de tous , que craindre la mort , c'estoit faire l'entendu & le suffisant ; c'estoit feindre sçauoir ce que personne ne sçait : & practiqua ce sien dire en soy mesme ; car sollicité par ses amis de plaider deuant ses Iuges pour sa justification , & pour sauuer sa vie , voicy l'harangue qu'il leur fit : Messieurs , si je vous prie de ne me faire point mourir , i'ay peur de m'enferrer & parler à mon dommage , car je ne sçay que c'est de mourir , ny quel il y faißt : ceux qui craignent la mort , presupposent la cognoistre : quant à moy ie ne sçay quelle elle est , ny ce qu'on faißt en l'autre monde , à l'aduanture chose bonne & desirable. Les choses que je sçay estre mauuaises , comme offenser son prochain , je les fuïs ; celles que je ne cognois point du tout , comme la mort , je ne les puis craindre. Parquoy je m'en remets à vous. Car je ne puis sçauoir quel est plus expedient pour moy , mourir , ou ne mourir pas , par ainsi vous en ordonnerez comm'il vous plaira.

Tant se tourmenter de la mort , c'est 6  
 premierement grande foiblesse & couar- *C'est foi-*  
 dise : il n'y a femmelette qui ne s'ap- *blesse.*  
 paise dedans peu de jours de la mort  
 la plus douloureuse qui soit , de mary ,  
 d'enfant : pourquoy la raison , la sa-  
 gesse ne fera elle en vne heure , voire  
 tant promptement ( comme nous en  
 auons



auons mille exemples) ce que le temps obtiendra d'un sot & d'un foible ? Que fert à l'homme la sagesse, la fermeté, si elle ne haste le pas & ne faict plus & plustost que le sot & le foible ? C'est de ceste foiblesse que la pluspart des hommes mourans ne peuvent du tout se resoudre, que ce soit leur derniere heure, & n'est endroit où la piperie de l'esperance amuse plus, cela aduient aussi peut estre de ce que nous estimons grande chose nostre mort, & nous semble que l'vniuersité des choses a interest de compatir à nostre fin, tant fort nous nous estimons.

<sup>7</sup>  
*Injustice.* Et puis tu te monstres injuste, car si la mort est bonne chose, comme elle est, pourquoy la crains tu ? & adioustes mal sur mal, à la mort encores de la douleur ? comme celuy qui spolié d'une partie de ses biens pas l'ennemy, jette le reste en la mer, pour dire qu'en ceste façon il regrette qu'il a esté deualizé.

<sup>8</sup>  
*Estre ennemy de sa vie.* Finalement craindre la mort c'est estre ennemy de soy & de sa vie : car celuy ne peut viure à son ayse & content, qui craint de mourir. Celuy là vit vrayement libre, qui ne craint point la mort : au contraire le viure est seruir, si la liberté de mourir en est à dire. La mort est le seul appuy de nostre liberté ; commune & prompte recepte à tous maux ; c'est donc estre bien

bien miserable ( & ainsi le sont presque tous ) qui troublent la vie par le soin & crainte de la mort , & la mort par le soin de la vie.

Mais je vous prie quelles plaintes & murmures y auroit il contre nature , s'il n'y auoit point de mort , & qu'il fallust demeurer icy bon gré mal gré ; certes l'on la maudiroit. Imaginez vous combien seroit moins supportable , & plus penible vne vie perdurable , que la vie avec la condition de la laisser. Chiron refusa l'immortalité , informé des conditions d'icelle par le Dieu du temps , Saturne son pere. Que seroit ce d'autre part s'il n'y auoit quelque peu d'amertume meslé en la mort ? certes l'on y courroit trop auidement & indiscrettement : pour garder moderation qui est à ne trop aymer ny fuir la vie , à ne craindre ny courir à la mort , tous les deux sont temperez & destrempez de la douceur & de l'aigreur.

Le remede que baille en cecy le vulgaire est trop sot, qui est de n'y penser point, n'en parler jamais : outre que telle nonchalance ne peut loger en la teste d'homme d'entendement , encores en fin cousteroit elle trop cher : car advenant la mort au despourueu , quels tourmens , cris , rage , desespoir ; La sagesse conseille bien mieux de l'attendre de pied ferme , & la combattre : & pour ce faire nous donne vn aduis

tout

9

10

*Remedes  
pour ne  
craindre  
la mort.*

tout contraire au vulgaire , c'est de l'avoir tousiours en la pensée , la pratiquer , l'accoustumer , l'appriuoiser , se la représenter à toutes heures & s'y roidir non seulement aux pas suspects & dangereux , mais au milieu des festes & joyes : Que le refrain soit que nous sommes tousiours en butte à la mort ; que d'autres sont morts qui pensoient en estre autant loing que nous maintenant ; que ce qui peut aduenir vn'autre fois peut aussi aduenir maintenant : & ce suyuant la coustume des Ægyptiens , qui en leurs banquets tenoyent l'image de la mort ; & des Chrestiens & tous autres , qui ont leurs cemetieres pres des temples , & lieux publics & frequentez , pour tousiours ( disoit Licurgue ) faire penser à la mort. Il est incertain où la mort nous attend , attendons la par tout , & que tousiours elle nous trouve prests.

*Omnem crede diem tibi diluxisse supremum ,  
Grata superveniet quæ non sperabitur hora.*

II  
*Regrets  
& excu-  
ses des  
craintifs  
respon-  
dus.*

Mais entendons les regrets & excuses , que les peureux alleguent , pour pallier leurs plaintes , qui sont toutes niaises & friuoles : ils se faschent de mourir jeunes , & se plaignent tant pour eux que pour autrui , que la mort les anticipe & les moissonne encores au vend & au fort de leur aage. Plainte du vulgaire qui mesure tout à l'aune , & n'estime rien de precieux ,  
que

que ce qui est long & dure : où au contraire les choses exquisés sont ordinairement subtiles & desliées. C'est vn traict de grand maistre d'enclorre beaucoup en peu d'espace : & peut-on dire qu'il est quasi fatal aux hommes illustres, de ne pas viure long temps. La grande vertu & la grande ou longue vie ne se rencontrent gueres ensemble : la vie se mesure par la fin, pourueu qu'elle en soit belle, tout le reste a sa proportion : la quantité ne sert de rien pour la rendre plus ou moins heureuse, non plus que la grandeur ne rend pas le cercle plus rond que le petit, la figure y fait tout. Vn petit homme est homme entier comm'vn grand, ny les hommes ny leurs vies ne se mesurent à l'aune.

Ils ont regret de mourir loin des leurs, ou d'estre tuez, ou demeurer sans sepulture : ils souhaitteroient de mourir en paix, dedans le list entre les leurs, consolez d'eux, & en les consolant. Tant de gens qui vont à la guerre, & prennent la poste pour se trouver en vne bataille, ne sont pas de cet aduis : ils vont mourir tout en vie & chercher vn tombeau entre les morts de leurs ennemis : les petits enfans craignent les hommes masqués ; decouvrés leur le visage, ils n'en ont plus de peur. Aussi, croyés, le feu, le fer, la flamme nous estonnent,  
comme

comme nous les imaginons : leuons leur le masque, la mort dont ils nous menacent, n'est que la mesme mort, dont meurent les femmes & les enfans.

- 3 Ils ont regret de laisser tout le monde, & pourquoy ? Tu y as tout veu, vn jour est egal à tous, il n'y a point d'autre lumiere, ny d'autre nuit, d'autre soleil, ny d'autre train au monde : au pis aller tout se void en vn an : l'on y void la jeunesse, l'adolescence, la virilité, la vieillesse du monde : il n'y a autre finesse que de recommencer.

- 4 Les parens & amis : vous en trouuerés encore plus ou vous allés, & tels que n'aués encores jamais veu, & puis ceux d'icy que vous regrettés vous suyront bien tost.

- 5 De petits enfans orphelins, sans conduicte & sans support, comme si ces enfans là estoient plus à vous qu'à Dieu, comme si vous les aimiés d'auantage que luy, qui en est le premier & plus vray pere : & combien de tels sont parvenus grands, plus que d'autres.

- 6 Peut estre que vous craignés de vous en aller seul, c'est grande simplesse ; tant de gens meurent avec vous, & à mesme heure que vous.

- 7 Au reste vous allés en lieu, où vous ne regretterés point ceste vie, comment regretter ? s'il estoit loisible de la repren-



reprendre , l'on la refuseroit : & si l'on eust sceu que c'estoit auant que de la recevoir , l'on n'en eust point voulu, *Vitam nemo acciperet si daretur scientibus.* Pourquoi regretter puis que tu seras ou du tout rien , ou beaucoup mieux , ce disent tous les sages du monde ? Pourquoi donc t'esfarouches tu de la mort , puis que tu es sans grief ? Le mesme passage que tu as fait de la mort , c'est à dire du rien à la vie , sans passion , sans frayeur ; refais le de la vie à la mort , *reverti unde veneris , quid grave est ?*

Peut estre que le spectacle de la mort te desplaist , à cause que ceux qui meurent font laide mine : ouy , mais ce n'est pas la mort , ce n'est que son masqué. Ce qui est dessous caché est tresbeau , la mort n'a rien d'espouventable : nous auons enuoyé de laches & peureux espions pour la recognoistre , ils ne rapportent pas ce qu'ils en ont veu , mais ce qu'ils en ont ouy dire , & ce qu'ils en craignent.

La seconde est d'ame bonne , douce , & réglée : & se pratique justement en vne vie commune , æquable , & paisible , par ceux qui avec raison estiment beaucoup ceste condition de vie , & se contentent d'y durer : mais se rangeans à la raison , l'acceptent quand elle vient. C'est vne attrempée mediocrité , sortable à telle condition de vie,

8

12

2

Attendre  
la mort  
est bon.

vie , entre les extremités ( qui sont desirer & craindre , chercher & fuir , vitieuses & blasmables , *summum ne metuas diem , nec optes* ) si elles ne sont couvertes & excusées par quelque raison , non commune & ordinaire , comme sera dict puis en son lieu. Desirer & chercher est mal ; c'est injustice de vouloir mourir sans cause , c'est porter enuie au monde , à qui nostre vie peut estre vtile ; ingrat à nature , que de mespriser & ne vouloir user du meilleur present qu'elle nous puisse faire ; & estre par trop chagrin & difficile de s'ennuyer & ne pouvoir durer en vn estat qui ne nous est point onereux , & par trop en charge ; la fuir & craindre c'est aller contre nature , raison , justice , & tout devoir.

13  
 Le mou-  
 rir est  
 naturel.

D'autant que mourir est chose naturelle , nécessaire & ineuitable , juste & raisonnable , naturelle ; car c'est vne piece de l'ordre de l'vnivers , & de la vie du monde ; voulés vous qu'on ruine ce monde , & qu'on en face vn tout nouveau pour vous ? La mort tient vn tresgrand rang en la police , & grande republique de ce monde , & est de tresgrande utilité , pour la succession & durée des œuures de nature : la defaillance d'une vie est passage à mille autres : *sic rerum summa novatur*. Et non seulement c'est vne piece de ce grand tout , mais de ton estre particulier ,

culier , non moins essentielle , que le naistre : en fuyant de mourir tu te fuis toy mesmes : ton estre est egale-ment parti en ces deux , à la vie & à la mort ; c'est la condition de ta creation. Si tu te fasches de mourir , il ne falloit pas naistre , l'on ne vient point en ce monde à autre marché que pour en sortir , qui se fasche d'en sortir , ny deuoit pas entrer. Le premier jour de ta naissance t'oblige & t'achemine à mourir comme à viure.

*Nascentes morimur , finisque ab origine pendet.*

Se fascher de mourir c'est se fascher d'estre homme , car tout homme est mortel : dont disoit tout froidement vn sage ayant receu nouvelles de la mort de son fils , je sçauois bien que je l'auois engendré mortel. Estant donc la mort chose si naturelle & essentielle , & pour le monde en gros , & pour toy en particulier , pourquoy l'as tu en si grand horreur ? Tu vas contre nature : la crainte de douleur est bien naturelle , mais de la mort non : car estant de si grand service à nature , & l'ayant elle instituée , à quoy faire nous en auroit elle imprimé la haine & l'horreur ? Les enfans , les bestes ne craignent pas la mort , voire la souffrent gayement : ce n'est donc pas nature qui nous apprend à la craindre , plustost nous apprend elle à l'attendre

& recevoir comme enuoyée par elle.

<sup>14</sup>  
*Neceffai* Secondement est nécessaire, fatale,  
*re.* inévitable, & tu le sçais toy qui crains  
 & pleures : quelle plus grande folie  
 que se tourmenter pour neant & à son  
 escient ? Qui est le sot qui va prier &  
 importuner celuy qu'il sçait estre inex-  
 orable, & frapper à vne porte qui ne  
 s'ouvre point ? Qu'y a-il plus inexora-  
 ble & sourd que la mort ? Il faut  
 craindre les choses incertaines, se re-  
 muër pour les remediabiles, mais les  
 certaines comme la mort, il les faut  
 attendre, & se resoudre aux irreme-  
 diables. Le sot crainct & fuit la mort :  
 le fol la cherche & la court ; le sage  
 l'attend : c'est sottise de regretter ce  
 qu'on ne peut recouurer, craindre ce  
 que l'on ne peut fuir : *feras, non cul-*  
*pes, quod vitari non potest.* L'exemple  
 de Daud est beau ; lequel ayant en-  
 tendu la mort de son petit tant cher,  
 prend ses habillemens de feste & veut  
 banquetter, disant à ceux qui s'esba-  
 hissoient de ceste façon de faire, qu'il  
 auoit voulu essayer de gagner Dieu  
 pour luy sauuer son fils, mais qu'estant  
 mort cela estoit faict, & n'y auoit  
 point de remede. Le sot pense bien  
 repliquer, disant que c'est proprement  
 pourquoy il se dueil & se tourmente,  
 à cause qu'il n'y a point de remede :  
 mais il redouble & acheue sa sotti-  
 se, *scienter frustra niti extremæ de-*  
*mentix*

*mentia est.* Or estant ainsi neccessaire & ineuitable, non seulement ne sert de rien de la craindre ; mais faisant de neccesité vertu , il la faut accueillir & receuoir doucement ; car il est plus commode d'aller à la mort , que si elle venoit à nous , & la prendre que si elle nous prenoit.

Tiercement c'est vne chose raisonnable & juste que de mourir ; c'est raison d'arriuer au lieu où l'on ne cesse d'aller ; si l'on y crainct d'arriuer , il ne faut pas cheminer , mais s'arrester ou rebrousser chemin , ce que l'on ne peut. C'est raison que tu faces place aux autres , puis que les autres te l'ont faict : si vous aués faict vostre profit de la vie , vous estes repeu & satisfaiet , allés vous en , comme celuy qui appellé en un banquet a prins sa refec-tion. Si vous n'en aués sceu vser & qu'elle vous soit inutile , que vous chaut-il de la perdre ? à quoy faire la voulés vous encores ? C'est vne debte qu'il faut payer , c'est vn depost qu'il faut rendre à toute heure qu'il est re-demandé. Pourquoi plaides vous contre vostre cedula , vostre foy , vostre deuoir ? C'est contre raison donc de regimber contre la mort , puis que par là vous vous acquités de tant , & vous vous deschargés d'un grand conte. C'est chose generale & commune à tous de mourir , pourquoy t'en fasches tu ? veux

15  
Iuste &  
raisonna-  
ble.



tu auoir un priuilege nouveau & non encores veu , & estre seul hors du sort commun de tous ? Pourquoy crains tu d'aller où tout le monde va , ou tant de millions sont desia , & où tant de millions te suyuront ? la mort est egaleement certaine à tous , & l'equalité est premiere partie de l'equité , *omnes eodem cogimur : omnium versatur urna : serius ocys fors exitura , &c.*

M<sup>16</sup>  
3  
*la mespriser*  
*la mort*  
*est bon si*  
*c'est pour*  
*chose qui*  
*merite.*

La troiesme est d'ame forte & genereuse , qui se pratique avec raison , en vne condition de vie publique , esleuée , difficile , & affaireuse , où y peut auoir plusieurs choses preferables à la vie , pour lesquelles il ne faut douter de mourir. Au pis aller il se faut toujours plus aimer , estimer , que sa vie qui se met sur le trottoir & l'eschaffaut de ce monde : faut qu'il se resoluë à ce marché , pour esclairer aux autres , & faire plusieurs belles choses vtils & exemplaires. Il faut qu'il couche de sa vie & la fasse courir fortune. Qui ne sçait mespriser la mort , non seulement il ne fera jamais rien qui vaille , mais il s'expose à diuers dangers : car en voulant tenir couuerte, assuree sa vie , il met à descouuert & à l'hasard son deuoir , son honneur , sa vertu & preud'homie. Le mespris de la mort est celuy qui produit les plus beaux , braues & hardis exploicts , soit

en bien ou en mal. Qui ne craint de mourir ne craint plus rien, fait tout ce qu'il veut, se rend maître de la vie & sienne & d'autrui : le mespris de la mort est la vraye & vive source de toutes les belles & genereuses actions des hommes. De là sont deriuées les braues resolutions, & libres paroles de la vertu, prononçant ses sentences par la voix de tant de grands personages. Eluidius Priscus à qui l'Empereur Vespasian auoit mandé de ne venir au Senat, ou y venant ne dire son aduis, respondit qu'estant Sénateur il ne faudroit de se trouuer au Senat, & s'il estoit requis de dire son aduis, il diroit librement ce que sa conscience luy commanderoit ; estant menacé par le mesme que s'il en parloit, il en mourroit ; vous aye-je jamais dit ( respondit-il ) que je feusse immortel : vous ferés ce que voudrés, & moy ce que je deburay : il est en vous de me faire mourir injustement, & en moy de mourir constamment. Les Lacedemoniens menacés de beaucoup souffrir, s'ils ne s'accommodoient bien tost avec Philippe pere d'Alexandre, qui estoit entré en leur pays avec main armée, vn pour tous respondit, que peuuent souffrir ceux qui ne craignent de mourir ? & leur ayant esté mandé par le mesme Philippe, qu'il romproit & empescheroit tous leurs desseins, dirent,

D3 Quoy ?

Quoy ? nous empescheras tu aussi de mourir ? Vn autre interrogé du moyen de viure libre , respondit , mesprisant la mort : & vn autre enfant prins & vendu pour serf , dict à son achepteur ; tu verras ce que tu as achepté , je serois bien sot de viure serf , puis que je puis estre libre ; & ce disant se jetta de la maison en bas. Et disoit vn sage à vn autre , deliberant de quitter ceste vie , pour se deliurer d'un mal qui le pressoit , tu ne deliberes pas de grande chose : ce n'est pas grande chose de vivre , & tes valets & tes bestes viuent , mais c'est grande chose de mourir honnestement , sagement , constamment. Pour clorre & couronner cest article , nostre religion n'a point eu de plus ferme & asseuré fondement humain , & auquel son autheur aye plus insisté , que le mespris de la vie. Mais il y a icy des feinctes & des mescontes ; plusieurs font mine de la mespriser , qui la craignent : plusieurs ne se soucient d'estre morts , voire le voudroient estre , mais le mourir les fasche. *Emori nolo , sed me offe mortuum nihili æstimo* : plusieurs deliberent tous sains & rassis , de souffrir fermes la mort , voire se la donner ; c'est vn roole assés commun , auquel Heliogable mesmes a trouué place , faisant tant d'apprests somptueux à ces fins : mais estans venus aux ptinses , aux vns le nés a saigné ,  
comme

comme à Lucius Domitius qui se repentit de s'estre empoisonné. Les autres en ont destourné les yeux & la pensée, & se sont comme desrobés à elle, l'auallans & engloutissans insensiblement comme pillules, selon le dire de Cesar, que la meilleure estoit la plus courte, & de Pline, que la courte est le souuerain heur de la vie humaine. Or nul ne se peut dire resolu à la mort, qui craint de l'affronter, & la soustenir, les yeux ouuerts, comm'ont faict excellemment Socrates, qui eust trente jours à ruminer & digerer le decret de sa mort, ce qu'il fit sans esmoy, alteration, voire sans aucun effort : mais tout mollement & gayement. Pomponius Atticus, Tullius Marcellinus Romains, Cleantes Philosophe, tous trois presque de mesme façon : car ayants essayé de mourir par abstinence, pour sortir des maladies qui les tourmentoient, se trouuants guaris par elle, ne voulurent s'en desister, mais acheuerent, prenant plaisir à deffaillir peu à peu & considerer le train & progrès de la mort : Othon & Caton, car ayants fait les apprets pour se tuer, sur le poiect de l'exécution se mirent à dormir profondement, ne s'estonnans non plus de la mort, que d'un autre accident ordinaire & bien leger.

La quatriesme est d'ame forte &  
D4 resoluë,

17  
*Desirer  
la mort.*

resoluë , practiquée authentiquement par de grands & saints personnages , en deux cas ; l'un le plus naturel & legitime , est vne vie fort penible & douloureuse ou apprehension d'une beaucoup pire mort , bref un estat miserable , auquel l'on ne peut remedier , c'est lors desirer la mort comme vne retraite & le port vnique des tourmens de ceste vie , le souverain bien de nature , seul appuy de nostre liberté. C'est bien foiblesse de ceder aux maux ; mais c'est folie de les nourrir : il est bien temps de mourir , lors qu'il y a plus de mal que de bien à viure : car de conseruer nostre vie à nostre tourment & incommodité , c'est contre nature : Dieu nous donne asés congé , quand il nous met en cet estat. Il y en a qui disent qu'il faut mourir , pour fuyr les voluptés qui sont selon la nature. Combien plus pour fuir les douleurs qui sont contre nature ? Il y a plusieurs choses en la vie pires beaucoup que la mort , pour lesquelles il vaut mieux mourir , & ne viure point que de viure , dont les Lacedemoniens asprement menacés par Antipater , s'ils ne s'accordoient à sa demande , luy respondirent , si tu nous menaces de pis que la mort , nous aymons mieux mourir : & les sages disent , que le sage vit tant qu'il doit , & non pas tant qu'il peut : & puis la mort nous est bien plus



plus en main & à commandement, que la vie. La vie n'a qu'une entrée, & encores depend elle de la volonté d'autrui. La mort depend de la nostre : & plus elle est volontaire, plus est elle belle : & à elle y a cent mille issues : nous pouvons auoir faute de terre pour y viure, mais non pour mourir : la vie peut estre ostée à tout homme par tout homme, non la mort, *ubique; mors est, optime hoc cavit Deus, eripere vitam nemo non homini potest; at nemo mortem: mille ad hanc aditus patent.* Le present plus fauorable que nature nous aye faict, & qui nous oste tout moyen de nous plaindre de nostre condition, c'est de nous auoir laissé la clef des champs, pourquoy te plains tu en ce monde, il ne te tient pas : si tu vis en peine, ta lascheté en est cause : à mourir il n'y a que le vouloir.

L'autre cas est une vaine apprehension & desir de l'aduenir, qui leur faict souhaïter la mort, comme vn grand gain, semence de meilleure vie, pont aux lieux delicieux, voye à tous biens, vue reserue à la resurrection. La ferme creance & esperance de ces choses est incompatible avec la craincte & l'ennuy de la mort : elle induit plustost à s'ennuyer icy, & desirer la mort, *vitam habere in patientia, & mortem in desiderio*, d'auoir la vie en affliction, & la mort en affection : le viure leur est couruée, & le mourir soulas : dont leurs vœux & leurs

voix sont *cupio dissolvi: mihi mori lucrum: quis liberabit me de corpore mortis hujus?*

Dont bien justement a esté reproché aux philosophes & Chrestiens, qu'ils sont des affronteurs & mocqueurs publics, & ne croient pas en verité ce qu'ils disent, tant haut louians, & preschans l'immortalité bienheureuse, & tant de delices en la vie seconde; puis qu'ils palissent & redoutent si fort la mort, passage & traject nécessaire pour y aller.

18

*Se donner la mort.*

*Il est permis.*

2. Mach.  
14.

La cinquiesme & extreme, c'est l'exécution de la precedente, qui est se donner la mort. Ceste cy semble bien venir de vertu & grandeur de courage, ayant esté anciennement practiquée par les plus grands, & plus excellents hommes de toute nation & religion, Grecs, Romains, Ægiptiens, Perses, Medois, Gaulois, Indoïs, Philosophes de toutes sectes; Iuifs, tesmoin le bon vieillard Razias nommé le pere des Iuifs pour sa vertu, & ces femmes lesquelles sous Antiochus, apres auoir circoncis leurs enfans s'alloient precipiter quant & eux: Chrestiens; tesmoin ces deux Sainctes canonisées Pelagie & Sophronia, dont la premiere avec sa mere & ses sœurs, se precipita dedans la riuiere; & ceste-cy se tua d'un cousteau pour euitier la force de Maxentius Empereur; voire par des peuples & communes toutes entieres, comme de Capouë en Italie, Astupa, Numance en Espagne assiegées par les Romains

Romains ; des Abidéens pressés par Philippe ; vne ville aux Indes assiégée par Alexandre : mais encores approuuée & autorisée en plusieurs Republiques par loix & reiglemens sur ce faicts , comme à Marseille , en l'isle de Cea de Negrepont , & autres nations, comme en Hyperborée ; & justifiée par plusieurs grandes raisons desduictes au precedent article , qui est du juste desir & volonté de mourir : Car s'il est permis de desirer, demander, chercher la mort, pourquoy sera-il mal faict se la donner ? Si la propre mort est permise & juste en la volonté , pourquoy ne sera-elle en la main & en l'exécution ? Pourquoy attendray-je d'autrui , ce que je puis de moy mesmes ? & ne vaut-il pas mieux encores se la donner que la souffrir : courir à son jour que l'attendre ? Car la plus volontaire mort est la plus belle. Au reste je n'offense pas les loix faictes contre les larrons, quand j'emporte le mien, & je coupe ma bourse : aussi ne suis-je tenu aux loix faictes contre les meurtriers pour m'auoir osté la vie. D'ailleurs elle est reprobée par plusieurs non seulement Chrestiens , mais Iuifs , comme dispute Iosephe contre ses capitaines en la fosse du Puis : & philosophes , comme Platon , Scipion , lesquels tiennent ceste procedure , non seulement pour vice de lascheté , couardise , & tour d'impatience : car c'est s'aller cacher &

*Non per-  
mis.*

D6 tappir

tappir pour ne sentir les coups de la fortune. Or la vraye & viue vertu ne doit jamais ceder : les maux & les douleurs sont ses alimens : il y a bien plus de constance à vser la chaine qui nous tient , qu'à la rompre ; & plus de fermeté en Regulus qu'en Caton ;

*Rebus in adversis facile est contemnere vitam :*

*Fortius ille facit qui miser esse potest.*

*Si fractus illabatur orbis ,*

*Impavidum ferient ruinæ.*

mais encores pour crime de desertion , car l'on ne doit abandonner sa garnison , sans l'expres commandement de celuy qui nous y a mis : nous ne sommes icy pour nous seuls , ny maistres de nous mesmes. Cecy donc n'est pas sans dispute & sans doubte : bien peut on , peut estre , dire , qu'il ne faut pas entendre à ce dernier exploict , sans tresgrande & tres juste raison : afin que ce soit comme ils disent *bona introductio* , vne honneste & raisonnable issuë & departie. Ce ne doit donc pas estre pour vne legere occasion , quoy que disent aucuns , que l'on peut mourir , pour causes legeres , puis que celles , qui nous tiennent en vie , ne sont gueres fortes : c'est ingratitude à nature , ne vouloir vser de son present , c'est signe de legereté & d'estre trop chagrin & difficile , de s'en aller & rompre compagnie pour peu de chose ; mais pour vne grande & puissante , & icelle juste & legitime , comme par exemple , ainsi qu'a

qu'a esté dict, vn treisdouloureux & insupportable viure, ou vne mort tres cruelle & honteuse. Parquoy ne semblent auoir eu suffisante excuse, ny cause asés juste en leur mort, tous ceux cy : Pomponius Atticus, Marcellinus & Cleantes, dont a esté parlé, qui n'ont voulu arrester le cours de leur mort pour ceste seule consideration, qu'ils s'y trouuoient desia presque à mesmes : Ces femmes de Pætus, de Scaurus, de Labeo, de Fuluius familier d'Auguste, de Senèque & tant d'autres, pour accompagner leurs maris en leur mort ou les y inuiter : Caton & autres despités contre le succès des affaires, & de ce qu'il leur falloit venir és mains de leurs ennemis, desquels toutesfois ils ne craignoient aucun mauvais traitement. Ceux qui se sont tués pour ne viure à la mercy & de la grace de tel qu'ils abominoient, comme Grauius Silvanus & Stutius Proximus ja pardonnés par Neron : Ceux qui pour couvrir vne honte & reproche pour le passé comme Lucreffe Romaine, Sparzapizes fils de la Reine Tomiris, Boges lieutenant du Roy Xerxes : Ceux qui sans aucun mal particulier mais pour voir le public en mauvais estat, comme Nerua grand jurisconsulte, Vibius Virius, Iubellius en la prinse de Capouë : Ceux qui pour satieté ou ennuy de viure : & ne suffit qu'elle soit grande & juste, mais qu'elle soit necessaire & irremedia-

2

3

4

5

7



irremediable, & que tout soit essayé jusques à l'extremité. Parquoy la precipitation & le desespoir anticipé est icy tresfuitieux, comme en Brutus & Cassius qui se tuans avant le temps & l'occasion, perdirent les reliques de la liberté Romaine, de laquelle ils estoient protecteurs. Il faut disoit Cleomenes mesnager sa vie, & la faire valoir jusques à l'extremité : car s'en deffaire l'on le peut tousiours, c'est vn remede que l'on a tousiours en main : mais les choses se peuvent changer en mieux. Iosephe & tant d'autres ont tresfutilement practiqué ce conseil ; les choses qui semblent du tout desesperées prennent quelquefois vn train tout autre, *aliquis carnifici suo superstes fuit.*

*Multa dies variusque labor mutabilis ævi  
Rettulit in melius.*

Il faut comme pour sa deffense enuers vn autre assaillant, aussi en son endroit se porter, *cum moderamine inculpata tutelæ* ; essayer tout avant venir à ceste extremité. Au reste c'est vn grand traict de sagesse, de sçauoir cognoistre le point & prendre l'heure de mourir : il y a à tous vne certaine saison de mourir, les vns l'anticipent, les autres la retardent. Il y a de la foiblesse & de la vaillance en tous les deux, mais y faut de la discretion : Combien de gens ont suruescu à leur gloire ; & pour l'enuie d'allonger vn peu leur vie, ont obscurcy & de

de leur viuant aidé à enseuelir leur honneur ? Ce qui a resté du depuis ne sentoit rien du passé , c'estoit comme vn vieil haillon & quelque chetifue piece cousüe au bout d'un ornement riche & beau. Il y a vn certain temps de cueillir le fruit de dessus l'arbre : n d'auantage il y demeure , il ne fait que perdre & empirer , c'eust esté aussi grand dommage de le cueillir plustost.

La mort a des formes plus aisées les vnes que les autres , & prend diuerses qualités selon la fantaisie de chacun : entre les naturelles celle qui vient d'affoiblissement & appesantissement est plus douce & plus molle : entre les violentes la meilleure est la plus courte , & la moins premeditée. Aucuns desirent faire vne mort exemplaire & demonstratiue de constance & suffisance , c'est considerer autrui , & chercher encores lors reputation : mais c'est vanité , car cecy n'est pas acte de société , mais d'un seul personnage , il y a assés d'affaires chez soy ; au dedans se consoler , sans considerer autrui : & puis lors cesse tout interest à la reputation. Celle est la meilleure mort qui est bien recueillie en soy , quiete , solitaire , & toute à celuy qui est à mesmes. Ceste grande assistance des parens & amis apporte mille incommodités , presse & estouffe le mourant : on luy tourmente l'un les oreilles , l'autre les yeux , l'autre

tre la bouche; les cris & les plainctes si elles sont vrayes serrent le cœur, si fainctes & masquées, font despit. Plusieurs grands personnages ont cherché de mourir loin des leurs pour euitier ceste incommodité; c'est aussi vne puerile & sottise humeur vouloir esmouvoir par ses maux dueil & compassion en ses amis: Nous loüons la fermeté à souffrir la mauuaise fortune, nous accusons & haïssons celle de nos proches: quand c'est la nostre, ce ne nous est pas assés qu'ils s'en ressentent, mais encores qu'ils s'en affligent: Vn sage malade se doit contenter d'une contenance rassise des assistans.

## C H A P. XII.

*Se maintenir en vraye tranquillité d'esprit,  
le fruiet & la couronne de sagesse,  
& conclusion de ce liure.*

**L**A tranquillité d'esprit est le souverain bien de l'homme. C'est ce tant grand & riche thresor, que les sages cherchent par mer & par terre, à pied & à cheual; tout nostre soin doit tendre là; c'est le fruiet de tous nos labeurs & estudes, la couronne de sagesse. Mais afin que l'on ne se mesconte, il est à sçauoir que ceste tranquillité n'est pas vne retraicte, vne oisiveté ou vacation de tous affaires, vne solitude delicieuse & corporellement plaisante, ou bien vne profonde nonchalance

lance de toutes choses. S'il estoit ainsi , plusieurs femmes , faineants , poltrons & voluptueux jouïroient à leur aise d'un si grand bien , auquel aspirent les sages avec tant d'estude : la multitude ny rareté des affaires ne faict rien à cecy. C'est vne belle , douce , esgale , vnie , ferme & plaisante assiette , & estat de l'ame , que les affaires , ny l'oïsiuete , ny les accidens bons ou mauvais , ny le temps ne peut troubler , alterer , esleuer , ny raualler , *vera tranquillitas , non concuti.*

Les moyens d'y paruenir , de l'acquiescer & conseruer , sont les poincts que j'ay traitté en ce liure second , dont en voicy le recueil ; & gisent à se desfaire & garentir de tous empeschemens , puis se garnir des choses qui l'entretiennent & conseruent. Les choses qui plus empeschent & troublent le repos & tranquillité d'esprit sont les opinions communes & populaires , qui sont presque toutes erronnées , puis les desirs & passions , qui engendrent vne delicatesse & difficulté en nous , laquelle faict que l'on n'est jamais content , & icelles sont reschauffées & esmuës par les deux contraires fortunes , prosperité & aduersité , comme par vents impetueux & violents : & finalement ceste vile & basse captiuité , par laquelle l'esprit ( c'est à dire le jugement & la volonté ) est afferui & detenu esclau comme vne beste , sous le joug de certaines opinions & reigles locales

locales & particulieres. Or il se faut emanciper & affranchir de tous ces cepts & injustes subjections : & mettre son esprit en liberté, le rendre à foy, libre, vniversel, ouvert, & voyant par tout, s'esgayant par toute l'estenduë belle & vniuerselle du monde & de la nature. *In commune genitus, mundum ut unam domum spectans, toti se inferens mundo, & in omnes ejus actus contemplationem suam mittens.*

La place ainsi nettoyée & apprestée, les fondemens premiers à y jetter sont vne vraye preud'homie, & estre en vn estat & vacation, à laquelle l'on soit propre. Les parties principales qu'il faut esleuer & affermer, sont premierement vne vraye pieté, par laquelle d'une ame non estonnée, mais nette, franche, respectueuse, deuote, l'on comtemple Dieu, ce grand maistre souverain & absolu de toutes choses, qui ne se peut voir ny cognoistre : mais le faut recognoistre, adorer, honorer, seruir de tout son cœur, esperer tout bien de luy, & n'en craindre point de mal : puis cheminer rondement en simplicité & droicture, selon les loix & coustumes, viure à cœur ouvert aux yeux de Dieu & du monde, *conscientiam suam aperiens, semperque tanquam in publico vivens, se magis veritus quam alios.* Garder en foy, & avec autrui & generally en toutes choses, pensées, paroles, desseins, actions, moderation



moderation mere ou nourrice de tranquillité , laissant à part toute pompe & vanité , reigler ses desirs , se contenter de mediocrité & suffisance , *Quod sit esse velit , nihilque malit* , se resjouir en sa fortune ; La tempeste & l'orage a beaucoup moins de prise & de moyen de nuire , quand les voiles sont recueillies , que quand elles sont au vent ; s'affermir contre tout ce qui peut blesser ou heurter , s'eslever par dessus toute crainte , mesprisant tous les coups de la fortune & la mort , la tenant pour fin de tous maux , & non cause d'aucun , *contemptor omnium , quibus torquetur vita , supra omnia quæ contingunt acciduntque eminens. Imperiurbatus , intrepidus* Et ainsi se tenir ferme à soy , s'accorder bien avec soy , viure à l'aise sans aucune peine ny dispute au dedans , plein de joye , de paix , d'allegresse & gratification enuers soy mesme , s'entretenir & demeurer content de soy , qui est le fruit & le propre effect de la sagesse. *Nisi sapienti sua non placent : omnis stultitia laborat fastidio sui. Non est beatus , esse se qui non putat.*

Bref à ceste tranquillité d'esprit , il faut deux choses , l'innocente & bonne conscience , c'est la premiere & principale partie , qui arme & munit merueilleusement d'assurance , mais elle ne pourroit pas suffire tousiours au fort de la tempeste , comme il se void souvent  
de

de plusieurs qui se troublent & se perdent : *Erit tanta tribulatio ut seducantur iusti*. Parquoy il faut encores l'autre, qui est la force & la fermeté de courage, comme aussi cestuy seul ne seroit assés : car l'effort de la conscience est merueilleux, elle nous fait trahir, accuser & combattre nous mesmes, & à faute de tesmoin estranger, elle nous produit contre nous : *occultum quatiens animo sortore flagellum*, elle nous fait nostre procès, nous condamne, nous execute & bourelle. Aucune cachette ne sert aux meschans disoit Epicurus, parce qu'ils ne se peuvent asseurer d'estre cachés, la conscience les decouvrant à eux mesmes. *Prima est hæc ultio, quod se iudice nemo nocens absolvitur*. Ainsi l'ame foible & paoureuse toute sainte qu'elle soit, ny la forte & courageuse, si elle n'est saine & nette, ne jouïra point de ceste tant riche & heureuse tranquillité : quia le tout, fait merueilles comme Socrates, Epaminondas, Caton, Scipion, duquel y a trois exploits admirables en ce subject. Ces deux Romains accusés en public ont fait rougir leurs accusateurs, entraîné les juges, & toute l'assemblée beante à leur admiration & suite : il auoit le cœur trop gros de nature, dict Tite Liue de Scipion, pour se sçauoir estre criminel & se demettre à la bassesse de defendre son innocence.

---

DE LA  
S A G E S S E,  
LIVRE TROISIEME.

*Auquel sont traitez les aduis particuliers  
de Sageſſe par les quatre vertu.  
morales.*

P R E F A C E.

*P*uisque noſtre deſſein en ce livre eſt d'inſtruire par le menu à la ſageſſe , & en donner les aduis particuliers apres les generaux touchés au liure precedent, pour y tenir vn train & vn ordre certain, nous auons penſé, que ne pouuons mieux faire, que de ſuyure les quatre vertus maiſtreſſes & morales; prudence, juſtice, force, & temperance: car en ces quatre preſque tous les deuoirs de la vie ſont comprins. La prudence eſt comme vne generale guide & conduicte des autres vertus & de toute la vie, bien que proprement elle s'exerce aux affaires. La juſtice regarde les perſonnes, car c'eſt rendre à chacun ce qui luy appartient. La force & temperance regardent tous accidens bons & mauvais, joyeux & faſcheux, la bonne & mauuiſe fortune. Or en ces trois, perſonnes, affaires & accidens, eſt comprinſe toute la vie & condition humaine, & le trafic de ce monde.

Dg

## De la prudence en general.

## C H A P. I.

*De la prudence , premiere vertu.*

<sup>1</sup>  
Son ex-  
cellence.

**P**rudence est avec raison mise au premier rang, comme Royne, generale surintendente & guide de toutes les autres vertus, *auriga virtutum* : sans laquelle il n'y a rien de beau, de bon, de bien feant & aduenant ; c'est le sel de la vie, le lustre, l'ageancement & l'affaisonnement de toutes actions, l'esquierre & la reigle de tous affaires, en vn mot, l'art de la vie, comme la medecine est l'art de la santé.

<sup>2</sup>  
Defini-  
tion.

C'est la cognoissance & le chois des choses, qu'il faut desirer ou fuir ; c'est la juste estimation & le triage des choses ; c'est l'œil qui tout void, qui tout conduict & ordonne. Elle consiste en trois choses, qui sont de rang ; bien consulter & deliberer ; bien juger & resoudre ; bien conduire & executer.

<sup>3</sup>  
Est vni-  
uerselle.

C'est vne vertu vniuerselle, car elle s'estend generalmente à toutes choses humaines, non seulement en gros, mais par le menu à chacune : ainsi est elle infinie comme les indiuidus.

<sup>4</sup>  
Difficile

Tresdifficile, tant à cause de l'infinité ja dicte : car les particularités sont hors de science, comme hors de nombre,

*Sener.*

*si quæ finiri non possunt, extra sapientiam sunt ;*

sunt ; que de l'incertitude & inconstance grande des choses humaines , encore plus grande de leurs accidens , circonstances , appartenances , dependences d'icelles : temps , lieux , personnes ; tellement qu'au changement d'une seule & la moindre circonstance toute la chose se change ; Et aussi en son office , qui est en l'assemblage & temperament des choses contraires : Distinction & triage de celles qui sont fort semblables. La contrariété & la ressemblance l'empeschent.

Tresobscure , pource que les causes & ressorts des choses sont incognuës , les semences & racines sont cachées , lesquelles l'humaine nature ne peut trouver , ny ne doit rechercher. *Occultat eorum semina Deus , & plerumque bonorum malorumque causæ sub diversa specie latent.* Et puis la fortune , la fatalité ( usés des mots que vous voudrés ) ceste souveraine , secrette , & incognuë puissance & autorité maintient tousjours son aduantage au trauers de tous les conseils & precautions : d'où vient souvent , que les meilleurs conseils ont de tresmauuaies issuës : vn mesme conseil tresutile à vn , malheureux en vn autre en pareil cas : & à vn mesme homme succeda & reussit heureusement hier , qu'aujourd'huy est malencontreux : c'est vne sentence justement receuë , qu'il ne faut pas juger les conseils ny la suffisance

5  
Obscure.

Plin. in  
paneg.



ce & capacité des personnes par les euenemens. Dont respondit quelqu'un à ceux qui s'estonnoient comment les affaires succedoient si mal, veu que ses propos estoient si sages : Qu'il estoit maistre de ses discours, non du succès des affaires. C'estoit la fortune : laquelle semble se jouer de tous nos beaux desseins & conseils : renuerse en vn moment tout ce qui a esté par si long temps projecté & deliberé, & nous semble tant bien appuyé, nous clouant, comme l'on dist, nostre artillerie. Et de faict la fortune pour monstrier son autorité en toutes choses, & rabattre nostre presumption, n'ayant peu faire les mal habiles Sages, elle les faict heureux à l'enuy de la vertu. Dont il aduient souuent que les plus simples mettent à fin de tresgrandes besongnes & publiques & priuées. C'est donc vne mer sans fonds & sans riue, qui ne peut estre bornée & prescrite par preceptes & aduis, que la Prudence. Elle ne faict que tourner à l'enuiron des choses, vn nuage obscur, & souuent bien vain & friuole.

6  
Neces-  
saire.

Toutesfois elle est de tel poids & necessité, qu'elle seule peut beaucoup : & sans elle tout le reste n'est rien : non seulement les richesses, les moyens, la force. *Vis consili expers mole ruit sua.*  
*Horat. 3. od. 4. Mens una sapiens plurium vincit manus. Et Euripid. multa, quæ natura impedita sunt, consilio expediuntur.* Et la cause principale de ceste

ceste necessité est le mauvais naturel de l'homme , le plus farouche & difficile à dompter de tous animaux ; *Impatiens æqui nedum servitutis* , & qu'il faut manier avec plus d'art & d'industrie. Car il ne s'esleue point plus volontiers contre aucun , que contre ceux , qu'il sent le vouloir maistriser. Or la prudence *Xenoph.* est l'art de le manier , & vne bride douce , qui le rameine dedans le rond d'obéissance. *1. pædag.*

Or combien que la semence de prudence , comme des autres vertus , soit en nous de nature ; si est-ce qu'elle s'acquiert & s'apprend plus que toute autre & ce aucunement par preceptes & aduis , c'est la Theorique ; mais beaucoup mieux & principalement ( combien qu'avec plus de temps ) par experience & pratique , qui est double : l'une & la vraye est la propre & personnelle , dont elle en porte le nom , c'est la cognoissance des choses , que nous auons veuës ou maniées : l'autre est estrangere par le fait d'autrui , c'est l'hystoire que nous sçauons par ouyr dire ou par lecture. Or l'experience & l'usage est bien plus ferme & plus asseuré ; *Vsus efficacissimus omnium rerum* *Plin.* *magister* , le pere & le maistre des arts , mais plus long ; il est vieil , *seris venit usus ab annis* , plus difficile , penible , rare. La science de l'hystoire , comme elle est moins ferme & asseurée , aussi

est elle plus aisée, plus frequente, ouverte & commune à tous. On se rend plus resolu asseuré à ses despends, mais il est plus facile aux despens d'autrui. Or de ces deux proprement experience & histoire, vient la prudence, *usus me genuit, mater peperit memoria, seu memoriae anima & vita historia.*

Or la prudence se peut & doit di-  
 versement distinguer, selon les per-  
 sonnes & les affaires. Pour les personnes il  
 y a prudence priuée, soit elle solitaire  
 & indiuiduelle, qu'à grande peine peut  
 elle bien estre dictée prudence; ou socia-  
 le & œconomique en petite compag-  
 nie; & prudence publique & politique.  
 Ceste-cy est bien plus haute, excel-  
 lente, difficile; & à laquelle plus pro-  
 prement conuiennent toutes ces quali-  
 tez susdictes; & est double; pacifique  
 & militaire.

8  
 Distin-  
 ctions.

Pour le regard des affaires, d'autant  
 qu'ils sont de deux façons, les vns or-  
 dinaires, faciles; les autres extraordi-  
 naires. Ce sont accidens, qui apportent  
 quelque nouvelle difficulté, & ambi-  
 guité, Aussi l'on peut dire y auoir pru-  
 dence ordinaire & facile qui chemine  
 selon les loix, coustumes, & train ja  
 estably: l'autre extraordinaire & plus  
 difficile.

Il y a encores vne autre distinction  
 de prudence tant pour les personnes,  
 que pour les affaires; qui est plustost de  
 degrez

degrez que d'especes. Sçavoir prudence propre par laquelle l'on est sage : & prend on aduis de soy mesme : l'autre empruntée, par laquelle l'on suit le conseil d'autrui. Il y a deux sortes & degrez *Hesiod.* de Sages, disent tous les Sages. Le premier & souverain est de ceux, qui vo- *Linus,* yent clair par tout, & sçauent d'eux *Cicero.* mesmes trouver les remedes & expediens ; où sont ceux là ? ô chose rare & singuliere. L'autre est de ceux qui sçauent prendre, suyure & se preualoir des bons aduis d'autrui ; car ceux qui ne sçauent donner ny prendre conseil, sont fots.

Les aduis generaux & communs, qui conviennent à toute sorte de prudence, 9 toutes sortes de personnes & d'affaires, ont esté touchez & bresuement des- duicts au liure precedent, & sont huit ; 1 cognoissance de personnes & d'affaires, 2 estimation des choses, 3 chois Ch. 10. & eslection d'icelles, 4 prendre conseil sur tout, 5 temperament entre craincte & assurance, fiance & defiance, 6 prendre toutes choses en leur saison, & se saisir de l'occasion, 7 Se bien comporter avec l'industrie & la fortune, 8 Discretion par tout. Il faut maintenant traiter les particuliers, premierement de la prudence publique, qui regarde les personnes, puis de celle qui regarde les affaires.

De la prudence politique du Souverain  
pour gouverner estats.

## P R E F A C E.

Division  
de ceste  
matiere.

**C**este doctrine est pour les Souverains & Gouverneurs d'estats. Elle est vague, infinie, difficile, & quasi impossible de ranger en ordre, clorre & prescrire en preceptes : Mais il faudra tascher d'y apporter quelque petite lumiere & adresse. Nous pouvons rapporter toute cette doctrine à deux chefs principaux, qui seront les deux devoirs du Souverain. L'un comprend & traite les appuis & soustiens de l'estat, pièces principales & essentielles du gouvernement public, comme les os & les nerfs de ce grands corps, afin que le souverain s'en pouruoye & munisse, & son estat; lesquels peuvent estre sept capitaux, cognoissance de l'estat, vertu, mœurs & façons, conseils, finances, forces & armes, alliances. Les trois premiers sont en la personne du Souverain, le quatriesme en luy, & pres de luy, les trois derniers hors luy. L'autre est à agir, bien employer & faire valoir les susdits moyens, c'est à dire en gros, & en vn mot bien gouverner & se maintenir en autorité & bien vueillance, tant des subjects, que des estrangers : mais distinctement; ceste partie est double, pacifique & militaire. Voyla sommairement & grossierement la besogne taillée, & les premiers grands traits  
tirés,



tirés, qui sont à traiter cy apres. Nous diuiferons donc ceste matiere politique & d'estat en deux parties. La premiere sera de la prouision, sçauoir des sept choses necessaires; La seconde & qui presuppose la premiere, sera de l'action du Souuerain. Ceste matiere est excellement traitée par Lipsius à la maniere qu'il a voulu: la moelle de son liure est icy. Je n'ay point prins ny du tout suiuy sa methode, ny son ordre, comme desia se voit icy en cette generale diuision, & se verra encores apres: i'en ay laissé aussi du sien, & en ay adjousté d'ailleurs.

## C H A P. I I.

*Premiere partie de ceste prudence politique & gouvernement d'estat, qui est de la prouision.*

**L**a premiere chose requise auant toute œuvre, est la cognoissance de <sup>Chef de</sup> l'estat: car la premiere reigle de toute <sup>ceste prouision</sup> prudence est en la cognoissance, comme a esté dict au liure precedent. Le <sup>cognoissance de</sup> premier en toutes choses est sçauoir à l'estat. qui l'on a affaire. Parquoy d'autant que ceste prudente regente & moderatrice des estats, qui est vne adresse & suffisance de gouverner en public, est chose relative, qui se manie & traite entre les Souuerains & les subjets: le deuoir & office premier d'icelle, est en la cognoissance des deux parties, sça-

cap. 48.

Senec.

noir des peuples & de la souveraineté, c'est à dire de l'estat. Il faut donc premierement bien cognoistre les humeurs & naturels des peuples. Ceste cognoissance façonne & donne aduis à celuy qui les doibt gouverner. Le naturel du peuple en general a esté despeinct au long au premier liure (leger, inconstant, mutin, bauard, amateur de vanité & nouveauté, fier & insupportable en la prosperité, couard & abbattu en l'aduersité) mais il faut encores en particulier le cognoistre : car autant de villes & de personnes, autant de diuerses humeurs. Il y a des peuples coleres, audacieux, guerriers, timides, adonnez au vin, subjects aux femmes, & les vns plus que les autres, *nosceda natura vulgi est, & quibus modis temperanter habeatur*. Et c'est en ce sens, que se doibt entendre le dire des Sages; Qui n'a point obey, ne peut bien commander, *nemo bene imperat, nisi qui ante paruerit imperio*. Ce n'est pas que les Souverains se doyuent ou puissent tousiours prendre du nombre des subjects : car plusieurs sont nez Rois & Princes, & plusieurs estats sont successifs : mais que celuy, qui veut bien commander doibt cognoistre les humeurs & volonteiz des subjects ; comme si luy mesme estoit de leur rang & en leur place. Faut aussi cognoistre le naturel de l'estat, non seulement en general

neral tel qu'il a esté descrit , mais en particulier celuy , que l'on a en main , sa forme , son establissement , sa portée , c'est-à-dire s'il est vieil ou nouveau , escheu par succession ou par election , acquis par les loix , ou par les armes , de quelle estendue il est , quels voisins , moyens , puissance il a. Car selon toutes ces circonstances & autres , il faut diuersement manier le sceptre , ferrer ou lascher les resnes de la domination.

Après ceste cognoissance d'estat , <sup>2</sup> qui est comme vn prealable , la pre-<sup>2</sup> *Chef de* miere des choses requises est la vertu , *ceste pro-* tant necessaire au Souverain , non tant *vision* pour soy que pour l'estat. Il est pre-<sup>2</sup> *vertu.* mierement bien conuenable , que celui qui est par dessus tous , soit le meilleur de tous , selon le dire de Cyrus. Et puis il y va de sa réputation : car le bruiét commun recueille tous les faicts & dicts de celui qui le maistrise ; il est en veüe de tous , & ne se peut ca- *Senec.* cher non plus que le Soleil. Dont ou en bien ou en mal on parlera beaucoup de luy. Et il importe de beaucoup & pour luy & pour l'estat en quelle opinion il soit. Or non seulement en soy & en sa vie le souverain doibt estre reuestu de vertu : mais il doibt soigner que ses subjects luy ressemblent. Car , *Salust. ad* comme ont dit tous les Sages , l'estat , *Cesar.* la ville , la compagnie , ne peut durer

ny prosperer , dont la vertu est bannie. Et ceux là equivoquent bien lourdement , qui pensent que les Princes sont tant plus asseurez , que leurs subjects sont plus meschans. A cause , disent ils , qu'ils en sont plus propres , & plus nais à la servitude & au joug, *patientiores servitutis, quos non decet nisi esse servos*. Car au rebours les meschans supportent impatiemment le joug : & les bons & debonnaires , craignent beaucoup plus , qu'ils ne sont à craindre.

*Plin.  
paneg.*

*Salust. ad Pessimus quisque asperime rectorem patitur : Contra facile imperium in bonos, qui metuentes magis quam metuendi.* Or

*Plin.  
paneg.*

le moyen trespuissant pour les induire & former à la vertu , c'est l'exemple du Prince , car comme l'experience le montre , tous se moulent au patron & modelle du Prince. La raison est que l'exemple presse plus que la loy. C'est vne loy muette , laquelle a plus de credit , que le commandement , *nec tam imperio nobis opus quam exemplo : & mitius jubetur exemplo*. Or tousiours les yeux & les pensées des petits sont sur les grands ; admirent & croient tout simplement que tout est bon & excellent ce qu'ils font : & d'autre par ceux qui commandent pensent assez enjoindre & obliger les inferieurs à les imiter en faisant seulement. La vertu est donc honorable & profitable au souverain , & toute vertu.

Mais

Mais par precipu & plus speciale-  
ment la pieté, la justice, la vaillance,  
la clemence. Ce sont les quatre vertus  
principesques & princeffes en la prin-  
cipauté. Dont disoit Auguste, ce tant  
grand Prince, la pieté & la justice de-  
fient les Princes. Et Seneque dict, que  
la clemence convient mieux au Prince  
qu'à tous autres. La pieté du souverain  
est au soin, qu'il doibt employer à la  
conseruation de la Religion, comme  
son protecteur. Cela faict à son hon-  
neur & à sa conseruation propre: car  
ceux qui craignent Dieu, n'ausent at-  
tenter ny penser chose contre le Prin-  
ce, qui est son image en terre, &  
l'estat: car comme enseigne souvent  
Lactance, c'est la religion, qui main-  
tient la société humaine, qui ne peut  
autrement subsister, & se remplira tost  
de meschancetez, cruautez bestiales,  
si le respect & la craincte de religion  
ne tient les hommes en bride. Et au  
contraire l'estat des Romains s'est ac-  
creu & rendu si florissant, plus par la  
religion, disoit Ciceron mesmes, que  
par tous autres moyens. Parquoy le  
Prince doibt soigner, que la religion  
soit conseruée en son entier selon les  
anciennes ceremonies & loix du pays;  
& empescher toute innouation &  
brouïillis en icelle, chastier rudement  
ceux qui l'entreprennent. Car ceraine-  
ment le changement en la religion &

3  
Principa-  
lement 4.  
vertus.



*Dion.* l'injure faite à icelle traine avec foy vn changement & empirement en la repub. comme discours tresbien Me- cœnas à Auguste.

4  
2. *Justice* & foy. Apres la pieté vient la justice , sans laquelle les estats ne sont que brigandage , laquelle le Prince doit garder , & faire valoir & en soy & aux autres : en soy , car il faut abominer ces paroles tyranniques & barbares , qui dispensent les Souuerains de toutes loix, raison, equité, obligation : qui les disent n'estre tenus à aucun autre deuoir, qu'à leur vouloir & plaisir ; qu'il n'y a point de loix pour eux : que tout est bon & juste , qui accommode leurs affaires ; que leur equité est la force , leur deuoir est au pouuoir. *Principi leges nemo scripsit : licet , si libet. In summa fortuna id æquius quod validius ; nihil in- Sen. intr. justum quod fructuosum. Sanctitas , pietas , fides , privata bona sunt : quæ iuvat reges eant.* Et leur opposer les beaux & saints aduis des Sages , que plus doit estre reiglé & retenu , qui plus a de pouuoir : La plus grande puissance doit estre la plus estroicte bride ; La reigle du pouuoir est le deuoir : *Minimum decet libere cui nimium licet , non fas potentes posse , fieri quod nefas.* Le Prince donc doit estre le premier juste & equitable , gardant bien & inuiolablement sa foy, fondement de justice à tous & vn chascun , quel qu'il soit.

*Plin. paneg. Tacit.*

*Sennec. Eurip.*

soit. Puis il doit faire garder & main-  
 tenir la justice aux autres : car c'est sa  
 propre charge , & il est installé pour  
 cela. Il doit entendre les causes & les  
 parties , rendre & garder à chacun ce  
 qui luy appartient equitablement selon  
 les loix , sans longueur , chiquanerie ,  
 inuolution de procès , chassant & abo-  
 lissant ce vilain & pernicieux mestier  
 de plaiderie , qui est vne foire ouverte,  
 vn legitime & honorable brigandage,  
*concessum latrocinium* , esuitant la mul- *Colum.*  
 tiplicité de loix & ordonnances , res- *Tacit.*  
 moignage de republique malade , *Cor-*  
*ruptissimæ reipub. plurimæ leges* , com-  
 me force medecines & emplastres , du  
 corps mal disposé : afin que ce qui est  
 estably par bonnes loix , ne soit des-  
 truißt par trop de loix. Mais il est à sca-  
 uoir que la justice , vertu , & probité *Plin.*  
 du souuerain chemine vn peu autre- *paneg.*  
 ment que celle des priués , elle a ses *tisse-*  
 alleures plus larges & plus libres à cau- *ment* ,  
 se de la grande pesante & dangereuse  
 charge qu'il porte & conduiît ; dont il  
 luy conuient marcher d'un pas qui sem-  
 bleroit aux autres detraqué & dereiglé ,  
 mais qui lui est necessaire , loyal & le-  
 gitime. Il luy faut quelquesfois esqui-  
 uer & gauchir , mesler la prudence  
 avec la justice & comme l'on dißt ,  
 coudre à la peau de Lyon si elle ne  
 suffit , la peau de renard. Ce qui n'est  
 pas tousiours & en tout cas , mais avec

*Pour le  
bien pu-  
blic.*

ces trois conditions , que ce soit pour la necessité ou euidente & importante vtilité publique , ( c'est-à-dire de l'estat & du Prince , qui sont choses conjointes ) à laquelle il faut courir ; c'est vne obligation naturelle & indispensable , c'est tousiours estre en deuoir que procurer le bien public.

*Salus populi suprema lex esto.*

*A la  
deffensue  
& conser-  
vation.*

Que ce soit à la deffensue & non à l'offensue ; à se conseruer & non à s'agrandir , à se guarentir & sauuer des tromperies & fineses , ou bien meschancetés & entreprinsees dommageables , & non à en faire. Il est permis de jouër à fin contre fin , & pres du renard le renard crontrefaire. Le monde est plein d'artifices & de malices : par fraudes & tromperies ordinairement les estats sont subuertis , dict Aristote. Pourquoi ne sera il loisible , mais pourquoy ne sera-il requis d'empescher & deslourner tels maux , & sauuer le public par les mesmes moyens , que l'on le veut miner & ruiner ? vouloir tousiours & avec telles gens suiure la simplicité & le droict fil de la vraye raison & equité , ce seroit souuent trahir l'estat & le perdre. Il faut aussi que ce soit avec mesure & discretion , afin que l'on n'en abuse pas , & que les meschans ne prennent d'icy occasion de faire passer & valoir leurs meschancetés. Car il n'est jamais permis de

*Discret-  
tement  
sans vice  
& mes-  
chanceté.*

de laisser la vertu & l'honneste pour  
 fuire le vice & le des-honneste. Il  
 n'y a point de composition ou compen-  
 sation entre ces deux extremités. Par-  
 quoy arriere toute injustice , perfidie ,  
 trahison & desloyauté ; maudite la  
 doctrine de ceux , qui enseignent ( com-  
 me a esté dict ) toutes choses bonnes  
 & permises aux souuerains : mais bien  
 est-il quelquefois requis de mesler l'v-  
 tile avec l'honneste , & entrer en com-  
 position & compensation des deux. Il  
 ne faut jamais tourner le dos à l'hon-  
 neste : mais bien quelquefois aller à  
 l'entour & le costoyer , & employant  
 l'artifice & la ruse : car il y en de bon-  
 ne , honneste & loüable , dict le grand  
 saint Basile , *Magna & laudabilis astu-  
 tia* , & faisant pour le salut public  
 comme les meres & medecins , qui  
 amusent & trompent les petits enfans ,  
 & les malades pour leur santé. Bref  
 faisant à couuert ce que l'on ne peut  
 ouuertement , joindre la prudence à la  
 vaillance : apporter l'artifice & l'esprit  
 où la nature & la main ne suffit ;  
 estre , comme dict Pindare , Lyon aux  
 coups , & renard au conseil ; colombe  
 & serpent , comme dict la verité di-  
 uine.

Et pour traicter cecy plus distincte-  
 ment , est requise au souuerain la  
 desffiance & se tenir couuert , sans  
 toutesfois s'eslongner de la vertu &  
 l'equité.

6  
*Desffian-  
 ce requise  
 au prince.*

l'équité. La défiance, qui est la première, est du tout nécessaire; comme la contraire la crédulité & la lâche fiance est vicieuse, & très dangereuse au souverain. Il veille & doit répondre pour tous, ses fautes ne sont pas légères: parquoy il y doit bien aduifer. S'il se fie beaucoup, il se descouvre & s'expose à la honte & à beaucoup de dangers, *opportunus fit injuriæ*, voire il conuie les perfides & les trompeurs qui pourroient avec peu de danger & beaucoup de récompense, commettre de grandes meschancetés, *aditum nocendi perfido præstat fides*. Il faut donc qu'il se couure de ce bouclier de défiance, que les sages ont estimé vne grande partie de prudence, & les nerfs de sagesse, c'est-à-dire veiller, ne rien croire, de tout se garder: & à cela l'induit le naturel du monde tout confit en mengeries, feinct, fardé & dangereux, nommément pres de luy en la cour & maisons des grands. Il faut donc qu'il se fie à fort peu de gens & iceux cognus de longue main & essayés souuent: Et encores ne faut-il qu'il leur lâche & abandonne tellement toute la corde, qu'il ne la tienne tousiours par vn bout, & n'aye l'œil. Mais il faut qu'il couure & desguise sa défiance, voire qu'en se défiant il face mine & visage de se fier fort. Car la défiance ouuerte injurie,

&

Senec.

Epichar.

Euripid.

Cicero.



& conuie aussi bien à tromperie que la trop lasche fiance , & plusieurs montrant crainte d'estre trompés , ont enseigné à l'estre. *Multi fallere docuerunt dum timent falli* , comme au contraire la fiance declarée a faict perdre l'enuie de tromper , a obligé à loyauté , & engendré fidelité ; *vult quisque sibi credi , & habita fides ipsam plerumque obligat fidem.* Senec.

De la desffiance vient la dissimulation<sup>7</sup> son engeance ; Car si celle là n'estoit , *Et dissimulatio.* & qu'il y eust partout fiance & fidelité , la dissimulation , qui ouvre le front & couvre la pensée , n'auroit lieu. Or la dissimulation , qui est vicieuse aux particuliers , est tres necessaire aux Princes , lesquels ne scauroient autrement regner ne bien commander. Et faut qu'ils se feignent souvent non seulement en guerre aux estrangers & ennemis , mais encores en paix & à leurs subjects , combien que plus chichement. Les simples & ouuerts & qui portent , comme on dict , le cœur au front , ne sont aucunement propres à ce mestier de commander : & trahissent souvent & eux & leur estat : mais il faut qu'ils jouient ce roole dextrement & bien à poinct sans excés & ineptie. A quel propos vous cachés & vous couvrés vous , si l'on vous voit au travers ? finesses & mines ne sont plus finesses ny mines , quand elles sont cognues

nuës & esuentées. Il faut donc que le prince , pour couvrir son art , qu'il fasse profession d'aimer la simplicité , qu'il caresse les francs , libres & ouverts, comme ennemis de dissimulation, qu'aux petites choses il procede tout ouvertement , afin que l'on le tienne pour tel.

8  
*Practi-  
ques.*

Tout cecy est plus en obmission , à se retenir & non agir ; Mais il luy est quelquefois requis de passer outre & venir à l'action , icelle est double. L'une est à faire & dresser pratiques & intelligences secretes , attirer finement les cœurs & services des officiers , seruiteurs , & confidens des autres princes & seigneurs estrangers , ou de ses subjects. C'est vne ruse qui est fort en vogue & toute commune entre les princes , & vn grand traict de prudence , dict Ciceron. Cecy se faict aucunement par persuasion , mais principalement par presents & pensions , moyens si puissans , que non seulement les Secretaires , les premiers du conseil , les amis , les mignons sont induits par là à donner aduis & destourner les desseins de leur maistre , les grands capitaines à prester leurs mains en la guerre , mais encores les propres espouses sont gagnées à decouvrir les secrets de leurs maris. Or ceste ruse est allouée & approuvée de plusieurs , sans difficulté & sans scrupule.

pule. A la verité si c'est contre son ennemy, contre son subiect, que l'on tient pour suspect, & encores contre tout estranger, avec lequel l'on n'a point d'alliance ny de fidelité & amitié, il n'y a point de doute: Mais contre ses alliés, amis & confederés, il ne peut estre bon: & est vne espece de perfidie, qui n'est jamais permise.

L'autre est gagner quelque aduantage & paruenir à son dessein par 9  
moyens couuerts, par equiuoques, & *Subtili-*  
subtilités, affiner par belles paroles *tez.*  
& promesses, lettres, ambassades, faisant & obtenant par subtils moyens ce que la difficulté du temps & des affaires empesche de faire autrement: & à couuert ce que l'on ne peut à descouuert. Plusieurs grands & sages disent cela estre permis & loisible, *crebro*  
*mendacio & fraude uti imperantes de-*  
*bent ad commodum subditorum. Decipere*  
*pro moribus temporum prudentia est.*  
Il est bien hardy de tout simplement dire, qu'il est permis. Mais bien pourroit-on dire, qu'en cas de necessité grande, temps trouble & confus, & que ce soit non seulement pour promouvoir le bien, mais pour destourner vn grand mal de l'estat, & contre les meschans, ce n'est pas grande faute, si c'est faute.

*Plato:*  
*Plin.*  
*Val.*  
*Max.*

Mais il y a bien plus grande doute  
&

10  
*Injustice  
utile au  
public.*

& difficulté en d'autres choses, pource qu'elles sentent & tiennent beaucoup de l'injustice : ie dis beaucoup & non du tout : car avec leur injustice, il se trouue quelque grain meslé de justice. Ce qui est du tout & manifestement injuste, est reprouvé de tous, mesmes des meschans, pour le moins de parole & de mine, sinon de faict. Mais de ces faicts mal meslés, il y a tant de raisons & d'autorités de part & d'autre, que l'on ne sçait pas bien à quoy se resoudre. Je les reduiray icy à certains chefs. Se depescher & faire mourir secrettement ou autrement sans forme de justice, certain qui trouble, & est pernicieux à l'estat, & qui merite bien la mort, mais l'on ne peut sans trouble, & sans danger l'entreprendre, & le reprimer par voye ordinaire, en cela il n'y a que la forme violée. Et le prince n'est il pas sur les formes & plus ?

Rogner les aïsses & racourcir les grands moyens de quelqu'un, qui s'esleue & se fortifie trop en l'estat, & se rend redoutable au souverain, sans attendre qu'il soit inuincible, & en sa puissance, si la volonté luy aduenoit d'attenter quelque chose contre l'estat & la teste du souverain.

Prendre d'autorité & par force des plus riches en vne grande necessité, & pauureté de l'estat.

Affoiblir

Affoiblir & casser quelques droicts & priuileges , dont jouissent quelques subjects , au prejudice & diminution de l'authorité du souuerain.

Preoccuper & se saisir d'une place , ville , ou prouince fort commode à l'estat , plustost que la laisser prendre & occuper à vn autre puissant & redoutable , au grand dommage , subjection , & perpetuelle allarme du dict estat.

Toutes ces choses sont approuuées comme justes & licites par plusieurs grands & sages , pourueu qu'elles succedent bien & heureusement , desquels uoicy les mots & les sentences.

Pour garder justice aux choses grandes , il faut quelquefois s'en destourner aux choses petites ; & pour faire droict en gros , il est permis de faire tort en detail ; qu'ordinairement les plus grands faicts & exemples ont quelque injustice , qui satisfaiet aux particuliers par le profit , qui en reuiet à tout le public , *omne magnum exemplum habet* Plutarc.

*aliquid ex iniquo , quod aduersus singulos in Flam. utilitate publica rependitur.* Que le prudent & sage prince non seulement doit scauoir commander selon les loix , mais encores aux loix mesmes , si la necessité le requiert : & faux faire vouloir aux loix , quand elles ne peuvent ce qu'elles veulent. Aux affaires confuses & deplorées le prince ne doit  
suiure

Tacit.

Curt.



Sene.

suiure ce qui est beau à dire , mais ce qui est necessaire d'estre executé. La necessité , grand support & excuse à la fragilité humaine , enfrainct toute loy , dont celuy là n'est guere meschant , qui faict mal par contraincte.

Aristot.  
in politi-  
cis.

Democr.

*Necessitas magnum imbecillitatis humanæ patrociniū , omnem legem frangit : non est nocens quicunque non sponte est nocens.* Si le prince ne peut estre du tout bon , suffit qu'il le soit à demy , mais qu'il ne soit point du tout meschant : Qu'il ne se peut faire que les bons princes ne commettent quelque injustice. A tout cela je voudrois adjoûter pour leur justification ou diminution de leurs fautes , que se trouuans les princes en telles extremités , ils ne doivent proceder à tels faicts qu'à regret , & en soupirant , recognoissans que c'est un malheur & coup disgratié du ciel , & s'y porter comme le pere quand il faut cauterizer ou couper vn membre à son enfant , pour luy sauuer la vie , ou s'arracher vne dent pour auoir du repos. Quand aux autres mots , plus hardis , qui rapportent tout au profit , lequel ils esgalent ou preferent à l'honneste , l'homme de bien les abhorre.

Nous auons demeuré long temps sur ce poinct de la vertu de justice , à cause des doubtes & difficultés , qui proviennent des accidens & necessités  
des

des estats , & qui empeschent souvent les plus resolués & aduifés.

Après la justice vient la vaillance, <sup>II</sup> Vaillance, j'entends la vertu militaire, la prudence, le courage, & la suffisance de bien guerroyer, nécessaire du tout au prince, pour la deffence & seureté de soy, de l'estat, de ses subjects, du repos & de la liberté publique, & sans laquelle à peine merite il le nom de prince.

Venons à la quatriesme vertu <sup>12</sup> principesque, qui est la clemence, vertu <sup>Clemence.</sup> qui faict incliner le prince à la douceur, remettre & lascher de la rigueur de la justice avec jugement & discretion. Elle modere & manie doucement toutes choses, deliure les coupables, releue les tombés, sauue ceux qui s'en vont perdre. Elle est prince ce que au commun est l'humanité : elle est contraire à la cruauté & trop grande rigueur, non à la justice, de laquelle elle ne s'eslogne pas beaucoup, mais elle l'adoucit, la manie : elle est tres-nécessaire à cause de l'infirmité humaine, de la frequence des fautes, facilité de faillir : vne grande & continue rigueur & seuerité ruine tout, rend les chastimens contemptibles : *Seueritas amittit assiduitate auctoritatem* : irrite la malice : par despit l'on se faict meschant, suscite les rebellions. Car la craincte, qui retient en deuoir, doit .

Item. doit estre temperée , & douce : si elle est trop aspre & continuëlle , se change en rage & vengeance. *Temperatus timor est , qui cohibet , assiduus & acer in vindictam excitat.* Elle est aussi tres-vtile au prince & à l'estat , elle aquiert la bien veillance des subiects , & par ainsi assieure & affermit , l'estat , *firmissimum imperium quo obedientes gaudent* ( comme sera dict apres ) aussi tres-honorable au souuerain : car les subiects l'honoreront & adoreront comme un Dieu , leur tuteur , leur pere : & au lieu de le craindre , ils craindront tous pour luy , auront pœur qu'il ne luy mesaduienne. Ce sera donc la leçon du Prince , sçauoir tout ce qui se passe , ne releuer pas tout , voire dissimuler souuent , ayment mieux estre estimé auoir trouué de bons subiects que les auoir rendus tels , accommoder le pardon aux legeres fautes , la rigueur aux grandes ; ne chercher pas tousiours les supplices ( qui sont aussi honteux & infames au Prince , qu'au Medecin plusieurs morts de maladies ) se contenter souuent de la repentance , comme suffisant chastiment.

T. Livi.  
c. 3. au  
commen-  
cement.

Tacit. in  
Agricol.

*Ignoscere pulchrum*

*Iam misero , pœnæq; genus vidisse precantem.*

Et ne faut point craindre ce qu'aucuns objectent tres-mal , qu'elle relasche , auillit & enerue l'autorité du souuerain & de l'estat : Car au rebours elle

elle la fortifie à vn tres-grand credit & vigueur : Et le prince aimé fera plus par icelle , que par vne grande craincte : qui faict craindre & trembler & non bien obeïr : & comme discourt Saluste *Salust. ad Cesar.* à Cesar , ces estats menés par craincte ne sont point durables. Nul ne peut estre crainct de plusieurs , qu'il ne craigne aussi plusieurs. La craincte qu'il veut verser sur tous , luy retombe sur la teste. Vne telle vie est douteuse , en laquelle l'on n'est jamais couvert ny par deuant , ny par derriere , ny à costé : mais tousiours en bransle , en danger , & en craincte. Il est vray , comme m'a esté dict au commencement , qu'elle doit estre avec jugement : car comme temperée & bien conduite est tres-venerable ; aussi trop lasche , & molle , est tres-pernicieuse.

Après ces quatre principales & royales vertus , il y en a d'autres , bien <sup>13</sup> *Après* que moins illustres & necessaires , toutes *lesquelles* fois en second lieu bien vtils & *sont requises* requises au souverain , sçauoir la liberalité tant conuenable au Prince , *aussi Liberalité* qu'il luy est moins messeant d'estre *salut.* vaincu par armes , que par magnificence. Mais en cecy est requise vne tres-grande discretion , autrement elle seroit plus nuisible qu'vtile.

Ily a double liberalité , l'vne est en *Double* despense & en montre : ceste-cy ne sert *liberalité* à guerres. C'est chose mal à propos aux *te.* sou.

souverains vouloir se faire valoir & paroistre par grandes & excessives despences , mesmement parmy leurs subjects , où ils peuvent tout. C'est tesmoignage de pusillanimité & de ne sentir pas assez ce que l'on est , outre qu'il semble aux subjects spectateurs de ces triomphes , qu'on leur faict montre de leurs despoüilles , qu'on les festoye à leurs despens , qu'on repaist leurs yeux de ce qui devoit paistre leur ventre. Et puis le prince doit penser qu'il n'a rien proprement sien : Il se doit soy mesme à autruy. L'autre liberalité est en dons faicts à autruy : ceste-cy est beaucoup plus vtile & loüable : mais si doit elle estre bien reiglée ; & faut aduiser à qui , combien & comment l'on donne. Il faut donner à ceux , qui le meritent , qui ont faict seruice au public , qui ont couru fortune & trauaillé en guerre. Personne ne leur enuiera , s'il n'est bien meschant. Au contraire grande largesse employée sans respect & merite , faict honte & apporte enuie à qui la reçoit , & se reçoit sans grace & recognoissance. Des tyrans ont esté sacrifiés à la haine du peuple par ceux mesmes qu'ils auoyent auancés , se rail-lants par-là auec le commun , & asseu-rans leurs biens en montrant auoir à mespris & à haine celuy , duquel ils les auoyent receus. Et auec mesure ; autrement la liberalité viendra en ruine  
de



de l'estat & du souverain si elle n'est reiglée, & que l'on donne à tous, & à tout propos ; c'est joier à tous perdre. Car les particuliers ne seront jamais saouls, & se rendront excessifs en demandes selon que le prince le fera en dons, & se tailleront non à la raison, mais à l'exemple : le public defaudra & sera l'on contrainct de mettre les mains sur les biens d'autrui, remplacer par iniquité ce que l'ambition & prodigalité aura dissipé, *quod ambitione exhaustum, per scelera supplendum* : Or il vaut beaucoup mieux ne donner rien du tout, que d'oster pour donner : car l'on ne sera jamais si auant en la bonne volonté de ceux qu'on aura vestus, qu'en la malueillance de ceux qu'on aura despoüillés ; Et à sa ruine propre, car la fontaine se tarit si l'on y puise trop. *Liberalitate liberalitas perit.* Hieron.

Il faut aussi faire filer tout doucement la liberalité, & non donner tout à coup. Car ce qui se faict si viftement, tant grand soit-il, est quasi insensible, & s'oublie bien tost. Les choses plaisantes se doivent exercer à l'aise & tout doucement, pour auoir loisir de les goustier : les rudes & cruëles ( s'il en faut faire ) au rebours se doivent viftement aualler. Il y a donc de l'art & de la prudence à bien donner & exercer liberalité. *Falluntur quibus luxuria specie liberalitatis imponit : perdere* Tacit.

*multi sciunt , donare nesciunt.* Et pour en dire la verité , la liberalité n'est pas proprement des vertus royales : Elle se porte bien avec la tyrannie mesmes. Et les gouverneurs de la jeunesse des princes ont tort d'imprimer si fort à leur esprit & volonté ceste vertu de largesse , de ne rien refuser , & ne penser rien bien employé que ce qu'ils donnent ( c'est leur jargon ) mais ils le font à leur profit , ou n'aduisent pas à qui ils parlent , Car il est trop dangereux d'imprimer la liberalité en celuy , qui a dequoy fournir autant qu'il veut aux despens d'autrui. Vn prince prodigue ou liberal sans discretion & sans mesure , est encores pire que l'auare : & l'immoderée largesse rebutte plus de gens , qu'elle n'en pratique. Mais si elle est bien reiglée , comme dict est , elle est tresbien seante au prince , & tres vtile à luy , & à l'estat.

14  
Magna-  
nimité &  
modera-  
tion de  
colere.

Senec.  
Tacit.

La magnanimité & grandeur de courage à mespriser les injures & mauuais propos , & moderer sa colere : jamais ne se despiter pour les outrages & indiscretions d'autrui , *magnam fortunam magnus animus decet : Injurias & offensiones superne despicere , indignus Cæsaris irâ.* S'en fascher c'est s'en confesser coupable : n'en tenant compte cela s'esuanouyt , *convitia si irascere , agnita videntur : spreta exolescunt.* Que s'il y a lieu , & se faut courroucer ;

roucer ; que ce soit tout ouvertement , & sans dissimuler , sans donner occasion de soupçonner que l'on couve vn maltalant ; ce qui est à faire à gens de neant , de mauuais naturel & incurable : *obscuri & irrevocabiles reponunt odia : Sævæ cogitationis indicium secreto suo satiari.* Il est moins mesléant à vn grand d'offenser que de haïr : les autres vertus sont moins Royalles & plus communes.

*Tacit.*

Après la vertu , viennent les mœurs ,  
façons , & contenances qui seruent  
& appartiennent à la Majesté tres re-  
quise au prince. Je ne m'arreste point  
icy : seulement comme en passant je dis  
que la nature fait beaucoup à cecy :  
mais aussi l'art & l'estude. A cecy ap-  
partient la bonne & belle composition  
de son visage , son port , son pas , son  
parler , ses habillemens. La reigle ge-  
nerale en tous ces poincts est vne  
douce , moderée & venerable grauité ,  
cheminant entre la craincte & l'amour ;  
digne de tout honneur & reuerence.  
Il y a aussi sa demeure & sa hantise :  
la demeure soit en lieu magnifique &  
fort apparant , & tant pres , que se  
pourra , du milieu de tout l'estat , afin  
d'auoir l'œil sur tout , comme vn so-  
leil qui tousiours du milieu du ciel es-  
claire par tout : Car se tenant en vn  
bout il donne occasion au plus loin de  
plus hardiment se remuër , comme se

<sup>15</sup>  
*Chef de  
ceste pro-  
vision.  
Mœurs  
du Sou-  
verain.*

tenant sur vn bout d'une grande peau, le reste se leue. Sa hantise soit rare, car beaucoup se monstrent & se com-

*Livius.*

*Tacit.*

muniquer, raualle la Majesté, *continuus aspectus minus verendos magnos homines ipsa satietate facit. Majestati major ex longinquo reverentia, quia omne ignotum pro magnifico est.*

16

4. Chef  
de ceste  
provision  
conseil.

Cy dessus  
chap. 1.

*Tacit.*

Après ces trois choses, cognoissance de l'estat, vertu & mœurs, qui sont en la personne du prince; viennent les choses qui sont pres & au tour de luy; Sçauoir au quatriesme lieu, Conseil: le grand & principal poinct de ceste doctrine politique, & si important que c'est quasi tout: c'est l'ame de l'estat: & l'esprit, qui donne vie, mouvement & action à toutes les autres parties: & à cause d'icelle il est dict, que le maniement des affaires consiste en prudence. Or il seroit à desirer, que le prince eust de soy mesmes assés de conseil & de prudence, pour gouverner & pouruoir à tout, c'est le premier & plus haut degré de sagesse, comme a esté dict, en tel cas les affaires iront beaucoup mieux: Mais c'est chose qui ne se voit pas; soit à faute de bon naturel, ou de bonne institution. Et il est quasi impossible qu'une seule teste puisse fournir à tant de choses, *Nequit princeps sua scientia cuncta complecti, nec unius mens tantæ molis est capax.* Vn seul ne voit & n'oit que bien peu. Or  
les

les Rois ont besoin de beaucoup d'yeux & de beaucoup d'oreilles. Les grands fardeaux & les grands affaires ont besoin de grandes aides. Parquoy il luy est requis de se pourvoir & garnir de bon conseil , & de gens qui le luy sçachent donner : & celuy , quel qu'il soit , qui veut tout faire de soy , est tenu pour superbe plustost que pour sage. Le prince a donc besoin d'amis *Tit. Liv.* fideles & seruiteurs , qui soient ses aides , *quos assumat in partem curarum.* *Tacit.* Ce sont ses vrais thresors , & les instrumens tres-vtiles de l'estat. A quoy sur tout il doit travailler de les choisir & les avoir bons , & y employer tout son jugement. Il y en a de deux sortes , les vns luy aident de leur esprit , conseil & *Plin.* langue : & sont dictz conseillers ; les autres le seruent de leurs mains & leurs *Xenoph.* faicts , & peuvent estre dictz officiers. Les premiers sont beaucoup plus honorables ; Car ce disent les deux plus honorables ; Car ce disent les deux *Platon.* plus grands philosophes , c'est vne *Aristote.* chose sacrée & diuine , que bien deliberer & donner bon conseil.

Or les conseillers doiuent estre premierement fideles , c'est-à-dire en vn *17* mot gens de bien , *Discre-* *tion de* *bons Con-* *seillers.* *Fidelité.* *Plin.* *Suffisan-* *ce.* *optimum quemque fidelissimum puto ;* Secondement suffisants en ceste part , c'est-à-dire , cognoissans bien l'estat , diuersement experimentés & essayés ( car les difficul-



tés & afflictions sont de belles leçons & instructions ; *Mithrid. ereptis usum dedit bene suadendi* ) & en  
*in Salu.* vn mot , sages & prudents , moyen-  
 nement vifs & non point trop poinctus :  
 Car ceux-cy sont trop remuans ; *no-*  
*vandis quam gerendis rebus aptiora in-*  
*Curtius.* *genia illa ignea.* Et pour estre tels ,  
 faut qu'ils soient aagés & mœurs , ou-  
 tre que les jeunes gens pour la ten-  
 dreur & mollesse de leur aage , sont  
 aisément trompés , facilement croient  
 & reçoivent impression. Il est bon  
 qu'autour des Princes il y en aye des  
 sages & des fins : Mais beaucoup plus  
 les sages qui sont requis pour l'hon-  
 neur , & pour tousiours : les fins pour  
*Liberté.* la necessité quelquefois. Tiercement  
 qu'en proposant & donnant bons &  
 salutaires conseils ils s'y portent libre-  
 ment & courageusement sans flatterie  
 ou ambiguité , & desguisement , n'ac-  
 commodans point leur langage à la  
 fortune presente du Prince. *Ne cum*  
*Tacit.* *fortuna potius principis loquantur quam*  
*cum ipso.* Mais sans espargner la verité  
 ils disent ce qu'il convient. Car com-  
 bien que la liberté , rondeur & fidelité  
 heurte & offense pour l'heure ceux  
 auxquels elle s'oppose , apres elle est  
 reuerée & estimée ; *In præsentia quibus*  
*resistis , offendis , deinde illis suspicitur*  
*laudaturque :* Et constamment sans  
 ploye , varier & changer à tous pro-  
 pos

pos pour plaire & s'uyure l'humeur , le plaisir , & la passion d'autrui , mais sans opiniastrété & esprit de contradiction , qui trouble & empesche toute bonne deliberation , voire quelques-fois faut tourner son opinion , ce qui n'est inconstance , mais prudence. Car le Sage ne marche pas tousiours d'un mesme pas , encores qu'il s'uyue mesme chemin , il ne change point , il s'accommode ; *non semper it uno gradu sed una via ; non se mutat , sed aptat.* Comme le bon marinier faict des voiles selon le temps & le vent : il conuient souvent tourner & obliquement arriuer , où l'on ne peut à droict fil. C'est habilité. Religieux à tenir secrettes les deliberations , choses extremement necessaires au maniemient des affaires , *res magnæ sustineri nequeunt ab eo cui tacere grave est.* Et ne suffit d'estre secret , mais ne faut furetter ny crocheter les secrets du Prince : c'est chose mauuaise & dangereuse : *exquirere abditos principis sensus illicitum & anceps* , voire je diray qu'il faut euitier de les sçauoir. Voila les principales bonnes conditions & qualités des Conseillers , comme les mauuaises : dont ils se doiuent bien garder , sont confiance presomptueuse , qui fait deliberer & opiner audacieusement ; car le Sage en deliberant pense & repense redoutant tout ce que peut aduenir , pour puis

*Salust.*  
*ad Cæsar.*

*Senec.*

<sup>5</sup> *Silence*  
*Curtius.*

*Tacit.*

*Les vices*  
*qu'ils*  
*doient*  
*fuir con-*  
*fiance*  
*presomp-*  
*tueuse.*

apres estre hardy à executer. *Nam animus vereri qui scit, scit tuto aggredi.* Au contraire le fol est hardy & chaud à deliberer : & quand il faut joindre, le nés luy seigne, *Consilia calida & audacia prima specie læta sunt, tractatura dura, eventu tristia.* Puis toute passion de colere, enuie, despit, hayne, avarice, cupidité, & toute affection particuliere, la poison mortelle du jugement & tout bon sentiment, *privatae res semper offecere officientque publicis consiliis, pessimum veri affectus & judicii venenum sua cuique utilitas;* Et precipitation ennemie de tout bon conseil : & seulement propre à mal faire. Voila que doivent estre les bons conseillers.

Tit. Liv.  
Passion.

Tacit.  
Precipitation  
voyez l.  
2. c. 10.  
Tacit.

17  
Devoir  
du prince  
à choisir  
bons con-  
seillers.  
Plin. ad  
Trai.  
Or le prince les doit choisir tels ou par sa propre science & jugement, ou s'il ne le peut, par la reputation laquelle ne trompe gueres ; dont disoit vn d'entr'eux à son Prince : tenez nous pour tels que nous sommes estimes : *Nam singuli decipere & decipi possunt, nemo omnes ; neminem omnes sefellerrunt.* Et se bien garder des mignons, courtisans, flatteurs, esclaves qui font honte à leur maistre & le trahissent.

I  
Et à s'en  
servir.  
N'y a rien plus pernicieux que le conseil du cabinet. Et les ayant choisis & trouués, il s'en doibt servir prudemment en prenant conseil d'eux à temps & heures, sans attendre au poinct de l'exécution & perdre le temps en les escou-

escoutant : & avec jugement sans se laisser aller lâchement à leur aduis , comme ce sot d'Empereur Claude : & avec douceur aussi sans roidir trop , estant plus raisonnable , comme disoit le sage Marc Antonin , de suyure le conseil d'un bon nombre de ses amis , qu'eux foyent contraincts de fleschir sous sa uolonté. Et s'en seruant avec vne autorité indifferente sans les payer par presens pour leurs bons conseils , afin de n'attirer les mauuais sous espoir de recompense , ny aussi les rudoyer pour leurs mauuais conseils. Car il ne se trouueroit plus , qui voulust donner conseil , s'il auoit danger à le donner. Et puis souvent les mauuais reussissent bien & mieux que les bons , ainsi disposant la souueraine pourvoyance. Et ceux qui donnent les bons conseils , c'est-à-dire heureux & asseurés , ne sont pas pour cela tousiours les meilleurs & plus fidelles seruiteurs ; ny pour leur liberté à parler : laquelle il doit plustost aggréer ; & regarder obscurement les craintifs & flatteurs : car miserable est le Prince , chés qui l'on cache ou l'on desguise la verité , *cujus aures ita formatæ sunt , ut aspera quæ utilia , & nil nisi iucundum & læsurum accipiant ;* & en fin celer son aduis & sa resolution , estant le secret l'ame du conseil , *nulla meliora consilia quam quæ ignorauerit aduersarius , antequam firent.*

Curtius.

Tacit.

Veget.

19 *Des officiers.* Quand aux officiers , qui viennent apres , & qui seruent le Prince & l'estat en quelque charge , il les faut choisir gens de bien , de bonne & honneste famille. Il est à croire , qu'ils n'en seront que meilleurs : & n'est beau que des gens de peu s'approchent du Prince , & commandent aux autres , sauf qu'une grande & insigne vertu les releue , & supplée le defect de noblesse : mais non gens infames , doubles , dangereux , & de quelque odieuse condition. Aussi doiuent-ils estre gens d'entendement , & employés selon leur naturel. Car les vns sont propres aux affaires de la guerre , les autres aux affaires de la paix. Aucuns sont d'aduuis de les choisir d'une douce & mediocre vertu , car ces outrés & invincibles , qui se tiennent tousiours sur la poincte , & ne veulent rien quitter , ne sont communement propres aux affaires , *ut pares negotiis , neque supra : sint recti non erecti.*

20 5. *Chef de ceste provision Finances* Apres le conseil nous mettrons les finances , grand & puissant moyen : ce sont les nerfs , les pieds , les mains de l'estat. Il n'y a glaive si tranchant & penetrant , que celuy d'argent , ny maistre si imperieux , ny orateur si gaignant les cœurs & volontés , ny conquerant tant preneur de places , *Science financie-* re *entre trois* comme les richesses. Parquoy le sage point s , Prince doit pourvoir que les finances



ne faillent ny ne tarissent jamais. Ceste science consiste en trois poincts , fonder les finances , les bien employer , & auoir tousiours en reserue & l'espargne vne bonne partie pour le besoin. En tous les trois le Prince doit euitier deux choses : l'injustice , & la sordidité , en conseruant le droit enuers tous , & l'honneur pour soy.

Pour le premier , qui est faire fonds & accroistre les finances , il y a plusieurs moyens : & les sources sont diuerses , qui ne sont pas toutes perpetuelles , ny egalelement assurees , sçauoir le domaine & reuenue public de l'estat, qu'il faut mesnager & faire valloir : sans jamais l'aliener en aucune façon , comme aussi est de sa nature sacré & inalienable. Les conquestes faictes sur les ennemis , qu'il faut profiter & non prodiguer ny dissiper , comme le practiquoyent bien les anciens Romains rapportans à l'espargne de tresgrandes sommes & thresors des villes & pays vaincus , comme Tite Liue raconte de Camillus Flaminius , Paul Æmile , des Scipions , Luculle , Cæsar ; & puis tirant des pays conquestez , soit des naturels y laissez , ou des colonies y enuoyées , certain reuenue annuël. Les presens , dons gratuits , pensions , octrois , tributs des amis alliez & subjects , par testaments , donations entre vifs , ou autrement ;

4 les entrées, sorties & passages de marchandises aux havres, ports, & portes, tant sur les estrangers que sur les subjects, moyen ancien, general, juste & legitime & tresutile avec ces conditions; ne permettre la traite des choses necessaires à la vie, que les subjects n'en soyent pourueuz, ny des matieres cruës; afin que le subject les mette en œuvre, & gaigne le profit de la main: mais bien permettre la traite des ouvrées; & au contraire permettre l'apport des cruës & non des ouvrées, & en toutes choses charger beaucoup plus l'estranger que le subject. Car l'imposition foraine grande accroist les finances & soulage le subject, moderer toutesfois les imposts sur les choses necessaires à la vie que l'on apporte. Ces quatre moyens sont non seulement permis, mais justes, legitimes & honnestes. Le cinquiesme, qui n'est gueres honneste, est le trafic, que le souuerain faiët par ses facteurs; & s'exerce en diuerses manieres plus ou moins laides, mais le plus vilain & pernicieux est des honneurs, estats, offices, benefices. Il y a bien vn moyen qui approche du trafic: & pour ce peut il estre mis en ce rang, qui n'est pas fort deshonneste, & a esté practiqué par de tresgrands & sages Princes, qui est de mettre les deniers de l'espargne de reserue, à quelque petit profit,

*Antonius Pius.*  
*Severus*  
*August.*

profit, comme à cinq pour cent, & les bien affeurer sous bons gages, ou caution suffisante & soluable. Cela sert à trois choses; à accroistre & faire profiter les finances, à donner moyens aux particuliers de traffiquer & gagner, & qui est bien le meilleur, à sauuer les deniers publics des griffes de larrons de court, importunes demandes, & flatteries des mignons, & facilité trop grande du Prince. Et pour ceste seule raison aucuns Princes ont presté l'argent public sans aucun profit ny interest, mais seulement à peine du double à faute de payer au jour. Le sixième & dernier est aux emprunts & sub-

6

ides des subjects, auquel il ne faut venir qu'à regret, & lors que les autres moyens defaillent, & que la necessité presse l'estat. Car en ces cas il est juste, selon la reigle: Que tout est juste, qui est necessaire: mais il est requis que ces conditions y soyent, apres ceste premiere de la necessité. 1. Leuer par emprunt (aussi se trouuera-il plustost argent à cause de l'esperance de recouurer le sien, & que l'on n'y perdra rien, outre la grace d'avoir secouru le public) & puis rendre, la necessité passée & la guerre finie, comme firent les Romains, mis à l'extremité par Annibal. 2. Que si le public est si pauvre, qu'il ne puisse rendre, & qu'il faille proceder par imposition, il faut

que

1  
*Des im-  
posts &  
subfides.*

2

que ce soit avec le consentement des subjects , leur représentant & faisant comprendre la pauvreté & nécessité , & preschant le mot du bon Roy des Rois , *Dominus his opus habet*. Iusques à leur faire voir , si besoin est , la recepte & la despence. La persuasion y peut estre employée sans venir à la contraincte , comme disoit Themistocles , *Impetrare melius quam imperare*. Il est vray que les prieres des Souverains sont commandemens : *Satis imperat qui rogat potentia , armatæ sunt preces regum* : mais que ce soit par forme d'octroy & don gratuit , au moins que ce soyent deniers extraordinaires , pour certain temps prefix , & non ordinaires , & ne prescrire jamais ce droit sur les subjects , si ce n'est de leur consentement. 3. Et que telles impositions se leuent sur les biens & non sur les testes ( estant la capitation odieuse à tous gens de bien ) soyent réelles , & non personnelles ( estant injuste que les riches , les grands , les nobles , ne payent point , & que les pauvres gens du plat pays payent tout. ) 4 Et également sur tous. L'inequalité afflige fort , & à ces fins les respandre sur les choses , dont tout le monde a besoin , comme sel , vin , afin que tous trempent & contribuent à la nécessité publique. Bien peut & doit on mettre imposts ordinaires & gros sur les marchan-

3  
l. 1. dec.  
exnu ,  
tollend.  
C.

4

chandises & autres choses vitiueſes , & qui ne ſeruent qu'à corrompre les ſubjects , comme tout ce qui faiſt au luxe , à la desbauche , curioſité , ſuperfluité en viures , en habillemens , volupté , mœurs , & maniere de viure licentieuſe , ſans autrement deffendre ces choſes. Car la defence eſguiſe l'appetit.

Le ſecond poinct de ceſte ſcience <sup>2. Em-</sup> eſt de bien employer les finances. <sup>ployer les</sup> Voicy par ordre les articles de cette finances. <sup>finances.</sup> emploicté & deſpence ; entretenement de la maiſon du Prince ; payement de la gend'armerie ; gages des officiers ; loyers juſtes de ceux qui ont bien mérité du public ; penſions & ſecours charitables aux perſonnes recommandables. Ces cinq ſont neceſſaires : apres lesquelles viennent ceux-cy tres vtils ; reparer les villes , fortifier & munir les frontieres ; reſaire & racouſtrer les chemins , ponts & paſſages : eſtablir les colleges d'honneur , de vertu & de ſçauoir ; edifier maiſons publiques. De ces cinq ſortes de reparations , fortifications & fondations en viennent de tresgrands profits , outre le bien public ; les arts & artiſans ſont entretenus , l'enuie & deſpit du peuple à cauſe de la leuée des deniers ceſſe quand il les void bien employez : & deux peſtes des republicques ſont chaſſées , ſçauoir l'oïſiueté & la pauvreté. Au contraire



contraire les grandes liberalitez & donations desmesurées enuers quelques particuliers mignons, les grands bastimens superbes & non necessaires, les despences superflües & vaines sont odieuses aux subjects, qui murmurent qu'on en despoüille mille pour en vestir vn, que l'on piaffe leur substance, l'on bastit de leur sang & leur sueur.

<sup>23</sup>  
3. Faire  
*reſerue &*  
*eſpargne.* Le troiſieſme point eſt en la reſerue, qu'on doit faire pour la neceſſité, afin que l'on ne ſoit contraiſt au beſoin de courir aux moyens & remedes prompts, injuſtes, & violens; c'eſt ce que l'on appelle l'eſpargne. Or comme d'aſſembler de fort grands theſors & faire ſi grands amas d'or & d'argent, encores que ce ſoit par moyens juſtes & honneſtes, ce n'eſt pas touſiours le meilleur. C'eſt vne occaſion de guerre active ou paſſive, car ou il faiſt venir  
Iſai. 30. l'enuie de la faire mal à propos, ſe voyant abondance de moyens: ou c'eſt vne amorce à l'ennemy de venir. Et ſeroit plus honorable de les employer comm'a eſté dict. Auſſi deſpendre tout & n'auoir rien en reſerue, eſt encores bien pire, c'eſt jouer à tout perdre. Les Sages Souuerains ſ'en gardent bien. Les plus grans theſors, qui ont anciennement eſté, ſont celuy de Darius dernier Roy des Perſes, chez lequel Alexandre trouua quatre vingts millions d'or. Celuy de Tybere 67. millions.

Traian

Traian 55. millions gardez en Égypte. Mais celuy de David passé de beaucoup <sup>2. Para-</sup> tous ceux-là ( chose incroyable en vn <sup>lip.</sup> si petit & si chetif estat ) qui estoit de six vingts millions.

Or pour regarder que ces grands thresors ne se despendent point , ou ne soyent violez ou desrobez , les anciens les faisoient fondre & reduire en grandes masses & boules , comme les Perses & Romains ; Ou les mettoient dedans les temples des Dieux , comme lieux de toute seureté , comme les Grecs au temple d'Apollon , qui toutesfois a esté souvent pillé & volé ; les Romains au temple de Saturne. Mais le plus vtile est comm'a esté dict , le prester avec quelque petit profit aux particulier sous bons gages ou caution suffisante. Aussi faudroit il pour garder les finances des larrons , non pas vendre à gens de basse & mechanique condition , mais donner à gentils hommes & gens d'honneur le maniement des finances , & les offices financiers , comme les anciens Romains , qui en estrenoient les jeunes hommes des plus nobles & grandes maisons , & qui aspiroient aux plus grands honneurs & charges de la republique.

Après le conseil & finances , je pense bien mettre les armes , qui ne peuvent subsister , ny estre bien & heureusement leuées & conduictes sans ces <sup>6. Chef de ceste provision force armée.</sup> deux.

deux. Or la force armée est bien nécessaire au Prince , pour garder sa personne & son estat : car c'est abus de penser gouverner vn estat long temps sans armes. Il n'y a jamais de seureté entre les foibles & les forts ; & y a tousiours gens , qui se remuent dedans ou dehors l'estat. Or ceste force est ou ordinaire en tout temps , ou extraordinaire au temps de guerre. L'ordinaire est aux personnes & aux places. Les personnes sont de deux sortes : Il y a les gardes du corps , & de la personne du Souverain , qui seruent non seulement à sa seureté & conseruation, mais aussi pour son honneur & ornement : Car le beau & bon dire d'Agefilaus n'est pas perpetuellement vray , & y auroit trop de danger de l'essayer & s'y fier. Que le prince viura bien asséuré sans gardes s'il commande à ses subjects comm'vn bon pere à ses enfans ( car la malice humaine ne s'arreste pas en si beau chemin. ) Et les compagnies certaines entretenues & tousiours prestes pour les promptes necessités & soudaines occurrences , qui peuvent suruenir. Car attendre au besoin à leuer gens , c'est grande imprudence. Quant aux places , ce sont les forteresses & citadelles aux frontieres , au lieu desquelles aucuns & les anciens approuvent plus les colonies & nouvelles peuplades. L'extraordinaire est

est aux armes ; qu'il luy conuient leuer & dresser en temps de guerre : comment il s'y doit gouverner, c'est-à-dire entreprendre & faire la guerre, c'est *Au cha.* pour la seconde partie, qui est de *suyuant.* l'action : ceste premiere est de la prouision. Seulement je dis icy que le Prince sage doit outre les gardes de son corps auoir certaines gens tous prests & experimentés aux armes en nombre plus grand ou plus petit, selon l'estendue de son estat, pour reprimer vne soudaine rebellion ou esmotion, qui pourroit aduenir dedans ou dehors son estat, reseruant à faire plus grande leuée lors qu'il faudra faire la guerre à bon escient & de propos delibéré, offensiue, ou deffensiue, & cependant tenir les arsenaux & magasins bien garnis & pourueus de toutes sortes d'armes offensives & deffensives, pour equiper gens de pied & de cheual ; plus, des munitions de guerre, d'engins, d'outils. Vn tel appareil non seulement est necessaire pour faire la guerre, car ces choses ne se trouvent ny ne s'apprestent en peu de temps, mais encores il empesche la guerre. Car l'on n'est pas si hardy d'attaquer vn estat, que l'on sçait bien prest & bien garny. Il se faut apprestier à la guerre pour ne l'auoir point, *qui cupit pacem, paret bellum.*

Après toutes ces prouisions necessaires

25  
7. *Chef*  
*de ceste*  
*provision*  
*Alliance.*

1  
*Avec*  
*qui.*

faïres & essentielles , nous mettrons finalement les alliances , qui n'est pas vn petit appuy & soustien de l'estat. Mais il faut de la prudence à les choisir & bien bastir , regarder avec qui l'on s'allie , & comment. Il faut s'allier avec des puissans & voisins : car s'ils sont foibles & esloignés , dequoy pourront ils ayder , si ce n'est que tel soit assailly , de la ruyne duquel doïue venir la nostre ? Car lors il doit le secourir & se joindre , quel qu'il soit : & s'il y a du danger à le faire ouvertement , que ce soit par alliance secrette , car c'est vn tour de maistre de traiter alliance avec l'vn au veu & sceu de tous , & avec l'autre par pratique secrette , mais que ce soit sans perfidie & meschanceté , qui est deffenduë : mais non pas la prudence mesmement pour la deffensïue & pour la seureté de son estat.

2  
*Com-*  
*ment.*

Au reste il y a plusieurs sortes & degrés d'alliance : la moindre & plus simple est pour le commerce & trafic seulement : mais ordinairement elle comprend amitié , commerce , & elle est ou deffensive seulement , ou deffensïue & offensïue ensemble , & avec exception de certains Princes & estats , ou sans exception. La plus estroicte & parfaicte est celle , qui est offensïue & deffensïue enuers tous & contre tous ; pour estre amy des amis , & ennemy  
des



des ennemis : & telle est bon de faire avec des puissans & par egalle alliance. Aussi l'alliance est ou perpetuelle ou limitée à certain temps : ordinairement elle se faict perpetuelle , mais le meilleur & plus asseuré est de la limiter à certain temps : afin d'auoir moyen de reformer , oster ou adjoûter aux articles , ou s'en departir du tout s'il est besoin , selon que l'on jugera estre expedient. Et quand bien on les jugeroit telles , qu'elles deussent estre perpetuelles , si est-ce qu'il vaut mieux les renoueller ( ce que l'on peut & doit-on faire auant que le temps expire ) & renouër , que les faire perpetuelles. Car elles s'allanguissent & se relaschent : & qui se sentira greué la rompra plustost , si elle est perpetuelle , que si elle est limitée : auquel cas il attendra le terme. Voila nos sept prouisions necessaires.

## C H A P. I I I.

*Seconde partie de la prudence politique  
& du gouuernement d'estat , qui est  
de l'action & gouuernement  
du Prince.*

**A** Yant traité de la prouision , & <sup>I</sup> Descrip-  
instruiet le Souuerain , dequoy & <sup>tion som-</sup>  
comment il doit garnir & munir soy <sup>maire de</sup>  
& son estat ; venons à l'action , & <sup>l'action</sup>  
voyons comment il se doit employer <sup>du Prin-</sup>  
& <sup>ce.</sup>

& se prevaloir de ces choses, c'est-à-dire en vn mot bien commander & gouverner. Auant traiter cecy distinctement selon le partage, que nous en auons faict, nous pouuons dire en gros, que bien gouverner & se bien maintenir en son estat gist à s'acquérir deux choses, bienveillance & autorité. La bienveillance est une bonne volonté & affection enuers le souverain & son estat : L'autorité est vne bonne & grande opinion, vne estime honorable du Souuerain & de son estat. Par le premier le Souuerain & l'estat est aymé : par le second il est crainct & redoubté. Ce ne sont pas choses contraires, mais bien differentes, comme l'amour & la craincte. Toutes deux regardent les subjects & les estrangers : mais il semble que plus proprement la bienveillance regarde les subjects, & l'autorité les estrangers, *amorem apud populares, metum apud hostes quærat*. A parler tout simplement & absolument, l'autorité est plus forte & vigoureuse, plus auguste & plus durable. Le temperament & l'harmonie des deux est chose parfaite; mais selon la diversité des estats, des peuples, leurs naturels & humeurs, l'vne est plus aysée, & aussi plus requise en aucuns lieux qu'en autres. Les moyens d'acquérir tous les deux sont touchés & compris en ce qui

*Bien-  
veillance,  
Authori-  
té, deux  
soustiens  
du Prince  
& de l'e-  
stat.*

*Tacit.*

qui a esté dict cy dessus, specialement de la vertu & des mœurs du souuerain, nonobstant nous en parlerons de chacune vn peu.

La bienueillance ( chose tresvtile & quasi du tout necessaire, tellement que seule vaut beaucoup, sans elle tout le reste est peu asséuré ) s'acquiert par trois moyens, douceur non seulement en paroles & en faicts, mais encores plus aux commandemens & en l'administration, ainsi le requiert le naturel des hommes, qui sont impatiens & de servir du tout & se maintenir en vne entiere liberté, *nec totam servitutem pati, nec totam libertatem.* Ils obeïssent bien volontiers en subjects, mais non en esclaves, *domitiut pareant, non serviant.* Et à la verité l'on obeïst plus volontiers à celuy qui commande doucement; *remissius imperanti melius paretur, qui vult amari, languida regnet manu.* La puissance, disoit Cæsar, grand docteur en ceste matiere, mediocrement exercée, conserue tout, mais qui commande indifferemment & eshontément, n'est n'y aymé ny asséuré. Il ne faut pas toutesfois vne douceur trop lasche, molle ny abandonnée, afin que l'on ne vienne en mespris, qui est encores pire que la craincte, *Sed incorrupto ducis honore.* C'est le tour de prudence de temperer cecy, ne rechercher d'estre redouté en

2  
Bien-  
veillance  
qui s'ac-  
quiert par  
douceur.

Tacit.

Senec.

Tacit.

faisant

faisant du terrible ; ny aymé en trop s'abaissant.

<sup>3</sup>  
*Benefi-  
cence.*

Le second moyen d'acquérir la bien-ueillance est beneficence, j'entens premièrement envers tous, mesmement le petit peuple, par vne prouidence & bonne police, par laquelle le bled & toutes choses necessaires au soustien de ceste vie ne manquent, mais soient à bonne raison, voire abondent s'il est possible ; que la cherté ne trauaille point les subjects. Car le menu peuple  
*Tacit.* n'a soin du public, que pour ce regard. *vulgo una ex republica annona cura.*

<sup>4</sup>  
*Liberali-  
té.*

Le troisiéme moyen est la liberalité ( beneficence plus speciale ) qui est vne amorce, voire vn enchantement pour attirer, gagner & captiuier les volontés. Tant est chose douce que de prendre, honorable de donner. Tellement qu'un sage a dict, qu'un estat se gardoit mieux par bienfaicts que par armes. Elle a principalement lieu à l'entrée & vn estat nouveau. A qui, combien, & comment il faut  
*Au 1. ch.* exercer liberalité, a este dict cy dessus.  
*art. 13.* Les moyens de bien-vueillance ont esté sagement pratiqué par Auguste,  
*Tacit.* qui *militem donis, populum annona, cunctos dulcedine otii pellexit.*

<sup>5</sup>  
*Authori-  
té.*

L'autorité est l'autre appuy des estats, *Majestas imperii, salutis tutela* : La fortresse invincible du Prince, par laquelle

laquelle il sçait auoir raison de ceux qui ausent le mespriser & luy faire teste. Aussi à cause d'icelle l'on ne l'ose attaquer, & tous recerchent d'estre bien avec luy. Elle est composée de crainte & de respect. Par ces deux le prince & son estat est redoutable à tous & assésuré. Pour acquerir ceste autorité, outre la prouision des choses susdictes, il y a trois moyens, qui se doiuent soigneusement garder en la forme de commander. Le premier est la seuerité, qui est meilleure, plus salutaire, assésurée, durable que l'ordinaire douceur & grande facilité. Ce qui vient premierement du naturel du peuple, lequel, comme dict Aristote, n'est pas si bien nay, qu'il se range au devoir par amour, ny par honte, mais par force & crainte des supplices; puis de la corruption generale des mœurs & desbauche contagieuse du monde, à laquelle ne faut pas penser pourvoir par douceur, qui aide plustost à malfaire. Elle engendre mespris & esperance d'impunité, qui est la peste des republiques & des estats, *Illecebra peccandi maxima spes impunitatis*. C'est vne grace enuers plusieurs & tout le public, de quelquefois en chastier bien quelqu'un. Et faut parfois couper vn doigt pour empescher la gangrene de se prendre à tout le bras, selon cette responce d'un Roy de Thrace, à qui l'on disoit qu'il

Qui  
S'ac-  
quiert  
par Seve-  
rité.

Cicero:



faisoit l'enragé & non le Roy : Que sa rage rendoit ses subjects sains & sages. La seuerité maintient les officiers & magistrats en deuoir, chasse les flatteurs, courretiers, meschans, impudens demandeurs, & petits tyranneaux. Au contraire la trop grande facilité ouure la porte à tous ces gens-là, dont il aduiuent vn espuisement des finances, impunité des meschans, apauurissement du peuple, comme les Catarrhes & fluxions en vn corps flouët & maladif tombent sur les parties plus foibles. La bonté de Pertinax, la licence d'Helio-gabale penserent perdre & ruiner l'empire : la seuerité de Seueré & puis d'Alexandre le restablit & remist en bon estat. Il faut toutefois que ceste seuerité soit avec quelque retenue, par intermission & à propos : afin que la rigueur enuers peu de gens, tienne tout le monde en craincte, *Vt pœna ad paucos, metus ad omnes*. Et les rares supplices seruent plus à la reformation de l'estat, a dict vn ancien, que les frequens. Cela s'entend, si les vices ne se renforcent, & ne s'opiniaistrent pas : Car lors il ne faut pas espagner le fer & le feu *crudelem medicum intemperans æger facit*.

7  
Constan-  
ce.

Le second est la constance, qui est vne fermeté & resolution, par laquelle le Prince marchant tousiours de mesme pied, sans varier ny changer, maintient  
tousiours

touſiours & preſſe l'obſervation des loix & couſtumes anciennes. Le changer & raduiſer, outre que ceſt argument d'inconſtance & irrefolution, apporte & aux loix, & au Souuerain, & à l'eſtat du meſpris & mauuaife opinion. Dont les ſages defendent tant, de rien remuër & rechanger aux loix & couſtumes, fuſt ce en mieux: car le remuement apporte touſiours plus de mal & d'incommodité, outre l'incertitude & le danger, que ne peut apporter de bien la nouueauté. Parquoy tous nouueateurs ſont ſuſpectſ, dangereux, & à chaffer. Et n'y peut auoir aſſés forte & ſuffiſante cauſe ou occaſion de changer, ſi ce n'eſt vne tresgrande, euidente & certaine vtilité ou neceſſité publique. Et en ce cas encores faudroit il y proceder comme d'aguet, doucement & lentement peu à peu, & quaſi inſenſiblement, *leniter & lentè.*

Le troiſième eſt à tenir touſiours ferme en main le timon de l'eſtat, les reſnes du gouuernement, c'eſt-à-dire l'honneur & la force de commander & ordonner, & ne ſ'en fier ny remettre point à d'autre, & renuoyer toutes choſes au conſeil, afin que tous ayent l'œil ſur luy, & ſçaſſent que tout depend de luy. Le ſouuerain, qui quitte tant peu que ce ſoit de ſon authorité, gaſte tout. Parquoy il ne doit eſleuer ny aggrandir par trop perſonne,

*Ariſtot.*

*Communis custodia principatus, neminem unum magnum facere.* Que s'il y en a desia quelqu'un tel, il le faut rallier & reculer, mais doucement; & ne faire point les grandes & hautes charges perpetuelles ny à longues années: afin que l'on n'aye moyen de se fortifier à l'encontre du maistre, comme il est souvent aduenü, *Nil tam utile, quam brevem potestatem esse, quæ magna sit.*

Senec.

9  
Contre  
l'injuste  
autorité  
& tyrannie.

Voila les moyens justes & honnestes au souverain, pour maintenir avec la bien vueillance l'autorité; & se faire aimer, craindre & redouter tout ensemble: car l'un sans l'autre n'est ny asseuré ny raisonnable. Parquoy nous abominons vne autorité tyrannique, & vne crainte ennemie de bienueillance qui est avec la haine publique, *oderint, quem metuant*, que les meschans acquierent abusans de leur puissance. Les conditions d'un bon prince & d'un tyran sont toutes notoirement dissemblables, & aisées à distinguer. Elles reuiennent toutes à ces deux poincts, l'un garder les loix de Dieu & de nature, ou les fouler aux pieds; l'autre faire tout pour le bien public & profit de ses subjects, ou faire tout seruir à son profit & plaisir particulier. Or le prince, pour estre tel qu'il doit, faut qu'il se souuienne tousiours, que comme la felicité est de pouuoir tout ce que

que l'on veut, aussi est ce vraye grandeur de vouloir tout ce que l'on doit :

*Cæsari cum omnia licent, propter hoc minus licet: ut felicitatis est, posse quantum* *Plin. de Traia.*

*velis, sic magnitudinis, velle quantum possis; vel potius quantum debeas.* Le plus grand malheur, qui puisse arriuer à vn prince, c'est de croire, qu'il luy est loisible tout ce qu'il peut, & luy plaist. Si tost qu'il a consenty à ce pensément, de bon il deuient meschant. Or ceste opinion leur vient des flatteurs, qui ne manquent jamais à leur prescher tousiours la grandeur de leur pouuoir; & bien peu y a de fideles seruiteurs, qui leur osent dire l'obligation de leur deuoir. Mais il n'y a au monde plus dangereuse flatterie, que celle qui se faict à soy-mesme: quand c'est vn mesme le flatteur & le flatté; il n'y a plus de remede à ce mal. Neantmoins il arrive quelquefois par consideration de temps, personnes, lieux, occasions, qu'il faut qu'un bon Roy fasse des choses qui par apparence peuuent sembler tyranniques, comme quand il est question de reprimer vne autre tyrannie, sçauoir d'un peuple forcené, duquel la licence est vne vraye tyrannie, ou bien des nobles & riches qui tyrannisent les pauvres & le menu peuple: ou bien quand le Roy est pauvre & necessiteux, qui ne sçait ou prendre argent, & faict des emprunts sur les riches. Et ne faut

pas estimer tousiours estre tyrannie la severité d'un prince ou bien les gardes & fortteresses, ou bien la majesté des commandemens impérieux, qui sont quelquefois vtils, voire necessaires: & sont plus à souhaiter que les douces prieres des tyrans.

10

*Hayne,*  
*Mespris,*  
*deux*  
*meur-*  
*triers du*  
*Prince.*  
*Arist. l. 5.*  
*pol.*  
*Hayne.*

Voila les deux vrais soustiens du Prince & de l'estat. Si en iceux aussi le prince se sçait maintenir, & se preserver des deux contraires, qui sont les meurtriers du Prince & de l'estat, sçavoir hayne & mespris: desquels il faut dire un mot, pour mieux y pourvoir & s'en garder. La hayne contraire à la bienveillance est vne mauuaise & obstinée affection des subjects contre le Prince & son estat: elle procede ordinairement de crainte pour l'aduenir, ou desir de vengeance pour le passé, ou de tous les deux. C'est, haine, quand elle est grande & est de plusieurs, à grande peine le Prince peut il eschapper, *Multorum odiis nullæ opes possunt resistere.* Il est exposé à tous, & n'en faut qu'un pour y mettre fin. *Multæ illis manus, illi vna cervix.* Il faut donc qu'il s'en preserve: ce qu'il fera en fuyant les choses, qui l'engendrent, sçavoir cruauté, & avarice, les contraires aux instrumens susdicts de bienveillance.

Cicero.

II  
*Qui*  
*vient de*

Il faut qu'il se garde pur & net de cruauté vilaine, indigne de grandeur, tres-infame au prince: Mais au contraire



traire qu'il s'arme de clemence , com- <sup>cruauté.</sup>  
 me a esté dict cy dessus aux vertus re- <sup>c. 2. art.</sup>  
 quises au prince. Mais pource que les <sup>12.</sup>  
 supplices , bien qu'ils soyent justes &  
 necessaires en un estat , ont quelque  
 image de cruauté , il doit prendre gar- <sup>Aduis</sup>  
 de de s'y porter dextrement : & pour <sup>pour les</sup>  
 ce luy en voulons donner aduis : par <sup>supplices.</sup>  
 expres il ne doit mettre la main au  
 glaive de justice , que bien tard & com-  
 me à regret : *libenter damnat , qui cito :*  
*ergo ibi parsimonia etiam villissimi san-*  
*guinis.* 2. forcé pour le bien public , &  
 plustost pour exemple , & empescher  
 que l'on n'y retourne , que pour punir  
 le coupable ; 3. sans colere , ny joye , ou  
 autre passion. Que s'il en faloit mon-  
 trer aucune , ce seroit compassion ; 4.  
 à la maniere accoustumée du país &  
 non par nouveaux supplices , tesmoi-  
 gnages de cruauté : 5. sans assister ny  
 se trouver à l'exécution : 6. S'il en faut  
 punir plusieurs , il les faut despecher  
 viftement & tout en vn coup ; car les  
 faire longuement trainer les vns apres  
 les autres , semblable que l'on s'y plaist  
 & s'en paist.

Il faut aussi qu'il se garde d'avarice <sup>12</sup>  
 bien melleante en vn grand. Elle se <sup>Avarice</sup>  
 montre ou à trop exiger & tirer , ou à <sup>en deux.</sup>  
 trop peu donner. Le premier desplaist  
 fort au peuple auare de nature , & à  
 qui le bien c'est le sang & la vie ; c'est  
 dequoy plus volontiers il se despice , le

second aux hommes de seruice & de merite qui ont trauaillé pour le public, & pensent qu'il leur est deu quelque entretien. Or comme le prince se doit gouverner en tout cela, & en matiere de finances, tant à faire fonds & imposer, qu'à despendre & reseruer, il a esté bien au long discouru au chapitre precedent. Seulement diray icy, que le prince se doit soigneusement garder de trois choses, l'une de ressembler, par trop grandes & excessives impositions, ces tyrans ronge-subjects, mange-peuples, *qui devorant plebem sicut escam panis ὅπως ὅροι quorum ærarium spoliarium civium, cruentarumque prædarum receptaculum*, car il y a danger de tumultes, tesmoing tant d'exemples & vilains accidens; secondement de fardité, tant à amasser (*Indignum lucrum ex omni occasione odorari: & ut dicitur, etiam à mortuo auferre*: parquoy ne se doit seruir à cela d'accusations, confiscations, despouilles injustes) qu'à ne rien donner, ou donner trop peu & mercenaiement, & se laisser par trop importuner par requestes & longue poursuite; Tiercement de violence en la leuée, de fourrage, pillerie: & que s'il est possible l'on ne vienne à saisir les meubles, les outils du labourage. Cecy regarde principalement les receueurs & exacteurs, qui par leurs rigueurs exposent le Prince à la hayne du peuple, & le diffament,

diffament , gens fins , cruëls , à six  
mains & trois testes , dict quelqu'un. A  
quoy le Prince doit pourvoir , qu'ils  
soient preud'hommes : puis s'il faillent ,  
les chasser rudement avec rude chasti-  
ment , & grosses amandes , pour leur  
faire rendre & regorger , comme es-  
ponges , ce qu'ils ont succé & tiré in-  
duëment du peuple.

Venons à l'autre pire ennemy , mes-  
pris , qui est vne sinistre , vile , & ab-  
jecte opinion du prince de l'estat : c'est  
la mort des estats , comme l'autorité  
est l'ame & la vie. Qui maintient vn  
homme seul , voire vieil & cassé sur  
tant de milliers d'hommes ; si non l'au-  
thorité & la grande estime ; Si elle s'en  
va & se perd par mespris , il faut que  
le prince & l'estat donne du nés en ter-  
re. Et tout ainsi que , comme a esté  
dict , l'autorité est plus forte & augus-  
te , que la bien vueillance , aussi le mes-  
pris est plus contraire & dangereux  
que la hayne , laquelle n'ause rien es-  
tant retenuë par la craincte , si le mes-  
pris , qui secouë la craincte , ne l'arme ,  
& ne donne le courage d'executer. Il  
est vray que le mespris vient rarement ,  
mesmement s'il est vray & legitime  
prince : Sinon qu'il soit du tout fayne-  
ant , & qu'il se degrade & prostitue  
foy mesme , & *videatur exire de impe-*  
*rio*. Toutesfois il faut voir d'où il peut  
venir pour s'en garder. Il vient de cho-

<sup>13</sup>  
*Mespris.*

*En ce ch.*  
*art. 5.*

*Plin. in*  
*paneg.*

les contraires aux moyens d'aquerir authorité , & specialement de trois , ſçavoir :

*Qui vient de mauuaiſe façon de gouverner.* De la forme de gouverner trop laſche , eſſeminée , molle , languiffante & nonchalante , ou bien legere & volage , ſans aucune tenuë , c'eſt eſtat ſans eſtat. Sous tels princes les ſubjects ſe rendent hardis , inſolens , pensent que tout eſt permis , que le prince ne ſoucie de rien , *Malum principem habere , ſub quo nihil ulli liceat : pejus , eum , ſub quo omnia omnibus.*

*Malheur.* Secondement du malheur du prince , ſoit en ſes affaires , qui ne ſuccedent pas bien , ou en lignée , s'il eſt ſans enfans , qui ſeruent d'un grand appuy au prince , ou au moins certitude de ſucceſſeurs , dont ſe plaignoit Alexandre le grand , *Orbitas mea , quod ſine liberis ſum , ſpernitur. Munimen aulae regii liberi.*

*Mœurs vilaines.* Tiercement des mœurs , ſpecialement diſſolus , laſches & voluptueux , yurongnerie , gourmandiſe ; auſſi de lourdiſe , ineptie , laideur.

*Diſtinction de l'action du Prince.* Voyla en gros parlé de l'action du ſouverain. Pour la traiter plus diſtinctement & particulierement , il ſe faut ſouuenir comme a eſté dict au commencement , qu'elle eſt double : pacifique & militaire , j'entends icy l'action pacifique l'ordinaire , qui ſe fait tous les jours , & en tout temps , de  
pai

paix ou de guerre ; la militaire qui ne s'exerce qu'en temps de guerre.

La pacifique & ordinaire du souve-<sup>De la pa-</sup>  
rain ne se peut du tout prescrire, c'est<sup>cifique.</sup>  
chose infinie ; & consiste autant à se<sup>Aduis</sup>  
garder de faire comme à faire. Nous en<sup>pour icel-</sup>  
donnerons icy des aduis principaux &  
nécessaires. Pour vn premier, le prince

doit pouruoir à ce qu'il soit fidèlement  
& diligemment aduerty de toutes choses.  
Ces toutes choses reuiennent à deux  
chefs, dont y a deux sortes d'aduertisse-  
mens & d'aduertisseurs, qui tous doiuent  
estre bien confidens & asseurés, prudens  
& secrets: bien qu'aux vns est requise vne  
plus grande liberté, fermeté, & fran-  
chise, qu'aux autres. Les vns sont pour  
l'aduertir de son honneur & deuoir,  
de ses deffauts, & luy dire ses verités.  
Il n'y a gens au monde, qui ayent tant  
de besoin de tels amis comme les Prin-  
ces, qui ne voyent & n'entendent que  
par les yeux, & par les oreilles d'au-  
truy. Ils soustiennent vne vie publique,  
ont à satisfaire à tant de gens, on leur  
cele tant de choses, que sans le sentir  
ils se trouvent engagés en la hayne &  
detestation de leurs peuples, pour des  
choses fort remediabiles & fort aysées  
à euitier, s'ils en eussent esté aduertis  
d'heure. D'autre part les aduertissemens  
libres, qui sont meilleurs offices de la  
vraye amitié, sont perilleux à l'en-  
droict des souverains: combien qu'ils



soient bien delicats & bien foibles, si pour leur bien & profit ils ne peuvent souffrir vn libre aduertissement, qui ne leur pinffe que l'ouye, estant le reste de l'operation en leur main. Les autres sont pour l'aduertir de tout ce qui se passe & se remuë non seulement parmy ses subjects & dedans l'enclos de son estat, mais encores chés ses voisins, de tout, dis-je, qui touche de loin ou pres l'estat sien & de ses voisins. Ces deux sortes de gens respondent aucunement à ces deux amis d'Alexandre Ephestion & Craterus, dont l'vn aimoit le Roy, & l'autre Alexandre, c'est-à-dire l'vn l'estat, & l'autre la personne.

- 15  
 2. *Auoir vn memorial des*  
 1. *Affaires.*  
 2. *Personnes.*  
 3. *Dons.*

En second lieu le prince doit toujours auoir en main vn petit memorial & liuret, contenant trois choses, principalement vn registre abregé des affaires d'estat, afin qu'il sçache ce qu'il faut faire, ce qui est commencé de faire, & qu'il ne demeure rien imparfait & mal executé; vne liste des plus dignes personages, qui ont bien merité, ou sont capables de bien meriter du public; vn memoire des dons qu'il a fait, à qui & pourquoy; autrement & sans ces trois il luy aduiendra de faire de grandes fautes. Les grands princes & sages Politiques l'ont ainsi bien pratiqué. Auguste, Tibere, Vespasian, Traian, Adrian, les Antonins.

En

En tiers lieu, d'autant que de l'un <sup>16</sup> des principaux devoirs du prince est à *Ordon-* discerner & ordonner des loyers & des *ner des* peines, & pource que l'un est favorable & l'autre odieux, le Prince doit retenir à soy la distribution des loyers & bien-faicts, qui sont estats, honneurs, offices, benefices, <sup>17</sup> priuileges, pensions, exemptions, immunités, restitutions, graces & faueurs, & renvoyer à ses officiers à faire & prononcer condamnations, amandes, confiscations, privations, supplices & autres peines. *loyers & peines.*

En distribution des loyers, dons & bienfaicts, il s'y doit porter prompt & <sup>17</sup> *4. Distri-* volontaire, les donner avant qu'ils *buer les* soient demandés, s'il se peut, & n'attendre pas qu'il luy faille les refuser; & les donner luy mesme s'il peut, ou les faire donner en sa presence. Par ce moyen les dons & bien-faicts seront beaucoup mieux receus, auront plus d'efficace: & l'on euitera deux grands inconueniens ordinaires, qui privent les gens d'honneur & de merite des loyers, qui leur sont deus; l'un est vne longue poursuite, difficile & pleine de despence, qu'il conuient faire pour obtenir ce que l'on veut & l'on pense auoir merité: ce qui est grief à gens d'honneur & de cœur. L'autre, qu'apres auoir obtenu du prince le don avant qu'en pouuoir jouir, il couste la moitié & plus de ce que vaut le bien-faict,

faict, & encores quelquefois viendra à rien.

18

*De l'action militai-rc, qui est en trois poincts. 1. Entreprendre, où il faut deux choses. 1. Justice.*

Venons à l'action militaire du tout nécessaire à la tuition & deffence du prince, des subjects & de tout l'estat, traitons la brefuement. Toute ceste matiere reuient à trois chefs, entreprendre, faire, finir la guerre. A l'entreprinse faut deux choses; justice & prudence, & fuir du tout les contraires l'injustice & la temerité. Il faut premierement que la guerre soit juste: la justice doit marcher deuant la vaillance, comme le deliberer va deuant l'executer. Il faut abominer ces propos, Que le droict est en la force, que l'issuë en decidera, que le plus fort l'emportera. Il faut regarder à la cause, au fonds & au merite, & non à l'issuë: la guerre a ses droicts & loix, comme la paix. Dieu fauorise les justes guerres, donne les victoires à qui il luy plaist, & s'en faut rendre capable, premierement par la juste entreprinse. Il ne faut donc pas pour toute cause ou occasion commencer la guerre, *non ex omni occasione quærere triumphum*: Et se bien garder que l'ambition, l'auarice, la colere ne nous y fourrent, qui sont toutesfois à vray dire plus ordinaires motifs des guerres: *una & ea vetus causa bellandi est profunda cupido imperii & diuitiarum: Maximam gloriam in maximo imperio putant: Rupere sædus impius lueri furor, & ira præceps.*

Pour

Pour rendre la guerre de tous poinçs  
juste , il faut trois choses , qu'elle soit  
indicté & entreprinse par celuy , qui  
peut , qui est le seul souverain.

19  
*Troischo-*  
*se ren-*  
*dent l'en-*  
*treprise*  
*juste.*

Pour cause juste , telle est absolu-  
ment la deffensiue justifiée par toute  
raison aux Sages , par necessité aux Bar-  
bares , par la coustume à toutes gens ,

20  
*Cic. pro*  
*Milone.*

par la nature aux bestes : deffensiue ,  
dis-je , de soy , où je comprends sa vie ,  
sa liberté , & ses parens , & sa patrie :  
De ses alliés & confederés , c'est pour  
la foy donnée , pour les injustement

oppressés , *Qui non defendit , nec obsis-*  
*tit , si potest injuriæ , tam est in vitio ,*  
*quam si parentes , aut patriam , aut socios*  
*deserat.* Ces trois chefs de deffence sont

*In offi-*  
*ciis.*

comprins en la justice par saint Am-  
broise , *Fortitudo , quæ per bella tuetur*  
*à barbaris patriam , vel defendit infir-*  
*mos , vel à latronibus socios , plena justi-*  
*tia est.* Vn autre plus court la met en

deux , foy & salut. *Nullum bellum à civi-*  
*tate optima suscipitur , nisi aut pro fide*  
*aut pro salute ,* & l'offensiue avec deux

conditions ; qu'il y aye eu offence pre-  
cedente , comme outrage ou vsurpa-  
tion , & apres auoir redemandé clai-  
rement par heraut exprés ce qui a esté

prins ( *post clarigatum* ) & recherché  
la voye de justice , qui doit tousiours  
aller la premiere. Car si l'on y veut en-

*Plin. l.*  
*22. nat.*  
*hist. c. 24*

tendre , & se soubmettre à la raison ,  
faut s'arrester : si non , le dernier &

par

† par ainsi neceſſaire eſt juſte & permis,  
*juſtum bellum*, quibus neceſſarium, pia  
 Livius. arma, quibus nulla niſi in armis relinqui-  
 tur ſpes.

3 A vne bonne fin, ſçauoir la paix  
 & le repos. *Sapientes pacis cauſa bellum*  
*gerunt*, & *laborem ſpe otii ſuſtentant*: ut  
*in pace ſine injuria vivant*.

21  
 Pruden-  
 ce. Apres la juſtice vient la prudence,  
 qui faiſt meurement delibérer auant  
 que corner la guerre. Dont pour ne ſ'y  
 eſchauffer pas tant, & ſe garder de te-  
 merité, il eſt bon de penſer à ces  
 poincts: Aux forces & moyens, tant  
 ſiens que de ſon ennemy. 2. Au hazard  
 & dangereuſe reuolution des choſes  
 humaines, ſpecialement des armes, qui  
 ſont journalieres, & auſquelles la for-  
 tune a plus de credit, & exerce plus  
 ſon empire, qu'en toute autre choſe  
 dont l'iſſuë peut eſtre telle, qu'en vne  
 heure elle emportera tout, *ſimul par-  
 ac ſperata decora unius horæ fortuna ever-  
 tere poteſt*.

Livius.

3. Aux grands maux, malheurs, &  
 miſeres publiques & particulieres,  
 qu'apporte neceſſairement la guerre,  
 qui ſont telles que la ſeule imagination  
 eſt lamentable. 4. Aux calomnies, ma-  
 lediſtions & reproches que l'on jette  
 & verſe ſur les auteurs de la guerre,  
 à cauſe des maux qui en arriuent: Car  
 il n'y a rien plus ſubject aux langues &  
 jugemens, que la guerre. Mais tout  
 tombe



tombe sur le chef, *iniquissima bellorum Tacit: conditio hæc est, prospera omnes sibi vendicant, adversa uni imputantur.* Toutes ces choses font que la plus juste guerre est detestable, dict saint Augustin, & que le souverain n'y doit entrer que par grande necessité, comme il est dict d'Auguste: & ne se laisser gagner à ces boutefeus & flambeaux de guerre, qui par quelque passion particuliere l'y veulent eschauffer: *quibus in pace durius servitium est, in id nati, ut nec ipsi quiescant, neque alios sinant.* Et sont souvent ceux à qui le nés saigne, quand il faut venir au faict. *Dulce bellum inexpertis.* Le sage souverain se contiendra paisible, sans prouoquer ny aussi craindre la guerre, sans remuër son estat & celui d'autrui entre esperance & crainte, & venir à ces extremités de perir ou faire perir les autres.

Le second chef de l'action militaire est à faire la guerre. A quoy sont requi-  
 ses trois choses, munitions, hommes, <sup>22</sup> <sup>2. Chef</sup> faire la guerre où  
 reigles de guerre. La premiere est la <sup>y a trois</sup> prouision & munition de toutes choses <sup>poincts.</sup> necessaires à la guerre, qui doibt estre <sup>1. Provi-</sup> faicte de bonne heure: car ce seroit <sup>sions &</sup> grande imprudence d'attendre au be- <sup>muni-</sup> soïn à chercher ce qu'il faut auoir tout <sup>tions.</sup> prest. *Diu apparandum est ut vincas celerius.* Or de la prouision requise pour le bien du Prince & de l'estat ordinaire & perpetuelle en tout temps, a esté parlé  
 en

en la premiere partie de ce chap. qui est toute de ce subject. Les principales provisions & munitions de guerre sont trois, deniers qui sont l'esprit vital &

*c. preced.* les nerfs de la guerre, en a esté parlé.

2. Armes tant offensives que defensives, desquelles a esté aussi parlé. Ces deux sont ordinaires & en tout temps.

3. viures, sans lesquels l'on ne peut vaincre ny viure, & est on deffaict sans coup ferir, le soldat se desbauche &

*Cassiod.* n'en peut on venir à bout. *Disciplinam non servat jejunus exercitus*: mais c'est vne provision extraordinaire & non perpetuelle, qui ne se faict que pour la guerre, dont n'en a esté parlé cy dessus. Il faut donc en deliberant de la guerre, faire de grands magasins de viures, bleds, chairs salées, tant pour l'armée, qui est en campagne, que pour les garnisons des frontieres, qui peuvent estre assiegées.

<sup>23</sup>  
2. *Avoir* guerre, sont les hommes propres à faillir & à deffendre. Il les faut distinguer. La premiere distinction est en soldats ou gendarmes & chefs ou capitaines. Il en faut de tous les deux. Les soldats sont le corps, les chefs sont l'ame, la vie de l'armée, qui donne mouvement & action. Or nous parlerons icy premierement des gendarmes & soldats, qui sont le gros. Il y en a de diuerses sortes; il y a les pietons & les gens

gens de cheual , les naturels du pays , & les estrangers , les ordinaires & les subsidiaires. Il les faut premierement tous comparer ensemble pour sçauoir, qui sont meilleurs & à preferer : & puis nous verrons comment il les faut bien choisir , & apres le gouverner & discipliner.

En ceste comparaison tous ne sont d'accord. Les vns, mesmes les rudes & barbares preferent les gens de cheual aux pietons , les autres au contraire. <sup>24</sup> *Plustost pietons que caualerie.*

L'on peut dire que les pietons tout simplement & absolument sont meilleurs : car ils seruent & tout du long de la guerre , & en tous lieux , & en tous affaires ; là où aux lieux montueux , scabreux & estroicts , & à assieger places , la caualerie y est presque inutile. Ils sont aussi plustost prests & coustent beaucoup moins : & s'ils sont bien conduicts & armés comm'il faut , ils soustiennent le choq de la cavalerie. Aussi sont ils preferés par ceux , qui sont Docteurs en ceste besongne. On peut dire que la caualerie est meilleure au combat , & pour auoir plustost faict : *Equestrium virium proprium citò parare , citò cedere victoriam.* Car les pietons n'ont pas si tost faict : mais ils agissent bien plus seurement.

Quand aux naturels & estrangers , <sup>25</sup> aussi ne sont ils tous d'accord sur la *2. Et nat-* preference , mais sans doute les naturels  
rels

qu'es-  
trangers.

rels sont beaucoup meilleurs : car ils sont plus loyaux , que les estrangers mercenaires. *Venalesque manus , ibi fas , ubi maxima merces* , plus patiens & obeïssans , se portans avec plus d'honneur & de respect enuers les chefs ; de courage aux combats , d'affection à la victoire , & au bien du pays : & coustent moins , & sont plus prests que les estrangers , souuent mutins , mesmes au besoin , & faisans plus de bruiet que de seruice , & la plupart importuns , & onereux au public , cruels à ceux du pays , qu'ils fourragent comme ennemis : qui coustent à les faire venir & retourner : & les faut attendre souuent avec dommage grand. Que si en vne necessité extreme il en faut , soit : mais qu'ils soient en beaucoup plus petit nombre , que les naturels , & ne fassent qu'un membre & partie de l'armée , non le corps. Car il y a du danger , que s'ils se voient autant ou plus forts que les naturels , ils se rendent maistres de ceux qui les ont appelez , comm'il est aduenü souuent. Car celuy est maistre de l'estat , qui est maistre de la force : & aussi qu'ils soyent , s'il se peut , tirés des alliez & confederez , qui apportent plus de fidelité & de seruice que les simples estrangers : mais de se servir plus d'estrangers que naturels , est à faire aux tyrans , qui craignent leurs

leurs subjects : parce qu'ils les traittent comme ennemis , se font hayr d'eux dont ils les redoubtent & ne les osent armer ny aguerrir.

Quant aux ordinaires & subsidiaires <sup>26</sup> , il en faut de tous les deux : mais la difference entre eux est , que les ordinaires sont en petit nombre , sont toujours en paix & en guerre sur pieds & en armes : & d'eux a esté parlé en la prouision , gens du tout destinez & confinez en la guerre , formez à tout exercice des armes , resolut. C'est la force ordinaire du Prince , son honneur en paix , sa sauuegarde en guerre ; telles estoient les legions Romaines. Ceux-cy doyuent estre separez par troupes en temps de paix : afin qu'ils ne puissent rien remuër. Les subsidiaires sont en beaucoup plus grand nombre : mais ils ne sont pas perpetuëls , ny du tout destinez à la guerre : ils ont d'autres vacations : au besoin & en temps de guerre , ils sont appellés au son du tambour , enroollés , duiçts , & instruiçts à la guerre. Et venant la paix se retirent & retournent à leurs vacations.

Nous auons entendu leurs distinctions & differences , maintenant faut aduiser à les bien choisir ; c'est à quoy il faut diligemment aduiser , non pas à en amasser tant & si grand nombre , lequel n'emporte pas la victoire , mais la

*Tant ordinaires que subsidiaires.*  
c. 2. art.

21.

<sup>27</sup>  
3. Bien choisir.



*Non le nombre , mais la vaillance* la vaillance : & ordinairement peu sont qui font la desroute. Vne effrenée multitude nuist plus qu'elle ne profite. *Non vires habet sed pondus , potius impedimentum , quam auxilium.* Ce n'est donc pas au nombre , mais en la force & vaillance , *manibus opus est bello , non multis nominibus.* Il faut bien donc les choisir ( non les acheter indifféremment , avec quelque somme legere par mois ) qu'ils ne soient auanturiers , ignorans le guerre , racaille de ville , corrompus , vitieux , dissolus en toutes façons , piaffeurs , hardis à la picorée , & loin des coups , cerf , & lievres aux dangers , *Assueti latrociniis bellorum , insolentes , galeati lepores , purgamenta urbium , quibus ob egestatem & flagitia maxima peccandi necessitudo.*

28. Pour les bien choisir , il faut du jugement , de l'attention & de l'adresse , & à ces fins il faut considerer ces cinq choses , le pays , c'est-à-dire le lieu de leur naissance & nourriture. Il les faut prendre des champs , des montagnes , lieux steriles , raboutteux , ou voisins de la mer , nourris à toute sorte de peine. *Ex agris supplendum præcipue robur exercitus , aptior armis , rustica plebs sub dio & in laboribus enutrita , ipso terræ suæ solo & cælo acrius animantur. Et minus mortem timet , quàm minus delictiarum novit in vita.* Car ceux des villes nourris à l'ombre , aux delices , au gain ,

*Electio  
de sol-  
dats en  
5. choses.*

*I. Pays.*

*Veget.*

gain, sont plus lasches, insolens, effeminés, *vernacula multitudo, lasciviæ Tacit. sueta, laborum intolerans*: 2. L'aage, 2. Aage. qu'ils soyent prins jeunes à 18. ans, ils en sont plus souples & obeïssans: les vieux ont des vices, & ne se plient pas si bien à la discipline.

3. Le corps, duquel la stature grande 3. Corps. est requise d'aucuns, comme de Marius & de Pyrrhus: mais encores qu'elle ne soit que mediocre, moyennant que le corps soit fort sec, vigoureux, nerueux, d'un regard fier, c'est tout un. *Dura corpora, stricti artus, Tacit. minax vultus, major animi vigor.* Les gros, gras, fluides n'y valent rien:

4. L'esprit, qui soit vif, resolu, hardy, glorieux, ne craignant rien tant 4. Esprit. que le deshonneur & le reproche: 5. 5. Condition. Condition, qu'importe de beaucoup: car ceux, qui sont de vilaine & infame condition, de qualité deshonneste, ou qui se sont meslés de mestiers sedentaires, servans à delices & aux femmes, sont mal propres à ceste profession.

Après le choix & l'election, vient la discipline; car ce n'est pas assés de les 29 Bien disciplinés. avoir choisis capables d'estre bons soldats, si l'on ne les faiçt, & s'ils sont faiçts, si l'on ne les garde & entretiennent tels. Nature faiçt peu de gens vaillans; c'est la bonne institution & discipline. Or l'on ne sçauroit assez 29 Veget. dire

*Recommenda-  
tion de la  
discipline.*

dire combien vaut & est vtile la bonne discipline en la guerre : c'est tout, c'est elle qui a rendu Rome si florissante, & luy a acquis la seigneurie du monde : aussi l'auoyent ils en plus grande recommandation, que l'amour de leurs enfans. Or le principal point de la discipline est l'obeïssance, à laquelle sert cest ancien precepte, Que le soldat doibt plus craindre son chef, que l'ennemy.

<sup>30</sup>  
*Elle a  
deux parties.*

*1. Vaill-  
ance qui  
s'acquiert  
par exer-  
cice.*

*2. Le tra-  
vail.*

Or ceste discipline doibt tendre à deux fins : à rendre les soldats vaillans & gens de bien : & ainsi elle a deux parties, la vaillance & les mœurs. A la vaillance trois choses seruent ; l'exercice assidu aux armes, auquel il les faut contenir sans relasche ; c'est d'où est venu le mot latin *exercitus*, qui signifie armée. Cest exercice des armes est vne instruction à les bien manier & s'en seruir, se dresser aux combats, tirer bien des armes, dextrement s'ayder du bouclier, discourir & se représenter tout ce que peut aduenir aux combats, & venir à l'essay, comme en bataille rangée : proposer pris aux plus addroicts pour les eschauffer. Le travail qui est tant pour les endurcir à la peine, à la sueur, à la poussiere, *exercitus labore proficit, otio consenescit*, que pour le bien & seruice de l'armée & fortification du camp, dont les faut apprendre à bien fossoyer, planter vne pallisade,

sade, dresser vne barricade, courir, porter fardeaux poysans, ce sont choses necessaires tant pour se deffendre, que pour presser & enclorre l'ennemy. L'ordre qui est de grand vsage & doibt <sup>3.</sup> *Ordre.* estre en plusieurs façons gardé en la guerre : Premièrement en la distribution des troupes, en bataillons, regimens, enseignes, camerades. Secondement en l'assiette du camp, qu'elle soit en quartiers disposez, avec proportion, ayant ses places, entrées, isluës, logis, à propos pour ceux de cheual & de pied, dont il soit ayse à chacun de trouuer son quartier, son compagnon. Tiercement au marcher par campagne & contre les ennemis, que chacun tienne son rang; qu'ils soient également distans les uns des autres, sans trop se presser ny s'eslongner. Tout cest ordre est bien necessaire, & sert à plusieurs choses. Il est fort beau à voir, resiouyt les amis, estonne les ennemis, assure l'armée, facilite tous ses remuëmens & les commandemens des chefs: tellement que sans bruiet, sans confusion, le general commande, & de main en main son intention paruiet jusques aux plus petits. *Imperium ducis simul omnes copiae sentiunt; & ad nutum regentis sine tumultu respondent.* Bref cet ordre bien gardé rend l'armée presque inuincible. Et au contraire plusieurs se sont veuës perdre à faute

d'ordre & de bonne intelligence.

31 La seconde partie de la discipline  
 2. *Regle-* militaire regarde les mœurs , qui sont  
*ment des* volontiers bien desbauchées & diffi-  
*mœurs.* lement se reiglent parmy les armes ,  
*En conti-* *assidue dimicantibus difficile morum cus-*  
*nence.* *todire mensuram.* Toutesfois il y faut  
 mettre peine , & spécialement y ins-  
 taller , s'il se peut , trois vertus : con-  
 tinence , par laquelle toute gourman-  
 dise , yurongnerie , paillardise , &  
 toute volupté infame soit chassée , la-  
 quelle apoltrone & relasche le soldat.  
*Tacit.* *Degenerat à robore ac virtute miles assue-*  
*tudine voluptatum ;* tesmoin Annibal ,  
 qui fust amolli par delices en vn hy-  
 uer , & fust vaincu par les vices , luy  
 qui estoit inuincible , & vainquoit tout  
 par armes ; Modestie en paroles , chas-  
 sant toute vanité , vanterie , braverie  
 de paroles : la vaillance ne remuë point  
 la langue , mais les mains : n'est point  
 harangueuse mais execute. *Viri nati*  
*Modestie* *militiæ factis magni , ad verborum , lin-*  
*guæque certamina rudes : discrimen ip-*  
*sium certaminis differt : viri fortes , in*  
*opere acres ante id placidi.* Et au con-  
 traire les grands parleurs ne valent  
 rien. *Nimii verbis , lingua feroces.* Or  
 la langue est pour le conseil , la main  
 pour le combat , dict Homere ; En  
 faicts ( c'est vne simple & prompte  
 obeïssance sans marchander ou contre-  
 rooller les commandemens des chefs )



*hæc sunt bonæ militiæ, velle, vereri, obedire.* Abstinence, par laquelle les soldats gardent leurs mains nettes de toute violence, fourrage, larrecin. Voila en somme la discipline militaire, laquelle le general fera valoir par loyer & recompenses d'honneur enuers les bons & vaillans; & punitions seueres contre les deffailans: car l'indulgence pert les soldats. *Abstinen-  
ce.*

C'est assés parlé des soldats: disons maintenant deux mots des chefs, sans lesquels les soldats ne valent rien; c'est vn corps sans ame; vn navire avec des vogueurs sans maistre, qui tient le gouvernail. Il y en a de deux sortes, il y a le General & premier; & puis les subalternes. Maistre de camp, Colonels: mais le General (qui ne doit jamais estre qu'un, sous peine de perdre tout) c'est tout. C'est pourquoy a esté dict, que l'armée vaut autant que vaut son general. Et faut faire plus d'estat de luy, que de tout le reste, *plus in duce repones quam in exercitu.* Or ce general c'est le prince mesmes & souverain, ou celuy qu'il aura commis & bien choisi. La presence du Prince est de tresgrand poids & efficace, pour obtenir la victoire: redouble la force & le courage des siens; & semble estre requise, quand il y va du salut de son estat, ou d'une province. Aux guerres de moindre conse-

H 2 quence

*32  
Des  
chefs.*

*Du gene-  
ral.*

*Tacit.*

*Tacit.* quence il s'en peut desporter : *dubiis præliorum exemptus summæ rerum & imperii seipsum reservet.* Au reste vn general doibt auoir ces qualités , sçauant & expérimenté en l'art militaire, ayant veu & senty toutes les deux fortunes ;

*Tacit.* *Secundarum ambiguarumque rerum sciens eoque interritus.* 2. Prouident , & bien aduisé , & par ainsi rassis , froid & posé , eslongné de toute temerité & precipitation : laquelle non seulement est folle mais malheureuse : Or les fautes en la guerre ne se peuvent rabiller : *Non licet in bello bis peccare :* Parquoy il doibt plustost regarder derriere soy que deuant , *Ducem oportet*

*Serior. in Plut.* *potius respicere quam prospicere :* 3. Vigilant & actif , & par son exemple menant & faisant faire à ses soldats tout ce qu'il veut. 4. Heureux , le bonheur vient du ciel : mais volontiers il fuit & accompagne ces trois premieres qualités.

33  
3. Chefs  
des reigles &  
aduis à  
faire la  
guerre.

Après les munitions & les hommes de guerre , venons aux reigles & aduis generaux pour bien faire la guerre. Ce troisieme poinct est vn tres grand & necessaire instrument de guerre , sans lequel & les munitions & les hommes ne sont que phantosmes , *Plura consilio quam vi perficiuntur.* Or de les prescrire certains & perpetuels il est impossible. Car ils despendent de tant de choses , qu'il faut considerer , & ausquelles il se faut accommoder , dont a esté bien dit ,

dit, que les hommes ne donnent pas conseil aux affaires, mais les affaires le donnent aux hommes; qu'il faut faire la guerre à l'œil. Il faut prendre aduis sur le champ, *Consilium in arena*; car les choses, qui surviennent, donnent aduis nouveaux. Il y en a toutes-fois de si generaux & certains, que l'on ne peut faillir de les dire & les observer. Nous en desduirons icy bresvement quelques vns, auxquels l'on pourra tousiours adjouster. Les vns sont à observer tout du long de la guerre, que nous dirons en premier lieu, les autres sont pour certains endroits & affaires.

Pour tout  
le temps  
de la  
guerre.

Le premier est de guetter soigneusement & empoigner les occasions, n'en perdre par une, & ne permettre, s'il se peut, que l'ennemy prene les siennes. L'occasion a grand cours en tous affaires humains, specialement en la guerre, où elle aide plus que la force:

2. Faire son profit des bruiets, qui courent: car vrais ou faux peuvent beaucoup, mesmes au commencement. *Fama bella constant, fama bellum conficit, in spem metumve impellit animos.*

3. Mais quand l'on est en train, il ne s'en faut plus donner peine: les considerer bien, mais en laisser à faire ce qu'on doibt & peut, ce que la raison conseille; & demeurer là ferme.

4. Sur tout se garder de trop grande

H 3 con-

confiance & assurance, par laquelle on mesprise l'ennemy, & se rend on nonchalant & paresseux, c'est le plus dangereux mal qui soit en guerre. Qui mesprise son ennemy se descouvre & se trahit soy-mesme, *Frequentissimum initium calamitatis, securitas. Nemo celerius opprimitur, quam qui non timet. Nil tuto in hoste despicitur, quem spreveris, valentiorē negligentia facies.* Il ne faut rien mespriser en guerre; car il n'y a rien de petit; & souvent de ce que l'on pense bien petit, il en aduient de grands effects, *Sæpe parvis momentis magni casus: ut nihil timendi, sic nihil contemnendi.*

5. S'enquerir fort soigneusement & sçauoir l'estat & affaires de l'ennemy, specialement ces poinçts icy; 1. Le naturel, la portée, & les desseins du chef; 2. Le naturel, les mœurs & maniere de viure des ennemis; 3. La situation des lieux, & le naturel du pays où l'on est. Annibale estoit excellent en cela.

34  
Pour les  
combats.

6. Pour le faict du combat, il faut aduiser plusieurs choses, quand, où, contre qui, & comment: afin que ce ne soit mal à propos. Et ne faut venir à ceste extremité, qu'avec grande deliberation: choisir plustost tout autre moyen, & chercher à rompre son ennemy par patience, & le laisser battre au temps, au lieu, au defaut de plusieurs choses, que à ce hazard.

Car

Car l'issuë des batailles est tres incertaine & dangereuse : *Incerti exitus pugnarum. Mars communis , qui sæpe spoliantem & jam exultantem evertit , & perculit ab abjecto.*

8. Il ne faut donc venir à cela , que *Quand.* rarement , c'est-à-dire en la necessité , ou pour quelque grande occasion : necessité , comme si les difficultés croissent de vostre part : les viures , les finances deffaillent ; les hommes se desgoutent , & s'en vont : l'on ne peut plus guerres subsister , *capienda rebus in malis præceps via est* ; Occasion , comme si vostre party est tout clairement plus fort : que la victoire semble vous tendre la main , que l'ennemy est à present foible & sera bien tost plus fort , & presentera le combat : qu'il ne s'en doubte pas , & pense que l'on soit bien loin. Il est las & recreu , il repaist , les cheuaux sont en la lictiere.

9. Faut considerer le lieu , car il est de grande consequence aux batailles. *Où.* En general ne faut point attendre , s'il se peut , que l'ennemy entre dans vos terres. Il faut aller au deuant , au moins l'arrester à la porte. Et s'il y est entré , ne hazarder point la bataille , si ce n'est que l'on aye vne autre armée preste : autrement c'est jouer & mettre son estat à l'hazard : particulièrement considerer le champ de ba-



taille , s'il est propre pour soy ou pour l'ennemy. Le champ donna quelque-fois vn tres grand aduantage. La plaine campagne est bonne pour la caualerie , les lieux estroicts , garnis de marests , fossiez , arbres , fauorisent l'infanterie.

*Avec &  
contre  
qui.*

Regarder avec qui , non avec les plus forts , j'entens plus forts , non d'hommes , mais de courage. Or il n'y a chose qui donne tant de courage , que la necessité ennemy inuincible. Parquoy je dis , qu'il ne faut jamais se battre avec des desesperez. Cecy s'accorde avec le precedent , qui est de ne hazarder bataille dedans son propre pays , car l'ennemy entré y combat comme desesperé , sçachant que s'il est vaincu , il ne peut eschapper la mort , n'ayant fortresse ny retraitte ou secours aucun , *unde necessitas in loco , spes in virtute , salus ex victoria.*

*Com-  
ment*

La maniere plus aduantageuse , quelle qu'elle soit , est la meilleure ; surprinse , ruse à couuert , feignant d'auoir paour pour attirer l'ennemy , & le prendre au piege ; *spe victoria inducere , ut vincatur* ; guetter & marquer ses fautes , pour s'en preualoir , & le charger de ce pas.

<sup>35</sup>  
*Pour les  
batailles.*

Pour les batailles rangées , sont requises ces choses ; La premiere & principale est une belle & bonne ordonnance de ses gens : 2. vn renfort & secours tout prest , mais couuert & caché,

ché, afin qu'inopinément suruenant il estonne l'ennemy. Car toutes choses subites, encores que vaines & ridicules, donnent l'espouuante. *Primi in omnibus præliis oculi vincuntur & aures :*

3. Arriuer le premier au champ & estre rangé en bataille ; l'on faict ainsi tout plus à son aise, & sert à croistre le courage des siens & abbattre celuy de son ennemy : car c'est estre assaillant : qui a tousiours plus de cœur que la soustenant : 4. Belle, braue, hardie, resoluë contenance du general & autres chefs : 5. Harangue pour encourager les soldats & leur remonstrer l'honneur, le profit & seureté ; qu'il y a en la vaillance. Le deshonneur, le danger, la mort sont pour les couards ; *minus timoris minus periculi, audaciam pro muro esse, effugete mortem, qui eam contemnit.*

Estant venu aux mains, si l'armée bransle, faut que le general tienne ferme, fasse tout devoir d'un chef resolu, & brave gendarme, courir au deuant des estonnez, arrester les reculans, se jetter en la presse, faire cognoistre à tous siens & ennemis, que la teste, la main, la langue ne luy tremblent point.

Si elle a du meilleur & le dessus, la retenir, qu'elle ne s'espande & se desbande par trop à poursuyure obstinément les vaincus. Il est à craindre ce

H 5      qui

36  
4. Estant  
aux  
mains ;

qui est aduenü souuent , qu'en repre-  
nans cœur ils joüent au desespoir , fas-  
sent vn effort , & desfissent les vain-  
queurs : c'est vne violente maistresse  
d'escole que la necessité. *Clausis ex des-*  
*peratione crescit audacia : & cum spei*  
*nihil est , sumit arma formido.* Leur faut  
plustost donner passage & faciliter leur  
fuitte ; encores moins permettre , s'a-  
muser au butin , si vous estes vainqueur.  
Il faut vser de la victoire prudemment ,  
afin qu'elle ne tourne en mal. Par-  
quoy ne la faut salir de cruauté en  
ostant à l'ennemy tout espoir : car il y  
auroit du danger. *Ignaviam necessitas*  
*acuit , sæpe desperatio spei causa est ,*  
*gravissimi sunt morsus irritatæ necessitatis ;*  
au contraire faut luy laisser occasion  
d'esperer , ouuerture de paix , ne fou-  
ler ny ravager le país conquis ; la fu-  
reur & la rage sont dangereuses bes-  
tes , ny d'insolence , mais s'y compor-  
ter modestement , & se souuenir  
toufiours du perpetuël flus & reflu  
de ce monde & reuolution alternative ,  
par laquelle de l'aduersité naist la prof-  
perité : & au contraire. Il y en a qui  
se noyent à deux doigts d'eau , & ne  
peuvent digerer vne bonne fortune.  
*Magnam felicitatem concoquere non*  
*possunt : fortuna vitrea est , tunc cum*  
*splendet frangitur : & infidam fiduciam :*  
*& sæpe victor victus.* Si vous estes vain-  
cu de la sagesse à bien cognoistre &  
peser

peser sa perte, c'est sottize de se faire croire que ce n'est rien, & se paistre de belles esperances, supprimer les nouvelles de la deffaicte. Il la faut considerer toute de son long, autrement comment y remediera l'on? Et puis du courage à mieux esperer, à restaurer ses forces, faire nouvelle levée, chercher nouveau secours, mettre bonnes & fortes garnisons dedans les places fortes. Et quand le ciel seroit si contraire, comme il semble quelquefois s'opposer aux armes saintes & justes: il n'est toutesfois jamais deffendu de mourir au liêt d'honneur, qui est meilleur, que vivre en deshonneur.

Voilà le second chef de ceste matiere achené, qui est de faire la guerre, sauf vn scrupule qui reste: Sçauoir s'il est permis d'vser de ruses, fineses, stratagemes. Il y en a qui tiennent que non, qu'il est indigne de gens d'honneur & de vertu; rejettans ce beau dire, *Dolus, an virtus quis in hoste requiratur?* Alexandre ne voulust se preualoir de l'obscurité de la nuit, disant ne vouloir des victoires desrobées, *maio me fortunæ pigeat, quam victoriæ pudeat.* Ainsi les premiers Romains renuoyans aux Phaliskes leur maistre d'escole: à Pyrrhus son traistre medecin, faisants profession de la vertu, desaduouians ceux des leurs qui en faisoient autrement, reprouuans la

37  
Question  
des ruses  
de guerre.

subtilité Greque , Pastuce Aphricaine ; & enseignans que la victoire vraye est avec la uertu , *quæ salva fide & integra dignitate paratur* , celle qui est acquise par finesse n'est genereuse ny honorable , ny assée. Les vaincus ne se tiennent pour bien vaincus , *non virtute ; sed occasione & arte ducis se victos rati : ergo non fraude neque occultis sed palam & armatum hostes suos ulcisci*. Or tout cela est bien dict vray , & s'entend en deux cas , aux querelles particulières & contre les ennemis priués , ou bien quand il y va de la foy donnée , ou alliance traitée. Mais hors ces deux cas c'est-à-dire en guerre & sans prejudice de la foy , il est permis de quelque façon que ce soit desfaire son ennemy qui est desia condamné : & est loisible l'exterminer. C'est apres l'aduis des plus grands guerriers ( qui au contraire ont tous preferé la victoire acquise par occasion & finesse à celle de viue force ouverte ; dont à celle-là ordonnent vn bœuf pour sacrifice , & à celle icy vn coq seulement ) la decision de ce grand docteur chrestien , *Cum iustum bellum suscipitur , ut aperte pugnet quis , aut ex insidiis , nihil ad iustitiam interest*. La guerre a naturellement des priuileges raisonnables au prejudice de la raison. En temps & lieu est permis de se preualoir de la sottise des ennemis ; aussi bien que de leur lascheté.

Venons

*Polyb.  
lib. Plut.  
in Mar-  
cell. Vlr.  
l. 1. de  
Prob.*

*August.  
quæstio  
sup. lo-  
sué.*



Venons au troisiéme chef de ceste ma-  
 tiere militaire plus court & plus joyeux <sup>38</sup>  
 de tous qui est de finir la guerre par la <sup>Chef de</sup>  
 paix, le mot est doux, la chose plai- <sup>la ma-</sup>  
 sante, tresbonne en toutes façons, <sup>tiere mi-</sup>  
*optima rerum, quas homini novisse da-* <sup>litaire</sup>  
*rum est, Pax vna triumphis innumeris* <sup>fuyr la</sup>  
*potior, & tresutile à tous partis vain-* <sup>guerre.</sup>  
*queurs, & vaincus : Mais premiere-*  
*ment aux vaincus plus foibles : ausquels*  
 premiers je donne aduis de demourer  
 armés, se monstrier asseurez & reso- <sup>de la paix</sup>  
 lus. Car qui veut la paix, faut qu'il se <sup>de la part</sup>  
 tienne tout prest à la guerre : dont a <sup>des vain-</sup>  
 esté bien dict, que la paix se traite <sup>cus.</sup>  
 bien & heureusement sous le bou-  
 clier. Mais il faut qu'elle soit honneste  
 & avec conditions raisonnables ; autre-  
 ment combien qu'il soit dict qu'une  
 paix fourrée est plus vtile qu'une juste  
 guerre, si est ce qu'il vaut mieux mou-  
 rir librement & avec honneur, que  
 servir honteusement. Et aussi pure &  
 franche, sans fraude & faintise ; la-  
 quelle finisse la guerre, non la differe,  
*pace suspecta tutius bellum* : toutesfois en  
 la necessité il se faut accommoder,  
 comme l'on peut. Quand le pilote  
 craint le naufrage, il fait jet pour se  
 sauver, & souuent il succede bien de se  
 commettre à la discretion de l'aduer-  
 saire genereux : *Victores, qui sunt alto* <sup>De la</sup>  
*animo : secundæ res in miserationem ex* <sup>part des</sup>  
*ira vertunt.* Aux vainqueurs, je con-  
 vains  
 seille

queurs  
auxquels  
elle est  
utile.

Honno-  
rable.

S. Ber-  
nard.

Livius.

seille ne se rendre fort difficiles à la paix, car bien qu'elle soit peut estre moins vtile qu'aux vaincus, si l'est elle : car la continuation de la guerre est ennuyeuse. Et Lycurgue deffend de faire la guerre souuent à mesmes ennemis, car ils apprennent à se defendre, & en fin à assaillir. Les morsures des bestes mourantes sont mortelles. *Fractis rebus violentior ultima virtus.* Et puis l'issuë est tousiours incertaine. *Melior tutiorque certa pax sperata victoria, illa in tua, hæc in Deorum manu est.* Et souuent à la queue gist le venin, plus la fortune a esté fauorable, plus la faut-il redouter; *nemo se tuto diu periculis offerre tam crebris potest.* Mais elle est vrayement honorable, c'est gloire ayant la victoire en main se rendre facile à la paix : c'est monstrier que l'on finit la guerre. Et au rebours la refuser, & qu'il arriue un mauuais succès c'est honte. L'on dict la gloire l'a perdu. Il refusoit la paix & vouloit l'honneur : & il a perdu tous les deux. Mais faut ottroyer vne paix gracieuse & debonnaire, afin qu'elle soit durable. Car si elle est trop rude & cruelle, à la premiere commodité les vaincus se reuolteront. *Si bonam dederitis, fidam & perpetuam : si malam, haud diuturnam.* C'est grandeur de monstrier autant de douceur enuers les vaincus supplians, comme de vaillance contre

contre l'ennemy. Les Romains ont tresbien pratiqué cecy , & s'en sont bien trouués.

## C H A P. I V.

*De la prudence requise aux affaires  
difficiles , mauvais accidens  
publics & priués.*

## P R E F A C E.

*A*pres auoir parlé de la prudence politique requise au Souuerain pour bien agir & gouverner , nous voulons icy separement parler de la prudence requise à se garder , & remedier aux affaires , & accidens difficiles & dangereux , qui surviennent tant au souuerain qu'aux sub-  
jects & particuliers. Premièrement ces *Division*  
affaires & accidens sont en grande di- de ceste  
versité : ils sont publics ou particuliers : matiere  
sont à venir & nous menassent , ou ia pre- par dis-  
sens & pressants ; les uns sont seule- tinction  
ment douteux & ambigus , les autres sont d'acci-  
dangereux & importants à cause de la dens.  
violence. Et ceux cy , qui sont les plus  
grands & difficiles sont ou secrets &  
cachés ; & sont deux , sçauoir conjuration  
contre la personne du prince , ou l'estat ,  
& trahison contre les places & compa-  
gnies : ou manifestes & ouuerts, & ceux cy  
sont de plusieurs sortes. Car ou ils sont  
sans forme de guerre & ordre certain ,  
comme les esmotions populaires pour  
quelque

quelque prompte & legere occasion, factions & ligue entre les subjects des vns contre les autres, en petit & grand nombre grands ou petits; seditions du peuple contre le prince ou le magistrat, rebellion contre l'autorité & la teste du prince: ou sont meuris & formés en guerre, & s'appellent guerres Ciuiles; Qui sont en autant de sortes, que les susdicts troubles & remuëmens, car c'en sont les causes, fondemens & semences; mais ont creu & sont venus en consequence & durée. De tous nous dirons distinctement, & donnerons aduis & conseil, pour s'y conduire sagement tant aux souverains qu'aux particuliers, grands, & petits.

I. Des maux & accidens qui nous menassent.

**A**ux accidens contraires, auxquels nous sommes subjects, il y a deux manieres de se porter diuerses; & peuuent estre toutes deux bonnes, selon le naturel diuers, & des accidens, & de ceux à qui ils arriuent: l'vne est de contester fort & s'opposer à l'accident, remuër toutes choses pour le conjurer & destourner, au moins esmousser sa poincte, & amortir son coup, luy eschapper ou le forcer. Cecy requiert vne ame forte & opiniastre. L'autre est de prendre les choses incontinent au pire, & se resoudre

soudre à les porter doucement & patiemment, & cependant attendre paisiblement ce qu'il adviendra sans se tourmenter à l'empescher. Celuy-là estude à ranger les evenemens, cestuy-cy soy-mesme : celuy-là semble plus courageux, cestuy-cy iouë au seur : celuy-là est suspens, agité entre la crainte & l'esperance : cestuy-cy se met à l'abry, & se loge si bas qu'il ne peut plus tomber de plus haut. La plus basse marche est la plus ferme & le siege de constance. Celuy-là travaille d'en eschapper, cestuy-cy de souffrir : & souuent cestuy-cy en a meilleur marché. Il y a souuent plus de mal & de perte à plaider, qu'à perdre, à fuir & se donner garde, qu'à souffrir. L'auaricieux se tourmente plus que le pauvre, le jaloux que le cocu. En celuy-là est plus requise la prudence, car il agit, en cestuy-cy la patience. Mais qui empesche que l'on ne faict tous les deux par ordre : & que là où la prudence & vigilance ne peut rien ; y succede la patience ; Certes aux maux publics il faut essayer le premier ; & y sont tenus ceux qui en ont la charge & le peuvent ; aux particuliers chacun choisisse son meilleur.

II. *Maux & accidens presens, pressans  
& extremes.*

**L**e moyen propre pour allegger les maux & addoucir les passions, ce n'est



n'est pas s'y opposer , car l'opposition les pique & despice davantage. On aigrit & irrite le mal par la jalousie du debat & du contrasté: Mais c'est ou en les destournant & diuertissant ailleurs , ainsi que les Medecins qui ne peuvent bien purger & exterminer du tout le mal , le diuertissent , & le font deriuier en vne autre partie moins dangereuse. Ce qui se doit faire tout doucement & insensiblement : c'est vn excellent remede à tous maux , & qui se pratique en toutes choses , si l'on y regarde bien , par lequel l'on nous fait aualler les plus rudes morceaux & la mort mesmes insensiblement : *abducendus animus est ad alia studia , curas , negotia ; loci denique mutatione tanquam ægroti non conualescentes , sæpe curandus est.* Comme à ceux qui passent vne profondeur effroyable l'on conseille de clorre , ou destourner les yeux. On amuse les enfans lors que l'on leur veut donner le coup de la lancette. Faut pratiquer l'expedient & la ruse d'Hippomenes , lequel ayant à courir avec Atalante fille d'excellente beauté , pour y perdre la vie s'il estoit deuancé , ou auoir la fille en mariage , s'il gaignoit en la course , se garnit de trois belles pommes d'or , lesquelles il laissa tomber à diuerses fois , pour amuser la fille à les cueillir , & ainsi la diuertissant gaigner l'aduantage & elle ; ainsi si la

confi-

consideration d'un malheur ou rude accident present, ou la memoire d'un passé nous poise fort, ou quelque violente passion nous agite & tourmente, que l'on ne puisse dompter, il faut changer & jeter sa pensée ailleurs, luy substituer un autre accident & passion moins dangereuse. Si l'on ne la peut combattre il luy faut eschapper, fourvoyer, ruser, ou bien l'affoiblir, la dissoudre & destremper avec d'autres amusemens, & pensées, la rompre en plusieurs pieces : Et tout cela par destours & diuertissemens.

L'autre aduis aux dernieres & tres-dangereuses extremités, où n'y a plus que tenir, est de baisser un peu la teste, prester au coup, ceder à la necessité, car il y a grand danger qu'en s'opiniastrant par trop à ne rien relâcher, l'on donne occasion à la violence de fouler tout aux pieds. Il vaut mieux faire vouloir aux loix ce qu'elles peuvent, puis qu'elles ne peuvent ce qu'elles veulent. Il a esté reproché à Caton d'avoir esté trop roide aux guerres civiles de son temps, & plustost avoir laissé la republique encourir toutes extremités, que la secourir un peu aux despens des loix. Au rebours Epaminondas au besoin continua sa charge outre le terme, bien que la loy luy prohibast sur la vie; & Philopœmen

men est loué qu'estant nay pour commander , il scauoit non seulement gouverner selon les loix , mais encores commander aux loix mesmes , quant la necessité publique le requeroit. Il faut au besoin biaiser , ployer vn peu , tourner le tableau de la loy , sinon l'oster , esquiuier & gauchir pour ne perdre tout : c'est vn tour de prudence qui n'est contraire à raison , & justice.

### III. *Affaires douteux & ambigus.*

Aux choses ambiguës , où les raisons sont fortes de toutes parts , & l'impuissance de voir & choisir ce qui est le plus commode , nous apporte de l'incertitude & perplexité , le meilleur est se ietter au party où y a plus d'honnesteté & de justice : Car encore qu'il en mesadvienne , si restera-il tousiours vne gratification au dedans , & vne gloire au dehors d'auoir choisi le meilleur. Outre que l'on ne sçait quand on eust prins le party contraire , ce qu'il en feust adueni , & si l'on eust eschappé son destin. Quand on doute quel est le meilleur & plus court chemin , il faut tenir le plus droict.

### IV. *Affaires difficiles & dangereux.*

Aux affaires difficiles , comme aux accords , y vouloir apporter trop de seureté , c'est les rendre mal asseurés , parce que l'on y employe plus de temps ,

temps , plus de gens s'en empeschent , l'on y mesle plus de choses , & de clauses ; Et de la naissent les differends : Ioinct que c'est ce semble desputer la fortune , & se vouloir exempter de sa jurisdiction , ce qui ne se peut , *vim suam ingruentem refringi non vult.* Il est meilleur les faire plus brievement & doucement avec vn peu de danger que d'y estre si exact , & chagrin.

Aux affaires dangereux il faut estre sage & courageux , il faut preuoir & scauoir tous les dangers , ne les faire point plus grands ne plus petits par faute de jugement , penser qu'ils n'arriueront pas tous , & n'auront pas tous leur effect , que l'on en eschappera plusieurs par industrie , ou par diligence , ou autrement , quels sont ceux , auxquels l'on pourra estre aidé , & là dessus prendre courage , se resoudre & ne quitter l'entreprinse honneste pour iceux , le sage est courageux , car il pense , discourt & se prepare à tout ; le courageux aussi doit estre sage.

#### V. Conjurations.

**N**ous entrons aux plus grands , importants , & dangereux accidens ; par quoy nous les traiterons plus au long , & expressement les descriuant ; & puis donnant en chacun les aduis  
pour

pour le souuerain , & à la fin de tous les donneront pour les particuliers.

**1**  
*Descrip- tion.* Conjurat[i]on est une conspirat[i]on & entreprinse d'un ou plusieurs contre la personne du prince ou l'estat ; c'est chose dangereuse malaisée à euer ou remedier , pource qu'elle est couuerte & cachée. Comment se peut l'on sauuer d'un ennemy couuert , du visage du plus officieux amy ? Comment peut on sçauoir les volontés & pensées d'autrui ? Et puis celuy qui mesprise sa vie , est maistre de celle d'autrui , *contemnit omnes ille , qui mortem prius.* Tellement que le prince est exposé à la mercy d'un particulier , quel qu'il soit.

**2**  
*Remedes & aduis,* Les aduis & remedes sur ce sont :  
**1.** vne secrette recherche & contre-mine , par gens propres à cela fideles & discrets , qui sont les yeux & les oreilles du prince , faut descouurir tout ce qui se dict & se faict specialement par les principaux officiers. Les conjurateurs volontiers diffament ça & là le prince , ou prestent l'oreille à ceux , qui le blasment & accusent. Il faut donc sçauoir les discours & propos , que l'on tient du prince , & hardiment proposer recompense en deniers & impunité à tels descouurans : Mais aussi ne faut il croire legierement à tout rapport. Faut bien prester l'oreille à tous , non la foy , & examiner bien diligemment , afin de n'accabler les innocens ,



nocens, & se faire hayr & maudire au peuple. Le second est d'essayer par clemence & innocence à se faire aimer de tous, mesmes de ses ennemis, *fidissima custodia principis, innocentia*. N'offensant personne on donne ordre de ne l'estre point : Et c'est mal à propos faire valoir sa puissance par outrages & offenses, *male vim suam potestas, aliorum contumeliis experitur*.

Le troisiéme est tenir bonne mine à l'accoustumé, sans rien raualler ; & publier par tout, qu'il est bien aduertý de toutes les menées qu'on dresse, & faire croire que rien ne se remuë, qu'il n'en sente incontinent le vent. Ce fut vn expedient que fournir vtilement quelcun à Denis tyran de Sicile, qui luy cousta vn talent. Le quatriesme est d'attendre sans effroy & sans trouble tout ce qui pourra aduenir. Cesar pratiqua bien ces trois derniers moyens, mais non le premier. Il vaut mieux, disoit-il, mourir une fois, que demeurer tousiours en transse & en fiebure continuë d'un accident, qui n'a point de remede, & faut en tout cas remettre tout à Dieu. Ceux qui ont prins autre chemin, & ont voulu courir au deuant par supplices & vengeance, tres rarement s'en sont bien trouués, & n'ont pour cela eschappé, tesmoin tant d'Empereurs Romains.

Mais la conjuration descouverte, la  
verité

3  
Punition  
des con-  
jurés &  
les aduis  
sur ce.

verité trouuée que faut il faire ? punir bien rigoureusement les conjurés : Espargner telles gens , c'est trahir cruellement le public. Ils sont ennemis de la liberté , bien & repos de tous , la justice le requiert , si est-ce qu'il y faut de la prudence. Et ne s'y faut porter tousiours & par tout de mesme façon. Quelquefois il faut soudainement executer , mesmement s'il y a petit nombre de conjurés , Mais soit en petit ou grand nombre , il ne faut par gehennes & tortures vouloir sçauoir les complices ( si autrement & secrettement l'on les peut sçauoir , & faire mine de ne les sçauoir est bon ) car l'on chercheroit de ce que l'on ne voudroit pas trouver. Il suffit que par la punition d'un petit nombre , les bons subjects soient contenus en leur deuoir , & destournés ceux qui ne sont pas ou pensent n'estre pas decellés. Vouloir tout sçauoir par tortures ; c'est exciter force gens contre soy. Quelquefois faut dilayer la punition , bien faut-il promptement pouruoir à sa seureté , Mais les conjurés peuuent estre tels ou la descouuerte faicte en tel temps , qu'il n'en faut pas faire le semblant , & les vouloir punir sur l'heure , c'est jouer à tout perdre. Le meilleur de tous c'est de preuenir la conjuration , l'eluder & rendre vaine , faignant pour ce coup ne sçauoir les conjurés :

mais

mais faire comme si l'on vouloit pour-  
 uoir à autre chose , comme firent les  
 Carthaginois à Hannon leur capitaine ; *Iustinus*  
*optimum & solum sæpe insidiarum reme-* *l. 21.*  
*dium , si non intelligantur.* Mais qui *Tacit.*  
 plus est quelquefois faut pardonner , si  
 c'est vn grand , à qui le prince & l'estat  
 soyent obligés , duquel les enfans , pa-  
 rens , amis soyent puissans. Que ferez  
 vous ? comment rompre tout cela ?  
 s'il se peut avec seureté , faut pardon-  
 ner , ou au moins addoucir la peine.  
 La clemence en cet endroict est quel-  
 quefois non seulement glorieuse au  
 prince , *nil gloriosius principe impune*  
*læso* ; Mais de tres grande efficace  
 pour la seureté à l'aduenir , destourne  
 les autres de semblable dessein , &  
 faict qu'ils s'en repentent , ou en ont  
 honte , l'exemple en est tresbeau d'Au-  
 guste enuers Cinna.

## V I. Trahison.

**T**rahison est vne conspiration ou en- *Descrip-*  
 treprinse secrette contre vne place *tion.*  
 ou vne troupe ; c'est comme la coniura-  
 tion , vn mal secret , dangereux , diffi-  
 cile à eviter : car souuent le traistre est  
 au milieu & au gyron de la compai-  
 gnée , ou du lieu qu'il veut vendre &  
 liurer. A ce malheureux mestier sont  
 volontiers subjects les avaricieux , es-  
 prits legiers , hypocrites : & ont vo-  
 lontiers cecy , qu'ils font bien sonner la  
*Tom. II.* I fidelité ,

fidelité, la louënt & gardent ambitieusement en petites choses, & par-là se voulant couvrir il se descouurent.

2

C'est la marque pour les cognoistre.

*Aduis & remedes.*

Les aduis y sont presque tous mesmes, qu'en la conjuration, sauf en la punition: laquelle doit estre icy prompte, grieve & irremissible; car ce sont gens mal nés, incorrigibles, trespernicieux au monde, dont ne faut auoir pitié.

### VII. *Es motions populaires.*

Il y en a plusieurs sortes selon la diuersité des causes, personnes, maniere & durée, comme se verra apres: faction, ligue, sedition, tyrannie, guerres ciuiles: mais nous parlerons icy tout simplement & en general de celles qui s'esmeuent à la chaude, comme tumultes subits, & ne durent gueres. Les aduis & remedes sont leur faire parler & remonstrer par quelqu'un, qui soit d'autorité, de vertu & reputation singuliere, eloquent, ayant la grauité & ensemble la grace & l'industrie d'amadouër vn peuple: Car à la presence de tel homme, comme à vn esclair, le peuple se tient coy:

2

*Aduis & remedes.*

*Veluti magno in populo cum saepe coorta est  
Seditio, scivique animis ignobile vulgus,  
Iamque faces & saxa volant, furor arma ministrat.*

*Tum pietate gravem ac meritis, si forte virum quem*

*Conspexere, silent, arrestisque auribus astans*

*Ille regit dictis animos & pectora mulcet.*

Quelquefois le chef mesme y aille : Mais il faut que ce soit avec vn front ouuert , vne forte assurance , ayant l'ame quitte & nette de toute imagination de la mort , & du pis qu'il peut aduenir : car d'y aller avec contenance douteuse & incertaine par flatterie , douce & humble remonstrance , c'est se faire tort & ne rien aduancer. Cecy pratiquoit excellemment Cesar contre les legions mutinées & armés contre luy.

*stetit aggere fulti*

*Cespitis intrepidus vultu , meruitque timeri  
Nil metuens.*

Autant en fit Auguste à ses legions Actiaques , dict Tacite. Il y a donques deux moyens de jouyr & appaiser vn peuple esmeu & furieux. Cestuy-cy qui est meilleur & plus noble , convient au chef s'il y va : mais il y doit bien penser comme a este dict : L'autre plus ordinaire est par flatterie & amadouement , car il ne luy faut pas resister tout ouuertement. Les bestes sauuages ne s'appriuoisent jamais à coups de baston ; dont les belles paroles ny les promesses ne doivent estre espargnées. En ce cas les sages permettent de mentir , comme l'on faict enuers les enfans & les malades. En cela estoit excellent Pericles , qui gaignoit le peuple par les yeux , les oreilles , &



le ventre, c'est-à-dire par jeux, comedies, festins, & puis en faisoit ce qu'il vouloit. Ceste maniere plus basse & seruile, mais necessaire, se doit practiquer par celuy, que le chef enuoye, comme fit Menenius Agrippa à Rome: car s'il pense l'auoir de haute luitte, lors qu'il est hors des gonds de raison, sans rien quitter, comme vouloient Appius, Coriolan, Caton, Phocion, sont contes.

## VIII. Faction &amp; ligue.

*Descrip-  
tion.*

**F**action ou ligue est vn complot & association des uns contre les autres entre les subjects, soit ou entre les grands ou les petits, en grand nombre ou petit. Elle vient quelquesfois des haynes, qui sont entre les particuliers & certaines familles, mais le plus souvent d'ambition, (peste des estats) chacun voulant auoir le premier rang. Celle qui est entre les grands est plus pernicieuse. Il y en a, qui ont voulu dire, qu'elle est aucunement vtile au souverain, & faict le mesme seruice au public, que les riottes des seruiteurs en la maison, disoit Caton. Mais cela ne peut estre vray, sinon aux tyrans, qui craignent que les subjects soyent d'accord, ou bien de petites & legeres querelles d'entre les villes, ou d'entre les Dames de la cour, pour sçauoir force nouuelles: mais non pas des  
des

des factions importantes , qu'il faut estouffer dès leur naissance , & leurs marques , noms , habillemens , soubriquets , qui sont quelquesfois semences de vilains effects , tescmoin le grand embrasement & les grands meurtres advenus en Constantinople pour les couleurs de vers & bleud , sous Justinien ; deffendre les assemblées secrettes , qui peuvent servir à cela. Les aduis sur ce sont , si la faction est entre deux seigneurs ; le Prince taschera par douceur de paroles , ou menaces les accorder , comme fist Alexandre le grand entre Ephestion & Craterus , & Archidamus entre deux de ses amis. S'il ne peut , il leur doibt donner des arbitres non suspects ny passionnés. Le mesme doibt-il faire si la faction est entre plusieurs sujets , ou villes , & communautés. S'il faut que luy mesme parle , il le fera avec conseil , appelé pour euter l'envie , & la hayne des condamnés. Si la faction est entre gens qui sont en fort grand nombre , & qu'elle soit si forte qu'elle ne se puisse appaiser par justice , le Prince y emploiera la force pour l'esteindre du tout : mais il se gardera bien de se monstrier affectionné à l'une plus qu'à l'autre : car à cela y a grand danger , & plusieurs se sont perdus ; & est indigne de sa grandeur , se faire compagnon des vns & ennemy des autres ,

*Zonaras*

2  
*Les aduis  
 & reme-  
 des.*

luy qui est le maistre de tous : & s'il faut venir à punition , il doibt suffire que ce soit des chefs plus apparens.

### IX. Sedition.

*Descrip-  
tion lon-  
gue.*

**S**edition est vn violent mouvement de la multitude contre le Prince , ou le Magistrat : Elle naist & vient d'oppression ou de craincte : car ceux qui ont faict quelque grande faute , craignent la punition ; les autres pensent & craignent qu'on leur vueille courir sus : & tous deux par apprehension du mal se remuent pour prevenir le coup. Aussi naist de trop grande licence , de disette , & necessité , tellement que les gens propres à ce mestier sont les endebtés , & mal accommodés de tout , legers , euentez , & qui craignent la justice. Tous ces gens ne peuvent durer en paix , la paix leur est guerre , ne peuuent dormir qu'au milieu de la sedition , ne sont en franchise que parmy les confusions. Pour mieux conduire leur faict ils conferent ensemble en secret , font de grandes plaintes , vsent de mots ambigus , puis parlent plus ouuertement , & font les zelez à la liberté , & au bien public , au soulagement du peuple , & sous ces beaux pretextes ils sont suyuis de grand nombre. Les aduis & remedes sont , premierement ceux , qui seruent aux esmotions populaires , faire parler à eux , &

<sup>2</sup>  
*Auis &  
remedes.*

& leur remonſtrer par gens propres à cela comm'a eſté dit. 2. Si cela ne profite, il faut s'armer, & fortifier, & pour cela ne proceder contr'eux, mais leur donner loifir & terme de mettre l'eau en leur vin, aux mauuais de ſe repentir, aux bons de ſe reunir. Le temps eſt vn grand medecin meſmement aux peuples plus preſts à ſe mutiner & rebeller, qu'à combattre. *Ferocior plebs ad rebellandum, quam bellandum: tentare magis quam tueri libertatem.* 3. Cependant eſſayer à les eſbranler par eſperance & par crainte; ce ſont les deux moyens, *ſpem offer, metum intende.* 4. Taſcher à les deſunir & rompre leur intelligence. 5. En gagner & attirer par ſoubsmain quelques-uns d'entr'eux par promeſſes & ſecretes recompenſes, dont les vns ſe retirerent d'eux pour venir à vous, les autres demeurent avec eux pour vous y ſeruir, vous aduertiffant de leurs menées & les endormiffant & atiediffant leur chaleur. 6 Attirer & gagner les autres, leur accordans vne partie de ce qu'ils demandent & par belles promeſſes en termes ambigus. Il ſera puis apres ayſé de reuoquer juſtement ce qu'ils auront extorqué injuſtement par ſedition. *Irrita facies, quæ per ſeditionem ex preſſerint,* & laver tout par douceur & clemence. 7. S'ils retournent en ſanté, raiſon & obeiffance, les faut

traitter doucement , & se contenter du chastiment de fort peu des principaux auteurs & bouteux , sans s'enquerir dauantage des complices , mais que tous se sentent en seureté & en grace.

#### X. La tyrannie & rebellion.

*Descrip-  
tion.*

**L**a tyrannie , c'est-à-dire la domination violente contre les loix & coustumes , est souvent cause des grands remuëmens publics , d'où il aduient rebellion , qui est vne esleuation du peuple contre le Prince , à cause de sa tyrannie pour le chasser & debouter de son siege. Et differe de la sedition en ce qu'elle ne veut point recognoistre le Prince pour son Maistre : la sedition ne va pas jusque là , mais elle est mal contente du gouuernement , se plaint & veut vn amandement en iceluy. Or cette tyrannie est exercée par gens mal nez , cruëls , qui aiment les meschans , broüillons , rapporteurs , hayssent & redoubtent les gens de bien & d'honneur , quibus *semper aliena virtus formidolosa , nobilitas , opes , gestique honores pro crimine , ob virtutes certissimum exitium : & non minus ex magna fama quam mala.* Mais ils sont bien punis : car ils sont hays & ennemis de tous : viuent en perpetuelle craincte & apprehension : tout leur est suspect : sont bourrelez & dechirez au dedans en leurs consciences ,



### L I V R E I I I. 605

ces , & en fin perissent de male-mort  
& bien tost , car c'est chose tres-rare  
qu'un vieil Tyran.

Les aduis & remedes en ce cas sont *Aduis  
& reme-  
des ch. 10*  
au long desdviets cy apres en lieu plus  
propre. Les aduis reuiennent à deux,  
empescher à l'entrée le Tyran , qu'il  
ne se rende maistre : estant installé &  
reconnu le souffrir , & luy obeïr. Il  
uaut mieux le tolerer , qu'esmouvoir  
sedition & guerre civile , *pejus , dete-  
riusque tyrannide sive injusto imperio  
bellum civile* , l'on n'y gaigne rien , le  
regimber , ou rebeller , enaigrit , &  
rend encores plus cruels les mauvais  
Princes : *Nihil tam exasperat fervorem  
vulneris , quam ferendi impatientia.* La *Plutarc.*  
modestie & obeïssance les adoucit : car *in Bruto.*  
la douceur du Prince , dit ce grand  
Prince Alexandre , ne consiste pas  
seulement en leur naturel , mais aussi  
au naturel des subjects ; lesquels sou-  
uent par leurs medisances , & mau-  
uais deportemens , irritent & gastent le  
Prince , ou l'empirent , *obsequio miti- Curt.*  
gantur imperia , & contra contumacia *Tacit.*  
*inferiorum lenitatem imperantis dimi-  
nuit : contumaciam cum pernicie , quam  
obsequium cum securitate malunt.*

#### X I. Guerres ciuiles.

Quand l'un de ces susdicts remuë-  
mens publics , esmotions popula- *Descrip-  
tion.*  
res , faction , sedition , rebellion , vient

à se fortifier & durer jusques à prendre vn train & forme ordinaire : c'est vne guerre ciuile : laquelle n'est autre chose qu'une prise & menée d'armes par les sujets , ou entr'eux , & c'est esmotion populaire ou faction & ligue : ou contre le Prince , l'estat , le Magistrat , & c'est sedition ou rebellion. Or il n'y a mal plus miserable , ny plus honteux : c'est vne mer de malheurs. Et vn sage a tres bien dict , que ce n'est pas proprement guerre , mais maladie de l'estat , maladie chaude & frenaisie. Certes qui en est l'autheur , doit estre effacé du nombre des hommes , & chassé des bornes de la nature humaine. Toute sorte de meschanceté s'y trouue , impieté & cruauté entre les parens mesmes , meurtres avec toute impunité , *Occidere palam , ignoscere non nisi fallendo licet , non ætas , non dignitas quemquam protegit , nobilitas cum plebe perit , lateque vagatur ensis.* Toute desloyauté , discipline abolie. *In omne fas , nefasque avidos aut venales non sacro , non prophano abstinentes.* Le petit & inferieur faict du compagnon avec le grand. *Rheni mihi Cæsar in undis dux erat , hic socius. Facinus quos inquinat , æquat.* Lequel n'ose parler , car il est du mestier , encores qu'il ne l'approuue , *Obnoxiiis ducibus & prohibere non ausis.* C'est vne confusion horrible. *Metus ac necessitate huc illuc mutantur.*

Somme

Somme ce n'est que miseres. Mais il n'y a rien si miserable que la victoire. Car quand pour le mieux elle tomberoit entre les mains de celuy , qui a le droit de son costé , elle le rendroit insolent , cruel , & farouche , voire quand il seroit d'un doux naturel , tant ceste guerre intestine acharne & est vn venin , qui consume toute l'humanité. Et n'est en la puissance des chefs de retenir les autres. Il y a deux causes <sup>Ses c.</sup> à considerer des guerres ciuiles. L'une <sup>Ses.</sup> secrette , laquelle comme elle ne se sçait & ne se voit , aussi ne se peut elle empescher , ny remedier : c'est le destin, la volonté de Dieu , qui veut chastier ou du tout renger vn estat. *In se magna ruunt , lætis hunc numina rebus crescendi posuere modum* : L'autre est bien apperceuë par les Sages , & s'y peut bien remedier , si l'on veut , & que ceux à qu'il appartient y mettent la main : C'est la dissolution & generale corruption des mœurs : par laquelle les varneants , & n'ayans que faire veulent remuer , mettre tout en combustion , couvrir leurs playes par les maux de l'estat. Car ils ayment mieux estre accablez de la ruine publique que de la leur particuliere. *Miscere cuncta & privata vulnera reipublicæ malis operire : nam ita se res habet , ut publica ruina quisque malit quam sua proteri & idem passurus minus conspici.* Or les aduis &

*Auis & remedes.* à ce mal de guerre ciuile sont à la finir au plustost, ce qui se faict par deux moyens, accord, ou victoire. Le premier vaut mieux, encores qu'il ne fust pas tel que l'on desire, le temps remediera au reste. Il faut quelquefois se laisser vn peu tromper, pour sortir de guerre ciuile, comm'il est dit d'Antipater, *bellum finire cupienti, opus erat decipi*. La victoire est dangereuse, car il est à craindre que le victorieux en abuse, & ensuyue vne tyrannie. Pour bien s'y porter il se faut defaire de tous les auteurs de troubles, & autres remuëurs & sanguinaires, tant d'une part que d'autre, soit en les enuoyant loin sous quelque beau prétexte & charge; en les diuisant, ou les employant contre l'estranger, & traittant au reste doucement le menu peuple.

XII. *Auis pour les particuliers en toutes les susdictes diuisions publiques.*

*Deux questions.* Voyla plusieurs especes de troubles & diuisions publiques: ausquelles & à chacune d'icelles ont esté donnés auis & remedes pour le regard du Prince; maintenant il en faut donner pour les particuliers. Cecy ne se vuide pas en vn mot: il y a deux questions: l'vne, s'il est loisible à l'homme de bien de prendre party, ou demeurer coy; l'autre en tous les deux cas, c'est à dire estant d'vn party, ou n'en estant point, comment

ment l'on s'ydoibt comporter. Quant *La pre-*  
au premier poinct il se propose pour *miere s'il*  
ceux qui sont libres, & ne sont encores *faut*  
engagés à aucun party : car s'ils y sont *prendre*  
ja engagés, ceste premiere question n'est *party ou*  
pour eux : ils sont renuoyés à la seconde. *se tenir*  
*coy.*  
Je dis cecy à cause que l'on peut bien  
estre d'un party, non par choïs & des-  
sein, voire que l'on n'approuve pas,  
mais parce que l'on s'y trouve tout porté  
& attaché par tresgrandes & puissantes  
liaisons, que l'on ne peut honnestement  
rompre, qui couvrent & excusent assés,  
estant naturelles & æquiuales. Or la  
premiere question a des raisons & ex-  
emples contraires. Il semble d'une part  
que l'homme de bien ne sçauroit mieux  
faire que de se tenir coy, car il ne sçau-  
roit s'immiscer à aucun party sans faillir,  
pource que toutes ces diuisions sont  
illegitimes de soy, & ne peuuent estre  
menées ny subsister sans inhumanité &  
injustice. Et plusieurs gens de bien ont  
abhorré cela, comme respondit Asinius  
Pollio à Auguste, qui le prioit de le  
suyure contre Marc Antoine. D'autre *Velleius*  
part est-il raisonnable de se joindre aux *l. 2.*  
bons & ceux qui ont le droict : Le sage  
Solon l'a ainsi jugé, voire il chastie ru-  
dement celuy qui s'en retire & ne prend  
party. Le professeur de vertu, Caton  
l'a ainsi practiqué ne se contentant de  
tenir vn party, mais y commandant.  
Pour vuidier ce doubte il semble que les  
hommes



hommes illustres, qui ont & charge publique & credit & suffisance en l'estat, peuuent & doiuent se ranger du party qu'ils jugeront le meilleur : car ils ne doyvent abandonner en la tourmente le gouuernail du vaisseau, qu'ils conduisoient en bonace : doivent seruir à leur dignité, pouruoir à la seureté de l'estat ; & les priués ou qui sont moindres, en charge & en suffisance d'estat, s'arrester & se retirer en quelque lieu paisible & asséuré durant la diuision : & tous les deux se comporter, comm'il va estre dict. Au reste pour le choix du party, quelquefois il n'y a point de difficulté : car l'un est si injuste & si malheureux que l'on ne s'y peut mettre avec aucune raison. Mais d'autres fois la difficulté est bien grande, & puis il y a plusieurs choses à penser outre la justice & le droit des parties.

*La 2.  
comment  
se com-  
porter.*

3. Venons à l'autre point qui est du comportement de tous. Or il se vuide en un mot par l'advis & la reigle de moderation, suiuant l'exemple d'Atticus, tant renommé pour sa modestie & prudence en tels orages, tenu tousiours & estimé pour fauoriser le bon party, toutesfois sans s'enuelopper aux armes & sans offense de l'autre party.

*Outrez.  
Moderez.*

1. Parquoy ceux qui sont declarés d'un party s'y doiuent porter non outrez, mais avec moderation, ne s'embesognant point aux affaires, s'ils n'y sont  
tous

tous portez & pressez , & en ce cas s'y porter avec tel ordre & attrempance que l'orage passe sur leur teste sans offence, n'ayant aucune part à ces grands desordres & insolences qui s'y commettent ; mais au rebours les adoucissans, destournans, eludans comm'ils pourront. Ceux qui ne sont declarez ny engagez à aucun party (desquels la condition est plus douce & meilleure ) encores que peut estre au dedans & en affection ils en ont vn , ne doivent demeurer neutres c'est-à-dire ne se soucier de l'issüe & de l'estat des vns ny des autres, demeurant à eux seuls, & comme spectateurs en theatre se paisans des miseres d'autrui. Tels sont odieux à tous & courent en fin grande fortune , comm'il se lit des Thebains en la guerre de Xerxes , & de Iabes Galaad.

*Neutralitas nec amicos parit , nec inimicos tollit.* La neutralité n'est ny belle ny honneste, si ce n'est avec consentement des partis , comme Cesar qui declara de tenir les neutres pour siens , au contraire de Pompée qui les declara ennemis : ou à vn estranger , ou à tel , qui pour sa grandeur & dignité ne s'en doit point mesler , mais plustost estre reclamé arbitre & modérateur de tous : ny aussi , & moins encores inconstans , chancelans , *Inconstans* metis Prothées, plus odieux encores que les neutres , & offensifs à tous. Mais ils doyuent ( demeurans partisans d'affection s'ils veulent , car la pensée & l'affec-  
tion

2

*Neutres**Iud. 21.**Tit. Liv.**Inconstans*

*Com-  
muns.*

*Media-  
teurs.*

tion est toute nostre) estre communs en actions, offensifs à nuls, officieux & gracieux à tous: se complaignans du malheur commun. Tels ne se font point d'ennemis, & ne perdent leurs amis. Ils sont propres à estre mediateurs, & amiables compositeurs, qui sont encores meilleurs que les communs. Ainsi des non-partisans qui sont quatre: deux sont mauvais, les neutres & les inconstans: & deux bons les communs & les mediateurs: mais tousiours l'un plus que l'autre, comme des partisans il y en a deux, les outrés & moderez.

*XIII. Des troubles & divisions privées.*

Aux diuisions priuées l'on peut commodement & loyalement se comporter entre ennemis, si ce n'est une egale affection au moins temperée: ne s'engager tant aux vns, qu'ils puissent requerir tout de nous, & aussi se contenter d'une moyenne mesure de leur grace, ne rapporter que les choses indifferentes ou cogneües, ou qui seruent en commun, ne disant rien à l'un que l'on ne puisse dire à l'autre à son heure, en changeant seulement l'accent & la façon.

De la Iustice en general.

CHAP. V.

*De la Iustice seconde vertu.*

*Y  
Descrip-  
tion.*

Iustice est rendre à chacun ce qui luy appartient, à soy premierement & puis

puis à autrui : & par ainsi elle comprend tous les devoirs & offices d'un chacun ; qui sont doubles , le premier est à soy-mesme , le second à autrui : & sont compris en ce commandement general qui est le sommaire de toute justice. *Tu aymeras ton prochain comme toy mesme* , lequel non seulement met le devoir envers autrui en second lieu , mais il le monte & le regle au patron en devoir & amour envers soy , car comme disent les Hebreux il faut commencer la charité par soy mesme.

Le commencement donc de toute justice, le premier & plus ancien commandement est de la raison sur la sensualité. Auparavant que l'on puisse bien commander aux autres , il faut apprendre à commander à soy-mesme , rendant à la raison la puissance de commander & assubjectissant les appetits & les pliant à l'obeissance. C'est la premiere originelle justice interne , propre , & la plus belle qui soit. Ce commandement de l'esprit sur la partie brutale & sensuelle , de laquelle sourdent les passions , est bien comparé à un escuyer , qui dresse un cheval , pource que se tenant tousiours dedans la selle , il le tourne & manie à sa volonté.

Pour parler de la justice , qui s'exerce au dehors & avec autrui , il faut sçavoir premierement qu'il y a double justice : vne naturelle , vniuerselle , noble

2  
Justice  
premiere & originelle.

3  
Distinction de justice.

ble, philosophique ; l'autre aucunement artificielle, particuliere, politique, faicte & contraincte au besoin des polices & estats. Celle-là est bien mieux reiglée, plus roide, nette & belle, mais elle est hors l'vsage, incommode au monde tel qu'il est, *Veri jus germanæque justitiæ solidam & expressam effigiem nullam tenemus; umbris & imaginibus utimur.* Il n'en est aucunement capable comm'a esté dit. ( Voyés l. 1. c. 4. ) C'est la reigle de Polyclète inflexible, invariable : Ceste-cy est plus lasche & molle, s'accommodant à la foiblesse & necessité humaine & populaire. C'est la reigle Lesbienne & de plomb, qui ploye & se tort, selon qu'il est besoin, & que le temps, les personnes, les affaires, & accidens requierent. Ceste-cy permet au besoin & approuue plusieurs choses, que celle-là rejetteroit & condamneroit du tout. Elle a plusieurs vices legitimes, & plusieurs actions bonnes illegitimes. Ceste-là regarde tout purement la raison, l'honneste : ceste-cy considere fort l'utile, le joignant tant qu'elle peut avec l'honnesteté. De celle-là qui n'est qu'en idée & en theorique n'en faut point parler.

4  
De la  
justice  
vsuelle  
est distin-  
guée.

La justice vsuelle, & qui est en pratique par le monde est premierement double, sçauoir legale astrainte aux termes des loix ; selon laquelle les Magis-  
trats



trats & Iuges ont à proceder : l'autre equitable, laquelle sans assubjectir aux mots de la loy marche plus librement, selon l'exigence des cas, voire quelquefois contre les mots de la loy. Or pour mieux dire, elle meine & reigle la loy selon qu'il faut : dont a dict vn sage, que les loix mesmes & la justice ont besoin d'estre menées & conduictes justement, c'est à dire avec equité. Cettcy est en la main de ceux, qui jugent en souueraineté. Item pour en parler plus particulièrement, il y a double justice; l'vne commutative entre les particuliers, laquelle se meine par proportion Arithmetique; l'autre distributive administrée publiquement par proportion geometrique, elle a deux parties, la recompense, & la peine.

Or toute ceste justice vsuelle & de pratique n'est point vraiment, & parfaitement justice : & l'humaine nature n'en est pas capable non plus que de toute autre chose en sa pureté. Toute justice humaine est meslée avec quelque grain d'injustice, faueur, rigueur, trop, & trop peu : & n'y a point de pure & vraye mediocrité, d'où sont sortis ces mots des anciens, qu'il est force de faire tort en detail, qui veut faire droit en gros : & injustice en petites choses, qui veut faire justice en grandes. Les立法ateurs pour donner cours à la justice commutative, tacitement permettent

N'y a point de vraye justice au monde.

tent de se tromper l'un l'autre , & à certaine mesure , mais qu'il ne passe point la moitié de juste prix : & c'est pource qu'ils ne sçauroient mieux faire. Et en la justice distributive , combien d'innocens pris , & de coupables absous & relaxez & sans la faute des juges , sans conter le trop , ou le trop peu , qui est presque perpetuel en la plus nette justice , la justice s'empesche elle mesmes , & la suffisance humaine ne peut voir ny pouruoir à tout. Voicy entre autres un grand deffaut en la justice distributive de punir seulement , & non salarier , bien que ce soyent les deux parties & les deux mains de la justice : mais selon qu'elle s'exerce communement elle est manchotte & incline toute à la peine. La plus grande faueur que l'on recoiue d'elle , c'est l'indemnité , qui est vne monoye trop courte pour ceux , qui sont mieux que le commun. Mais il y a encores plus ; car soyés deferé & accusé à tort , vous voilà en peine & souffrez beaucoup : en fin vostre innocence cognüe vous en sortés absous de la dernière punition , mais sans reparation de l'affliction , qui vous demeure tousiours. Et l'accusateur moyennant qu'il aye apporté si petite couleur que ce soit ( qui est facile à faire ) s'en va sans punition , tant est escharse la justice au loyer , & recognoissance du bien , & toute au chastiment. Dont est venu ce jargon ,  
que

que faire justice, & estre subiect à justice s'entend tousiours de la peine : Et est aisé qui veut de mettre vn autre en peine, & le reduire en tel estat, qu'il n'en sortira jamais qu'avec perte.

De la justice & du deuoir y a trois parties principales. Car l'homme doit à <sup>6</sup> *Division* trois ; à Dieu , à soy , à son prochain : de *ceste* au dessus de soy , à soy , & à costé : du *matiere.* deuoir enuers Dieu, qui est la pieté & religion, a esté assés dict amplement cy dessus. Il reste donc icy à parler du deuoir enuers soy , & son prochain.

## C H A P. V I.

*De la Iustice & deuoir de l'homme à soy-mesme.*

Cecy est assés compris en tout cest Œuvre ; au premier liure qui enseigne à se cognoistre & toute l'humaine condition ; au second qui enseigne à estre sage, & en donne les aduis & les reigles ; & au reste de ce liure specialement és vertus de force & temperance ; toutesfois comme vn sommaire je mettray icy quelques aduis plus exprés & formels.

I. Le premier & fondamental aduis est de se resoudre à ne viure point par acquit, à l'incertain & à l'aduanture, comme font presque tous, qui semblent se moquer & ne viure pas à bon escient, ne traittent & ne conduisent point

point leur vie serieusement , attentivement , vivent du jour à l'autre , comme il aduiendra. Ils ne goustent , ne possèdent , ny ne iouissent de la vie : mais ils s'en seruent pour faire d'autres choses. Leurs desseins & occupations troublent souvent & nuisent plus à la vie qu'ils n'y seruent. Ces gens icy font tout à bon escient sauf de vivre. Toutes leurs actions & les petites pieces de la vie leur sont serieuses : mais tout le corps de la vie n'est qu'en passant & comme sans y penser : c'est vn presupposé , à quoy ne faut plus penser : ce qui n'est qu'accident leur est principal , & le principal ne leur est qu'accessoire. Ils s'affectionnent & se roidissent à toutes choses , les vns à amasser sciences , honneurs , dignités , richesses ; les autres à prendre leurs plaisirs , chasser , jouer , passer le temps ; les autres à des speculations , fantaisies , inuentions : les autres à manier & traiter affaires : les autres à autres choses : mais à viure ils n'y pensent pas. Ils viuent comme insensiblement estans bandés & pensifs à autres choses. La vie leur est comm'un terme & vn delay pour l'employer à autre chose. Or tout cecy est tres-injuste , c'est vn malheur & trahison à soy-mesme : c'est bien perdre sa vie , & aller contre ce qu'un chacun se doit , qui est de viure serieusement , attentivement ,

uement , & joyeusement , *bene vivere & letari: sibi semper valere & vivere doctus* , afin de bien vivre & bien mourir : c'est la tasche d'un chacun. Il faut mener & conduire sa vie à la façon d'un grand affaire de poids & de consequence & comme vn prix fait , duquel il faut rendre compte exactement & par le menu. C'est nostre grand affaire : aussi tout le reste n'est que baboyes , choses accessoires & superficiaires. Il y en a qui deliberent bien de ce faire , mais c'est quand il ne leur faut plus viure , ressemblent à ceux , qui attendent à vendre & achepter jusques apres que la foire est passée : & puis font des sottises & vaines plainctes. Ne me fera-il jamais loisible de faire ma retraite , & viure à moy , *quam serum est incipere vivere cum desinendum est : quam stulta mortalitatis oblivio ? dum differtur , vita transcurrit*. Voila pourquoy les sages crient de bien mesnager le temps , *tempori parce* ; Que nous n'auons besoin de chose tant que du temps , disoit Zenon , Car la vie est courte , & l'art est long ; non l'art de guarir , mais plustost de viure , qui est la sagesse. A ce premier & capital aduis seruent les suiuians.

2. Apprendre à demourer , se delester & contenter seul , voire se passer de tout le monde , si besoin est , la plus grande chose est de sçauoir estre à soy ,

Voyez l.  
I. c. 36.



foy, la vertu se contente de foy, gagnons sur nous de pouuoir à bon es-  
cient viure seuls, & y viure à nostre  
aise, apprenons à nous passer & nous  
desprendre de toutes les liaisons, qui  
nous attachent à autrui, & que nostre  
contentement despende de nous, sans  
chercher, ny aussi desdaigner ou refu-  
ser les compagnies, voire gayement  
& aller & s'y trouuer, si le besoin  
nostre ou d'autrui le requiert: mais ne  
nous y acoquiner, & y establir nostre  
plaisir, comme aucuns, qui sont com-  
me demy perdus estans seuls. Il faut  
auoir au dedans foy dequoy s'entrete-  
nir & contenter, & *in sinu suo gaudere*.  
Qui a gagné ce poinct, se plaist par  
tout & en toutes choses. Il faut bien  
faire la mine conforme à la compagnie  
& à l'affaire, qui se presente & se  
traicte, & s'accommoder à autrui:  
triste si besoin est, mais au dedans se  
tenir tousiours mesme: Cecy est la  
meditation & consideration, qui est  
l'aliment & la vie d'esprit, *cujus vivere  
est cogitare*. Or par le benefice de  
nature il n'y a occupation, que nous  
facions plus souuent, plus long temps,  
qui soit plus facile, plus naturelle &  
plus nostre: que mediter, entretenir  
ses pensées. Mais elle n'est pas à tout  
de mesme, ains bien diuerse, selon  
que les esprits sont, aux vns c'est fe-  
tardise, oyfuieté languissante, vacance  
&

& disette de toute autre besoigne : mais les grands en font leur principale vacation & plus serieux estude , dont ils ne sont jamais plus embesoignés , ny moins seuls ( comme il est dict de Scipion ) que quand ils sont seuls , & sejourment d'affaires , à l'imitation de Dieu , qui vit , & se paist d'éternelle pensée. C'est la besoigne des dieux (dict Aristote ) de laquelle naist leur beatitude & la nostre.

Or ceste solitaire occupation , & cest entretien joyeux ne doit point <sup>3</sup> *Se cog-* estre en vanité ; moins en chose vi- *noistre &* tieuse ; Mais en l'estude & cognoissance *cultiver.* profonde , & puis diligente culture de soy-mesme : c'est le pris faict , le principal , premier & plus plain ourage de chacun. Il faut tousiours se guetter , taster , sonder , jamais ne s'abandonner , estre tousiours chés soy , se tenir à soy : Et trouuant que plusieurs choses ne vont pas bien , soit par vice & defaut de nature , ou contagion d'autrui , ou accident suruenu , qui nous trouble , faut tout doucement les corriger & y pourvoir. Il faut s'arraisonner soy mesme , se redresser & remettre courageusement , non pas se laisser aller & couler par desdain & nonchalance.

Il faut aussi en euitant toute faineantise & fetardise , qui ne faict qu'en- <sup>4</sup> *Se tenir* roüiller & gaster & l'esprit & le corps , *en exer-* se tenir tousiours en halene : en exer- *cice.*

cice & en office : non toutesfois trop rendu , violent & penible , mais sur tout honneste , vertueux , & serieux : & plustost pour ce faire , se tailler de la besongne , & se proposer des desseins pour s'y occuper joyeusement , conferans avec les honnestes hommes & les bons liures , dispensant bien son temps & non viure tumultuairement & à l'hazard.

5 Mesnager bien & faire son profit  
*Mesnager* de toutes choses qui se presentent , se  
*toutes* font , se disent , s'en faire leçon , se  
*choses.* les appliquer sans en faire bruiet ny semblant.

6 Et pour plus particulariser nous  
*Reigler* sçauons que le deuoir de l'homme en-  
*son esprit* uers soy est en trois , comme il a trois  
*c'est à* parties , à reigler & conduire , l'es-  
*dire son* prit , le corps , & les biens. Pour l'es-  
*juge-* prit , ( le premier & principal , auquel  
*ment.* appartiennent premierement & par preciput les aduis generaux , que nous venons de dire , nous sçauons que tous ses mouuemens reuiennent à deux , penser & desirer : l'entendement & la volonté , ausquels respondent la science & la vertu , les deux ornemens de l'esprit. Quant au premier qui est l'entendement , il le faut preseruer de deux choses aucunement contraires & extremes , sçauoir sottise & folie , c'est-à-dire de vanités & niaiseries d'une part , c'est l'abastardir & le perdre : il  
n'a

n'a pas esté fait pour niaiser, *non ad iocum & lusum genitus, sed ad severitatem potius*, & d'opinions fantasques, absurdes & extrauagantes, d'autre c'est se fallir & villaner. Il le faut paistre & entretenir de choses viles & serieuses, le taindre & abreuuer d'opinions saines, douces, naturelles, & ne faut pas tant estudier à l'esleuer & guinder, à le rendre & roidir, comme à le reigler, ordonner, & policer. L'ordre & la pertinence c'est l'effect de sagesse, & qui donne prix à l'ame, & sur-tout se garder de presumption, opiniastrété: vices familiers à ceux qui ont quelque gaillardise & vigueur d'esprit; plustost se tenir au doute, en suspens, principalement és choses qui recoiuent oppositions & raisons de toutes parts, malaisées à cuire & digérer, c'est vne belle chose, que scauoir bien ignorer, & douter est la plus seure, de laquelle ont fait profession les plus nobles philosophes, voire c'est le principal effect & fruiet de la science.

Pour le regard de la volonté, il faut en toutes choses se reigler & sousmettre à la droite raison, qui est l'office de vertu, non à l'opinion volage, inconstante, fausse ordinairement, moins encores à la passion. Ce sont les trois, qui remuent & regissent nos ames. Mais voicy la difference, le sage se reigle & range, à ce qui est selon na-

ture & raison , regarde au deuoir , tient pour apocryphe , & suspect ce qui est de l'opinion , condamne tout à faict ce qui est de la passion , & pource vit il en paix , chemine tout doucement en toutes choses , n'est point sujet à se repentir , se desdire , changer : car quoy qu'il aduienne , il ne pouuoit mieux faire ny choisir : & puis il ne s'eschauffe point ; car la raison va tout doux. Le fol qui se laisse mener à ces deux , ne faict qu'extravaguer , se gendarmer : jamais ne repose. Il est tousiours à se raduiser , changer , rabbiller , repentir & jamais n'est content : aussi n'appartient-il qu'au sage de l'estre , & qu'à la raison & à la vertu de nous faire , & rendre tels. *Nulla placidior quies nisi quam ratio composuit.* L'homme de bien se doit regenter , respecter , & craindre sa raison & sa conscience , qui est son bon genie , si qu'il ne puisse sans honte broncher en leur presence , *rarum est , ut satis se quisque vereatur.*

Quant au corps , l'on luy doit assistance & conduite. C'est folie de vouloir sequestrer & desprendre ces deux parties principales l'une de l'autre : au rebours il les faut rallier & rejoindre. La nature nous a donné le corps comme instrument neccessaire à la vie : il faut que l'esprit , comme le principal , prenne la tutelle du corps. Il ne le doit



doit pas seruir : ce seroit la plus vile , injuste , honteuse & onereuse seruitude de toutes : mais l'assister , le conseiller , & luy estre comme mary. Il luy doit donc du soin , & non du seruice : il le doit traiter comme seigneur , non comme tyran ; le nourrir , non l'engraisser , luy monstrant qu'il ne vit pas pour luy , mais qu'il ne peut viure icy bas sans luy. C'est adresse à l'ouvrier de sçauoir bien vser , & se seruir de ses outils : Aussi est ce vn grand aduantage à l'homme de se sçauoir bien seruir de son corps , & le rendre instrument propre à exercer la vertu. Au reste le corps se conserue en bon estat par nouriture modérée & exercice bien reiglé. Comment l'esprit doit auoir part & luy faire compagnee aux plaisirs , il a esté dict cydessus , & sera <sup>l. 2. c. 5</sup> encores dict en la vertu de temperance.

Quant aux biens & au deuoir d'un chacun en cest endroiect , il y a plusieurs <sup>9</sup> & diuers offices , sont sciences <sup>Pour les biens.</sup> différentes qu'amasser des biens , conseruer , mesnager , exploitter , & leur donner tour. Tel est sçauant en l'un , qui n'entend rien en l'autre , & n'y est propre. L'aquisition a plus de parties que toutes les autres. L'exploitte est la plus glorieuse & ambitieuse. La conseruation & la garde , qui est propre à la femme , est sombre.

Ce sont deux extremités pareillement

vitieuses , aymer & affectionner les richesses : les hayr & rejeter. L'entends richesse , ce qui est outre & par dessus la necessité & la suffisance. Le sage ne fera ny l'un ny l'autre selon le souhait & priere de Salomon , ny richesse ny pauvreté : mais les tiendra en leur rang les estimant ce qu'elles sont , chose de soy indifferente , matiere de bien & de mal, viles à beaucoup de bonnes choses.

Les maux & miseres , qui sont à l'affectionner & à hayr les biens , ont  
 L. I. c. 23. esté dict cy dessus : voycy maintenant la reigle en la mediocrité , qui est en cinq mots. 1. Les vouloir , mais ne les aymer point , *sapiens non amat divitias , sed mavult.* Tout ainsi que l'homme petit & foible de corps voudroit bien estre plus haut , & plus robuste , mais c'est sans s'en soucier & sans s'en donner peine , cherchant sans passion ce que la nature desire , la fortune ne nous en scauroit prier. 2. Encores beaucoup moins les chercher au despens & dommage d'autrui , ou par arts & moyens lasches & sordides , afin que personne ne nous les pleure , plaigne ou enuye , s'il n'est malicieux. 3. Aduenant & entrants par la porte honneste de devant ne les rebuter ; ains gayement les accepter & recevoir en sa maison non en son cœur ; en sa possession non en son amour , comme n'en estans dignes. 4. Les ayant les employer

employer honnestement & discrettement en bien meritant d'autrui : afin que pour le moins soit autant honnestes leur sortie que leur entrée. 5. S'en allant d'elles mesmes , se desrobans , & se perdans ne s'en contrister , ne s'en allant rien du nostre , *si divitiæ effluxerint : non auferent nisi semetipsas.* Bref celuy ne merite estre accepté de Dieu , & est indigne de son amour & de profession de vertu , qui faict cas des biens de ce monde.

*Aude hospes contemnere opes , & te quoque dignum.*

*Finge Deo.*

#### ADVERTISEMENT.

*De la justice & deuoir de l'homme enuers l'homme.*

Ce deuoir est grand , & a plusieurs parties. Nous en ferons du premier coup deux grandes : En la premiere nous mettrons les deuoirs generaux simples & communs , requis de tous , & vn chacun , enuers tous & vn chacun , soient de cœur , de parole , & de faict ; qui sont amitié , foy , verité , & admonition libre , bienfaict , humanité , liberalité , recognoissance : En la seconde seront les deuoirs speciaux , requis par vne speciale & expresse raison & obligation , entre

certaines & certaines personnes , comme entre les mariés , parens , & enfans , maistres & serviteurs , princes & subjects , magistrats , les grands & puissans & les petits.

## CHAP. VII.

*Premiere partie qui est des deuoirs generaux & communs de tous enuers tous.*

Et premierement

De l'amour ou amitié.

<sup>I</sup>  
*Description d'amitié.*

**A**mitié est vne flamme sacrée , allumée en nos poitrines premiere-  
ment par nature , & a monsté sa premiere ardeur entre le mary & la femme , les parens & les enfans : les freres & sœurs , & puis se refroidissant a esté rallumée par art & inuention des alliances , compagnées , frairies , colleges & communautés. Mais pource qu'en tout cela estant diuisée en plusieurs pieces elle s'offoiblissoit , & qu'elle estoit meslée & destrempée avec d'autres considerations viles , commodés , delectables , pour se roidir & nourrir , plus ardente s'est ramassée toute en soy & r'accourcie plus estroite entre deux vrais amis. Et c'est la parfaicte amitié , qui est d'autant plus chaude & spirituelle , que toute autre , comme le cœur est plus chaud que le foye & le sang des veines.

L'amitié

L'amitié est l'ame & la vie du monde, plus nécessaire, disent les sages, que le feu & l'eau : *amicitia, necessitudo, amici necessarii*, c'est le soleil, le baston, le sel de nostre vie : car sans icelle tout est tenebres : & n'y a aucune joye, soustien ny goust de viure : *Amicus fidelis protectio fortis, medicamentum vitæ & immortalitatis : & qui invenit illum, invenit thesaurum.*

Et ne faut penser que l'amitié ne soit vtile & plaisante qu'en priué, & <sup>3</sup> Combien pour les particuliers : car encores l'est <sup>necessaire</sup> elle plus au public, c'est la vraye mere <sup>au public,</sup> nourrice de la société humaine, conservatrice des estats & polices. Et n'est suspecte ny ne desplaist qu'aux tyrans & aux monstres, non qu'ils ne l'adorent en leur cœur, mais pource qu'ils ne peuvent estre de l'escot : l'amitié seule suffit à conserver ce monde. Et si elle estoit en vigueur par tout, il ne seroit ja besoin de loy, qui n'a esté mise sus que subsidiairement & comme vn second remede au defect de l'amitié ; afin de faire & contraindre par son autorité ce qui deuroit estre librement & volontairement fait par amitié. Mais la loy demoure beaucoup au dessous d'elle. Car l'amitié reigle le cœur, la langue, la main, la volonté & les effects. La loy ne peut pourvoir qu'au dehors. C'est pourquoy Aristote a dict, que les bons législateurs ont eu



plus de soin de l'amitié que de la justice : Et pource que la loy & la justice souvent encores pert son credit , le troisième remede & moindre de tous a esté aux armes & à la force du tout contraire au premier de l'amitié. Voila par degrés les trois moyens du gouvernement politique : Mais l'amitié vaut bien plus que les autres, aussi les seconds & subsidiaires ne valent jamais tant que le premier & principal.

4  
*Distinc-  
tion 1.  
des cau-  
ses.*

Il y a grande diuersité , & distinction d'amitié : celle des anciens en quatre especes , Naturelle , sociale , hospitaliere , venerienne , n'est point suffisante. Nous en pouvons marquer trois ; La premiere est tirée des causes qui l'engendrent , qui sont quatre ; Nature , vertu , profit , plaisir , qui marchent quelquefois toutes en troupe , autrefois deux ou trois , & assés souvent vne seule. Mais la vertu est la plus noble & la plus forte : car elle est spirituelle , & au cœur comme l'amitié : la nature est au sang , le profit en la bourse , le plaisir en quelque partie , & sentiment du corps. Aussi la vertu est plus franche & nette : & sans icelle les autres causes sont chetives , lasches & caduques. Qui ayme pour la vertu ne se lasse point d'aimer , & si l'amitié se rompt , ne se plaint point. Qui ayme pour le profit , si elle rompt , se plaint impudemment , vient en reproche , qu'il

qu'il a tout fait, & a tout perdu. Qui aime pour le plaisir, si la volupté cesse, il se separe, & s'estrange du tout sans se plaindre.

La seconde distinction, qui est pour le regard des personnes, se fait en <sup>5</sup> *Des per-* trois especes, l'une est en droicte ligne *sonnes.* entre superieurs & inferieurs; & est ou naturelle, comme entre parens & enfans, oncles & nepueus; ou legitime comme entre le prince & les subjets; le seigneur & les vassaux, le maistre & les seruiteurs, le docteur & le disciple, le prelat ou gouverneur & le peuple. Or ceste espece n'est point, à proprement parler, amitié, tant à cause de la grande disparité qui est entr'eux, qui empesche la priuauté & familiarité & entiere communication, fruit & effect principal de l'amitié, qu'aussi à cause de l'obligation qui y est, qui fait qu'il y a moins de liberté & de nostre chois & affection. Voila pourquoy on leur donne d'autres noms que d'amitié: Car aux inferieurs on requiert d'eux, honneur, respect, obeïssance, aux superieurs soin & vigilance enuers les inferieurs. La seconde espece d'amité pour le regard des personnes est en ligne couchée & collaterale entre pareils ou presque pareils. Et ceste-cy est encores double, car ou elle est naturelle, comme entre freres, sœurs, cousins; & ceste-cy

est plus amitié que la precedente : car il y a moins de disparité. Mais il y a de l'obligation de nature , laquelle comme d'un costé elle nouë & serre , de l'autre elle relasche. Car à cause des biens & partages & des affaires , il faut quelquefois que les freres & parens se heurtent ; Outre que souuent la correspondance & relation d'humeurs & volontés , qui est l'essence de l'amitié , ne s'y trouue pas ; c'est mon frere , mon parent , mais il est meschant , for : Ou elle est libre & volontaire , comme entre compagnons & amis , qui ne touchent & tiennent de rien que de la seule amitié : & ceste est proprement & vrayement amitié.

2. La troisieme espee touchant les personnes est mixte & comme composée des deux , dont elle est ou doit estre plus forte , c'est la conjugale des mariés : laquelle tient de l'amitié en droicte ligne , à cause de la superiorité du mary & inferiorité de la femme ; & de l'amitié collaterale estant tous deux de compagnées parties jointes ensemble & se costoyants. Dont la femme a esté tirée non de la teste ny des pieds , mais du costé de l'homme. Aussi les mariés par tout & alternativement exercent , & monstrent toutes ces deux amitiés. En public la droicte ; car la femme sage honore & respecte le mary : en priué , la collaterale priuée

priée & familiere. Ceste amitié de mariage est encores d'une autre façon double & composée ; Car elle est spirituelle & corporelle , ce qui n'est pas es autres amitiés , sinon en celle qui est reprouvée par toutes bonnes loix , & par la nature mesmes. L'amitié donc conjugale par ces raisons est grande , forte , & puissante. Il y a toutes fois deux ou trois choses , qui la relaschent & empeschent qu'elle puisse parvenir à perfection d'amitié ; L'une qu'il n'y a que l'entrée du mariage libre , car son progrès & sa durée est toute contraincte , forcée , j'entends aux mariages chrestiens ; Car par tout ailleurs elle est moins contraincte , à cause des diorces qui sont permis : L'autre est la foiblesse & insuffisance de la femme qui ne peut respondre & tenir bon à ceste parfaite conference & communication des pensées & jugemens : son ame n'est pas assés forte & ferme pour fournir & soustenir l'estraincte d'un nœud si durable ; c'est comme nouër une chose forte & grosse avec une mince & desliée. Ceste-cy ne remplissant pas assés , s'eschappe glisse & se dérobe de l'autre. Encores y a-il icy qu'en l'amitié des mariés ils se massent de tant d'autres choses estrangeres , les enfans , les parens d'une part & d'autre , & tant d'autres fusées à demesler , qui troublent souvent & relas-

634 DE LA SAGESSE  
relaschent vne viue affection.

6 La troisieme distinction d'amitié re-  
3. des de- garde la force & intention, ou la foibles-  
grez. se & diminution de l'amitié. Selon cette  
raison il y a double amitié, la commune  
& imparfaicte, qui se peut appeller bien-  
vueillance, familiarité, accointance pri-  
uée: & a vne infinité de degrez, l'une  
plus estroicte, intime, & forte que l'autre:  
& la parfaicte, qui ne se void point,  
& est vn Phœnix au monde, à peine  
est elle bien conceuë par imagination.

7  
Differen- en les despeignant & confrontant en-  
ces de l'a- semble, & recognoissant leurs diffé-  
mitié rences. La commune se peut bastir &  
commune concilier en peu de temps. De la par-  
& par- faicte il est dit, qu'il faut deliberer fort  
faicte. long temps & manger vn muy de sel.

2. La commune s'acquiert, se bastit,  
& se dresse par tant de diuerses occa-  
sions & occurrences vtils, delecta-  
bles; dont vn sage donnoit ces deux  
moyens d'y paruenir, dire choses plai-  
santes, & faire choses vtils; la par-  
faicte par la seule vraye & viue vertu  
reciproquement bien cognuë.

3. La commune peut estre avec &  
entre plusieurs, la parfaicte avec vn  
seul, qui est vn autre soy mesme, &  
ainsi entre deux seulement, qui ne  
font qu'un. Elle s'impliqueroit, & s'em-  
pescheroit entre plusieurs; car si deux  
en mesme temps demandoient estre  
secou-



secourus, s'ils me demandoient offices contraires, si l'un commettoit à mon silence chose, qu'il est expedient à l'autre de sçauoir, quel ordre? Certes la diuision est ennemie de perfection, & vnion sa germaine.

4. La commune reçoit du plus & du moins, des exceptions, restrictions, & modifications, s'eschauffe ou relasche, subiecte à accez & recez, comme la fleur selon la presence ou absence, merites, biensfaits, &c. la parfaite non, tousiours mesme, marchant d'un pas egal, ferme, hautain, & constant.

5. La commune reçoit & a besoin de plusieurs reigles & precautions données par les Sages, dont l'un est d'aymer sans interest de la pieté, verité, vertu, *amicus usque ad aras*. L'autre est d'aymer comme si l'on auoit à hayr, & hayr comme si l'on auoit à aymer, c'est-à dire, tenir tousiours la bride en la main, & ne s'abandonner pas si profusément, que l'on s'en puisse repentir, si l'amitié venoit à se desnouer.

Item d'ayder & secourir au besoin sans estre requis: car l'amy est honteux, & luy couste de demander ce qu'il pense luy estre deu: Item n'estre importun à ses amis, comme ceux qui se plaignent tousiours à la maniere des femmes. Or toutes ces leçons tres-salutaires és amitez ordinaires, n'ont point de lieu en ceste souueraine & parfaite amitié.

Nous

8  
*Description de  
 parfaite  
 amitié.*

Nous ſçaurons encores mieux cecy par la peinture & description de la parfaite amitié, qui eſt vne confuſion de deux ames tres-libre, pleine, & vniuerſelle. Voicy trois mots. 1. Confuſion non ſeulement conjunction, & jointure, comme des choſes ſolides, leſquelles bien attachées, meſlées & nouës ſoyent-elles; ſi peuvent à part elles eſtre ſeparées, & ſe cognoiſſent bien. Les ames en ceſte parfaite amitié ſont tellement plongées & nouées l'vne dedans l'autre, qu'elles ne ſe peuvent plus rauoir, ny ne veulent à la maniere des choſes liquides meſlées enſemble. 2. Tres-libre & baſtie par le pur choix; & pure liberté de la volonté ſans aucune obligation, occaſion ny cauſe eſtrangere, il n'y a rien qui ſoit plus libre & volontaire que l'affection. 3. Vniuerſelle ſans exception aucune de toutes choſes, biens, honneurs, jugemens, penſées, volontez, vie. De ceſte vniuerſelle & ſi pleine confuſion vient que l'vne ne peut preſter ny donner à l'autre, & ny a point entre eux de bienfaict, obligation, recognoiſſance, remerciement & autres pareils deuoirs, qui ſont nourriſſiers des amitez communes mais teſmoignages de diuiſion & difference: tout ainſi comme je ne ſçay point de gré du ſeruice que je me fay; ny l'amitié que je me porte ne croiſt point pour le ſecours

secours que je m'apporte. Et au mariage mesme pour luy donner quelque ressemblance de ceste diuine liaison, bien qu'il demeure bien au dessous : les donations sont deffenduës entre le mary & la femme : & s'il y auoit lieu de se pouuoir donner l'un à l'autre, ce seroit celuy, qui employeroit son amy, & receuroit le bien faict, qui obligeroit son compaignon : car cherchant l'un & l'autre sur tout & avec faim de s'entrebien-faire, celuy, qui en donne l'occasion, & en preste la matiere, est celuy, qui faict le liberal, donnant ce contentement à son amy d'effectuer ce qu'il desire le plus.

De cette parfaicte amitié, & communion, nous auons quelques exemples en l'antiquité. Bloisius prins comme tres grand amy de Tiberius Gracchus ja condamné, & interrogé ce qu'il eust faict pour luy, ayant respondu toutes choses, il luy feut demandé, comment s'il r'eust prié de mettre le feu aux temples, l'eusses-tu faict ? Il respondit que iamais Gracchus n'eust eu telle volonté, mais que quand il l'eust eue il y eust obey : tres hardie, & dangereuse responce. Il pouuoit dire hardiment que Gracchus n'eust jamais eu ceste volonté, c'estoit à luy à en respondre, car comme porte nostre description, l'amy parfaict non seulement sçait & cognoist pleinement la

<sup>9</sup>  
*Exem-  
ples.*

la volonté de son amy , & cela suffit pour en respondre , mais il la tient en sa manche , & la possède entiere-ment. Et ce qu'il adjouste que si Gracchus l'eust voulu , il l'eust fait , ce n'est rien dict , cela n'altere ny n'empire point sa premiere responce , qui est de l'assurance de la volonté de Gracchus. Cecy est des volonteze & jugemens : 2. voyons des biens. Ils estoient trois amis ( ce mot trois heute nos reigles , & faict penser que ce n'estoit encores vne amitié du tout parfaicte ) deux riches , & vn pauvre chargé d'une mere vieille , & d'une fille à marier ; cetuy-cy mourant faict son testament , par lequel il legue à vn de ses amis de nourrir sa mere & l'entretenir : & à l'autre de marier sa fille , & luy donner le plus grand doüaire qu'il pourra : & aduenant que l'un d'eux vienne à deffaillir , il substitue l'autre. Le peuple se moque de ce testament , les heritiers l'acceptent avec grand contentement , & chacun vient à jouyr de son legat , mais estant decedé cinq jours apres celuy qui auoit pris la mere ; l'autre suruiuant & demeurant vniuersel heritier , entretint soigneusement la mere , & dedans peu de jours il maria en mesme jour sa fille propre vnique , & celle qui luy auoit esté leguée , leur despartant par egales parts tout son bien. Les sages selon la peinture susdite ont jugé

jugé, que le premier mourant s'estoit monstre plus amy, plus liberal, faisant ses amis heritiers & leur donnant ce contentement de les employer à son besoin. 3. De la vie, l'histoire est notoire de ces deux amis, dont l'un estant condamné par ce Tyran à mourir à certain jour, & heure, demande ce delay de reste pour aller pourvoir à ses affaires domestiques en baillant caution, le tyran luy ayant accordé à ceste condition, que s'il ne se representoit au temps, sa caution, souffriroit le supplice. Le prisonnier baille son amy, qui entre en prison à cette condition: & le temps estant tenu, & l'amy caution se deliberant de mourir, le condamné ne faillit de se représenter. Dequoy le tyran plus qu'esbahy & deliurant tous les deux, les pria de le vouloir recevoir, & adopter en leur amitié pour tiers.

## CHAP. VIII.

*De la foy, fidelité, perfidie, secret.*

Tous voire les perfides sçauent, & confessent, que la foy est le lien de la société humaine, fondement de toute justice, & que sur tout elle doit estre religieusement obseruée. *Nihil augustinus fide, quæ justitiæ fundamentum Cicero; est, nec ulla res vehementius rempub. continet & vitam. Sanctissimum humani pectoris bonum.*

*Dignité  
de la foy.*

*Cicero;*

*Ante*



*Ante Iovem generata decus divumque hominumque ,*

*Qua sine non tellus pacem , non aequora norunt ,*

*Iustitia consors tacitumque in pectore numen.*

<sup>2</sup>  
*La foy rare.*

*Division de ceste matiere.*

<sup>3</sup>  
*Celuy qui donne la foy.*

Toutesfois le monde est plein de perfides : peu y en a , qui bien & entierement gardent leur foy : ils la rompent en diuerfes façons , & ne le sentent pas. Moyennant qu'ils trouuent quelque pretexte & couleur , ils pensent estre sauués. Les autres estudient & cherchent des cachettes , fuittes , subtrillités : *Quærunt latebras perjurio.* Or pour vider toutes les difficultés , qui sont en cette matiere , & sçauoir au vray comment il s'y faut porter , il y a quatre considerations , auxquelles tout se peut rapporter ; les personnes tant celuy qui donne la foy , que celuy qui la reçoit ; la chose subiecte , donc est question , & la maniere que la foy a esté donnée.

Quand à celuy qui donne la foy , faut qu'il aye puissance de ce faire : s'il est subiect d'autrui , il ne la peut donner , & l'ayant donnée sans congé & approbation de son maistre , est de nul effect , comm'il fut bien monstre au Tribun Saturnin & ses complices , qui sortis du Capitole ( qu'ils auoient pris par rebellion ) sur la foy des Consuls , subiects & officiers de la republique , furent justement tués. Mais tout homme

homme libre & à foy doit tenir sa foy, tant grand soit-il & souverain : voire plus est grand, plus y est il obligé, car plus estoit il libre à la donner. Et est bien dit, qu'autant doit valoir la simple parole du Prince, que le serment d'un priué.

Quant à celui à qui est donnée la foy, qui qu'il soit, il la luy faut garder, & n'y a que deux exceptions, <sup>4</sup> *Celuy qui la reçoit.* qui sont claires, l'une s'il ne l'auoit pas receüe, & ne s'en estoit contenté, c'est-à-dire qui auroit demandé autre caution & assurance. Car la foy comme chose sacrée doit estre receüe tout simplement, autrement ce n'est plus foy ny fiance, demander ostages, donner gardes; prendre caution ou gages avec la foy, c'est chose ridicule. Celuy qui est tenu sous garde d'homme, de muraille, ou de ceps, s'il eschappe & se sauue n'est point en faute. La raison du Romain est bonne. *Vult sibi quisque credi, & habita fides ipsam sibi obligat fidem : fides requirit fiduciam, & relativa sunt.* L'autre si l'ayant acceptée, il la rompoit le premier, *Frangenti fidem fides frangatur eidem : quando tu me non habes pro Senatore, nec ego te pro Consule.* Le perfide ne merite que la foy luy soit gardée par droit de nature, sauf que depuis il y aye eu accord, qui couvrit la perfidie, dont ne seroit plus loisible la venger : hors de  
ces

ces deux cas il la faut garder à quiconque soit, à son sujet, comme sera  
*Chap. 14.* dict. 2. à l'ennemy témoin le beau fait d'Attilius Regulus, la proclamation du Senat Romain, contre tous ceux, qui auoyent esté congediés par Pyrrhus sur leur foy, & Camillus qui ne vouloit pas seulement auoir part ny se seruir de la perfidie d'autrui, renuoyant les enfans des Falisques avec leur maistre. 3. Au voleur & criminel public, témoin le fait de Pompée aux pyrates & brigands, & d'Auguste à Crocotas. 4. Aux ennemis de la religion, à l'exemple de Iosué contre les Gabaonites. Mais il ne la faut bailler à ces deux derniers, voleurs & heretiques, ou apostats, ny la receuoir d'eux : car il ne faut capituler ny traiter sciemment paix & alliance avec telles gens, si ce n'est en extreme necessité, ou pour leur réduction, ou pour vn tres-grand bien public : mais leur estant donnée la faut garder.

5. Quant à la chose subiecte, si elle est  
*Le sub-* injuste ou impossible, l'on en est quitte,  
*ject de la* & estant injuste, c'est bien fait de s'en  
*foy.* despartir, double faute de la garder. Toute autre excuse hors ces deux, n'est point de mise, comme perte, dommage, desplaisir, incommodité, difficulté, comm'ont practiqué souvent les Romains, qui ont reiecté plusieurs auantages grands pour ne rompre leur foy,  
*Linus.* quibus tanta utilitate fides antiquior fuit.

Quant

Quant à la maniere que la foy a esté donnée, c'est où y a plus à douter : car plusieurs pensent, que si elle a esté extorquée ou par force & craincte ; ou par fraude & surprise, l'on n'y est point sujet, pource qu'en tous les deux cas le promettant n'a point eu de volonté, par laquelle il faut juger toutes choses. Les autres au contraire : & de faict Iosué garda sa foy aux Gabaonites, bien qu'extorquée par grande surprise & faux donné à entendre : & feut déclaré depuis qu'il deuoit ainsi faire. Parquoy il semble que l'on peut dire qu'où il y a simple parole & promesse, l'on n'y est point tenu, mais si la foy donnée a esté revestue & autorisée par serment, comme au fait de Iosué, l'on y est tenu pour le respect du nom de Dieu ; mais qu'il est loisible apres en jugement poursuyure reparation de la tromperie, ou violence. La foy donnée avec serment & intervention du nom de Dieu oblige plus que la simple promesse ; & l'enfreindre, qui includ pariure avec la perfidie, est beaucoup pire. Mais penser asseurer la foy par sermens nouveaux & estranges, comme plusieurs font, est superflu entre gens de bien, & inutile, si l'on veut estre desloyal. Le meilleur est de jurer par le Dieu Eternel, vengeur des moqueurs de son nom, & infraçteurs de la foy.

La perfidie & le pariure est plus execrable,

6  
La maniere  
qu'a esté  
donnée  
la foy.

7  
Perfidie

*injure à  
Dieu.*

crable, que l'atheisme. L'Atheiste qui ne croit point de Dieu ne luy fait pas tant d'injures, ne pensant point qu'il y en aye, que celuy qui le sçait, le croit, & le pariure par moquerie. Celuy qui jure pour tromper, se moque euidentement de Dieu, & ne craint que l'homme. C'est moindre mal de mescroire Dieu, que s'en moquer. L'horreur & le déreiglement de la perfidie, & du pariure ne sçauroit estre plus richement depeinct, qu'il a esté par vn ancien disant que c'est donner tesmoignage de mespriser Dieu, & craindre les hommes. Qu'y a il plus monstrueux, que d'estre coïard à l'endroiect des hommes, & braue à l'endroiect de Dieu; Le perfide est apres traistre & ennemy capital de la societé humaine: Car il rompt & destruiect la liaison d'icelle, & tout commerce qui est la parole, laquelle si elle faut, nous ne nous tenons plus.

*Aux  
hommes.*

8 A l'obseruation de la foy appartient  
*Garder le secret.* la garde fidele du secret d'autrui. Or c'est vne importune garde mesmement des grands; qui s'en peut passer fait sagement, mais encores faut il fuir à le sçauoir, comme fist ce Poëte à Lyfimachus. Qui prend en garde le secret d'autrui se met plus en peine qu'il ne pense: car outre le soin qu'il prend sur soy de le bien garder, il s'oblige à se faindre & desaduouër sa pensée, chose qui fauche fort à vn cœur noble & genereux.

Toutes.



Toutesfois qui le prend en garde le doit tenir religieusement : & pour ce faire estre bon secretaire : il le doit estre par nature , & non par art , ny par obligation.

CHAP. IX.

*Verité , & admonition libre.*

L'admonition libre & cordiale est vne <sup>1</sup> tres-salutaire & excellente medeci- *Chose ex-  
cellente.* ne : c'est le meilleur office d'amitié , c'est aimer sainement, que d'entreprendre à blesser & offenser vn peu , pour profiter beaucoup : c'est vn des plus speciaux & plus vtils commandemens Euangeliques ; *Si peccaverit in te frater tuus , corripe illum , &c.*

Tous ont quelquefois besoin de ce remede : mais sur tout ceux qui sont en <sup>2</sup> grande prosperité : car il est tresdifficile d'estre heureux & sage tout ensemble ; Et les Princes qui soustiennent vne vie tant publique, ont à fournir à tant de choses , ne voyent & n'entendent que par les yeux , & les oreilles d'autrui : & tant de choses leur sont celées. Ils ont vn extreme besoin d'estre aduertis, autrement ils courent grande fortune , ou ils sont bien sages.

Ce bon office est rendu de bien peu <sup>3</sup> de gens : il y faut , disent les Sages , *Rare ,  
difficile ,* trois choses ; jugement ou discretion , *dange-  
reux.* liberté courageuse , amitié & fidelité.

Tom. II.

I. Elles

Elles s'affaifonnent ensemble. Peu s'en meslent par crainte de desplaire, ou faute de vraye amitié : & de ceux qui s'en meslent peu le sçauent bien faire. Or s'il est mal fait, comm'vne medecine donnée mal à propos, blesse sans profit, & produict presque le mesme effect avec douleur, que fait la flatterie avec plaisir. Estre loué, & estre repris mal à propos, c'est mesme blesseure, & chose pareillement laide à celui qui le fait. La verité toute noble qu'elle est, si n'a-elle pas ce priuilege d'estre employée à toute heure, & en toute sorte. Vne sainte remonstrance peut bien estre appliquée vitieusement.

4  
Reigles  
de la  
vraye ad-  
moni-  
tion.

Les auis & precautions pour s'y bien gouverner seront ceux-cy, s'entend ou n'y a point grande priuauté, familiarité, confidence, ny d'autorité & puissance : car en ce cas n'y a lieu de garder si soigneusement ces reigles suivantes. 1. Obseruer le lieu & le temps : que ce ne soit en temps ny lieu de feste & de grande joye, ce seroit comme l'on dit troubler toute la feste : ny de tristesse & aduersité, ce seroit lors vn tour d'hostilité, vouloir acheuer du tout, & accabler, c'est lors la saison de secourir & consoler. *Crudelis in re aduersa objurgatio. Damnare est objurgare, cum auxilio est opus.* Le Roy Perseus se voyant ainsi traitté par deux de ses familiers les tua. 2. Non pour toutes fautes indiffe-

indifferemment, non pour les legeres & petites, c'est estre ennuyeux & importun & trop ambitieux repreneur. L'on pourroit dire, il m'en veut, ny pour les grandes & dangereuses, lesquelles l'on sent assez, & l'on s'en crainct d'estre en peine, Il penseroit que l'on le guette. 3. Secrettement & non deuant tesmoins, pour ne luy faire honte, comm'il aduint à vn jeune homme, qui receut si grande honte estant reprins de Pythagoras, qu'il s'en pendit: & Plutarque estime que ce fut pour cela qu'Alexandre tua son amy Clitus, de ce qu'il le reprenoit en compagnie: mais principalement que ce ne soit deuant ceux, desquels l'admonesté requiert estre approuué & estimé comme deuant sa partie en mariage, deuant ses enfans, ses disciples. 4. D'une naïfueté & franchise simple, nonchalante, sans aucun interest particulier, ou esmotion tant petite soit elle: 5. Se comprendre en la faute & vser de termes generaux, nous nous oublions, à quoy pensons-nous? 6. Commencer par loüanges & finir par offres de seruice & secours, cela destrempe fort l'aigreur de la correction, & la faiët avaller plus doucement, telle chose vous sied fort bien, non pas si bien telle & telle. Il y a bien à dire entre celles-là, & celles-cy: l'on ne diroit iamais qu'elles sortent de mesme ouurier. 7. Exprimer la faute par

mots, qui soient au deffous de poids de mesure de la faute. Vous n'y aués pas du tout bien pensé, au lieu de dire vous aués mal faict : ne receués point ceste femme qui vous ruynera, au lieu de dire ne l'appellés point, car vous vous ruynés pour elle : ne disputés point avec tel, au lieu de dire ne luy portés point d'enuie. 8. Apres l'admonition acheuée ne s'en faut aller tout court, mais continuer d'entretenir par autres propos communs & plaisans.

## CHAP. X.

*De la flatterie, menterie, & dissimulation.*

<sup>i</sup>  
*Flatterie  
chose per-  
nicieuse  
& vilai-  
ne.*

**F**latterie est vn poison tresdangereux à tous particuliers, & la presque vni- que cause de la ruine du prince, & de l'estat : est pire que faux tesmoignage, lequel ne corrompt pas le Iuge, mais le trompe seulement, luy faisant donner meschante sentence contre sa volonté & jugement : mais la flatterie corrompt le jugement, enchante l'esprit, & le rend inhabile à plus cognoistre la verité. Et si le Prince est vne fois corrompu de flatterie, il faudra meshuy que tous ceux, qui sont au tour de luy, s'ils se veulent sauuer, soyent flatteurs. C'est vne chose donc autant pernicieuse comme la verité est excellente : car c'est corruption de la verité. C'est aussi vn vilain vice d'ame lasche, basse & belis-  
tresse,

treffe, aussi laid & meschant à l'homme, que l'impudence à la femme. *Vt matrona meretrici disparerit, atque discolor infido scurræ distabit amicus.* Aussi sont comparez les flatteurs aux putains, empoisonneurs, vendeurs d'huyle, questeurs de repeuës franches, aux loups : & dict vn autre sage, qu'il vaudroit mieux tomber entre les corbeaux que flatteurs.

Il y a deux sortes de gens subjects à estre flattés, c'est à dire à qui ne man-<sup>2</sup> quent jamais gens qui leur fournissent *Specialement à deux.* de ceste marchandise, & qui aussi aisément s'y laissent prendre, sçavoir les Princes : chez qui les marchans gagnent credit par là, & les femmes : car il n'y a rien si propre & ordinaire à corrompre la chasteté des femmes, que les paistre & entretenir de leurs loüanges.

La flatterie est tresdifficile à euit<sup>3</sup>er & à s'en garder, non seulement aux femmes à cause de leur foiblesse, & de leur naturel plein de vanité, & amateur de loüange : & aux Princes à cause que *Difficile à eviter & s'en garder.* sont leurs parens, amis, premiers officiers & ceux dont ils ne se peuvent passer, qui font ce mestier, Alexandre ce grand Roy & Philosophe ne s'en peut deffendre : & n'y a aucun des priuez, qui ne fist pis que les Roys s'il estoit assiduëlement essayé & corrompu par ceste canaille de gens comm'ils sont : mais generalement à tous ; d'autant qu'elle est malaisée à descouvrir : car elle est si



*Imite &  
ressemble  
l'amitié,  
mais c'en  
est la pe-  
ste.*

bien fardée & couuerte du visage d'amitié, qu'il est mal-aisé de la discerner. Elle en vsurpe les offices, en a la voix, en porte le nom & le contrefaißt si artificiellement, que vous diriez que c'est elle. Elle estudie d'aggréer & complaire ; elle honore & louë ; elle s'embe-soigne fort, & se remuë pour le bien & seruice, s'accommode aux volontez & humeurs : Quoy plus ; elle entreprend mesme le plus haut & plus propre poinct d'amitié, qui est de monstrier & reprendre librement. Bref le flatteur se veut dire & monstrier superieur en amour, à celui qu'il flatte. Mais au rebours n'y a rien plus contraire à l'amitié, que la mesdisance, l'injure, l'injmitié toute ouuerte : c'est la peste & la poyson de la vraye amitié ; elles sont du tout incompatibles, *non potes me simul amico & adulatore uti*. Meilleurs sont les aigreurs & poinctures de l'amy que les baisers du flatteur. *Meliora vulnera diligentis, quam oscula blandientis*.

4  
*Peincture  
& anti-  
these de  
la flatte-  
rie &  
amitié.*

Parquoy pour ne s'y mesconter, voycy par sa vraye peinture les moyens de la bien recognoistre & remarquer d'avec la vraye amitié. 1. La flatterie est bien tost suyvie de l'intereßt particulier, & en cela se cognoist : l'amy ne cherche point le sien. 2. Le flatteur est changeant & diuers en ses jugemens, comme le miroir & la cire, qui reçoit toutes formes : C'est vn chameleon, vn polypus :

lypus : fainés de louër ou vituperer & hayr , il en fera tout de mesmes , se pliant & accommodant selon qu'il cognoistra estre en l'ame du flatté. L'amy est ferme & constant. 3. Il se porte trop ambitieusement & chaudement en tout ce qu'il faiét , au sceu & veu du flatté , à louër & s'offrir & servir. Il ne tient pas moderation aux actions externes ; & au contraire au dedans il n'a aucune affection , c'est tout au rebours de l'amy : 4. Il cede & donne tousiours le haut bout & la victoire au flatté , & luy applaudit n'ayant autre but , que de plaire , tellement qu'il louë & tout & trop , voire quelquefois à ses despens , se blasmant & humiliant , comme le luiteur , qui se baisse pour mieux atterrer son compagnon. L'amy va rondement , ne se soucie s'il a le premier ou second lieu , & ne regarde pas tant à plaire comme d'estre vtile & profiter , soit il doucement ou rudement ; comme le bon medecin à son malade pour le guerir. 5. Il veut quelquefois vsurper la liberté de l'amy à reprendre : Mais c'est bien à gauche. Car il s'arrestera à de petites & legeres choses , fainant n'en voir & n'en sentir de plus grandes : il fera le rude censeur contre les autres parens , seruiteurs du flatté de ce qu'ils ne font leur deuoir enuers luy : Ou bien faindra d'auoir entendu quelques legeres accusations contre luy , & estre en

grande peine d'en sçauoir la verité de luy meſme : & venant le flatté à les nier , ou s'en excuſer , il prend de là occaſion de le loier plus fort. Ie m'en esbahifſois bien , dira-il , & ne le pouuois croire ? car ie voy le contraire : comment prendriés vous de l'autrui : vous donnés tout le voſtre , & ne vous ſouciés d'en auoir. Or bien ſe ſeruira de reprehention pour dauantage flatter , qu'il n'a pas affés de ſoin de ſoy , n'eſpargne pas affés ſa perſonne ſi requiſe au public , comme fit vn ſenateur à Tybere en plein Senat avec mauuais odeur.

6. Bref i'acheueray par ce mot que l'amy touſiours regarde , ſert , procure , & pouſſe à ce qui eſt de la raiſon , de l'honneſte , & du deuoir , le flatté à ce qui eſt de la paſſion , du plaifir , & qui eſt ja malade en l'ame du flatté. Dont eſt instrument propre à toutes choſes de volupté & de desbauche , & non à ce qui eſt honneſte ou penible & dangereux , il ſemble le ſinge qui n'eſtant propre à aucun ſeruice , comme les autres animaux , pour ſa part il ſert de jouët & de riſée.

5  
*Du men-  
 zir, ſa  
 laideur  
 & ſon  
 domma-  
 ge.*

A la flatterie eſt fort conjoint & alié le mentir , vice vilain ; dont diſoit vn ancien que c'eſtoit aux eſclauſes de mentir , & aux libres de dire verité. Quelle plus grande laſcheté que ſe deſdire de ſa propre ſcience ? Le premier traict de la corruption des mœurs eſt le banniſſement

sement de verité, comme au contraire, dict Pindare, Estre veritable est le commencement de grande vertu : Et pernicious à la societé humaine. Nous ne sommes hommes, & ne nous tenons les vns aux autres, comme a esté dit, si elle nous faut. Certes le silence est plus sociable que le parler faux. Si le mensonge n'auoit qu'un visage comme la verité, encores y auroit-il quelque remede, car nous prendrions pour certain le contraire de ce que dict le menteur : Mais le revers de la verité a cent mille figures, & vn champ indefini. Le bien, c'est à dire la vertu & la verité est fini & certain, comme n'y a qu'une voye au blanc : le mal, c'est à dire le vice, l'erreur & le mensonge est infini & incertain, car mille moyens à se desuoyer du blanc. Certes si l'on cognoissoit l'horreur & le poids du mensonge, l'on le poursuiuroit à fer & à feu. Et ceux qui ont en charge la jeunesse deuroient avec toute instance empescher & combattre la naissance & le progrès de ce vice, & puis de l'opiniaistreté ; & de bonne heure ; car tousiours croissent.

Il y a vne menterie couuerte & desguisée, qui est la faintise & dissimulation ( qualité notable des courtisans, tenue en credit parmy eux comme vertu ) vice d'ame lasche & basse, se desguiser, se cacher sous vn masque, n'oser se monstrier, & se faire voir tel que l'on

L 5 est,

6

De la  
faintise.

est, c'est vne humeur coïarde & seruite.

7  
*Sa diffi-  
culté.*

Or qui faict profession de ce beau mestier, vit en grande peine, c'est vne grande inquietude, que de vouloir paroistre autre que l'on n'est, & auoir l'œil à soy, pour la craincte que l'on a d'estre descouvert. Le soin de cacher son naturel est vne gehenne, estre descouvert vne confusion. Il n'est tel plaisir que viure au naturel, & vaut mieux estre moins estimé, & viure ouuertement, que d'auoir tant de peine à se contrefaire, & tenir couuert: la franchise est chose si belle & si noble.

8  
*Inutilité.*

Mais c'est vn pauvre mestier de ces gens: Car la dissimulation ne se porte gueres loin: Elle est tost descouverte, selon le dire, Que les choses fainctes & violentes ne durent gueres: & le salaire à telles gens est que l'on ne se fie point en eux, ny ne les croit-on, quand ils disent verité: l'on tient pour apocryphe, voire pour pipperie tout ce qui vient d'eux.

9  
*Conseil  
sur ce.*

Or il y a icy lieu de prudence & de mediocrité: Car si le naturel est difforme, vicieux & offensif à autrui, il le faut contraindre, ou pour mieux dire corriger. Il y a differance entre viure franchement, & viure nonchalamment.

2. art. 7.

Item il ne faut tousiours dire tout, c'est sottise: mais ce que l'on diét, faut qu'il soit tel que l'on pense.

10  
*Faintise*

Il y a deux sortes de gens, ausquels  
la



la faintise est excusable , voire aucune- <sup>biensean-</sup>  
ment requise , mais pour diuerſes rai- <sup>te aux</sup>  
ſons , ſçauoir le prince , pour l'vtilité <sup>femmes.</sup>  
publique , pour le bien & repos ſien &  
de l'eſtat , comme a eſté dict cy-deſſus :  
Et les femmes pour la bienſeance , car  
la liberté trop franche & hardie leur eſt  
meſſeante & gauchit à l'impudence. Les  
petits deſguiſemens , faire la petite bou-  
che , les figures & faintiſes , qui ſentent  
à la pudeur & modeſtie , ne trompent  
perſonne , que les ſots , & leur ſient  
fort bien , ſont là au ſiege d'honneur.  
Mais c'eſt choſe qu'il ne faut point eſtre  
en peine de leur apprendre : car l'hy-  
pocriſie eſt comme naturelle en elles.  
Elles y ſont toutes formées , & s'en ſer-  
uent par tout & trop , viſage , veſte-  
ments , paroles , contenance , rire ,  
plourer , & l'exercent non ſeulement  
enuers leur maris viuants , mais enco-  
res apres leur mort. Elles feignent vn  
grand dueil & ſouuent au dedans rient.  
*laſtantius mærent quæ minus dolent.*

## C H A P. I X.

*Du bienſaiçt , obligation , & recognoiſ-  
ſance.*

**L**a ſcience & matiere du bienſaiçt &  
la recognoiſſance de l'obligation ,  
actiue & paſſiue , eſt grande , de grand  
vſage , & fort ſubtile. C'eſt en quoy  
nous faillons le plus : Nous ne ſçauons

ny bien faire, ni le recognoistre. Il semble que la grace tant le merite que la recognoissance soit couruée, & la vengeance ou la mescognoissance soit à gain, tant nous y sommes plus prompts & ardens. *Gratia oneri est, ultio in quæstu habetur; alius injuriæ quam merita descendunt.* Nous parlerons donc icy premierement du merite & bienfaict, où nous comprenons l'humanité, liberalité, aumosne, & leurs contraires, inhumanité, cruauté. Et puis de l'obligation, recognoissance & mescognoissance, ou ingratitude, & vengeance.

Tacit.  
Senec.

1 Dieu, nature, & toute raison nous  
*Exhorta-* conuiënt à bien faire & meriter d'au-  
*tion à* truy; Dieu par son exemple & son na-  
*bienfaire* turel, qui est toute bonté; & ne sçau-  
*par diver-* rions mieux imiter Dieu que par ce  
*ses rai-* moyen, *nulla re propius ad Dei naturam*  
*sons. Ci-* *accedimus, quam beneficentia. Deus est*  
*cero.* *mortalem succurrere mortali;* Nature,  
*Plin.* tesmoin qu'un chacun se delecte à voir  
celuy, à qui il a bienfaict: c'est son  
semblable. *Nihil tam secundum naturam,*  
*quam juuare consortem naturæ.* C'est  
l'œuvre de l'homme de bien & gene-  
reux, de bien faire & meriter d'autrui,  
voire d'en chercher les occasions, *libe-*  
*ralis etiam dandi causas quærit:* Et dict  
on que le bon sang ne peut mentir ny  
faillir au besoin. C'est grandeur de don-  
ner, petitesse de prendre, *Beatius est*  
*dare quam accipere:* Qui donne se faict  
honneur

Ambros.

honneur, se rend maistre du preneur; qui prend se vend: Qui premier, dict quelcun, a inuenté les bien faicts, a forgé des ceps & manottes pour lier & captiuer autrui: Dont plusieurs ont refusé de prendre, pour ne blesser leur liberté, specialemeht de ceux qu'ils ne vouloyent aymer ny recognoistre, comme porte le conseil des sages, ne prendre du meschant, pour ne luy estre tenu. Cesar disoit, qu'il n'arriuoit aucune voix à ses oreilles plus plaisantes, que prieres & demandes: c'est le mot de grandeur, demandes moy: *invoca me in die tribulationis (erua me) & honorificabis me*, C'est aussi le plus noble & honorable vsage de nos moyens, lesquels cependant que les tenons & possedons priuément, portent des noms vils & abjects, maisons, terres, deniers: mais estans mis au jour & employez au secours d'autrui, sont ennoblis de tiltres nouveaux & illustres, bienfaicts, liberalités, magnificences. C'est la meilleure & plus vtile emploitte qui soit: *ars quaestuosissima, optima negotiatio*, par laquelle le principal est bien asseuré, & le profit en est tresgrand. Et à vray dire l'homme n'a rien vraiment sien, que ce qu'il donne, car ce que l'on retient & garde si serré, se gaste, diminué, & eschappe par tant d'accidens & la mort en fin: Mais ce qui est donné, ne se peut deperir ou enuieillir: Donc Marc Antoine

Antoine abbatu de la fortune, & ne luy restant plus que le droict de mourir, s'escria n'auoir plus rien, que ce qu'il auoit donné, *hoc habeo quodcumque dedi*. C'est donc vne tresbelle & noble chose en tout sens, que ceste douce, debonnaire, & prompte volonté de bien faire à tous; comm'au contraire n'y a vice plus vilain & detestable, que la cruauté, & contre Nature, donc aussi est appelée inhumanité. Laquelle vient de cause contraire à celle du bienfaict; sçauoir de coïardise & lascheté, comm'a esté dict.

*Cruauté  
voyés l. 1.  
c. 32.*

<sup>2</sup>  
*Distinction du  
bienfaict.*

Il y a deux façons de bien faire à autrui, en luy profitant & en luy plaisant: par le premier l'on est admiré, estimé; pour le second l'on est aymé, & bien voulu. Le premier est beaucoup meilleur, il regarde la necessité & le besoin, c'est agir en pere, & en vray amy: plus y a doubles bienfaicts, les vns sont devoirs, qui sortent d'obligation, naturelle, ou legitime; les autres sont merites & libres, qui partent d'affection pure. Ceux-cy semblent plus nobles: Toutesfois si ceux-là se font avec attention & affection, bien qu'ils soient deubs, sont excellens.

<sup>3</sup>  
*Le bienfaict interne & externe.*

Le bienfaict & le merite n'est pas proprement ce qui se donne, se voit, se touche; ce n'en est que la matiere grosse, la marque, la monstre; Mais c'est la bonne volonté. Le dehors est quelque-

quelquefois petit , & le dedans est tres-grand ; car ç'a esté avec vne tresgrande faim & affection , jusques à en chercher les occasions , on a donné tant que l'on a peu , & de ce qui faisoit besoin , ou estoit le plus cher , *in beneficio hoc suspiciendum quod alteri dedit , ablaturus sibi , utilitatis suæ oblitus* : Au rebours de don grand , la grace petite ; car c'est à regret , s'il le faict demander & marchander longtemps , & songe s'il le donneroit : c'est de son trop avec parade ; le faict fort valoir ; le donne plus à soy & son ambition , qu'à la necessité & au bien du receuant. Item le dehors peut estre incontinent rauy , esuanouy , le dedans demeure ferme ; la liberté , santé , l'honneur , qui vient d'estre donné peut estre tout à l'instant enleué & emporté par vn autre accident , le bien-faict non obstant demoure entier.

Les aduis pour se conduire au bien-faict seront ceux cy , selon l'instruction <sup>4</sup> *Reigles* des sages. Premièrement à qui ? à tous ? *du bien-faict.* il semble que bien faire aux meschans & indignes , c'est faire tout en vn coup *A qui,* plusieurs fautes , cela donne mauvais nom au donneur , entretient & eschauffe la malice , rend ce qui appartient à la vertu & au merite , comme aussi au vice. Certes les graces libres & fauorables ne sont deuës qu'aux bons & dignes : mais en la necessité & en la generalité , tout est commun. En ces deux cas



cas les meschans & ingrats, y ont part; s'ils sont en necessité; ou bien s'ils sont tellement meslés avec les bons, que les vns n'en puissent auoir sans les autres. Car il vaut mieux bien faire aux indignes, à cause des bons, que d'en priuer les bons à cause des meschans. Ainsi faict Dieu du bien à tous, pleuuant & eslançant ses rayons indifféremment: Mais ses dons speciaux, il ne les donne qu'à ceux qu'il a choisis pour siens; *non est bonum sumere panem filiorum & projicere canibus, multum refert utrum aliquem non excludas an eligas.* Au besoin donc, en l'affliction & necessité, il faut bien faire à tous, *hominibus prodesse natura jubet; ubicunque homini beneficio locus.* Nature & l'humanité nous apprend de regarder, & nous prester à ceux qui nous tendent les bras, & non à ceux qui nous tournent le dos: A ceux plustost à qui nous pouvons faire du bien qu'à ceux qui nous en peuvent faire. C'est generosité se mettre du party battu de la fortune, pour secourir les affligés, & soustraire autant de matiere à l'orgueil & impetuosité du victorieux, comme fist Chelonis fille & femme de Roy, laquelle ayant son pere & son mary mal ensemble, lors que le mary eust le dessus contre son pere, fit la bonne fille suyuant & seruant son pere par tout en ses afflictions: puis venant la chance à tourner, & son pere  
estant

estant le maistre , se tourna du costé de son mary , l'accompagnant en toutes ses trauerses.

En second lieu , il faut bien faire volontiers , & gayement , *non ex tristitia* <sup>2.</sup> *Vol-*  
*aut necessitate , hilarem datorem diligit* <sup>5</sup> *lontiers.*  
*Deus : Bis est gratum , quod opus est , si*  
*uliro offeras* , sans se laisser prier ny presser , autrement ce ne sera point agreable ; *Nemo lubenter debet quod non accepit sed expressit* : Ce qui est accordé à force de prieres est bien cherement vendu ; *non tulit gratis , qui accepit rogans , imo nihil charius emitur ; quam quod precibus.* Celuy qui prie s'humilie , se confesse inferieur , couure son visage de honte , honore grandement celuy qu'il prie : dont disoit Cesar , apres s'estre desfaict de Pompée , qu'il ne prestoit plus volontiers l'oreille , & ne se plaisoit tant en aucune chose , que d'estre prié ; & à ces fins donnoit esperance à tous , voire aux ennemis , qu'ils obtiendroient tout ce qu'ils demanderoient. Les graces sont vestues de robes transparentes & desceintes , libres , non contrainctes.

Tost & promptement , cestuy - cy <sup>6</sup>  
 semble despendre du precedent , les <sup>3.</sup> *Tost.*  
 bienfaicts s'estiment au pris de la volonteé ; Or qui demeure long temps à secourir & donner , semble auoir esté long temps sans le vouloir , *qui tardè fecit , diu noluit.* Comme au rebours la  
 prompti.

promptitude redouble le bienfaict : *bi-  
dat, qui celeriter*. La neutralité & l'amusement qui se faict icy, n'est approuvé de personne que des affronteurs. Il faut vser de diligence en tout cas. Il y a donc icy cinq manieres de proceder, dont les trois sont reprouuées, refuser & tard, c'est double injure : refuser tost, & donner tard, sont presque tout vn ; Et y en a qui s'offenseroient moins de prompt refus : *Minus decipitur, cui negatur celeriter*. C'est donc le bon de donner tost, mais l'excellent est d'anticiper la demande, deuiner la necessité & le desir.

7  
Sans es-  
perance  
de reddi-  
tion.

Sans esperance de reddition, c'est où gist principalement la force & vertu du bienfaict : Si c'est vertu, elle n'est point mercenaire : *tunc est virtus dare beneficia non reductura*. Le bienfaict est moins richement assigné, où y a retrogradation & reflexion : Mais quand il n'y a point de lieu de reuanche, voire l'on ne sçait d'où vient le bien, là le bien faict est justement en son lustre. Si l'on regarde à la pareille, l'on donnera tard, & à peu. Or il vaut beaucoup mieux renoncer à toute pareille, que laisser à bien faire & meriter : cherchant ce payement estranger & accidental, l'on se priue du naturel & vray, qui est la joye & gratification interne d'auoir bien faict. Aussi ne faut-il estre prié deux fois d'une mesme chose : faire injure est de soy vilain & abominable, & n'y faut autre

autre chose pour s'en garder : Aussi bien meriter d'autrui, est beau & noble , & ne faut autre chose pour s'y eschauffer. Et en vn mot , ce n'est pas bien faire , si l'on regarde à la pareille , c'est traffiquer & mettre à profit : *Non est beneficium quod in quæstum mittitur*. Il ne faut pas confondre & mesler des actions tant diuerses : *demus beneficia , non fœneremus*. Tels meritent bien d'estre trompés qui s'y attendent : *dignus est decipi , qui de recipiendo cogitauit , cum daret*. Celle n'est femme de bien , qui pour mieux rappeler & rechauffer , ou par craincte , refuse : *quæ quia non licuit non dedit , ipsa dedit* : Aussi ne merite celui qui faict bien pour le r'auoir. Les graces sont vierges , sans esperance de retour , dict Hesiode.

Bien faire à la façon que desire , & 8.  
 qui vient à gré à celuy qui reçoit , afin 6. *Au desir du receuant.*  
 qu'il cognoisse & sente que c'est vrayement à luy , que l'on l'a faict. Sur quoy est à sçauoir qu'il y a doubles bienfaicts ; les vns sont honorables à celuy qui les reçoit , dont ils se doiuent faire en public : Les autres vtils qui secourent à l'indigence , foiblesse , honte & autre necessité du receuant. Ceux-cy se doiuent faire secrettement , voire s'il est besoin que eeluy seul le sçache qui le reçoit , & s'il sert au receuant d'ignorer d'où le bien uient ( pource que peut-estre il est touché de honte , qui l'empescheroit

pescheroit de prendre , encores qu'il en eust besoin. ) Il est bon & expedient de luy celer , & luy faire couler le bien , & secours par sous-main. C'est assés que le bienfaiteur le sçache , & sa conscience luy serue de tescmoin , qui en vaut mille.

9  
7. *Sans*  
*demerite*  
*aucun.*

Sans lesion ou offence d'autrui , & sans prejudice de la justice : bien faire sans mal faire : donner l'un aux despens de l'autre , c'est sacrifier le fils en la presence du pere , dit le sage.

Et prudemment : l'on est quelques-fois bien empesché à respondre aux demandes & prieres , à les accorder ou refuser. Ceste difficulté vient du mauvais naturel de l'homme , mesmement du demandeur , qui se fasche par trop de souffrir vn refus , tant juste soit-il & tant doux. C'est pourquoy aucuns accordent & promettent tout , tescmoignage de foiblesse , voire ne pouvant , ou qui pis est , ne voulans tenir & remettans à vuidier la difficulté au point de l'exécution , ils se fient que plusieurs choses arriueront qui pourront empescher & troubler l'effect de la promesse , & ainsi deliureront le prometteur de son obligation ; ou bien estant question de tenir , l'on trouvera des excuses & des eschappatoires , & cependant contentent pour l'heure le demandeur. Mais tout cela est reprouvé ; il ne faut accorder ny promettre que ce que l'on peut,



peut, doit, & veut tenir. Et se trouvant entre ces deux dangers de mal promettre, car il est ou injuste, ou indigne & messeant, ou faire vn refus qui irritera & causera quelque sedition ou ruine, l'aduis est de rompre le coup, ou en dilayant la responce, ou bien composant tellement la promesse en termes generaux ou ambigus, qu'elle n'oblige point precisément. Il y a icy de la subtilité & finesse, esloignée de la franchise, mais l'injustice du demandeur en est cause & le merite.

D'un cœur humain & affection cordiale, *homo sum, humani à me nihil alienum puto*; Specialement enuers les affligés, & indigens, c'est ce qu'on appelle misericorde. Ceux qui n'ont ceste affection, *ἀστροφύεσι* & immanes, sont inhumains, & marqués pour n'estre des bons & esleus. Mais c'est d'une forte, ferme & genereuse, & non d'une molle, effeminée, & troublée. C'est vne passion vicieuse & qui peut tomber en meschante ame, de laquelle il est parlé en son lieu; car il y a bonne & mauuaise misericorde. Il faut secourir aux affligés sans s'affliger & adapter à soy le mal d'autrui, ny rien raualler de la justice & dignité, car Dieu dict qu'il ne faut point auoir pitié du pauvre en jugement; ainsi Dieu & les saincts sont dictés misericordieux & pitoyables.

II  
8. D'un  
esprit  
d'humani-  
té.

123  
9. Sans

Sans se jacter, en faire feste ny bruiet, *jactance*,  
c'est

c'est espece de reproche : ces vanteries ostent tant la grace, voire descrient odieux les bienfaicts, *hoc est in odium beneficia perducere*. C'est en ce sens qu'il est dict, que le bienfaiteur doit oublier les bienfaicts.

13  
10. Con-  
tinuer  
sans se  
repentir.

Continuër & par nouveaux bienfaicts confirmer & rajeunir les vieux (cela conuie tout le monde à l'aimer & rechercher son amitié) & jamais ne se repentir des vieux, quoy qu'on sente auoir semé en terre sterile & ingrate, *beneficii tui etiam infelicitas placeat, nusquam hæc vox, vellem non fecisse*. L'ingrat ne faict tort qu'à soy, le bienfaict pour cela n'est pas perdu; c'est vne chose consacrée, qui ne peut estre violée ny estaincte par le vice d'autrui. Et pource qu'un autre est meschant, ne faut pas laisser d'estre bon & de continuër son office : mais qui plus est l'œuvre du noble cœur & genereux, est en continuant à bien faire, rompre & vaincre la malice & ingratitude d'autrui & le remettre en santé; *optimi viri & ingentis animi est tamdiu ferre ingratum, donec feceris gratum : vincit malos pertinax bonitas*.

14  
11 Ny  
reuoquer  
ou trou-  
bler le  
bienfaict.

Sans troubler ou importuner le receuant en sa jouyffance, comme font ceux qui ayant donné vne dignité ou charge à quelqu'un veulent encore apres l'exercer : ou bien luy procurer vn bien, pour puis en tirer tout ce qu'il leur plaira.

plaira. Celuy qui a receu ce bien ne le doit endurer, & pource n'est point ingrat : & le bienfaiteur efface son bien-faict, & cancelle l'obligation. Vn de nos Papes refusant à vn Cardinal, qui le prioit peut estre de chose injuste, & luy alleguant d'estre cause qu'il estoit Pape : respondit bien, laisse moy donc estre Pape, & ne m'oste ce que tu m'as donné.

Après ces reigles & aduis de bien faire, il est à sçauoir qu'il y a des bien-faicts plus receuables & agreables les vns que les autres, & qui sont plus ou moins obligeans : ceux-là sont les mieux venus, qui sortent de main amie, de ceux que l'on est disposé d'aimer sans cette occasion : au contraire il est grief d'estre obligé à celuy, qui ne plaist & auquel on ne veut rien deuoir. Ceux aussi qui viennent de la main de celuy qui y est aucunement obligé ; car il y a de justice, & obligent moins. Ceux qui sont faicts en la necessité & au grand besoin, ceux-cy ont vne grande force, ils font oublier toutes les injures & offenses passées, s'il y en auoit eu ; & obligent fort ; comme au contraire le refus en telle saison est fort injurieux, & faict oublier tous les precedens bien-faicts. Ceux qui se peuuent recognoistre & receuoir la pareille, comme au contraire les autres engendrent hayne : car celuy qui se sent du tout obligé  
sans

<sup>15</sup>  
*Distinction des bienfaits.*

fans pouuoir payer , toutesfois qu'il void son bienfaiteur , il pense voir le tesmoin de son impuissance , ou ingratitude , & luy faict mal au cœur. Il y en a qui plus sont honnestes & gracieux , plus sont poysans au receuant, s'il est homme d'honneur , comme ceux qui lient la conscience , la volonté , car ils serrent bien plus & le font demeurer en cervelle & en crainte de s'oublier & fallir. L'on est bien plus prisonnier sous la parole que sous la clef. Il vaut mieux estre attachés par les liens ciuils & publics , que par la loy d'honnesteté & de conscience ; plustost deux notoires , qu'un. Je me fie en vous , en vostre foy & conscience : cestuy-cy faict plus d'honneur , mais estrainct , serre , sollicite & presse bien plus : & celuy-là l'on s'y porte plus laschement : car l'on se fie que la loy & les attaches externes resueilleront assés , quand il faudra. Où y a de la contraincte , la volonté se relasche : où y a moins de contraincte , la volonté se resserre , *quod me jus cogit , vix à voluntate impetrem.*

16  
*Obliga-* Du bienfaict naist l'obligation , &  
*tion mere* d'elle aussi il en sort & est produit ;  
*& fille du* ainsi est-il l'enfant & le pere , l'effect  
*bienfaict.* & la cause , & y a double obligation  
 actiue & passiue. Les parens , les Prin-  
 ces & superieurs par deuoir de leur  
 charge sont tenus de bienfaire & profi-  
 ter à ceux qui leur sont commis , re-  
 commandez

commandez par la nature , ou par la loy ; & generalement tous ayans moyens enuers tous necessiteux , & affligez , par le commandement de nature. Voyla l'obligation premiere , puis des bien-faits ; soyent ils deubs & emanent de ceste premiere obligation , ou bien libres & purs merites , soit l'obligation seconde & acquise , par laquelle les receuans sont tenus à la recognoissance & remerciement : tout cecy est signifié par Hesiodé , qui a fait les graces , trois en nombre , & s'entretiens par les mains.

La premiere obligation s'acquitte par les bons offices d'un chacun , qui est en quelque charge , lesquels seront tantost discourus en la seconde partie qui est des devoirs particuliers : mais elle s'affermit , & se relasche , & amoindrit accidentalement , par les conditions , & le faict de ceux qui les recoient. Car leurs offenses , ingratitude , & indignitez deschargent aucunement ceux qui sont obligés d'en auoir soin : & semble que l'on en peut presque autant dire de leurs deffauts naturels. L'on peut justement moins aymer son enfant , son cousin , son subject non seulement malitieux & indigne ; mais encores laid , bossu , malheureux , mal né ; Dieu mesmes luy en a rabbatu cela de son pris & estimation naturelle : mais il faut en se refroidissant garder moderation & justice :

17  
Obliga-  
tion pre-  
miere &  
mere.



car cecy ne touche pas le secours de la necessité , & les offices deus par la raison publique , mais l'attention & affection qui est l'interne obligation.

18  
Seconde  
& fidelle  
recog-  
noissance  
recom-  
mandée.  
Voyez  
cecy l. 1.  
c. 8.

Le seconde obligation née des bien-faicts est celle que nous auons à traiter & reigler maintenant : premiere-ment la loy de recognoissance & remerciement est naturelle , tesmoin les bestes , non seulement priuées & domestiques , mais farouches & sauvages , ausquelles se trouvent de notables exemples de recognoissance , comme du Lyon enuers l'esclaue Romain , *officia etiam fera sentiunt*. Secondement c'est acte de vertu , & tesmoignage de bonne ame , dont est plus à estimer que le bienfaict , lequel souuent vient d'abondance , puissance , amour de son propre interest , rarement de la pure vertu , la recognoissance tousiours d'un bon cœur ; dont le bienfaict peut estre plus desirable , mais la recognoissance plus louable. Tiercement c'est vne chose aysée voire plaisante , & qui est en la main d'un chacun. Il n'y a rien si aysé que d'agir selon nature , rien si plaisant que de s'acquitter & demeurer libre.

Par tout cecy est aysé à voir combien est lasche & vilain vice la mes-  
cognoissance & ingratitude , desplaisant & odieux à tous , *Dixeris maledicta cuncta cum ingratum hominem dixeris :*

xeris : Contre nature , dont Platon parlant de son disciple Aristote , l'appelloit l'ingrat mulet : elle est aussi sans excuse , & ne peut venir que d'une meschante nature , *grave vitium , intolerabile quod dissociat homines*. La vengeance qui suit l'injure , comme la mesconnoissance le bienfaict , est bien plus forte & pressante ( car l'injure presse plus que le bienfaict , *altius injuriæ quam merita descendunt* ) c'est une tres-violente passion , mais non pas de beaucoup pres si vilain & difforme vice , que l'ingratitude : c'est comme des maux , qu'il y a , qui ne sont point dangereux : mais sont plus douloureux & pressants que les mortels : en la vengeance y a quelque espece de justice , & ne s'en cache l'on point , en l'ingratitude n'y a que toute poltronerie & honte.

La recognoissance pour estre telle qu'il faut , doibt auoir ces conditions : <sup>18</sup> *Reigles* premierement receuoir gracieusement de la re- le bienfaict avec visage & parole aimable & riant : *qui grate beneficium sance. accepit , primam ejus pensionem solvit* : Secondement ne l'oublier jamais , *Ingratissimus omnium qui oblitus , nusquam enim gratus fieri potest , cui totum beneficium elapsum est*. Le tiers office est le publier : *ingenui pudoris est fateri per quos profecerimus , & hæc quasi merces authoris*. Comme on a trouvé le cœur *Idem. Plin.*

& le main d'autrui ouverte à bien faire , auffi faut-il auoir la bouche ouverte à le prescher ; & afin que la memoire en soit plus ferme & solemnelle, nommer le bienfaict & le present du nom du bienfaiteur. Le quatriesme est à rendre avec ces quatre mots d'aduis. Que ce ne soit tout promptement , ny trop curieusement , cela a mauvais odeur , & semble que l'on ne veuille rien deuoir , mais payer le bienfaict : c'est auffi donner occasion au bienfaict de penser , que son bienfaict n'a pas esté bien receu : se monstrier trop ambitieux & soigneux de rendre , c'est encourir soupçon d'ingratitude. Il faut donc que ce soit quelque temps apres , & non fort long , afin de ne laisser vieillir le present : ( les graces sont peinctes jeunes ) & avec belle occasion , laquelle s'offre de soy même , ou bien estudiée sans esclat , & sans bruiet. 2. Que ce soit avec vsure & surpasse le bien-faict , comme la bonne terre , *ingratus est , qui beneficium reddit sine usura* , ou à tout le moins l'egale avec toute demonstration , que l'on estoit obligé à mieux , & que cecy n'est pas pour satisfaire à l'obligation , mais pour monstrier qu'on se recognoist obligé. 3. Que ce soit tresvolontiers & de bon cœur. *Ingratus est qui metu gratus est.* Si ainsi il a esté donné , *eodem animo beneficium debetur , quo datur : errat si quis*

*quis beneficium libentius accipit quam reddit.* 4. Si l'impuissance y est de le rendre par effect, au moins la volonté y doit estre, qui est la premiere & principale partie, & comme l'ame tant du bienfaict que de la recognoissance : elle n'a point de tesmoin que soy-mesme : & faut recognoistre non seulement le bien receu, mais encores celuy qui a esté offert, & qui pouvoit estre receu : c'est-à-dire, la volonté du bienfaiteur, qui est, comm'a esté dict, le principal.

*Seconde partie, qui est des devoirs speciaux de certains à certains par certaine & speciale obligation.*

## P R E F A C E.

Ayant à parler des devoirs speciaux & particuliers differens, selon la diversité des personnes & de leurs estats, soyent inegaux, comme superieurs & inferieurs, ou egaux, nous commencerons par les mariez : qui sont mixtes, & tiennent de tous les deux, equalité & inegalité. Aussi faut-il premierement parler de la justice & des devoirs priuez, & domestiques, avant que des publics, car ils precedent ; comme les familles & maisons sont premieres, que les republiques, dont la justice priuée qui se rend en la famille, est l'image, la source & le modelle de la republique. Or ces devoirs

*privez & domestiques sont trois, sçavoir entre le mary, & la femme, les parens & les enfans, les maistres & seruiteurs. Voyla toutes les parties d'une maison & famille, laquelle prend son fondement du mary & de la femme qui en sont les maistres & auteurs. Parquoy premiere-ment des mariez.*

### CHAP. XIII.

#### *Devoir des mariez.*

*Devoirs  
communs*

*L. I. c. 42.*

*c. 42.*

*2  
Particu-  
liers du  
mary.*

**S**elon les deux considerations diuer-  
ses, qui sont au mariage, comme a  
esté dict, sçavoir equalité, & inequa-  
lité, aussi sont de deux sortes les de-  
voirs & offices des mariez, les uns mê-  
mes & communs à tous deux égale-  
ment reciproques & de pareille obli-  
gation, encores que selon l'usage du  
monde ne soyent de pareille peine,  
reproche, inconuenient: sçavoir vne  
entiere loyauté, fidelité, communauté,  
& communication de toutes. Puis vn  
soin, & autorité sur la famille &  
tout le bien de la maison. De cecy  
plus au long au liure premier.

Les autres sont particuliers & diffé-  
rens selon l'inequalité, qui est entr'eux,  
car ceux du mary sont: 1. Instruire sa  
femme, l'enseigner avec douceur de  
toute chose, qui est de son devoir, hon-  
neur & bien, & dont elle est capable. 2.  
La nourrir, soit qu'elle ayt apporté  
dotiaire



doüaire on non : 3. La vestir : 4. Cou-  
 cher avec elle : 5. L'aymer & la def-  
 fendre : les deux extremitez sont laides  
 & vitieuses , les tenir subiectes comme  
 seruantes & assubjectir à elles comme  
 maistresses. Voyla les principaux. Ceux-  
 cy viennent apres , la penser malade ,  
 la deliurer captive , l'enseuelir morte ,  
 la nourrir demeurant vefue , & les en-  
 fans qu'il a eu d'elle par prouision testa-  
 mentaire.

Les deuoirs de la femme sont rendre <sup>3</sup>  
 honneur , reuerence & respect à son *De la*  
 mary , comme à son maistre & bon *femme.*  
 seigneur ; ainsi ont appellé leurs maris  
 les sages femmes , & le mot hebreu  
*Baal* signifie tous les deux mary & sei-  
 gneur. Celle qui s'aquitte de cè deuoir ,  
 fait plus pour soy & son honneur , que  
 pour son mary : & faisant autrement  
 ne fait tort qu'à elle. 2. Obeïssance en  
 toutes choses justes & licites , s'accom-  
 modant & se ployant aux mœurs &  
 humeurs de son mary , comme le bon  
 miroir , qui represente fidelement la  
 face , n'ayant aucun dessein , amour ,  
 pensément particulier : mais comme  
 les dimensions & accidens , qui n'ont  
 aucune action ou mouvement propre ,  
 & ne se remuënt qu'avec le corps , elles  
 se tiennent en tout & par tout au ma-  
 ry. 3. Seruice , comme luy appareiller  
 par soy au par autrui ses viures , luy la-  
 uer les pieds. 4. Garder la maison , dont

est comparée à la tortuë ; & est peinte ayant les pieds nuds , & principalement le mary absent. Car esloignée du mary elle doibt estre comme inuisible , & au rebours de la Lune ne paroistre point , & pres de son Soleil paroistre : 5. De-  
meurer en silence & ne parler qu'avec son mary ou pour son mari : & pource que c'est chose rare & difficile , que la femme silencieuse , elle est dictée vn don

*Eccl. 26.* de Dieu precieux: 6. Vaquer & estudier à la mesnagerie , c'est la plus vile & honorable science & occupation de la femme , c'est sa maistresse qualité , & qu'on doibt en mariage chercher principalement en fortune ; c'est le seul doüaire , qui sert à ruiner , ou à fau-  
uer les maisons , mais elle est rare. Il y en a d'auaricieuses , mais de mesnageres peu. Or il y a bien à dire des deux. *De la mesnagerie tost apres à part.*

4  
*Auis sur  
l'accoin-  
tance  
priuée  
des ma-  
riez.*

En l'accointance & vsage de mariage il faut de la moderation , c'est vne religieuse & deuote liaison : voyla pour-  
quoy le plaisir qu'on en tire doibt estre meslé à quelque seuerité ; vne volupté prudente & consciencieuse. Il faut toucher sa femme seuerement & pour l'honnesteté , comme dict est , & de peur comme dict Aristote , qu'en la chatoüillant trop lasciuement , le plaisir ne la face sortir hors des gonds de raison : & pour la santé : car le plaisir  
trop

trop chaud & assidu altere la semence ,  
 & empesche la generation. Afin d'autre  
 part qu'elle ne soit trop languissante ,  
 morfonduë , & sterile , il s'y faut pre-  
 senter rarement. Solon l'a taillé à trois *Plutarc.*  
 fois le mois , mais il ne s'y peut donner *in Solone*  
 loy , ny reigle certaine.

La doctrine de la mesnagerie suit  
 volontiets , & est annexée au Mariage.

## CHAP. XIII.

*Mesnagerie.*

**L**a mesnagerie est vne belle , juste &  
 utile occupation. C'est chose heu-  
 reuse , dict Platon , de faire ses affaires  
 particuliers sans injustice. Il n'y a rien  
 si beau qu'un mesnage bien reiglé , bien  
 paisible.

C'est vne occupation qui n'est pas  
 difficile : qui sera capable d'autre cho-  
 se , le sera de celle-là : mais ell'est em-  
 peschante , penible , espineuse , à cause  
 d'un si grand nombre d'affaires : les-  
 quels bien qu'ils soyent petits & me-  
 nus , toutesfois pource qu'ils sont  
 drus , espais , & frequens , faschent &  
 ennuyent. Les espines domestiques pi-  
 quent , pource qu'elles sont ordinai-  
 res ; mais si elles viennent des person-  
 nes principales de la famille , elles  
 rongent , ulcerent , & sont irreme-  
 diables.

Avoir à qui se fier , & sur qui se re-

M 5    poser ,

poser , c'est vn grand seiour & moyen propre pour viure à son aise : il le faut choisir loyal & entier , comme l'on peut , & puis l'obliger à bien faire par vne grande confiance : *habita fides ipsam obligat fidem : multi fallere docuerunt , dum timent falli ; & aliis jus peccandi , suspicando dederunt.*

Les preceptes & aduis de mesnagerie principaux sont ceux-cy : 1. Acheter & despendre toutes choses en temps & saison , elles sont meilleures & à meilleur pris : 2. Garder que les choses qui sont en la maison ne se gastent & perissent , ou se perdent & s'emportent. Cecy est principalement à la femme : à laquelle Aristote donne par preciput cette autorité & ce soin. 3. Pourvoir premierement & principalement à ces trois , necessité , netteré , ordre : & puis s'il y a moyen , l'on aduifera à ces trois autres ( mais les Sages ne s'en donneront pas grand peine : *non ampliter sed munditer convivium : plus salis quam sumptus* ) Abondance , pompe & parade , exquise & riche façon. Le contraire se pratique souvent aux bonnes maisons , où y aura liets garnis de soye , pourfilés d'or , & n'y aura qu'une couverture simple en hyuer , sans aucune commodité de ce qui est le plus necessaire. Ainsi de tout le reste.

Reigler sa despenſe ; ce qui faict en ostant le superflu , sans faillir à la necessité ,

cessité, deuoir & bienfiance: vn ducat en la bource faict plus d'honneur, que dix mal despendus, disoit quelcun. Puis, mais c'est l'industrie & la suffisance, faire mesme despence à moindre frais, & sur tout ne despendre jamais sur le gain aduenir & esperé.

Auoir le soin & l'œil sur tout: la vigilance & presence du maistre, dict le prouerbe, engraisse le cheual & la terre. Mais pour le moins le maistre & la maistresse doyuent celer leur ignorance & insuffisance aux affaires de la maison, & encores plus leur nonchalance, faisant mine de s'y entendre & d'y penser: car si les officiers & valets croient que l'on ne s'en soucie, ils en feront de belles.

## C H A P. X I V.

*Deuoir des parens, & enfans.*

**L**e deuoir & obligation des parens & enfans est reciproque & reciproquement naturelle: si celle des enfans est plus estroicte, celle des parens est plus ancienne, estans les parens premiers auteurs & la cause, & plus importante au public: car pour le peupler & garnir de gens de bien & bons citoyens, est necessaire la culture, & bonne nourriture de la jeunesse, qui est la semence de la republique. Et ne vient point tant de mal au public de



l'ingratitude des enfans enuers leurs parens , comme de la nonchalance des parens en l'instruction des enfans : dont avec grande raison en Lacedemone , & autres bonnes polices , y auoit punition & amande contre les parens , quand leurs enfans estoient mal complexionnez. Et disoit Platon , qu'il ne sçauoit point , en quoy l'homme deuit apporter plus de soin & de diligence , qu'à faire vn bon fils. Et Crates s'escrioit en colere , à quel propos tant de soin d'amasser des biens , & ne se soucier à qui les laisser ? C'est comme se soucier du soulier & non de son pied. Pourquoy des biens à vn qui n'est pas sage , & n'en sçait vser ? Comme vne belle & riche selle sur vn mauvais cheual. Les parens sont donc doublement obligés à ce deuoir , & pource que ce sont leurs enfans , & pource que ce sont les plantes tendres & l'esperance de la republique : c'est cultiuer sa terre , & celle du public ensemble.

<sup>2</sup>  
*Division  
del'office  
des pa-  
rens.*

Or c'est office a quatre parties successiues , selon les quatre biens , que l'enfant doibt recevoir successiument de ses parens , la vie , la nourriture , l'instruction , la communication. La premiere regarde le temps , que l'enfant est au ventre jusques à la sortie inclusiuement ; la seconde le temps de l'enfance au berceau , jusques à ce qu'il sçache marcher & parler ; la tierce  
toute

route la jeunesse ; ceste partie sera plus au long & serieusement traitée ; la quatriesme est de leur affection , communication , & comportement enuers leurs enfans ja hommes faicts ; touchant les biens , pensées , desseins.

La premiere qui regarde la genera-<sup>3</sup>  
tion & portée au ventre n'est pas esti- *Premiere*  
mée & obseruée avec telle diligence *partie ,*  
qu'elle doit , combien qu'elle aye au- *l'office*  
tant ou plus de part au bien & mal des *des pa-*  
enfans , tant de leurs corps que de *rens.*  
leurs esprits ; que l'education & instruction apres qu'ils sont nez & grandelets. C'est elle qui donne la subsistance , la trempe , le temperament , le naturel ; l'autre est artificielle & acquise , & s'il se commet faute en cette premiere partie , la seconde , ny la troisieme ne la reparera pas , non plus que la faute en la premiere concoction de l'estomac ne se rabilie pas en la seconde , ny troisieme. Nos hommes vont à l'estourdie à cest accouplage , poussés par la seule volonté & enuie de se descharger de ce qui les chatoüille & les presse : s'il en aduient conception , c'est rencontre , c'est cas fortuit : personne n'y va d'aguet , & avec telle deliberation & disposition precedente , comm'il faut & que nature requiert. Puisque donc les hommes se font à l'aduanture & à l'hazard , ce n'est merueilles si tant rarement ils'en trouue de beaux ,

beaux , bons , sains , sages & bien faicts. Voicy donc bien brefuement selon la Philosophie , les aduis particuliers sur ceste premiere partie , c'est-à-dire , pour faire des enfans masles , sains , sages & aduisez : car ce qui sert à l'une de ces choses , sert aux autres.

1. L'homme s'accouplera de femme , qui ne soit de vile , vilaine & lasche condition , ny de mauuaise & vitieuse composition corporelle : 2. s'abstiendra de ceste action & copulation sept ou huit jours 3. durant lesquels se nourrissant de bonnes viandes plus chaudes & seiches qu'autrement , & qui se cuisent bien en l'estomach : 4. face exercice peu plus que mediocre. Tout cecy tend à ce que la semence soit bien cuicte & assaisonnée , chaude & seche , propre à vn temperament masle , sain & sage. Les faineants , lascifs , grands mangeurs , qui pource mal cuisent , ne font que filles ou hommes effeminés & lasches ( comme raconte Hippocrates des Scythes ) 5. & s'approche de sa partie aduertie d'en faire tout de mesmes , long temps apres le repas : c'est-à-dire le ventre vuide & à jeun ( car le ventre plein ne faict rien qui vaille , pour l'esprit ny pour le corps ) dont Diogenes reprocha à vn jeune homme debauché , que son pere l'auoir planté estant yure : Et la loy des Carthaginois est louée de Platon , qui enjoinct s'ab-

tenir

### L I V R E I I I. 683

tenir de vin le jour qu'on s'approche de sa femme ) 6. & loin des mois de la femme , six ou sept jours deuant & autant ou plus apres. 7. Et sur le point de la conception & retention des semences , elle se tournant & ramassant du costé droict se tienne à recoy quelque temps. 8 Lequel reiglement touchant les viandes & l'exercice se doibt continuer par la mere durant le temps de la portée.

Pour venir au second point de cest office , apres la naissance de l'enfant , <sup>4</sup> ces quatre points s'observeront. 1. <sup>2. partie</sup> de l'office L'enfant sera lauë d'eau chaude & sa- <sup>des pa-</sup> lée , pour rendre ensemble souples & <sup>rens.</sup> fermes les membres , assuyer & desse- <sup>Esec. 6.</sup> cher la chair & le cerueau , affermir les nerfs , coustume tres-bonne d'orient & des Iuifs. 2 La nourrisse si elle est à choisir , soit jeune , de temperament le moins froid & humide qui se pourra , nourrie à la peine , à coucher dur , manger peu , endurcie au froid & au chaud. J'ay dict si elle est à choisir : car selon raison & tous les Sages , ce doibt estre la mere ; dont ils crient fort contre elle , quand elle ne prend cette charge y estant conuée & comme obligée par nature , qui luy appreste à ces fins le laiët aux mammelles , par l'exemple des bestes , par l'amour & jalousie , qu'elle doibt auoir de ses petits , qui reçoient vn tresgrand dom-  
mage

mage au changement de l'aliment ja accoustumé en vn estranger , & peut estre tres mauuais , & d'un temperament tout contraire au premier : dont elles ne sont meres qu'à demy. *Quod est hoc contra naturam imperfectum , ac dimidiatum matris genus peperisse , & statim à se abiecisse , aluisse in utero sanguine suo nescio quid quod non videret : non alere autem nunc suo lacte , quod videat jam viventem , jam hominem , jam matris officia implorantem.* 3 La nourriture outre la mammelle soit laiët de cheure , ou plustost beurre , plus subtile & aëree partie du laiët , cuit avec miel & vn peu de sel. Ce sont choses trespropres pour le corps , & pour l'esprit par l'aduis de tous les Sages & grands Medecins Grecs & Hebreux. *Butyrum & mel comedet , ut sciat reprobare malum , & eligere bonum.* La qualité du laiët ou beurre est fort temperée & de bonne nourriture , la siccité du miel , & du sel consomme l'humidité trop grande du cerueau & le dispose à la sagesse. 4. L'enfant soit peu à peu accoustumé & endurcy à l'air , au chaud , & au froid , & ne faut craindre en cela , veu qu'en Septentrion ils lauent bien leurs enfans sortans du ventre de la mere en eau froide , & ne s'en trouuent pas mal.

Les deux premieres parties de l'office des parens ont esté bien tost expediees :

par

*Aul. Gel.*  
*l. 12. c. 1.*

*Galen.*  
*multis*  
*locis.*

*Homer.*

*10. Iliad*

*Esai. 7.*



par où il apparait , que ceux ne sont vrais peres , qui n'apportent le soin , l'affection , & la diligence à ces choses susdictes : qui sont cause , ou occasion par nonchalance , ou autrement de la mort ou auortement de leurs enfans , qui les exposent estans nés , dont ils sont priués par les loix de la puissance paternelle. Et les enfans à la honte des parens demeurent esclaves de ceux , qui les enleuent & nourrissent , qui n'ont soin de les esleuer & preseruer de feu , de l'eau , & de tout encombre.

La troisieme partie , qui est de l'ins-  
truction , sera plus serieusement trait-  
tée. Si tost que cest enfant marchant  
& parlant commencera à remuer son  
ame avec le corps , & que les facultés  
d'icelle s'ouuriront & desueloperont ,  
la memoire , l'imagination , la ratioci-  
nation , qui sera à quatre ou cinq ans ,  
il faut auoir vn grand soin & attention  
à la bien former : car ceste premiere  
teincture & liqueur , de laquelle sera  
embuë cette ame , aura vne tres grande  
puissance. Il ne se peut dire combien  
peut ceste premiere impression & for-  
mation de la jeunesse , jusques à vaincre  
la nature mesme : Nourriture dict on  
passé Nature , Lycurgue le fit voir à  
tout le monde par deux petits chiens  
de mesme ventrée , mais diuersement  
nourris , produicts en public : ausquels  
ayant présenté des soupes , & vn petit  
lieure ,

6  
3. Partie  
de l'office  
des pa-  
rens. Ins-  
truction  
combien  
impor-  
tante.

lieure , le nourry mollement en la maison s'arresta à la soupe , & le nourry à la chassé quittant la soupe courut apres le lieure. La force de ceste instruction vient de ce , qu'elle y entre facilement & difficilement sort. Car y entrant la premiere y prend telle place & creance , que l'on veut , n'y en ayant point d'autre precedente , qui la luy conteste ou dispute. Ceste ame donc toute neufue & blanche , tendre & molle reçoit fort aisément le ply & l'impression , que l'on luy veut donner , & puis ne le perd aisément.

*Quint.  
Senec.*

7

Or ce n'est pas petite besogne , que ceste-cy , & ose l'on dire la plus difficile & importante , qui soit. Qui ne voit qu'en vn estat tout despend de là ? Toutesfois ( & c'est la plus notable , pernicieuse , fascheuse & deplorable faute , qui soit en nos polices remarquée par Aristote & Plutarque ) nous voyons que la conduicte & discipline de la jeunesse est de tous abandonnée à la charge & mercy des parens , qui qu'ils soient , souuent nonchalans , fols , & le public n'y veille , ny s'en soucie point ; & pourquoy tout va mal. Presque les seules polices Lacedemonienne & Cretense , ont commis aux loix la discipline de l'enfance. La plus belle discipline du monde pour la jeunesse estoit la Spartaine , dont Agesilaus conuioit Xenophon à y enuoyer ses enfans : car l'on y apprend

apprend , dict-il , la plus belle science du monde , qui est de bien commander & de bien obeïr , & où l'on forge les bons législateurs , Empereurs d'armées , Magistrats , citoyens. Ils auoient ceste jeunesse & leur instruction en recommandation sur toutes choses , dont Antipater leur demandant cinquante enfans pour ostages , ils dirent qu'ils aymoient mieux donner deux fois autant d'hommes faicts.

Or auant entrer en ceste matiere , je veux donner icy vn aduertissement de poids : Il y en a qui trauaillent fort à descouurir leurs inclinations & à quoy ils seront propres. Mais c'est chose si tendre , obscure , & incertaine , qu'à chasque fois l'on se trouue trompé apres auoir fort despendu & trauaillé. Parquoy sans s'arrester à ces foibles & legieres diuinations & prognostiques tirées des mouuements de leur enfance, il faut leur donner vne instruction vniuersellement bonne & vtile : par laquelle ils deviennent capables, prests , & disposés à tout. C'est trauailler à l'asseuré , & faire ce qu'il faut tousiours faire ; Ce sera vne teincture bonne à recevoir toutes les autres.

Pour entrer maintenant en ceste matiere , nous la pourrons rapporter à *9* *Division*  
trois points , former l'esprit , dresser le *de ceste*  
corps , reigler les mœurs. Mais auant *matiere.*  
que donner les aduis particuliers seruans

uans à ces trois , il y en a de generaux qui appartiennent à la maniere de proceder en cette affaire pour s'y porter dignement & heureusement , qu'il faut sçauoir par vn prealable.

10  
*Aduis  
general  
sur l'inf-  
truction.  
garder  
les oreil-  
les.*

Le premier est de garder soigneusement son ame pucelle & nette de la contagion & corruption du monde, qu'elle ne reçoie aucune tasche ny attaincte mauuaise. Et pour ce faire il faut diligemment garder les portes , ce sont les oreilles principalement , & puis les yeux , c'est-à-dire donner ordre , qu'aucun fust-il mesmes son parent , n'approche de cet enfant , qui luy puisse dire ou souffler aux oreilles quelque chose de mauuais. Il ne faut qu'un mot , vn petit propos , pour faire vn mal difficile à reparer. Garde les oreilles sur tout , & puis les yeux. A ce propos Platon est d'aduis de ne permettre , que valets , seruantes , & viles personnes entretiennent les enfans : car ils ne leur peuuent dire que fables, propos vains & niais , si pis ils ne disent. Or c'est desia abbrevuer , & embabouyner ceste tendre jeunesse de sottises , & niaiseries.

11  
*2. Aduis  
general,  
chois des  
instruc-  
teurs,  
propos,&  
liures.*

Le second aduis est au chois tant des personnes , qui auront charge de cet enfant , que des propos que l'on luy tiendra , & des liures que l'on luy baillera. Quant aux personnes , ce doiuent estre gens de bien , bien nez , doux & agreables ,

agréables , ayant la teste bien faicte , plus pleine de sagesse que de science , & qu'ils s'entendent bien ensemble , de pœur que par aduis contraires , ou par dissemblable voye de proceder , l'un par rigueur , l'autre par flatterie , ils ne s'entremeschent , & ne troublent leur charge , & leur dessein. Les liures & les propos ne doiuent point estre de choses petites , sottes , friuolles : mais grandes , serieuses , nobles , & genereuses ; qui reiglent les sens , les opinions , les mœurs , comme ceux qui font cognoistre la condition humaine , les branles & ressorts de nos ames , afin de se cognoistre , & les autres ; luy apprendre ce qu'il faut craindre , aimer , desirer , que c'est que passion , vertu , ce qu'il y a à dire entre l'ambition & l'auarice , la seruitude & la subjection , la liberté & la licence. Aussi bien leur fera on aualler les vnes que les autres. L'on se trompe. Il ne faut pas plus d'esprit à entendre les beaux exemples de Valere Maxime , & toute l'histoire Greque & Romaine ( qui est la plus belle science & leçon du monde ) qu'à entendre Amadis de Gaule , & autres pareils comptes vains. L'enfant , qui peut sçauoir combien il y a de poulles chés sa mere , & cognoistre ses cousins , comprendra bien combien il y a eu de Roys , & puis de Césars à Rome. Il ne se faut pas deffier de



de la portée & suffisance de l'esprit : mais il le faut sçauoir bien conduire, & manier.

12  
3. *Aduis*  
*general.*  
*Instruc-*  
*tion*  
*douce &*  
*franche.*

Le troisieme est de se porter enuers luy, & proceder de façon non austere, rude, & feuerie ; mais douce, riant, eniouée. Parquoy nous condamnons icy tout à plat la coustume presque vniuerselle de battre, fouëtter, injurier, & crier apres les enfans, & les tenir en grande craincte & subjection, comme il se faiët aux colleges. Car elle est tres-inique & punissable, comme est vn juge & Medecin, qui seroit animé & esmeu de colere contre son criminel & patient ; prejudiciable & toute contraire au dessein, que l'on a, qui est de les rendre amoureux & poursuuiuant la vertu, sagesse, science, honnesteté. Or ceste façon imperieuse & rude leur en fait venir la hayne, l'horreur, & le despit ; puis les effarouche, & les enteste, leur abbat & oste le courage, tellement que leur esprit n'est plus que seruile, bas, & esclau, aussi sont ils traittés en esclau. *Parentes ne pro-*  
*Coloss. 3. vocetis ad iracundiam filios vestros, ne*  
*despondeant animum.* Se voyans ainsi traittés ne font plus rien qui vaille, maudissent, & le maistre & l'apprentissage. S'ils font ce que l'on requiert d'eux, c'est pource qu'on les regarde, c'est par craincte & non gayement & noblement, & ainsi non honnestement.

ment. S'ils y ont failly , pour se sauuer de la rigueur , ils ont recours aux remedes lasches & vilaines , menteries , fausses excuses , larmes de despit , cachettes , fuites , toutes choses pires que la faute , qu'ils ont faict.

*Dum id rescitum iri credit , tantisper cavet : Terent.  
Si sperat fore clam , rursus ad ingenium redit :*

*Ille , quem beneficio adjungas , ex animo facit ;*

*Studet par referre , præsens , absensque idem ærit.*

Je veux qu'on le traite librement & liberalement , y employant la raison , & les douces remonstrances , & luy engendrant au cœur les affections d'honneur & de pudeur. La premiere luy seruira d'esperon au bien ; la seconde de bride pour le retirer , & degouster du mal. Il y a je ne sçay quoy de seruile & de vilain en la rigueur & contraincte , ennemy de l'honneur & vraye liberté. Il faut tout au rebours leur grossir le cœur d'ingenuité , de franchise , d'amour , de vertu , & d'honneur.

*Pudore & liberalitate liberos retinere*

*Terent.*

*Satius esse credo , quàm metu :*

*Hoc patrium est potius consuefacere filium*

*Sua sponte recte facere , quam alieno metu.*

*Hoc pater ac dominus interest , hoc qui nequit*

*Fateatur se nescire imperare liberis.*

Les coups sont pour les bestes , qui n'entendent pas raison , les injures & crieries

crieries sont pour les esclaves. Qui y est vne fois accoustumé , ne vaut plus rien : Mais la raison , la beauté de l'action , la ressemblance aux gens de bien , l'honneur , l'approbation de tous , la gratification , qui en demeure au dedans , & qui au dehors en est renduë par ceux , qui la scauent , & leurs contraires , la laideur & indignité du faict , la honte , le reproche , le regret au cœur , & l'improbation de tous , ce sont les armes , la monnoye , les aiguillons des enfans bien nés , & que l'on veut rendre honnestes. C'est ce qu'il leur faut tousiours sonner aux oreilles : si ces moyens ne font rien , tous les autres de rudesse n'ont garde de profiter. Ce qui ne se peut faire par raison , prudence , adresse , ne se fera jamais par force , & quand il se feroit , ne vaudroit rien. Mais ces moyens icy ne peuvent estre inutiles : s'ils y sont employez de bonne heure , avant qu'il y aye encore rien de gasté. Je ne veux pour cela approuver ceste lasche & flatteuse indulgence , & sottise craincte de contrister les enfans , qui est vne autre extremité aussi mauvaise. C'est comme le lierre , qui tuë , & rend sterile l'arbre qu'elle embrasse : le Singe qui tuë ses petits par force de les embrasser : Et ceux qui craignent d'empoigner par les cheveux celuy qui se noye de pœur de luy

luy faire mal , & le laissent perir. *Prouerb.  
13. Ec-  
cles. 30.*  
Contre ce vice le sage Hebreu , parle  
tant. Il faut contenir la jeunesse en  
discipline non corporelle des bestes , ou  
des forçats , mais spirituelle , humaine ,  
liberale de la raison.

Venons maintenant aux particuliers <sup>13</sup>  
& plus exprés aduis de ceste instruc- *Aduis  
particu-  
liers tou-  
chant  
l'esprit.*  
tion. Le premier chef d'iceux est , *1. Fon-  
damental  
de la fin  
& du  
but de  
l'instruc-  
tion de  
la jeu-  
nesse.*  
comme auons dict , d'exercer , esgui-  
ser & former l'esprit: Surquoy y a di-  
uers preceptes , mais le premier , prin-  
cipal , & fondamental des autres , qui  
regarde le but & la fin de l'instruc-  
tion , & que je desire plus inculquer à  
cause qu'il est peu embrassé & suivi ,  
& tous courent apres son contraire ,  
qui est vn erreur tout commun & or-  
dinaire : C'est d'auoir beaucoup plus ,  
& tout le principal soin d'exercer ,  
cultiuer , & faire valoir le naturel &  
propre bien , & moins amasser & ac-  
querir de l'estranger , plus rendre à la  
sagesse , qu'à la science , & à l'art; plus  
à former bien le jugement & par con-  
sequent la volonté & la conscience ,  
qu'à remplir la memoire & rechauffer  
l'imagination. Ce sont les trois parties  
maistresses de l'ame raisonnable : Mais  
la premiere est le jugement , comm'a  
esté discoursy cy dessus , où je renuoye *L.I.c.19.*  
expressément le lecteur : Or le monde  
faict tout le contraire , qui court tout  
apres l'art , la science , l'acquis. Les

parens pour rendre leurs enfans sçauans font vne grande despenſe , & les enfans prennent vne grande peine , ut

*Tacitus. omnium rerum ſic litterarum intemperantia laboramus* , & bien ſouuent tout eſt perdu : Mais de les rendre ſages , honeſtes , habilles , à quoy n'y a tant de despenſe , ny de peine ils ne ſ'en ſoucient pas. Quelle plus notable folie au monde , qu'admirer plus la ſcience , l'acquis , la memoire , que la ſageſſe , le naturel ? Or tous ne commettent pas ceſte faute de meſme eſprit , les vns ſimplement menés par la couſtume , penſant que la ſageſſe & la ſcience ne ſont pas choſes fort differentes , ou pour le moins qu'elles marchent toujours enſemble , qu'il faut auoir l'vne pour auoir l'autre : ceux-cy meritent d'eſtre remonſtrés & enſeignés : les autres y vont de malice , & ſçauent bien ce qui en eſt : Mais à quelque pris que ce ſoit , ils veulent l'art & la ſcience : Car c'eſt vn moyen maintenant en l'Europe Occidentale d'acquérir bruiſt , reputation , richeſſes. Ces gens-cy font de ſcience , meſtier & marchandiſe , ſcience mercenaire , pedanteſque , ſordide , & mechanique : ils achètent de la ſcience pour puis la reuendre. Laiſſons ces marchans comme incurables.

14  
Compa-  
raiſon.

Pour enſeigner les autres & deſcouvrir la faute , qui eſt en tout cecy , il faut monſtrer deux choſes ; l'vne que  
la



La science & la sagesse sont choses fort *de science*  
 différentes ; & que la sagesse vaut *& sagesse.*  
 mieux , que toute la science du monde ,  
 comme le ciel vaut mieux , que toute  
 la terre , & l'or que le fer : l'autre que  
 non seulement elles sont différentes ,  
 mais qu'elles ne vont presque jamais  
 ensemble , qu'elles s'entremeschent  
 l'une l'autre ordinairement , qui est fort  
 sçauant n'est guiere sage : & qui est  
 sage n'est pas sçauant. Il y a bien quel-  
 ques exceptions en cecy , mais elles  
 sont bien rares. Ce sont des grandes  
 ames , riches , heureuses. Il y en a eu  
 en l'antiquité , mais il ne s'en trouve  
 presque plus.

Pour ce faire il faut premierement <sup>15</sup>  
 sçauoir que c'est que science & sagesse. *Defini-*  
 Science est vn grand amas & prouision *tions de*  
 du bien d'autrui ; c'est vn soigneux re- *science &*  
 cueil de ce que l'on a veu , ouy dire , *sagesse.*  
 & leu aux liures , c'est à dire des beaux  
 dictz & faictz des grands personnages ,  
 qui ont esté en toutes nations. Or le  
 gardoir & le magazin , où demeure &  
 se garde ceste grande prouision , l'estuy  
 de la science & des biens acquis est la  
 memoire. Qui a bonne memoire , il ne  
 tient qu'à luy , qu'il n'est sçauant : car  
 il en a le moyen. La sagesse est vn ma-  
 niement doux & reigle de l'ame : celuy  
 là est sage , qui se conduict en ses de-  
 sirs , pensées , opinions , paroles , faictz ,  
 reiglemens , avec mesure & propor-  
 tion.

tion. Bref en vn mot la sagesse est la reigle de l'ame : & celuy qui manie cette reigle , c'est le jugement , qui voit , juge , estime toutes choses : les arrange comme il faut , rend à chacun ce qui luy appartient. Voyons maintenant leurs differences , & de combien la sagesse vaut mieux.

16

La science est vn petit & sterile bien au prix de la sagesse : Car non seulement elle n'est point necessaire , car des trois parties du monde les deux & plus s'en passent bien ; mais encores elle est peu vtile , & sert à peu de choses. Elle ne sert point à la vie : combien de gens riches & pauvres , grands & petits vivent plaisamment & heureusement sans auoir ouy parler de science ? Il y a bien d'autres choses plus vtilles au seruice de la vie & societé humaine , comme l'honneur , la gloire , la noblesse , la dignité , qui toutesfois ne sont necessaires : 2 Ny aux choses naturelles , lesquelles l'ignorant faict aussi bien que le sçauant : La nature est à cela suffisante maistresse :

2

3

3 Ny à la preud'homie , & à nous rendre meilleurs , *paucis est opus literis ad bonam mentem*, plustost elle y empesche : Qui voudra bien regarder , trouvera non seulement plus de gens de bien , mais encores de plus excellens en toute sorte de vertu , ignorans que sçavans , tescmoin Rome , qui a esté plus preude encores jeune & ignorante , que la  
vieille

vieille fine & sçauante. *Simplex illa & aperta virtus in obscuram & solertem scientiam versa est.* La science ne sert qu'à inuenter finesse, subtilités, artifices, & toutes choses ennemies d'innocence, laquelle loge volontiers avec la simplicité & l'ignorance. L'atheisme, les erreurs, les sectes & troubles du monde sont sorties de l'ordre des sçauans. La premiere tentation du diable, dict la Bible, & le commencement de tout mal & de la ruine du genre humain, a esté l'opinion, le desir & enuie de science. *Eritis sicut dii, scientes bonum & malum.* Les Serenes pour piper & attrapper Vlysses en leurs filets, luy offrent en don la science, & S. Paul aduertit de s'en donner garde, *ne quis vos seducat per philosophiam.* Vn des plus sçauans, qui a esté, parle de la science comme de chose non seulement vaine, mais encores nuisible, penible, & facheuse. Bref la science nous peut rendre plus humain & courtois, mais non plus gens de bien. 4. Ne sert de rien aussi à nous addoucir, ou nous deliurer des maux, qui nous pressent en ce monde; Au rebours elle les aigrit, les enfle & grossit, tesmoins les enfans idiots, simples, ignorans, mesurans les choses au seul goust present, ont beaucoup meilleur marché des maux, & les supportent plus doucement que les sçauans & habiles: & se laissent plus facilement

*Salomon  
ou son  
Eccle-  
siaste.*

tailler , inciser. La science nous anticipe les maux , tellement que le mal est plustost en l'ame par la science , qu'en nature. Le sage a dict , que qui acquiert science , s'acquiert du travail , & du tourment : l'ignorance est vn bien plus propre remede contre tous maux.

*In Eccle. Iners malorum remedium ignorantia est :  
fiast.*

d'où viennent ces conseils de nos amis , Ny pensés plus : ostés cela de vostre teste & de vostre memoire : est ce pas nous renvoyer & remettre entre les bras de l'ignorance , comme au meilleur abry & couuert qui soit ? C'est bien vne moquerie : car le souvenir & l'oubly n'est pas en nostre puissance. Mais ils veulent faire comme les chirurgiens qui ne pouuans guerir la playe, la pallient & l'endorment. Ceux qui conseillent se tuër aux maux extremes & irremediabls , ne renuoyent-ils pas bien à l'ignorance , stupidité , insensibilité ? La sagesse est vn bien necessaire & vniuersellement vtile à toutes choses : elle gouverne & reigle tout : il n'y a rien qui se puisse cacher ou desrober de sa jurisdiction & cognoissance : Elle regente par tout en guerre , en public , en priué ; elle reigle mesmes les debauches , les jeux , les dances , les banquets , & apporte de la bride & de la moderation. Bref il n'y a rien , qui ne se puisse & ne se doie faire sagement , discrettement , & prudemment. Au contraire

traire sans sagesse, tout s'en va en trouble & en confusion.

Secondement la science est seruite ,  
basse , & mechanique au pris de la sagesse : c'est vne chose empruntée avec peine. Le sçauant est comme la corneille reuestuë & parée de plumes desrobées des autres oyseaux : Il se montre & entretient le monde , mais c'est aux despens d'autrui : & faut qu'il mette tousiours la main au bonnet , pour recognoistre & nommer avec honneur celuy , de qui il a emprunté ce qu'il dict. Le sage est comme celuy qui vit de ses rentes. La sagesse est vn bien propre & sien : c'est vn naturel bon , bien cultiué & labouré.

Tiercement les conditions sont bien autres , plus belles & plus nobles de l'une que de l'autre. 1. La science est fiere, presomptueuse, arrogante, opiniastre, indiscrete, querelleuse, *scientia inflat* : La sagesse modeste, retenuë, douce & paisible. 2. La science est caqueteresse, envieuse de se monstrier, qui toutesfois ne sçait faire aucune chose; n'est point actiue : mais seulement propre à parler & à en compter : La sagesse faict ; elle agit & gouverne tout.

La science donc & la sagesse sont choses bien differentes , & la sagesse est bien plus excellente , plus à priser & estimer , que la science. Car elle est necessaire , vtile par tout , vniuerselle ,

N 4      actiue ,



active , noble , honneste , gracieuse , joyeuse. La science est particuliere , non necessaire ny guere vile , point active , servile , mechanique , melancholique , opiniastre , presomptueuse.

19  
*Science  
& sagesse  
ne se ren-  
contrent  
pas.*

Venons à l'autre poinct, qui est qu'elles ne sont pas tousiours ensemble , mais au rebours elles sont presque tousiours separées. La raison naturelle est, comme a esté dict , que les temperamens sont contraires : Car celuy de la science & memoire est humide : & celuy de la sagesse & du jugement est sec. Cecy aussi nous est signifié en ce qui aduint aux premiers hommes , lesquels si tost qu'ils jetterent leurs yeux sur la science , & en eurent enuie , ils furent despoüillés de la sagesse , de laquelle ils auoient esté inuestis de leur origine : par experience nous voyons tous les jours le mesmes. Les plus beaux & florissans estats , Republicques , Empires anciens & modernes , ont esté & sont gouvernés tres-sagement en paix & en guerre sans aucune science. Rome les premiers cinq cens ans , qu'elle a fleury en vertu & vaillance , estoit sans science , & si tost qu'elle a commencé à deuenir sçauante , elle a commencé de se corrompre , se troubler par guerres ciuiles & se ruiner. La plus belle police qui fust jamais , la Lacedemonienne , bastie par Lycurgue , qui a produit les plus grands personages , n'auoit aucune profession

*Sagesse  
sans  
science.*

profession des lettres ; c'estoit l'escole de vertu , de sagesse , & s'est renduë victorieuse d'Athenes , la plus sçauante ville du monde , l'escole de toutes sciences , le domicile des muses , le magazin des Philosophes. Voila des anciens. Le plus grand & florissant estat & empire qui soit maintenant au monde , c'est celui du grand Seigneur , lequel comme le Lyon de toute la terre , se faict craindre , redouter par tous les Princes & Monarques du monde : & en cet estat il n'y a aucune profession de science , ny escole , ny permission de lire , enseigner en public , non pas mesmes , pour la religion. Qui conduict & faict mesmes prosperer cest estat ? la sagesse , la prudence. Mais venons aux estats : auxquels les lettres & la science sont en credit. Qui les gouernent ? Ce ne sont point les sçauans. Prenons pour exemple ce royaume , auquel la science & les lettres ont esté en plus grand honneur qu'en tout le reste du monde , & qui semble auoir succédé à Athenes : Les principaux officiers de ceste couronne , Conestable , Mareschaux , Admiraux , & puis les Secretaires d'estat , qui expedient tous les affaires , sont gens ordinairement du tout sans lettres. Certes plusieurs grands Legislateurs , fondateurs & Princes ont banny & chassé la science , comme le venin & la peste des republiques , Licinius , Va-

Science  
sans sa-  
gesse.

Agor.  
26.

lentinien, Mahomet, Lycurgue. Voilà la sagesse sans science. Voyons la science sans sagesse, il est bien aysé. Regardons vn peu ceux, qui font profession des lettres, qui viennent des escoles & vniuersités, & ont la teste toute pleine d'Aristote, de Ciceron, de Bartole. Ya il gens au monde plus ineptes & plus sots & plus mal-propres à toutes choses? Dont est venu le prouerbe, que pour dire sot, inepte, l'on diét vn clerc, vn pedant. Et pour dire vne chose mal faicte, l'on la diét faicte en clerc. Il semble que la science enteste les gens, & leur donne vn coup de marteau (comme l'on diét) à la teste, & les faict deuenir sots ou fols, selon que disoit le Roy Agrippa à saint Paul, *Multa te literæ ad insaniam adducunt*. Il y a force gens, que s'ils n'eussent jamais esté au college, ils seroient plus sages, & leurs freres, qui n'ont point estudié sont plus sages. *Vt melius fuisset non didicisse; non postquam docti prodierunt, boni desunt*. Venés à la pratique, prenez moi vn de ces sçauanteaux, menés le moy au conseil de ville en vne assemblée, en laquelle l'on delibere des affaires d'estat, ou de la police, ou de la mesnagerie, vous ne vistes jamais homme plus estonné, il pallira, couffira: mais enfin il ne sçait qu'il doibt dire. S'ils se mesle de parler ce seront de longs discours, des definitions, diuisions

sions d'Aristote. ergo gluq. Escoutés en ce mesme conseil vn marchand , vn bourgeois , qui n'a jamais ouy parler d'Aristote , il opinera mieux , donnera de meilleurs auis & expediens que les sçavans.

Or ce n'est pas assez d'auoir dict le fait , que la sagesse & la science ne vont guere ensemble : Il en faut chercher la raison , & en la cherchant je payeray & satisferay ceux , qui pourroient estre offensés de ce dessus , & penser que je suis ennemy de la science. C'est donc vne question , d'où vient que sçauant & sage ne se rencontrent gueres ensemble. Il y a bien grande raison de faire ceste question ; car c'est vn cas estrange & contre raison , qu'un homme pour estre sçauant n'en soit pas plus sage : car la science est vn chemin , vn moyen & instrument propre à la sagesse. Voicy deux hommes , vn qui a estudié , l'autre non : celuy qui a estudié , doit & est obligé d'estre beaucoup plus sage que l'autre , car il a tout ce que l'autre a , c'est à dire le naturel , vne raison , vn esprit , & outre cela il a les aduis , les discours & jugemens de tous les plus grands hommes du monde , qu'il trouue par les liures. Ne doit-il donc pas estre plus sage , plus habile , plus honneste que l'autre , puis qu'avec ses moyens propres & naturels , il en a tant d'estrangers acquis & tirez de tou-

<sup>20</sup>  
*Est cher-  
chée la  
raison de  
cette se-  
paration.*

tes parts? comme dict quelcun, le bien naturel joinct avec l'accidental, faict vne bonne composition, & neantmoins nous voyons le contraire, comm'a esté dict.

21  
Respon-  
se, la  
mauvaise  
discipli-  
ne.

Or la vraye raison & responce à cela, c'est la mauuaise & sinistre façon d'estudier & la mauuaise instruction: Ils prennent aux liures & aux escoles de tres bonnes choses, mais de tres mauuaises mains. Dont il advient que tous ces biens ne leur profitent de rien, demeurent indigens & necessiteux au milieu des richesses & de l'abondance, & comme Tantalus près de la viande en meurent de faim: c'est qu'arriuant aux liures & aux escoles ils ne regardent qu'à garnir & remplir leur memoire de ce qu'ils lisent & entendent, & les voyla sçauans, & non à pollir & former leur jugement, pour se rendre sages, comme celuy qui mettroit le pain dedans sa poche & non dedans son ventre, il auroit enfin sa poche pleine & mourroit de faim. Ainsi avec la memoire bien pleine ils demeurent sots, *Student non sibi & vitæ, sed aliis & scholæ*. Ils se preparent à estre rapporteurs; Ciceron a dict, Aristote, Platon a laissé par escrit &c. & eux ne sçavent rien dire. Ils font deux fautes, l'une qu'ils n'appliquent pas ce qu'ils apprennent à eux mesmes, & se former à la vertu, sagesse, resolution: & ainsi  
leu



leur science leur est inutile : l'autre est que pendant ce long temps qu'ils employent avec grande peine & despenſe, à amasser & empocher ce qu'ils peuvent desrober sur autrui inutilement pour eux, ils laissent chaumer leur propre bien & ne l'exercent. Les autres, qui n'estudient, n'ayant recours à autrui, aduisent de cultiver leur naturel, s'en trouvent souvent mieux, plus sages, & resoluſ, encore que moins ſçavans, & moins gaignans, & moins glorieux : Quelqu'un a dict cecy un peu autrement & plus brievement ; Que les lettres gaſtent les cerveaux & esprits foibles, parfont les forts & bons naturels.

Or voicy la leçon & l'advis que je <sup>22</sup> donne icy ; il ne faut pas s'amuser à re- *La bonne*  
 tenir & garder les opinions & le ſça- *discipline*  
 voir d'autrui, pour puis le rapporter *ne.*  
 & en faire monſtre & parade à autrui, ou pour profit ſordide & mercenaire, mais il les faut faire noſtres. Il ne faut pas les loger en noſtr'ame, mais les incorporer & tranſubſtantier. Il ne faut pas ſeulement en arroſer l'ame, mais il la faut teindre & la rendre eſſentiellement meilleure, ſage, forte, bonne, courageuſe : autrement dequoy ſert d'eſtudier ; *Non paranda nobis ſolum, ſed fruenda ſapientia eſt.* Il ne faut pas faire comme les bouquetieres, qui pillotent par cy par-là des fleurs toutes entieres,

entieres, & telles qu'elles sont les emportent, pour faire des bouquets, & puis des presens : ainsi font les mauuais estudians qui amassent des liures plusieurs bonnes choses, pour puis en faire parade & monstre aux autres : mais il faut faire comme les mousches à miel, qui n'emportent point les fleurs comme les bouquetieres, mais s'affians sur elles, comme si elles les couvoyent en tirent l'esprit, la force, la quintessence, & s'en nourrissent, en font substance, & puis en font de tresbon & doux miel, qui est tout leur, ce n'est plus thyn ny mariolaine. Aussi faut il tirer des liures la moëlle, l'esprit (sans s'assubjectir à retenir par cœur les mots, comme plusieurs font, moins encores à retenir le lieu, le liure, le chapitre ; c'est vne sottise & vaine superstition & vanité, qui fait perdre le principal) & ayant succé & tiré le bon, en paistre son ame, en former son jugement, & instruire & reigler sa conscience & ses opinions, rectifier sa volonté, bref en faire vn ouvrage tout sien, c'est à dire, vn honnestes homme, sage, aduisé, resolu, *Non ad pompam nec ad speciem, nec ut nomine magnifico sequi otium velis, sed quò firmior adversus fortuita rempublicam capeffas.*

*Tacit.*

Et à cecy le choisis des sciences y est  
 23  
*Aduis,* necessaire. Celles que je recommande  
 choisis des sur toutes, & qui seruent à la fin que  
 je

je viens de dire , sont les naturelles & sciences  
morales , qui enseignent à viure & bien voyez l.  
viure , la nature & la vertu ; ce que l. c. 5.  
nous sommes & ce que nous deuons  
estre. Soubs les morales sont comprises  
les Politiques , Oeconomiques , les his-  
toires. Toutes les autres sont vaines &  
en l'air , & ne t'y faut arrester qu'en  
passant.

Ceste fin & but de l'instruction de 24  
la jeunesse & comparaison de la scien- 3. Mo-  
ce & sagesse m'a tenu fort long temps, yens  
à cause de la contestation. Poursuyuons d'apprendre.  
les autres parties & aduis de ceste ins-  
truction. Les moyens d'instruction sont  
divers. Premièrement deux ; l'un par Par pa-  
parole , c'est à dire preceptes , instruc- rolle.  
tions , & leçons verbales : ou bien par  
conferences avec les honnestes & ha-  
biles hommes , frottant & limant nos-  
tre cervelle contre la leur , comme le  
fer qui s'esclaircit , se nettoye & em-  
bellit par le frotter. Cette façon est  
agreable , douce , naturelle.

L'autre par faicts , c'est l'exemple ; 25  
qui est prins non seulement des bons Par ex-  
par imitation & similitude , mais enco- emples  
res des mauuais par disconuenance. Il  
y en a , qui apprennent mieux de cette  
façon par opposition & horreur du mal  
en autrui. C'est vn vsage de la justice  
d'en condamner vn , pour seruir d'exem-  
ple aux autres. Et disoit le vieux Caton,  
que les Sages ont plus à apprendre des  
fols

*Compa-  
raison de  
ces deux.*

fols que les fols des Sages. Les Lacedemoniens , pour retirer leurs enfans de l'yurongnerie , faisoient enyurer deuant eux leurs serfs , afin qu'ils en eussent horreur par ce spectacle. Or ceste seconde maniere par exemple nous apprend & plus facilement & avec plus de plaisir. Apprendre par preceptes est vn chemin long , parce que nous auons peine à les entendre , les ayant entendus , à les retenir , apres les auoir retenus , à les mettre en vſage. Et difficilement nous promettons nous d'en pouuoir tirer le fruit , qu'ils nous promettent. Mais l'exemple & imitation nous apprennent sur l'ouvrage meſmes , nous inuitent avec beaucoup plus d'ardeur , & nous promettent quasi semblable gloire , que celle de ceux que nous prenons à imiter. Les semences tirent à la fin la qualite de la terre , où elles ſont transportées ; & deuiennent semblables à celles qui y croissent naturellement. Ainsi les esprits & les mœurs des hommes ſe conforment à ceux avec lesquels ils frequentent ordinairement. Il paſſe par contagion des choses vne grande part de l'une à l'autre.

<sup>26</sup>  
*Des vi-  
uans.*

Or ces deux manieres de profiter par paroles , & par exemple , encore ſont elles doubles : Car elles s'exercent & ſe tirent des gens excellens , ou viuans , par leur frequentation & conference ſensible & externe , ou morts , par la  
lecture

lecture des liures. Le premier commerce des viuans est plus vif & plus naturel, c'est vn fructueux exercice de la vie, qui estoit bien en vſage parmy les anciens, meſmement les Grecs, mais il eſt fortuit dependant d'autrui & rare, il eſt mal aiſé de rencontrer telles gens & encores plus d'en jouyr. Et cecy s'exerce ou ſans guerres s'eſlongner de chés ſoy, ou bien en voyageant & viſitant les pays eſtrangers, non pour s'y paistre de vanitez comme la pluſpart, mais pour en rapporter la conſideration principalement des humeurs & façons de ces nations là. C'eſt vn exercice profitable, le corps n'y eſt ny oyſif ny trauaillé : ceſte moderée agitation le tient en haleine, l'ame y a vne continuëlle exercitation à remarquer les choſes incognuës & nouvelles. Il n'y a point de meilleure eſcole pour former la vie, que voir inceſſamment la diuerſité de tant d'autres vies, & gouſter vne perpetuëlle varieté de formes de noſtre nature.

L'autre commerce avec les morts <sup>27</sup> par le benefice des liures, eſt bien plus ſeur & plus à nous, plus conſtant, & qui moins couſte. Qui s'en ſçait bien ſeruir, en tire beaucoup de plaifir & de ſecours. Il nous deſcharge du poids d'vne oyſuete ennuyeuſe, nous diſtraict d'vne imagination importune, & des autres choſes externes, qui nous faſchent :

*Voyagera*

*Et des  
morts par  
les liures.*



chent : nous console & secourt en nos maux & douleurs : mais aussi n'est il bon que pour l'esprit , dont le corps demeure sans action , s'attriste & s'altere.

28  
2. Aduis  
faire par-  
ler &  
raisonner  
le disci-  
ple.

Il faut maintenant parler de la procedure & formalité , que doit tenir l'instructeur de la jeunesse , pour bien & heureusement arriuer à son point. Elle a plusieurs parties : nous en toucherons quelques vnes ; Premièrement il doit souvent interroger son escolier, le faire parler & dire son aduis sur tout ce qui se presente. Cecy est au rebours du style ordinaire, qui est que le maistre parle tousiours seul , & enseigne cest enfant avec autorité , & verse dedans sa teste , comme dedans vn vaisseau , tout ce qu'il veut : tellement que les enfans ne sont que simplement escoutans, & receuans , qui est vne tres mauuaise façon ; *obest plerumque iis , qui discere volunt , autoritas eorum qui docent.* Il faut resueiller & eschauffer leur esprit par demandes , les faire opiner les premiers , & leur donner mesmes liberté de demander , s'enquerir , & ouvrir le chemin , quand ils voudront. Si sans les faire parler , on leur parle tout seul , c'est chose presque perduë , l'enfant n'en fait en rien profit , pour ce qu'il pense n'en estre pas d'escot : il n'y preste que l'oreille , encores bien froidement : il ne s'en pique pas , comme quand

quand il est de la partie. Et n'est assés leur faire dire leur aduis, car il leur faut toujours faire soustenir & rendre raison de leur dire, afin qu'ils ne parlent pas par acquit, mais qu'ils soient soigneux & attentifs à ce qu'ils diront: & pour leur donner courage faut faire conte de ce qu'ils diront, au moins de leur essay. Ceste façon d'instruire par demandes est excellemment obseruée par Socrates (le premier en ceste besongne) comme nous voyons par tout en Platon, où par vne longue enfileure de demandes dextrement faictes, il mene doucement au giste de la verité: & par le Docteur de verité en son Euan-

gile. Or ces demandes ne doiuent pas tant estre des choses de science & de memoire, comm'a esté dict, que des choses de jugement. Parquoy à cet exercice tout seruira, mesmes les petites choses, comme la sottise d'un laquay, la malice d'un page, vn propos de table: car l'œuvre de jugement n'est pas de traiter & entendre choses grandes & hautes: mais estimer & resoudre justement & pertinemment, quoy que soit. Il leur faut donc faire des questions sur le jugement des hommes, & des actions, & le tout raisonner: afin que par ensemble ils forment leur jugement & leur conscience. L'instructeur de Cyrus en Xenophon pour sa leçon luy propose ce faict; vn grand garçon ayant

vn

*Mat. 16.**& 22.**Luc. 10.**& 14.*

vn petit faye le donna à vn de ses compagnons de plus petite taille, & luy osta son faye, qui estoit plus grand: puis luy demande son aduis & jugement sur ce faict: Cyrus respond, que cela alloit bien ainsi, & que tous les deux garçons demeuroient ainsi bien accomodés. Son instructeur le reprend & le tanse bien aigrement de ce qu'il auoit consideré seulement la bienseance, & non la justice, qui doit aller beaucoup deuant, & qui veut que personne ne soit forcé en ce qui est sien: voila vne belle forme d'instruire. Et aduenant de rapporter ce qui est dedans les liures, ce qu'en dict Ciceron, Aristote, ce ne doit pas estre pour seulement le reciter & rapporter, mais pour le juger: & pource il le luy faut tourner à tous vsages, & luy faire appliquer à diuers subjects. Ce n'est pas assez de reciter comme vne histoire: que Caton s'est tué à Vtique, pour ne venir aux mains de Cæsar, & que Brutus & Cassius sont auteurs de la mort de Cæsar, c'est le moindre: mais je veux qu'il leur face le procez, & qu'il juge, s'ils ont bien faict en cela: s'ils ont bien ou mal merité du public, s'ils s'y sont portez avec prudence, justice, vaillance, en quoy ils ont bien & mal faict. Finalement & generalement il faut requerir en tous ses propos, demandes, responses; la pertinence, l'ordre, la verité, œuvre

œuvre du jugement & de la conscience. En ces choses ne luy faut quitter ou diffimuler aucunement, mais le presser & tenir subject.

Secondement il doibt le duires & fa-<sup>29</sup>  
çonner à vne honnesté curiosité de sça-<sup>Aduis,</sup>  
voir tout : par laquelle premierement<sup>curiosité</sup>  
il aye les yeux par tout à considerer<sup>honeste.</sup>  
tout ce qui se dira, & remuëra à l'en-  
tour de luy, & ne laisser rien passer,  
qu'il ne juge & repasse en son esprit;  
puis qu'il s'enquiere tout doucement  
des autres choses tant du droict que du  
faict. Qui ne demande rien, ne sçait  
rien, dict on; qui ne remuë son esprit  
il s'enrouille & demeure sot: & de tout  
il doit faire son profit, l'appliquer à  
soy, en prendre aduis & conseil, tant  
sur le passé pour ressentir les fautes  
qu'il a faict, que pour l'aduenir afin de  
se reigler & s'affagir. Il ne faut pas  
laisser les enfans seuls resuer, s'endor-  
mir, s'entretenir: car n'ayans la suffi-  
sance de fournir matiere belle & digne,  
ils se paistront de vanité: il les faut em-  
besongner & tenir en haleine, & leur  
engendrer ceste curiosité, qui les pique  
& reueille: laquelle, telle que dict est,  
ne sera ny vaine en soy, ny importune  
à autrui.

Il doibt aussi luy former & mouler<sup>30</sup>  
son esprit au modelle & patron general<sup>s. Aduis.</sup>  
du monde & de la nature, le rendre<sup>voyés le</sup>  
vniuersel, c'est à dire, luy représenter<sup>l. 2. c. 2.</sup>  
en

en toutes choses la face vniuerselle de nature : que tout le monde soit son li-  
 vre : que de quelque subject que l'on  
 parle , il jette sa veüe & sa pensée sur  
 toute l'estenduë du monde , sur tant de  
 façons & d'opinions , différentes , qui  
 ont esté & sont au monde sur ce sub-  
 ject. Les plus belles ames & les plus  
 nobles sont les plus vniuerselles & plus  
 libres : par ce moyen l'esprit se roidit ,  
 apprend à ne s'estonner de rien , se for-  
 me en la resolution , fermeté , conf-  
 zance. Bref il n'admire plus rien , qui  
 est le plus haut & dernier point de  
 sagesse. Car quoy qu'il aduienne & que  
 l'on luy dise , il trouue qu'il n'y a rien  
 de nouveau & d'estrange au monde :  
 que la condition humaine est capable  
 de toutes choses ; qu'il s'en sont bien  
 passez d'autres , & s'en passent encore  
 ailleurs de plus vertes , plus grandes.  
 C'est en ce sens que Socrates le sage se  
 disoit citoyen du monde. Au contraire  
 il n'y a chose qui abastardisse & affer-  
 visse plus vn esprit , que ne luy faire  
 gouster & sentir qu'une certaine opi-  
 nion , creance & maniere de viure. O  
 la grande sottise & foiblesse de penser  
 que tout le monde marche , croit , dit ,  
 fait , vit & meurt comme l'on fait en  
 son païs , comme font ces badaux , les-  
 quels quand ils oyent reciter les mœurs  
 & opinions d'ailleurs fort différentes ou  
 contraires aux leurs , ils tremoussent ,  
 ils



ils mescroient : ou bien tout destrouffement disent, que c'est barbarie, tant ils sont afferuis & renfermez dedans leur berceau, gens comme l'on dit, nourris dans vne bouteille, qui n'ont veu que par vn trou. Or cest esprit vniuersel se doit acquerir de bonne heure par la diligence du maistre instructeur, puis par les voyages, & communications avec les estrangers, & par la lecture des liures & histoires de toutes nations.

Finalelement il doibt luy apprendre à ne rien receuoir à credit & par autorité : c'est estre beste & se laisser conduire comme vn buffle ; mais d'examiner tout avec la raison, luy proposer tout & puis qu'il choisisse. S'il ne sçait choisir qu'il doute, c'est peut estre le meilleur, le plus sain, & le plus seur, mais luy apprendre aussi à ne rien resoudre tout seul & se defier de soy.

Après l'ame vient le corps, il en faut auoir soin tout quand & quand l'esprit, & n'en faire point à deux fois. Tous deux font l'homme entier. Or il faut chasser de luy toute mollesse & delicatesse au vestir, coucher, boire, manger ; le nourrir grossierement, à la peine, & au trauail : l'accoustumer au chaud, au froid, au vent, voire aux hazards ; luy roidir & endurcir les muscles & les nerfs (aussi bien que l'ame) au labeur, & de là à la douleur : Car le premier

<sup>31</sup>  
Voyez

*l. 2. c. 21*

<sup>32</sup>  
Aduis

*touchant  
le corps.*

premier dispose au second, *labor callum obducit dolori* : Bref le rendre verd & vigoureux , indifferant aux viandes & aux gousts. Tout cecy sert non seulement à la santé , mais aux affaires & au service public.

33  
Aduis  
touchant les  
mœurs.

Venons au troisiéme chef, qui est des mœurs , auxquels ont part & l'ame & le corps. Cecy est double : empescher les mauuaises , enter , & cultiuer les bonnes. Le premier est encores plus necessaire , & auquel faut apporter plus de soin & d'attention. Il faut donc de tresbonne heure , & ne sçauroit on trop tost , empescher la naissance de toutes mauuaises mœurs & complexions , spécialement ceux icy , qui sont à craindre en la jeunesse.

I  
Mœurs  
mauuai-  
ses.

Mentir, vice vilain & de valets, d'ame lasche & crainctiue : & souuent la mauuaise & trop rude instruction , en est cause.

2

Vne sorte honte & foiblesse , par laquelle ils se cachent , baissent la teste , rougissent à tous propos , ne peuuent supporter vne correction , vne parole aigre sans se changer tout. Il y a souuent en cela du naturel : mais il le faut corriger par estude.

3

Toute affection & singularité en habits, port , marcher , parler , gestes , & toutes autres choses ; c'est tesmoignage de vanité & de gloire ; & qui heurte les autres mesmes en bien faisant. *Licet*

*sapere*

*fapere sine pompa, sine invidia.*

Sur tout la colere, le despit, l'opiniaftreté : & pour ce il faut tenir bon, que l'enfant n'obtienne jamais rien pour fa colere, ou larmes de despit : & qu'il apprenne que ces arts luy font du tout inutiles, voire laides & vilaines : & à ces fins il ne le faut jamais flatter. Cela les gaste & corrompt, leur apprend à se despiter, s'ils n'ont ce qu'ils veulent, & en fin les rend insolens, & que l'on n'en peut plus venir à bout. *Nihil magis reddit iracundos, quam educatio mollis & blanda.*

Il faut par meſme moyen luy enter de bonnes & honneſtes mœurs ; & premierement l'inſtruire à craindre & reuerer Dieu, trembler ſous ceſte infinie & incogneuë majeſté, parler rarement & tres ſobrement de Dieu, de ſa puiffance, eternité, ſageſſe, volonté : & de ſes œuvres, non indifferemment & à tous propos, mais crainctiuement avec pudeur & tout reſpect. Ne diſputer jamais des myſteres & poincts de la religion : mais ſimplement croire, recevoir & obſeruer ce que l'Egliſe enſeigne & ordonne.

En ſecond lieu luy remplir & groſſir le cœur d'ingenuité, franchise, candeur, integrité, & l'apprendre à eſtre noblement & fierement homme de bien : non ſeruilement & mechaniquement, par craincte ou eſperance de quelque hon-

Tom. II.

neur

4

34  
Mœurs  
bonnes.

1

2

neur ou profit, ou autre consideration, que de la vertu mesme. Ces deux sont principalement pour luy-mesme.

- 3 Et pour autrui & les compagnies le faut instruire à vne douceur, souplesse, & facilité à s'accommoder à toutes gens, & à toutes façons. *Omnis Aristippum decuit color, & status, & res.* En cecy estoit excellent Alcibiades. Qu'il apprenne à pouuoir & sçauoir faire toutes choses, voire les excez & les desbauches, si besoin est: mais qu'il n'aime à faire que les bonnes. Qu'il laisse à faire le mal, non à faute de courage, ny de force, & de science, mais de volonté. *Multum interest utrum peccare quis nolit, aut nesciat.*

- <sup>34</sup>  
Voyés le 34 & ne s'attaque ny à tous, comm'aux  
l. 2. c. 9. plus grands, & respectables, & à ceux qui sont beaucoup au dessous, ou en condition, ou en suffisance: ny pour toutes choses, car c'est importunité, ny opiniaistrement, ny avec mots affirmatifs, resolutifs, & magistrals, mais doux & moderés. De cecy a esté dict ailleurs. Voila les trois chefs de deuoir des parens aux enfans expédiés.

- 35  
4. Partie Le quatriéme est de leur affection & communication avec eux, quand ils sont grands & capables, à ce qu'elle soit reiglée. Nous sçauons que l'affection est reciproque & naturelle entre les parens & les enfans: mais elle est plus

plus forte & plus naturelle des parens <sup>rens plus</sup>  
 aux enfans , pource qu'il est donné de <sup>fort que</sup>  
 la nature allant en auant , pouffant <sup>celuy des</sup>  
 & auanceant la vie du monde & sa <sup>enfans.</sup>  
 durée. Celuy des enfans aux peres est <sup>pour-</sup>  
 à reculons , dont il ne marche si fort <sup>quoy.</sup>  
 ne si naturellement : & semble plustost  
 estre payement de debte , & recog-  
 noissance du bienfaict , que purement  
 vn libre , simple , & naturel amour.  
 Dauantage celuy , qui donne & faict  
 du bien , aime plus que celuy qui reçoit  
 & doit. Dont le pere & tout ouurier  
 aime plus qu'il n'est aimé. Les raisons  
 de ceste proposition sont plusieurs.  
 Tous aiment d'estre ( lequel s'exerce  
 & se monstre au mouvement & en  
 l'action ) Or celuy qui donne & faict  
 bien à autruy , est aucunement en  
 celuy qui reçoit. Qui donne & faict  
 bien à autruy , exerce chose honeste  
 & noble ; qui reçoit n'en faict point :  
 l'honeste est pour le premier , l'vtile  
 pour le second. Or l'honeste est beau-  
 coup plus digne , ferme , stable ,  
 amiable , que l'vtile , qui s'esuanouit.  
 Item les choses sont plus aymées qui  
 plus nous coustent : plus est cher ce  
 qui est plus cher. Or engendrer , nour-  
 rir , esleuer , couste plus que receuoir  
 tout cela.

Or cet amour des parens est double , <sup>36</sup>  
 bien que tousiours naturel , mais diuer- <sup>Paternel</sup>  
 sement : l'vn est simplement & vniuer- <sup>double.</sup>

O 2 selle.



siellement naturel , & comme un simple instinct , qui se trouue aux bestes , selon lequel les parens aiment & cherissent leurs petits encores begayans , trepignans , & tettans , & en vivent comme de jouets & petits singes. Cet amour n'est point vraiment humain. L'homme pourueu de raison ne doit point si seruilement s'assubjectir à la nature , comme les bestes : Mais plus noblement la suivre avec discours & raison. L'autre donc est plus humain & raisonnable , par lequel l'on aime les enfans plus ou moins , à mesure que l'on y voit surgir & bourgeonner les semences & estincelles de vertu , bonté , habilité. Il y en a qui coiffés & transportés au premier ont peu de cestui-cy & n'ayant point plaint la despense tant que les enfans ont esté fort petits , la plaignent , quand ils deuiennent grands & profitent. Il semble qu'ils portent enuie & sont despités de ce qu'ils croissent , s'aduancent & se font honnestes gens , peres brutaux & inhumains.

37

*Du vray amour paternel receuoir ses enfans grands en communication.* Or selon ce second vray & paternel amour en le bien reiglant , les parens doiuent receuoir leurs enfans , s'ils en sont capables , à la société & partage des biens , à l'intelligence , conseil , & traité des affaires domestiques , & encores à la communication des desseins , opinions & pensées , voire consentir & contri-

contribuër à leurs honnestes esbats & passe-temps, selon que le cas le requiert, reseruant tousiours son rang & autorité. Parquoy nous condamnons ceste trongne austere, magistrale, & impetieuse de ceux, qui ne regardent jamais leurs enfans, ne leur parlent qu'avec autorité, ne veulent estre appellés leurs peres, mais seigneurs, bien que Dieu ne refuse point ce nom de pere, ne se foudient d'estre aymés cordialement d'eux, mais craincts, redoutés, adorés. Et à ces fins leur donnent chichement, & les tiennent en necessité, pour par là les contenir en crainte & obeïssance, les menacent de leur faire petite part en leur disposition testamentaire. Or cecy est vne sorte, vaine & ridicule farce; C'est se deffier de son autorité propre, vraye, & naturelle, pour en acquerir vne artificielle. C'est se faire mocquer & desestimer, qui est tout le rebours de ce qu'ils pretendent. C'est conuier les enfans à finement se porter avec eux, & conspirer à les tromper & amuser. Les parens doiuent de bonne heure auoir reiglé leurs ames au deuoir par la raison, non auoir recours à ces moyens plus tyranniques, que paternels.

*Errat longe, meâ quidem sententia,  
Qui imperium credit esse grauius aut stabilius  
Vt quod sit, quam illud quod amicitia adiungitur.*

38

*Les trait-  
rés aux  
testamens  
selon les  
loix.*

En la dispensation dernière des biens, le meilleur & plus sain est de suivre les loix & coustumes du païs. Les loix y ont mieux pensé que nous : & vaut mieux les laisser faillir, que nous hazarder de faillir en nostre propre choix. C'est abuser de la liberté que nous y auons, que d'en seruir nos petites fantaisies, frivoles & privées passions, comme ceux qui se laissent emporter à des recentes actions officieuses, aux flatteries de ceux qui sont presens, qui se jouent de leurs testamens, à gratifier ou chastier les actions de ceux, qui y pretendent interest ; & de loin promettent ou menacent de ce coup, folie. Il se faut tenir à la raison & obseruance publique, qui est plus sage que nous, c'est le plus seur.

39

*Du de-  
voir des  
enfans  
aux pa-  
rens.*

Venons maintenant au deuoir des enfans aux parens, si naturel, si religieux, & qui leur doit estre rendu non point comme à hommes purs & simples, mais comme à demy-dieux ; dieux terriens, mortels, visibles. Voila pourquoy Philon Iuif a dict, que le commandement du deuoir des enfans estoit escrit moitié en la premiere table, qui contenoit les commandemens qui regardent le droict de Dieu ; & moitié en la seconde table, où sont les commandemens, qui regardent le prochain ; comme estant moitié divin & moitié humain. Aussi est-ce vn deuoir si cer-

si certain , si estroictement deu & requis , qu'il ne peut estre dispensé ny vaincu par tout autre deuoir , ny amour , encores qu'il soit plus grand , Car aduenant qu'un aye son pere & son fils en mesme peine & danger , & qu'il ne puisse secourir à tous deux , il faut qu'il aille au pere , encores qu'il ayme plus son fils , comme a esté dict cy dessus. Et la raison est , que le debte du fils au pere est plus ancien & plus priuilegié , & ne peut estre absous & effacé par vn suiuant debte.

Or ce deuoir consiste en cinq poincts <sup>40</sup> compris sous ce mot d'honorer les pa- <sup>Lequel</sup> rens : le premier est la reuerence , non <sup>consiste</sup> seulement externe en gestes , & con- <sup>en cinq</sup> tenances , mais encores plus interne , <sup>poincts.</sup> qui est vne sainte & haute opinion & estimation , que l'enfant doit auoir de ses parens , comme auteurs , cause & origine de son estre & de son bien , qualité qui les fait ressembler à Dieu.

Le second est obeïssance voire aux <sup>Hierem.</sup> plus rudes & difficiles mandemens du <sup>35.</sup> pere , comme porte l'exemple des Rechabites , qui pour obeïr au pere , se priuerent de boire vin toute leur vie : & Isaac ne fit difficulté de tendre le col au glaïue de son pere.

Le tiers est de secourir aux parens en tout besoin , les nourrir en leur vieillesse , impuissance , necessité , les secourir , & assister en tous leurs affai-

*In exa-  
mer.*

*Levit. II.  
Iob. 36.*

res. Nous auons exemple & patron de cela mesmes aux bestes ; En la cicoigne , comme saint Basile faict tant valoir. Les petits cicoigneaux nourris- sent leurs parens vieils , les couurent de leurs plumes lors qu'elles leur tombent , ils s'accouplent & se joignent pour les porter sur leur dos. L'amour leur fournissant cet art. Cet exemple est si vif , & si exprés , que le deuoir des enfans aux parens a esté signifié par le faict de ceste beste ἀντιπαγεῖν *reci- coniare*. Et les Hebreux appellent ceste beste à cause de cecy *chafida* , c'est-à-dire la debonnaire , la charitable. Nous en auons aussi des exemples notables en l'humanité. Cymon , fils de ce grand Miltiades , ayant son pere trespaslé en prison , & n'ayant dequoy l'enterrer ( aucuns disent que c'estoit pour payer les debtes , pour lesquelles l'on ne vouloit laisser emporter le corps , selon le style des anciens ) se vendit & sa liberté , pour des deniers prouenantz estre pourueu à sa sepulture. Il ne secourut pas son pere de son abondance , ny de son bien , mais de sa liberté ; qui est plus chere , que tous les biens , & la vie. Il ne secourut pas son pere viuant & en necessité , mais mort & n'estant plus pere ny homme. Qu'eust-il faict pour secourir son pere viuant , indigent , le requerant de secours ? cet exemple est riche. Au sexe foible des fem-



femmes nous auons deux pareils exemples de filles , qui ont nourry & allaité l'une son pere , l'autre sa mere prisonniers & condamnés à perir de faim , punition ordinaire aux anciens. Il semble aucunement contre nature , que la mere soit nourrie de laiçt de la fille , mais c'est bien selon nature , voire de ses premieres loix que la fille nourrisse sa mere.

Le quatriesme est de ne rien faire , remuër , entreprendre , qui soit de poids , sans l'aduis , consentement & approbation des parens , sur tout en son mariage.

Le cinquiesme est de supporter doucement les vices , imperfections , aigreur , chagrin des parens , leur seuerité & rigueur. Manlius le pratiqua bien : Car ayant le Tribun Pomponius accusé le pere de ce Manlius enuers le peuple de plusieurs fautes , & entre autres , qu'il traittoit trop rudement son fils , luy faisant mesmes labourer la terre : le fils alla trouuer le Tribun en son liçt , & luy mettant le cousteau à la gorge luy fist jurer qu'il desisteroit de la poursuite , qu'il faisoit contre son pere , aimant mieux souffrir la rigueur de son pere , que de le voir poursuiuy de cela.

L'enfant ne trouuera difficulté en tous ces cinq deuoirs , s'il considere ce qu'il a cousté à ses parens , & de

quel soin , & affection il a esté esleuë : Mais il ne le sçaura jamais bien jusques à ce qu'il aye des enfans , comme celuy qui fust trouué à cheuachons sur vn baston se jouant avec ses enfans , pria celuy qui l'y surprint de n'en rien dire jusques à ce qu'il fust pere luy mesme , estimant que jusques alors il ne seroit juge equitable de ceste action.

## CHAP. XV.

*Devoir des Maistres & seruiteurs.*

**V**ient apres la troisieme partie & derniere de la justice priuée & domestique ; qui est des devoirs des maistres & seruiteurs. Surquoy faut sçauoir la distinction des seruiteurs: car il y en a principalement de trois sortes. Il y a les esclaves , dont tout le monde estoit plein au temps passé , & encores l'est-il , sauf vn quartier d'Europe , & n'y en a endroict plus net que la France. Ils n'ont en leur puissance ny corps , ny biens , mais sont du tout à leurs maistres , qui les peuuent donner , engager , vendre , reuendre , eschanger , & en faire comme de bestes de seruice.

*L.I.C. 43.* De ceux-cy a este parlé au long. Il y a les valets & seruiteurs , gens libres , maistres de leurs personnes & biens , voire ne peuvent par contract ny autrement faire aucun prejudice à leur  
liberté

liberté. Mais ils doiuent honneur , obeïſſance , & ſeruiſſe , à tel certain temps & telles conditions , qu'ils ont promis , & les maiſtres ont ſur eux commandement , correction & chaſtiment avec moderation & diſcretion. Il y a les mercenaires qui ſont encores moins ſubjects , car ils ne doiuent ſeruiſſe ny obeïſſance , mais ſeulement quelque trauail & induſtrie pour argent : & n'a on ſur eux aucune correction , ny commandement.

Les deuoirs des maiſtres enuers leurs ſeruiteurs , tant eſclaues que valets , ſont ne les traiter cruëllément , ſe ſouuenants , qu'ils ſont hommes & de meſme nature qu'eux , que la ſeule fortune y a mis la difference , laquelle eſt variable , & ſe jouë à faire les grands petits , & les petits grands. Dont la diſtance n'eſt pas telle qu'il les faille rebutter ſi loin. *Sunt homines contubernales , humiles , amici , conſervi , æquò fortunæ ſubjecti.* Traiter humainement ſes ſeruiteurs , & chercher pluſtoſt à ſe faire aymer que craindre , eſt teſmoignage de bonne nature : les rudoyer par trop , monſtre vne ame cruëlle ; & que la volonté eſt toute pareille enuers les autres hommes , mais que le deſſaut de puiſſance empêche l'exécution. Auſſi auoir ſoin de leur ſanté & inſtruction de ce qui eſt requis pour leur bien & ſalut.

Les devoirs des seruiteurs sont honorer & craindre leurs maistres, quels qu'ils soient, & leur rendre obeïssance & fidelité, les seruans non par acquit au dehors seulement & par contenance, mais cordialement, serieusement, par conscience & sans feinte. Nous lisons de tresbeaux, nobles & genereux seruices auoir esté faicts par aucuns à leurs maistres, jusques à auoir employé leur vie, pour sauuer celle de leurs maistres, ou leur honneur.

# CHAP. XVI.

## *Devoirs des souverains & des subjects.*

**D**es princes & souverains, leurs descriptions, marques, humeurs, miseres & incommodités, a esté parlé au liure 1. ch. 46. de leur deuoir à gouverner estats, a esté parlé tres-amplement au liure present ch. 2. & 3. qui est de la prudence politique: Toutesfois nous toucherons icy les chefs & traicts generaux de leur deuoir.

<sup>1</sup>  
*Deuoir  
des sou-  
verains.* Le souverain comme mediateur entre Dieu & les peuples, & debiteur à tous deux, se doit tousiours souvenir qu'il est l'image viue, l'officier & lieutenant general du grand Dieu son souverain, & aux peuples vn flambeau luisant, vn miroir esclairant, vn theatre esleué, auquel tous regardent; vne fontaine, en laquelle tous vont  
puiser,

puiser, vn esguillon à la vertu, & qui ne  
 faict aucun bien, qui ne porte sur plu-  
 sieurs, & ne soit mis en registre & en  
 compte. Il doit donc premierement  
 estre craignant Dieu, devot, religieux, *Estre re-*  
 obseruateur de pieté, non seulement *ligieux.*  
 pour soy & sa conscience, comme tout  
 autre homme, mais pour son estat &  
 comme souverain. La pieté, que nous  
 requerons icy au prince, est le soin  
 qu'il doit auoir & monstrier à la con-  
 seruation de la religion & des ceremo-  
 nies anciennes du pays, pouruoyant  
 par loix & peines à ce qu'il ne se face  
 aucun changement ny trouble ny in-  
 nouation en la religion. C'est chose  
 qui faict grandement à son honneur &  
 seureté (car tous reuerent, obeissent  
 plus volontiers, & plus tard entre-  
 prennent contre celuy, qu'ils voyent  
 reuerer Dieu & croient estre en sa tu-  
 tele & sauue-garde, *Merem.*  
*una custodia pie-* *Trism.*  
*tas : pium virum nec malus genius nec*  
*fatum devincit. Deus enim eripit eum ab*  
*omni malo.*) Et aussi de son estat, car  
 comme ont dict tous les sages, la reli-  
 gion est le lien & le ciment de la so-  
 cieté humaine.

Le Prince doit aussi se rendre sub-  
 ject & inviolablement garder, & faire <sup>2</sup> *Garder*  
 garder les loix de Dieu & de nature, *les loix*  
 qui sont indispensables : qui attente *de ses su-*  
 contre elles, n'est pas seulement ty- *perieurs.*  
 ran, mais vn monstre.

Quant



3  
*Garder  
 ses pro-  
 messes.*

Quant aux peuples , il est obligé  
 premierement de garder ses promesses  
 & conuentions , soit avec ses sujets  
 ou autres y ayant interest , C'est l'e-  
 quité naturelle & vniuerselle. Dieu  
 mesme garde ses promesses. Dauantage  
 le prince est caution & guarent formel  
 de la loy & des conuentions mutuelles  
 de ses subjects. Il doit donc par dessus  
 tous garder sa foy , n'y ayant rien plus  
 detestable en vn prince , que la perfidie  
 & le periure , dont a esté bien dict ,  
 qu'on doit mettre entre les cas fortuits  
 si le prince contrevient à sa promesse ,  
 & qu'il n'est pas à presumer au con-  
 traire. Voire il doit garder les pro-  
 messes & conuentions de ses predeces-  
 seurs , s'il est leur heritier , ou bien si  
 elles sont au bien & profit public. Aussi  
 se peut-il relever de ses promesses &  
 conuentions raisonnables , & malfaic-  
 tes , tout ainsi & pour les mesmes  
 causes , que les particuliers se font  
 releuer par le benefice du prince.

5  
*Observer  
 les loix.*

Il doit aussi se souuenir que combien  
 qu'il soit par dessus la loy ( ciuile &  
 humaine s'entend ) comme le createur  
 par dessus sa creature ( car la loy est  
 l'œuvre du prince , laquelle il peut  
 changer & abroger à son plaisir , c'est  
 le propre droit de la souveraineté ) si  
 est-ce que cependant qu'elle est en  
 vigueur & credit , il la doit garder ;  
 viure , agir & juger selon elle : & ce  
 luy

luy seroit deshonneur & de tres-mauvais exemple d'aller au contraire, & comme de desmentir. Le grand Auguste pour auoir vne fois faict contre la loy en son propre faict, en pensa mourir de regret. Agesilaus, Seleucus, ont donné de tres notables exemples en ceste part, & à leurs despens.

Tiercement le prince est debiteur <sup>6</sup> de justice à tous ses subjects; & doit *Faire justice.* mesurer sa puissance au pied de la justice. C'est la propre vertu du prince vraiment royale & principelque, dont justement fust dit par vne vieille au Roy Philippe, qui dilayoit luy faire justice disant n'auoir le loisir, qu'il desistast & laissast donc d'estre Roy. Mais Demetrius n'en eust pas si bon marché, qui fut despoüillé de son royaume par ses subjects pour auoir jetté du pont en bas en la riuiere plusieurs de leurs requestes, sans y auoir respondu, & faict droit.

Finalemēt le prince doit aimer, <sup>7</sup> cherir, veiller & auoir soin de son *Soigner & affectionner le bien public.* estat, comme le mary de la femme, le pere de ses enfans, le pasteur de son troupeau, ayant tousiours deuant ses yeux le profit & le repos de ses subjects. L'heur & le bien de l'estat est le but & contentement d'un bon prince, *ut respub. opibus firma, copiis locuples, Seneca gloria ampla, virtute honesta sit.* Le prince qui s'arreste à soy, s'abuse: car  
il

il n'est pas à soy, ny l'estat aussi n'est sien, mais il est à l'estat. Il en est bien le maistre, non pas pour maistriser, mais pour le maintenir. *Cui non civium servitus tradita, sed tutela* : pour le soigner & veiller, afin que sa vigilance garde tous ses subjects dormans, son travail les fasse chomer, son industrie les maintienne en delices, son occupation leur donne vacations, & que tous ses subjects sçachent & sentent qu'il est autant pour eux, que par dessus eux.

- 8 Pour estre tel & bien s'acquiter, il se doit porter comme a esté dict bien au long au 2. & 3. cha. de ce liure, c'est-à-dire faire & avoir provision de bon conseil, de finances, & des forces dedans son estat, d'alliances, & d'amis au dehors, agir & commander en paix & en guerre, de telle sorte qu'il se face aimer & craindre tout ensemble.

- 9 Et pour comprendre tout en peu de paroles, il doit craindre Dieu sur tout, estre prudent aux entreprinſes, hardy aux exploits, ferme en sa parole, sage en son conseil, soigneux des subjects, secourable aux amis, terrible aux ennemis, pitoyable aux affligés, courtois aux gens de bien, effroyable aux méchans, & juste envers tous.

<sup>I</sup>  
Devoirs  
des sub-  
jects.

Le devoir des subjects est en trois choses, rendre l'honneur aux princes, comme à ceux qui portent l'image de Dieu, ordonnés & establis par luy :  
dont

dont font tres mal , ceux , qui en de-  
tractent & en parlent mal , engeance  
de Cham & Chanaan. 2 Rendre obeïſ-  
ſance , ſous laquelle ſont compris  
plusieurs deuoirs , comme aller à la  
guerre , payer les tributs & impoſts  
mis ſus par leur autorité. 3 Leur deſi-  
rer tout bien & proſperité , & prier  
Dieu pour eux.

II  
Exod. 12

Mais la queſtion eſt ſ'il faut rendre  
ces trois droicts generalement à tous  
princes , ſi aux meſchans , aux tyrans.  
La deciſion de cecy ne ſe peut faire en  
vn mot. Il faut diſtinguer. Le prince eſt  
tyran & meſchant ou à l'entrée , ou en  
l'exercice. Si à l'entrée , c'eſt-à-dire ,  
qu'il enuahiffe la ſouueraineté par  
force & de ſa propre autorité ſans  
droict aucun , ſoit-il au reſte bon ou  
meſchant ( & c'eſt en ce ſens que ſe  
doibt prendre ce mot de tyran ) c'eſt  
ſans doute qu'il luy faut reſiſter ou par  
voye de juſtice , ſ'il y a temps & lieu ,  
ou par voye de faiſt : & y auoit ancien-  
nement entre les Grecs , diſt Ciceron ,  
loyers & honneurs decernés à ceux ,  
qui en deliuroient le public. Et ne ſe  
peut dire que ce ſoit reſiſter au prince ,  
ne l'eſtant encores ny de droict ny de  
faiſt , puis qu'il n'eſt receu ny reconnu.

Queſtion  
ſ'il eſt  
permis  
d'atten-  
ter à la  
perſonne  
du Ty-  
ran.  
Double  
tyran.  
A l'entrée

Si en l'exercice , c'eſt-à-dire qu'il  
ſoit entré deuëment , mais qu'il com-  
mande indeuëment , cruëlement &  
meſchamment , c'eſt-à-dire ſelon le  
jargon

2  
En l'ex-  
ercice &  
ce en trois  
manieres.

jargon du vulgaire tyranniquement , il vient encores à distinguer. Car il peut estre tel en trois manieres , & à chacun y a aduis particulier : Lyne est en violant les loix de Dieu & de nature , c'est-à-dire contre la religion du pays , commandemens de Dieu , & forçant les consciences. En ce cas il ne luy faut pas rendre l'obeïssance suiuant les axiomes saincts , qu'il faut plustost obeïr à Dieu , qu'aux hommes , & plus craindre celuy qui a puissance sur l'homme entier , que ceux qui n'en ont que sur la moindre partie. Mais aussi ne se faut il pas esleuer contre luy par voye de faict : qui est l'autre extremité , ains tenir la voye du milieu , qui est à s'enfuïr ou souffrir , *fugere , aut pati* : Les deux remedes nommés par la doctrine de verité en telles extremités.

2. L'autre moins mauuaise , qui ne touche les consciences , mais seulement les corps & les biens , est en abusant des sujets , leur deniant justice , rauissant la liberté des personnes , & la propriété des biens. Auquel cas il faut avec patience & recognoissance de l'ire de Dieu rendre les trois deuoirs susdicts , honneur , obeïssance , vœus & prieres , & se souvenir de trois choses , que toute puissance est de Dieu , & qui resiste à la puissance resiste à l'ordonnance de Dieu ; *principi summum rerum iudicium Dii dederunt. Subditis*

*De cecy  
voyez cy-  
dessus c.  
4. au c.  
de la ty-  
rannie &  
rebellion.*

*Tacit.*



*ditis obsequii gloria relicta est : bonos principes voto expetere , qualescunque tolerare :* Et qu'il ne faut pas obeïr au supérieur , pour ce qu'il est digne & dignement commande , mais pource qu'il est supérieur ; non pource qu'il est bon , mais pource qu'il est vray & legitime. Il y a bien grande difference entre vray & bon , tout ainsi que il faut obeyr à la loy , non pource qu'elle est bonne & juste , mais tout simplement pource qu'elle est loy. 2. Que Dieu faict regner l'hypocrite pour les pechés du peuple & l'impie au jour de sa fureur , que le meschant prince est l'instrument de sa justice , dont le faut souffrir comme les autres maux , que le ciel nous enuoye ; *quomodo sterilitatem Tacit. aut nimios imbres & cætera naturæ mala , sic luxum & avaritiam dominantium tolerare.* Les exemples de Saul , Nabuchodonosor , de plusieurs Empereurs avant Constantin , & quelques autres depuis meschans tyrans au possible ; ausquels toutesfois ces trois devoirs ont esté rendus par les gens de bien , & enjoinct de leur rendre par les prophetes , & docteurs de ces temps , jouxte l'oracle du grand docteur de verité : qui porte d'obeïr à ceux , qui sont assis en la chaire , nonobstant qu'ils imposent fardeaux insupportables & qu'ils gouvernent mal.

La troisième concerne tout l'estat ,  
quand

quand il le veut changer , ruiner , le voulant rendre d'electif , hereditaire , ou bien d'Aristocratique ou Democratique , le faire Monarchique , ou autrement : en ce cas il luy faut resister , & l'empescher par voye ou de justice ou autrement : car il n'est pas maistre de l'estat : mais seulement gardien & depositaire. Mais cet affaire n'appartient pas à tous , ains aux tuteurs de l'estat , ou qui y ont interest , comme aux electeurs és estats electifs ; aux princes parens és estats hereditaires : aux estats generaux , és estats qui ont loix fondamentales : Et c'est le seul cas

*l. Cogitationis ff. de pæn.*

*l. Si quis non dicam c.*

*De sacros. Eccles.*

auquel il est loisible de resister au tyran. Et tout cecy est dict des subiects , auxquels n'est jamais permis d'attenter contre le prince Souverain , pour quelque cause que ce soit , & est coupable de mort celuy qui attente , qui donne conseil , qui le veut & le pense seulement , disent les loix. Bien est il permis à l'estranger , voire c'est chose tres-belle & magnifique à vn Prince de prendre les armes pour venger tout vn peuple injustement opprimé : & le deliurer de la tyrannie , comme fit Hercules , & depuis Dion , Timoleon , & Tamerlan Prince des Tartares , qui deffit Bajazet Turc assiegeant Constantinople.

Ce sont les deuoirs des subiects en  
ue

uers leurs souverains vivants : mais c'est  
 acte de justice , après leur mort d'exa-  
 miner leur vie. C'est vne vñance juste ,  
 tres vtile , qui apporte de grandes com-  
 moditez aux nations où elle s'observe :  
 & qui est desirable à tous bons Princes  
 qui ont à se plaindre de ce qu'on traite  
 la memoire des meschans , comme la  
 leur. Les souverains sont compagnons ,  
 sinon maistres des loix ; ce que la justi-  
 ce n'a peu sur leurs testes , c'est rai-  
 son , qu'elle l'air sur leur reputation ,  
 & sur les biens de leurs successeurs.  
 Nous deuons la subjection & obeïssance  
 egalemeñt à tous Rois , car elle regar-  
 de leur office : mais l'estimation &  
 affection , nous ne la deuons qu'à leur  
 vertu : Souffrons les patiemment tels  
 & indignes qu'ils sont : celons leurs  
 vices , car leur autorité & l'ordre po-  
 litique , où nous uiuons , a besoin de  
 nostre commun appuy : mais apres  
 qu'ils s'en sont allez , ce n'est pas raison  
 de refuser à la justice , & à nostre li-  
 berté l'expression de nos vrais ressen-  
 timens ; voire c'est vn tres bon &  
 vtile exemple , que nous donnons à la  
 posterité , d'obeïr fidelement à vn  
 maistre , duquel les imperfections sont  
 bien cognuës. Ceux qui pour quelque  
 obligation priuée , espousent la me-  
 moire d'vn Prince meschant , font  
 justice particuliere aux despens de la  
 publique. O la belle leçon pour le  
 suc-

12  
*Exami-  
 nation  
 des sou-  
 uerains  
 après leur  
 mort.*

738 DE LA SAGESSE  
successeur, si cecy estoit bien ob-  
serué.

CHAP. XVII.

*Deuoir des Magistrats.*

*Pour-  
quoy ac-  
cepter le  
Magis-  
trat.*

*Lam-  
pid.*

<sup>2</sup>  
*Prepara-  
tion à  
exercer le  
magistrat*

Les gens de bien en la republique  
Laymeroyent mieux jouyr en repos  
du contentement que les bons & ex-  
cellents esprits se sçauent donner en la  
consideration des biens de nature, &  
des effects de Dieu, qu'à prendre  
charges publiques, n'estoit qu'ils crai-  
gnoient d'estre mal gouvernés, & par  
les meschans: parquoy ils consentoient  
estre Magistrats: mais de briguer, &  
poursuiure les charges publiques; mes-  
mement de judicature, c'est chose vi-  
laine, condamnée par toutes bonnes  
loix, voire des payens, tesmoin la loy  
*Iulia de ambitu.* indigne de personne  
d'honneur, & ne sçauroit on mieux  
s'en declarer incapable. De les achept-  
ter est encores plus vilain & puant, &  
n'y a point de plus sordide & vilaine  
marchandise, que celle-là: car il faut  
que celuy qui a achepté en gros, re-  
uende en detail: dont l'Empereur Se-  
uere parlant contre telle faute, dict  
que l'on ne peut bien justement con-  
damner celuy qui vend ayant achepté.  
Tout ainsi que l'on s'habille, l'on se  
pare, & sa met l'on en sa bien-seance  
auant sortir de la maison, & se mon-  
trer en public: aussi auant que prendre  
charge

charge publique , il faut en son priué apprendre à reigler ses passions , & bien establir son ame. On n'amene pas au tournouër vn cheual neuf, ny s'en sert on en affaire d'importance , s'il n'a esté dompté & apprins auparavant , aussi deuant que se mettre aux affaires , & sur la montre du monde , il faut dompter ceste partie de nostre ame farouche , luy faire ronger son frein , luy apprendre les loix & les mesures , avec lesquelles elle se doit manier en toutes occasions : Mais au rebours c'est chose piteuse & bien absurde , disoit Socrates , que bien que personne n'entreprenne d'exercer vn mestier & art mechanique , que premierement il ne l'aye apprins : toutes-fois aux charges publiques , & à l'art de bien commander & bien obeïr , de gouverner le monde , le mestier plus difficile de tous , ceux y sont receus & l'entreprennent , qui n'y sçauent du tout rien.

Les magistrats sont personnes mixtes & mitoyennes entre le souverain & les particu-  
liers, dont il faut qu'ils sçachent commander & obeïr , qu'ils sçachent obeïr au souverain , ployer sous la puissance des Magistrats superieurs à soy , honorer leurs égaux , commander aux subjects , deffendre les petits , faire teste aux grands , & justice à tous : donc a esté bien dict à propos , que le magistrat des-  
couvre

<sup>3</sup>  
*Descrip-  
tion ge-  
nerale du  
magistrat*



couvrir la personne , ayant à jouer en public tant de personnages.

4 Pour le regard de son souverain , le  
*Devoirs* Magistrat selon la diuersité des man-  
*du magi-* demens , doit diuersement se gouver-  
*strat* ner , ou promptement , ou nullement  
*quant au* obeïr , ou surseoir l'obeïssance. 1. Aux  
*souverain*

mandemens qui luy attribuent cognoissance , comme sont toutes lettres de justice , & toutes autres ou y a cette clause , où equiuallente ( s'il vous apert ) ou bien qui sans attribution de cognoissance sont de soy justes ou indifferentes , il doit obeïr , & luy est aisé de s'en acquitter sans scrupule.

2. Aux mandemens qui ne luy attribuent aucune cognoissance , mais seulement l'exécution , comme sont lettres de mandement , s'ils sont contre le droict & la justice ciuile , & qu'il y aye clause derogatoire , il doit simplement obeïr , car le Souverain peut déroger au droict ordinaire , & c'est proprement en quoy gist la souveraineté.

3. A ceux qui sont contraires , au droict , & ne contiennent la clause derogatoire , ou bien qui sont contre le bien & l'vtilité publique quelque clause qu'il y aye , ou bien que le Magistrat sçait estre faux & nuls , mal impetrez & par surprise , il ne doit en ces trois cas promptement obeïr , mais les tenir en souffrance , & faire remonstration

monſtrance vne ou deux fois ; & à la ſeconde ou troiſième juſſion , obeïr.

4. A ceux qui ſont contre la loy de Dieu & nature ; il doit demettre & quitter ſa charge , voire ſouffrir tout pluſtoſt que d'y obeïr ou conſentir : & ne faut dire que là deſſus pourroit y auoir du doute : car la juſtice naturelle eſt plus claire , que la ſplendeur du Soleil.

5. Tout cecy eſt bon pour les choſes à faire ; mais apres qu'elles ſont faiçtes par le Souuerain , tant meſchantes qu'elles ſoient , il vaut mieux les diſſimuler , & d'en enſeuclir la memoire , que l'irriter , & perdre tout ( comme fit Papinian ) *frustra niti & nihil aliud , niſi odium quærere , extremæ dementiæ eſt.*

Pour le regard des particuliers ſubjects , les Magiſtrats ſe doiuent ſouvenir , que la puiſſance qu'ils ont ſur eux , ils ne l'ont qu'en depoſt , & la tiennent du ſouuerain , qui en demeure touſiours Seigneur & propriétaire , pour l'exercer durant le temps , qui leur a eſté prefix.

5  
Quant  
aux par-  
ticuliers.

2. Le Magiſtrat doit eſtre de facile accès , preſt à ouyr & entendre toutes plaintes & requeſtes , tenant ſa porte ouverte à tous , & ne ſ'absenter point ; ſe ſouvenant qu'il n'eſt à ſoy , mais à tous ; & ſeruiteur du public. *Magna Deut. 16: ſervitus magna fortuna.* A cette cauſe la

loy de Moyse vouloit , que les juges & les jugemens se tinssent aux portes des villes , afin qu'il fust aisé à chacun de s'y adresser.

3 Il doit aussi esgalement recevoir & escouter tous grands & petits , riches & pauvres , estre ouvert à tous ; dont vn Sage le compare à l'autel , auquel on s'adresse estant pressé & affligé pour y recevoir du secours & de la consolation.

4 Mais ne se communiquer point à plusieurs , & ne se familiariser , si ce n'est avec fort peu , & iceux bien sages & sensés , & secrettement : car cela aui-  
lit l'autorité , trouble & relasche la fermeté & vigueur necessaire. Cleon appelé au gouvernement du public , assembla tous ses amis , & renonça à leur amitié , comme incompatible avec  
sa charge ; car , dict Ciceron , celui  
despoille le personnage d'amy qui  
soustient celui de juge.

Cicer. l.  
1. offic.

5 Son office est principalement en deux choses , soustenir & garder l'honneur , la dignité , & le droit de son souverain , & du public qu'il represente : *gerere personam civitatis , ejus dignitatem & decus sustinere* , avec autorité & vne douce seuerité.

6 Puis comme bon & loyal truchement & officier du Prince , faire garder exactement sa volonté ; c'est-à-dire la loy , de laquelle il est exacteur , & est  
sa

sa charge de faire observer à tous , dont il est appellé la loy viue , la loy parlante.

7 Combien que le magistrat doive prudemment attremper la douceur avec la rigueur , si vaut il mieux vn magistrat seuer & rigoureux , qu'un doux , facile , & pitoyable : & Dieu deffend d'auoir pitié en jugement. Le seuer retient les subjects en l'obeïssance des loix : le doux & piteux faict mespriser les loix , & les Magistrats , & le Prince , qui a faict tous deux. Bref pour bien s'acquiter de ceste charge , il faut deux choses , preud'homie & courage. Le premier a besoin du second. Le premier gardera le Magistrat net d'auarice , d'acception des personnes , de presens , qui est la peste & le banissement de la verité. *Acceptatio munerum prævaricatio est veritatis* , de corruption de la justice , que Platon appelle vierge sacrée : Aussi des passions , de haine , d'amour & autres , toutes ennemies de droicteure , & equité. Mais pour tenir bon contre les menaces des grands , les prieres importunes des amis , les cris & pleurs des miserables , qui sont toutes choses violentes , toutesfois avec quelque couleur de raison & justice , & qui emportent souvent les plus asseurez , il faut du courage. C'est une principale qualité & vertu du magistrat , que la constance ferme & infle-

xible , afin de ne craindre les grands & puissants , & ne s'amollir à la misère d'autrui , & encores que cela aye quelque espece de bonté : mais il est deffendu d'auoir pitié du pauvre en jugement.

### CHAP. XVIII.

#### *Deuoir des grands & des petits.*

**L**e deuoir des grands est en deux choses , prestre main forte & employer leurs moyens & sang à la manutention & conseruation de la pieté , justice , du Prince , de l'estat , & generalement du bien public ; duquel ils doiuent estre les colonnes , le soutien , & puis à la deffense & protection des petits affligez & opprimez , resistant à la violence des meschans ; & comme le bon sang courir à la partie blessée , selon le prouerbe , que le bon sang , c'est-à-dire noble & genereux , ne peut mentir , c'est-à-dire faillir , où il faict besoin. Par ce moyen Moyse se

*Exod. 2.* rendit capable d'estre le chef de la nation des Iuifs , entreprenant la deffense des injuriez & foullez injustement. Hercules fut deifié deliurant de la main des tyrans les oppressez. Ceux qui ont fait le semblable ont esté dictz heroes & demy Dieux : & à tels tous honneurs ont esté anciennement decernez , sçauoir est aux bien merittans du public

&



& libérateurs des opprésés. Ce n'est pas grandeur de se faire craindre & redouter, (sinon à ses ennemis) & faire trembler le monde, comme font aucuns qui aussi se font hayr. *Oderint dum metuant*. Il vaut mieux estre aimé qu'adoré. Cela vient d'un naturel altier, farouche, dont ils morguent & desdaignent les autres hommes comme l'ordure & la voirie du monde, & comme s'ils n'estoient pas aussi hommes, & de là dégènerent à la cruauté, & abusent des petits, de leurs corps, & biens, chose toute contraire à la vraye grandeur & noblesse, qui en doit prendre la desfiance.

Le deuoir des petits enuers les grands est aussi en deux choses, les honorer & respecter, non seulement par ceremonie & contenance, qui se doit rendre aux bons & aux meschans, mais de cœur & d'affection, s'ils le meritent & sont amateurs du public. Ce sont deux, honorer & estimer, deubs aux bons & vrayement grands : aux autres ployer le genouil, faire inclination de corps non de cœur, qui est estimer & aymer. Puis par humbles & volontaires serui- ces leur plaire & s'insinuer en leurs graces. *Principibus placuisse viris non ultima laus est*, & se rendre capables de leur protection. Que si l'on ne peut se les rendre amis, au moins ne les auoir pas pour ennemis ; ce qui se doit avec

mesure & discretion. Car trop ambitieusement decliner leur indignation, ou rechercher leur grace, outre que c'est tesmoignage de foiblesse, c'est tacitement les offenser & accuser d'injustice ou cruauté. *Non ex professo cavere aut fugere : nam quem quis fugit, damnat* ; Ou bien leur faire venir l'enuie de l'exercer, & d'exceder voyants vne si profonde & peureuse submission.

*De la force , troisieme vertu.*

#### P R E F A C E.

**L**es deux vertus precedentes reiglent l'homme en compagnee, & avec autrui : ces deux suiivantes le reiglent en soy, & pour soy : regardent les deux visages de la fortune, les deux chefs & genres de tous accidens, prosperité, & adversité ; car la force l'arme contre l'adversité, la temperance le conduict en la prosperité. Toutes deux pourroient estre comprises & entenduës par ce mot de constance, qui est vne droicte & equable fermeté d'ame, pour toutes sortes d'accidens & choses externes : par laquelle elle ne s'esleue pour la prosperité, ny ne s'abaisse pour l'adversité.

#### C H A P. X I X.

*De la force ou vaillance en general.*

<sup>I</sup>  
*Descrip-  
tion de la  
vaillance.* **V**aillance (car ceste vertu est bien plus proprement dicte ainsi que force) est vne droite & forte assurance,

ce , equable , & vniforme de l'ame à l'encontre tous accidens dangereux , difficiles & douloureux : tellement que son subiect & la matiere , apres laquelle elle s'exerce , c'est la difficulté & le danger : bref , tout ce que la foiblesse humaine peut craindre , *Timendorum Seneca contemptrix , quæ terribilia , & sub jugum libertatem nostram mittentia , despicit , provocat , frangit.*

De toutes les vertus la plus en honneur & estime & la plus noble est celle-cy ; laquelle , par prerogative a esté appellée simplement vertu. C'est la plus difficile , la plus glorieuse , qui produit de plus grands , esclatans , & excellens effects , elle comprend magnanimité , patience , constance , perseuerance invincible , vertus heroïques , dont plusieurs ont recherché les maux avec faim pour en venir à ce noble exercice. Ceste vertu est le rempart imprenable , le har-nois complet , l'armeure acérée & à l'espreuve à tous accidens , *Munimentum Seneca imbecillitatis humanæ inexpugnabile : quod qui circumdedit sibi , securus in hac vitæ obsidione perdurat.*

Mais pource que plusieurs se mescontentent , & imaginent de fausses & bastardes vaillances , au lieu de l'vniue verselle vertu , je veux en expliquant plus au long sa nature & definition , secouer & rejeter les erreurs populaires , qui se fourrent icy. Nous remarquerons donc

*Vaillan-  
ce mili-  
taire.*

en ceste vertu quatre conditions ; la premiere , elle est generally & indifferemment contre toutes sortes de difficultés & dangers : parquoy faillent ceux qui n'estiment autre vaillance que la militaire , laquelle seule ils mettent en prix , pource que peut estre elle est plus pompeuse & bruyante ( & souvent pure vanité ) Or ce n'est qu'une petite parcelle & bien petit rayon de la vraye , entiere , parfaite & vniuerselle , pour laquelle l'homme est tel seul qu'en compagnie , en vn liët avec les douleurs qu'au camp , aussi peu craignant la mort en la maison , qu'en l'armée. Ceste militaire vaillance est pure & naturelle aux bestes , chés lesquelles elle est pareille aux femelles qu'aux masles ; aux hommes elle est souvent artificielle , acquise par la craincte & apprehension de captivité , de mort , de douleur , de pauvreté , desquelles choses la beste n'a point de peur. La vaillance humaine est vne sage couïardise , vne crainte accompagnée de la science d'euiter vn mal par vn autre , colere est sa trempe & son fil , les bestes l'ont toute pure. Aux hommes aussi elle s'acquiert par l'usage , institution , exemple , coustume , & se trouve és ames basses & viles. De valet & facteur de boutique se faict vn bon & vaillant soldat , & souvent sans aucune teincture de la vertu & vraye vaillance philosophique.

La

La seconde condition, elle presup-<sup>4</sup>  
 pose cognoissance tant de la difficulté, *Temerité*  
 peine, & danger, qu'il y a au faict, qui *ou stupi-*  
 se presente, que de la beauté, honnesté, *dité.*  
 justice, & deuoir requis en l'en-  
 treprise ou soustenement d'iceluy. Par-  
 quoy faillent ceux, qui mettent vaillan-  
 ce en vne temerité inconsiderée, ou  
 bien bestise & stupidité; *Non est incon-*  
*sulta temeritas, nec periculorum amor,* *Senec.*  
*nec formidabilium appetitio, diligentissi-*  
*ma in tutela sui fortitudo est: & eadem*  
*patientissima eorum quibus falsa species*  
*malorum est.* La vertu ne peut estre sans  
 cognoissance & apprehension, l'on ne  
 peut vraiment mespriser le danger,  
 que l'on ne sçait, si l'on ne veut aussi  
 recognoistre ceste vertu aux bestes. Et  
 de faict ceux ordinairement qui entre-  
 prennent sans auoir apprehendé, & re-  
 cognu, quand ce vient au poinct de  
 l'exécution, le nez leur saigne.

La troiesme condition, c'est vne re-<sup>5</sup>  
 solution & fermeté d'ame fondée sur le *Force*  
 deuoir, & sur l'honnesteté & justice *corporel-*  
 de l'entreprise; laquelle resolution ne *le.*  
 relasche jamais, quoy qu'il aduienne,  
 mais qui acheue genereusement ou l'en-  
 treprinse, ou la vie. Contre ceste con-  
 dition faillent plusieurs, premierement  
 & bien lourdement ceux qui cherchent  
 ceste vertu au corps, & en la force,  
 & roideur des membres. Or vaillance  
 n'est pas qualité de corps, mais d'ame;



fermeté non des bras & des jambes, mais du courage. L'estimation & le prix d'un homme consiste au cœur & à la volonté : c'est où gist son vray honneur : & le seul advantage & la vraye victoire sur l'ennemy ; c'est l'espouvanter & faire force à sa constance & vertu : tous autres aduantages sont estrangers & empruntez ; roideur de bras & de jambes est qualité d'un porte-faix ; faire broncher son ennemy, luy faire siller les yeux à la lueur du Soleil, c'est un coup de la fortune. Celuy qui ferme en son courage pour quelque danger de mort, ne relasche rien de sa constance & assurance : bien qu'il tombe, il est battu non de son aduersaire, qui est possible en effect un poultron, mais de la fortune. D'où il faut accuser son malheur & non sa lascheté. Les plus vaillans sont souuent les plus infortunez. Encores plus faillent ceux, qui s'esmeuent ; & font cas de ceste vaine & Trafonienne troigne de ces espouuanés vieillagues, qui par un port hautain, fiere contenance, & parole braue, veulent acquerir bruiet de vaillance & hardis, si on leur vouloit tant prester à credit, que de les en croire.

6  
Art &  
industrie.

Ceux aussi qui attribuënt la vaillance à la ruse & finesse, ou bien à l'art & industrie : mais c'est trop la prophaner, que la faire jouer un roolle si bas & chetif.

chetif. C'est deguifer les choses ; & substituër vne fausse pierre pour vne vraye. Les Lacedemoniens ne vouloient point en leurs villes des maistres , qui apprinssent à luitter : afin que leur jeunesse le sçeust par nature & non par art. Nous tenons pour hardy & genereux de combattre avec le Lyon , l'Ours , le Sanglier , qui y vont selon la seule nature : mais non avec les mousches guespes , car elles vsent de finesse. Alexandre ne vouloit point jouër aux Olympiques , disant que la partie seroit mal faicte : pource qu'un particulier y pourroit vaincre & vn Roy y estre vaincu. Ainsi n'est il bienseant qu'un homme d'honneur se fonde , & mette la preuue de sa valeur en chose , en laquelle vn poltron appris en escole , peut gagner. Car telle victoire ne vient de la vertu , ny du courage , mais de quelque souplesse & mouuemens artificiels : ésquels les plus vilains feront ce qu'un vaillant ne sçauroit , ny ne se soucieroit faire. L'escrime est vn tour d'art , qui peut tomber en personnes lasches & de neant. Et combien de vaut-neants par les villes , & de coquins tous prests à faire à coups d'espée & à se battre ; s'ils voyoient l'ennemy ils s'enfueroient ? Autant en est-il de ce , qui se faict par longue habitude & accoustumance , comme les recouureurs , basteleurs , mariniens , qui feront choses hazardeuses

plus hardiment, que les plus vaillants, y estans duiets & stilez de jeunesse.

<sup>7</sup>  
*Passion.*

Finalement ceux qui ne gardants pas assez le motif & ressort des actions, attribuent faussement à la vaillance & vertu ce qui appartient & part de quelque passion ou interest particulier. Car comme ce n'est vertu ny de justice d'estre loyal & officieux à l'endroit de ceux que l'on aime particulièrement, ny de temperance, de s'abstenir de l'accointance voluptueuse de sa sœur ou de sa fille, ni de liberalité à l'endroit de sa femme & enfans, aussi n'est ce vraiment vaillance de s'exposer aux dangers, pour son interest & satisfaction priuée & particuliere. Parquoy si c'est par auarice, comme les espions, pionniers, traistres, marchans sur mer, soldats mercenaires.; si par ambition & pour la reputation, pour estre veus & estimés vaillans; comme la plus part de nos gens de guerre, qui disent tout naïfvement en y allant, que s'ils y pensoient laisser la vie, ils n'iroient point; si par ennuy de viure en peine & douleur, comme le soldat d'Antigonus, qui trouuaillant & viuant en peine à cause d'une fistule, estoit hardy & s'eslançoit aux dangers, estant guery les fuyoit; si encores pour quelque autre consideration particuliere, ce n'est vaillance ny vertu.

<sup>8</sup>  
*Indiscrétion.*

La quatriesme condition: Elle doit estre

estre en son execution prudente & discrete , par où sont rejettées plusieurs fausses opinions en ceste matiere , qui sont de ne se couvrir point des maux & inconueniens , qui nous menacent ; n'auoir peur , qu'ils nous surprennent , ne s'enfuir voire ne sentir point les premiers coups , comme d'un tonnerre , d'une arquebusade , d'une ruine. Or c'est mal entendre : car moyennant que l'ame demeure ferme , & entiere en son assiette & en son discours , sans alteration , il est permis de se remuer , ressentir au dehors. Il est permis voire loüable d'esquiuier , gauchir , & se garantir des maux par tous moyens & remedes honnestes : & où n'y a remede , s'y porter de pied ferme. *Mens immota manet : lachrymæ volvuntur inanes.* Socrates se mocque de ceux , qui condamnoient la fuite. Quoy , dit il , seroit-ce lascheté de les battre & vaincre en leur faisant place ? Homere loüe en son Vlyses la science de fuyr : les Lacedemoniens professeurs de vaillance en la journée des Platées , reculerent pour mieux rompre & dissoudre la troupe Persienne , qu'ils ne pouuoient autrement , & vainquirent. Cela ont pratiqué les nations plus-belliqueuses. D'ailleurs les Stoiciens mesmes permettent de pallir & tremousser aux premiers coups inopinés , moyennant que cela ne passe pas plus outre en l'ame : voicy de la vaillance en gros.

De

*De la force ou vaillance en particulier.*

*Propo-  
sition &  
partition  
de cette  
matiere.*

**P**our tailler la matiere & le discours de ce qui est ici à dire, ceste vertu s'occupe & s'employe contre tout ce que le monde appelle mal. Or ce mal est double, externe & interne, l'un vient de dehors; l'on l'appelle d'une infinité de noms, aduersité, affliction, injure, malheur, accident mauuais & sinistre: L'autre est au dedans en l'ame, mais causé par celuy de dehors: Ce sont les passions fascheuses de craincte, tristesse, colere, & tant d'autres. Il nous faut parler de tous les deux; fournir remedes & moyens de les vaincre, dompter, & reigler. Ce sont les argumens & aduis de nostre vertu, de force & vaillance. Il y aura donc icy deux parties, l'une des maux, ou mauuais accidens, l'autre des passions, qui en naissent. Les aduis generaux contre toute fortune bonne & mauuaise ont esté dictz cy-dessus: nous parlerons icy plus spécialement & particulierement.

## C H A P. X X.

*Premiere partie des maux externes.*

<sup>I</sup>  
*Distin-  
ction &  
compara-  
ison  
des*

**N**ous considerons ces maux externes en trois manieres, en leurs causes, ce qui se fera en ce chapitre, puis en leurs effects, finalement en eux mesmes distinctement; & particuliere-  
ment



ment chacune espece d'iceux. Et par *maux*  
 tout fournirons aduis & moyens de *par leurs*  
 s'affermir par vertu contre iceux. *causes.*

Les causes des maux & fascheux accidens , qui arriuent à vn chacun de nous , sont ou publiques & generales : quand en mesme temps elles touchent plusieurs , comme peste , famine , guerre , tyrannie. Et ces maux sont pour la pluspart fleaux enuoyés de Dieu & du ciel , au moins la cause prochaine n'est pas aisée à recognoistre : Ou particulieres & recognuës , sçauoir par le faict d'autrui. Ainsi l'on fait deux sortes de maux , publics & priués. Or les maux publics , c'est à dire venant de cause publique , encore qu'ils touchent vn chacun en particulier , sont en diuers sens & plus & moins griefs , poisons , & dangereux que les priués , qui ont leur cause cogneuë. Ils le sont plus , car ils viennent à la foule , assaillent plus impetueusement avec plus de bruiet , de tempeste , & de furie : ont plus grande suite & trainée : sont plus esclatans , produisent plus de desordre & confusion. Ils le sont moins : car la generalité & communauté semble rendre à chacun son mal moindre. C'est espece de soulas de n'estre seul en peine : l'on pense , que c'est plustost malheur commun , ou le cours du monde , & que la cause en est naturelle , qu'affliction personnelle. Et de fait ceux que l'homme



*quod ipsa cogat.* En nous voulant escri-  
mer ou disputer contre elle, nous ne  
faisons qu'aigrir & irriter le mal. *Lato*  
*animo ferre quicquid acciderit, quasi tibi*  
*volueris accidere: debuisses enim velle, si*  
*scisses ex decreto Dei fieri.* Outre que  
nous en aurons meilleur marché, nous  
ferons ce que nous devons, qui est de  
suiure nostre general & souuerain, qui  
l'a ainsi ordonné. *Optimum pati, quod*  
*emendare non possis; & Deum, quo au-*  
*thore cuncta proveniunt, sine murmura-*  
*tione comitari.* *Malus miles est qui impe-*  
*ratorem gemens sequitur.* Et sans contes-  
ter trouuer bon ce qu'il veut. C'est gran-  
deur de courage de se donner à luy.  
*Magnus animus qui se Deo tradidit.* C'est  
lascheté & desertion, que gronder, &  
disputer, *pufillus & degener, qui oblu-*  
*tatur, de ordine mundi male existimat,*  
*& emendare mavult Deum, quam se.*

Contre maux priués, qui nous vien-  
nent du faict d'autrui, & nous pene-  
trent plus, il faut premierement bien  
les distinguer, afin de ne se mesconter.  
Il y a desplaisir, il y a offence. Nous  
receuons souuent desplaisir d'autrui,  
qui toutesfois ne nous a point offensé  
de faict ny de volonté, comme quand  
il nous a demandé ou refusé quelque  
chose avec raison, mais qui estoit lors  
mal à propos pour nous: de telles c'est  
trop grande simpleesse de s'en facher,  
puisque ne sont offences. Or les offen-  
ces

3  
Distin-  
ction des  
maux  
priués.

ces sont de deux sortes ; les vnes trauer-  
sent nos affaires contre equité , c'est  
nous faire tort : les autres s'adressent  
à la personne , qui est par elle mespri-  
sée & traitée autrement qu'il n'appar-  
tient , soit de faict ou de parole. Celles-  
cy sont plus aigres & plus difficiles à  
supporter , que toute autre sorte d'af-  
fliction.

4  
*Aduis  
contre  
iceux ge-  
neral.*

Le premier & general aduis contre  
toutes ces sortes de maux est d'estre  
ferme & resolu à ne se laisser aller à  
l'opinion commune , mais considerer  
sans passion ce que portent & poisent  
les choses , selon verité & raison. Le  
monde se laisse aller & mener par im-  
pression. Combien en y a il qui sont  
moins de cas de recevoir vne grande  
playe qu'un petit soufflet ? plus de cas  
d'une parole que de la mort ? Bref tout  
se mesure par opinion : & l'opinion  
offense plus , que le mal ? Et nostre im-  
patience , nous faict plus de mal , que  
ceux , desquels nous nous plaignons.

5  
*Particu-  
liers tirés  
de nous  
mesmes.*

Les autres plus particuliers aduis &  
remedes se tirent premierement de nous  
mesmes ( & c'est où il faut premiere-  
ment jetter ses yeux & sa pensée ) Ces  
offenses pretenduës naissent peut-estre  
de nos deffauts , fautes & foibleesses. Ce  
n'est peut-estre qu'une gaufferie fondée  
sur quelque deffaut , qui est en nostre  
personne , que quelqu'un veut contre-  
faire par mocquerie. C'est folie de se  
fâcher

fascher & se foucher de ce qui ne vient pas de sa faute. Le moyen d'oster aux autres occasion d'en faire leurs comptes est d'en parler le premier, & montrer que l'on le sçait bien; si c'est de nostre faute, que l'injure a prins sa naissance, & qu'auons donné occasion à cet affront; pourquoy nous en courroucerons nous? ce n'est pas offense, c'est correction, laquelle il faut recevoir & s'en servir comme d'un châtiment. Mais bien souuent elle vient de nostre propre foiblesse, qui nous rend trop doüillet. Or il se faut deffaire de toutes ces tendres delicatesses qui nous font viure mal à nostre aise, mais d'un courage masle, fort, & ferme mespriser & fouller aux pieds les indiscretions & folies d'autrui. Ce n'est pas signe qu'un homme soit sain quand il s'escrie à chaque fois que l'on le touche. Iamais vous ne serez en repos, si vous vous formalisés de tout ce qui se presente.

Ils se tirent aussi de la personne, qui offense. Representons nous en general les mœurs, & humeurs des personnes, avec lesquelles il nous faut viure au monde. La pluspart des hommes ne prend plaisir qu'à mal faire, ne mesure sa puissance que par le desdain & injure d'autrui. Tant peu y en a qui prennent plaisir à bien faire. Il faut donc faire estat que de quelque costé, que nous nous tournions, nous trouuerons qui nous

6  
*De ceux  
qui of-  
fensent.*



nous heurtera & offensera. Par tout où nous trouuerons des hommes, nous trouuerons des injures. Cela est si certain & si necessaire, que les legistateurs mesmes, qui ont voulu reigler le commerce & les affaires du monde, ont conuiué & permis en la justice distributive & commutative plusieurs passe-droits. Ils ont permis de se deceuoir & blesser jusques à la moitié de juste prix. Cette necessité de s'entreheurter & offenser vient premierement de la contrariété & incompatibilité d'humeurs & de volontés. D'où vient que l'on s'offense sans le vouloir faire. Puis de la concurrence & opposition des affaires, qui porte que le plaisir, profit & bien des vns, est le plaisir, dommage, & mal des autres : & ne se peut faire autrement, luyuant cette commune & generale peinture du moude, si celui qui vous offense, est vn insolent, fol, & temeraire (comme il est, car vn homme de bien ne faiët jamais tort à personne) pourquoy vous plaignés vous, puis qu'il n'est non plus à soy qu'un insensé ? vous supportés bien d'un furieux sans vous plaindre, voire en auez pitié ; d'un bouffon, d'un enfant, d'une femme, vous vous en riés : vn fol, yurogne, coléré, indiscret, ne vaut pas mieux. Parquoy quand telles gens vous attaquent de paroles, ne leur faut point respondre. Il se faut taire &  
les

les quitter là. C'est vne belle & glorieuse  
 revanche & cruelle pour vn fol, que  
 de n'en faire compte. Car c'est luy of-  
 ter le plaisir, qu'il pense prendre en vous  
 faschant, puis par vostre silence il est  
 condamné d'impertinence, sa temerité  
 luy demeure en la bouche : si l'on luy  
 respond, on se compare à luy, c'est  
 l'estimer trop & faire tort à soy. *Male*  
*loquuntur, quia bene loqui nesciunt, fa-*  
*ciunt quod solent, & sciunt, male quia*  
*mali, & secundum se.*

Voicy donc pour conclusion l'aduis 7  
 & conseil de sagesse : Il faut auoir es- *Conclu-*  
 gard à vous & à celuy, qui vous offen- *sion des*  
 sera. Quant à vous, aduisés ne faire *aduis*  
 chose indigne & messeante de vous lais- *avec la*  
 ser vaincre. L'imprudent & deffiant de *reigle de*  
 soy se passionnant sans cause, s'estime *sagesse.*  
 en cela digne que l'on luy fasse affront.  
 C'est faute de cœur ne sçauoir mespri-  
 ser l'offense : l'homme de bien n'est sub-  
 ject à l'injure. Il est inuiolable : vne cho-  
 se inuiolable n'est pas seulement celle,  
 qu'on ne peut frapper, mais qui estant  
 frappée, ne reçoit playe ny blessure :  
 C'est le plus fort rempart contre tous  
 accidens, que ceste resolution ; que  
 nous ne pouuons receuoir mal que de  
 nous mesmes. Si nostre raison est telle  
 qu'elle doit, nous sommes invulnera-  
 bles. Et pource nous disons tousiours  
 avec le sage Socrates, Anitus & Meli-  
 tus me peuvent bien faire mourir, mais  
 ils

ils ne me sçauroient mal faire. Ainsi l'homme de bien, comme il ne donne jamais occasion à personne de l'iniurier, aussi ne peut il receuoir iniure. *Lædere enim lædique conjunctum est.* C'est vn mur d'airain, que l'on ne sçauroit penetrer : les brocards, les injures n'arriuent point jusques à luy. Ioint qu'il n'y aura celuy qui n'estime l'agresseur meschant, & luy pour homme de bien ne meritant tel outrage. Quant à celuy qui vous a offensé, si vous le jugés impertinent & mal sage, traités le comme tel & le laissez là : s'il est autre, excusés-le, presumés qu'il en a eu occasion, que ce n'a pas esté par malice, mais par inadvertence & mesgarde : Il en est fasché luy mesme, & voudroit ne l'auoir pas faict. Encores diray-je que comme bons mesnagers nous deuons faire nostre profit, & nous seruir de la commodité que nous presentent les injures & offenses. Ce que nous pouuons pour le moins en deux sortes, qui regardent l'offensant & l'offensé : L'une qu'elles nous font cognoistre ceux, qui nous les font pour les fuir vne autre fois. Tel a mesdit de vous, conclus il est malin : & ne vous fiés plus à luy : L'autre qu'elles nous monstrent nostre infirmité & l'endroit par lequel nous sommes battables, afin de le remparer, amander le deffaut, afin qu'un autre n'aye subiect de nous en dire autant ou plus. Quelle plus belle vengeance

vengeance peut on prendre de ses ennemis, que de profiter de leurs injures, & en conduire mieux & plus seurement ses affaires ?

## C H A P. X X I.

*Des maux externes considérés en leurs effets & fruiçts.*

Apres les causes des maux venons *Effets* aux effets & fruiçts, où se trou- *generaux* veront aussi des vrais antidotes & reme- *tres vti-* des. Ces effets sont plusieurs, sont *les.* grands, sont generaux, & particuliers. Les generaux regardent le bien, maintien & culture de l'univers. Premièrement le monde s'estoufferoit, se pourriroit & perdrait, s'il n'estoit changé, remué, & renouvelé par ces grands accidens de peste, famine, guerre, mortalité, qui moissonnent, taillent, emondent : afin de sauver le reste, & mettre le total plus au large, & à l'aise. Sans iceux l'on ne pourroit icy se remuer ny demeurer. Davantage outre la variété, vicissitude & changement alternatif, qu'ils apportent à la beauté & ornement de cet univers, encores toute partie du monde s'accommode. Les barbares & farouches sont polies & policées, les arts & sciences sont respanduës & communiquées à tous. C'est comme en un grand plantis auquel certains arbres sont transplantés, d'autres antés,

antés, autres couppés & arrachés : le tout pour le bien & la beauté du verger. Ces belles & vniuerselles considerations doiuent arrester & accoiser tout esprit raisonnable & honneste, & empescher que l'on ne trouve ces grands & esclatans accidens si estranges & sauvages, puis que ce sont œuvres de Dieu & de nature, & qu'ils font vn si notable seruice au gros & general du monde : Car il faut penser que ce qui semble estre perte en vn endroict, est gain en l'autre. Et pour mieux dire rien ne se perd, mais ainsi le monde change & s'accommode. *Vir sapiens nihil indignetur sibi accidere, sciatque illa ipsa, quibus lædi videtur, ad conservationem universi pertinere, & ex his esse, quæ cursum mundi officiumque consummant.*

2  
Particuliers di-  
vers.  
Voyés la  
1. des 3.  
verités.  
c. 11.  
Exercice.

Les particuliers sont diuers, selon les diuers esprits & estats de ceux qui les reçoient; car ils exercent les bons, releuent & redressent les tombés & deuoyés, punissent les meschans. De chacun vn mot : car il en a esté traitté ailleurs. Ces maux externes sont aux bons vn tres-vtile exercice & tres-belle escole, en laquelle (comme athletes & escrimeurs, les Mariniers en la tempeste, les soldats aux dangers, les philosophes en l'academie, & toutes autres sortes de gens en l'exercice serieux de leur profession) ils sont instruits, duiets, faicts & formés à la vertu, à la constance



tance & vaillance, à la victoire du monde & de la fortune. Ils apprennent à se cognoistre : ils s'essayent & voyent la mesure de leur valeur ; la force & portée de leurs reins ; jusques où ils doivent esperer & promettre d'eux mesmes, puis s'encouragent & s'affermissent à mieux, s'accoustument & s'endurcissent à tout, se rendent resolu, déterminés & inuincibles, où au contraire le long calme de la prosperité, les relasche, ramolit & apoltronit. Dont disoit Demetrius, qu'il n'y auoit gens plus miserables, que ceux qui n'auoient jamais senty de trauerse & d'affliction, appellant leur vie la mer morte.

Aux fautiers & delinquans, vne bride pour les retenir & empescher, qu'ils ne bronchent ; ou vne reprimende & verge paternelle apres leur cheute, pour les y faire penser & souuenir : afin de n'y retourner plus. C'est vne saignée & medecine ou preseruatiue pour diuertir & destourner les fautes qu'elles n'arriuent : ou purgatiue pour les nettoyer & expier.

Aux meschans & perdus punition, vne faucille pour les couper & enleuer, ou les atterrer, pour trainer encores & languir miserablement. Or voyla de tres-salutaires & bien necessaires effects, qui meritent bien que non seulement l'on ne les estime plus maux, & que l'on les recoiue doucement en patience,

& en bonne part , comme exploicts de la justice diuine : mais que l'on les embraffe comme gages & instrumens du soin , de l'amour , & prouidence de Dieu , & que l'on en fasse son profit , suyuant l'intention de celuy , qui les enuoye & despartist , comme il luy plaist.

### ADVERTISSEMENT.

*Des maux externes en eux mesmes & particulierement.*

**T**ous ces maux, qui sont plusieurs & diuers , sont priuatis de biens, comme aussi porte le nom & le naturel de mal. Autant donc qu'il y a de chefs de biens, autant y a il de chefs de maux. L'on les peut reduire & comprendre au nombre de sept. Maladie , douleur, je mets ces deux en vn , captiuité, bannissement, indigence, infamie , perte d'amis , mort , qui sont priuation de santé , liberté , patrie , moyens , honneurs , amis , vie , desquels a esté parlé

*Au 1. li. cy-dessus au long. Nous chercherons donc icy les antidotes & remedes propres & particuliers contre ces sept chefs de maux, & briueuement sans discours.*

### CHAP. XXII.

*De la maladie & douleur.*

*l. 1. c. 6.* **N**ous auons dict cy-dessus , que la douleur est le plus grand , & à vray dire le seul mal , le plus fascheux ,  
qui

qui se faiet plus sentir , & où y a moins de remedes & d'aduis. Toutesfois en voicy quelques vns , qui regardent la raison , la justice , l'vtilité , l'imitation , & ressemblance grands & illustres.

C'est vne commune necessité d'endurer , ce n'est pas raison de faire pour nous vn miracle. Il ne se faut pas facher , s'il aduient à quelcun , ce qui peut aduenir à chacun.

C'est chose aussi naturelle : nous sommes nés à cela , en vouloir estre exempt , est injustice. Il faut souffrir doucement les loix de nostre condition. Nous sommes pour vieillir , affoiblir , douloir , estre malades : il faut apprendre à souffrir ce que l'on ne peut eüiter.

Si elle est longue ; elle est legere & modérée : c'est honte de s'en plaindre ; si elle est violente , elle est courte , & met tost fin ou à soy , ou au patient , qui reuiet presque tout à vn. *Confide , summus non habet tempus dolor. Si grauis , brevis : si longus , levis.*

Et puis c'est le corps qui endure , ce n'est pas nous , qui sommes offensés. Ou l'offense diminuë de l'excellence & perfection de la chose : & la maladie ou douleur tant s'en faut qu'elle diminuë , qu'au rebours elle sert de sujet & d'occasion à vne patience loüable , plus beaucoup que la santé : Et où il y a plus d'occasion de loüange , il n'y a pas moins de bien. Si le corps est instrument de

Q 2 l'esprit ,

l'esprit, qui se plaindra, quand l'instrument s'usera, en servant celuy, à qui il est destiné? Le corps est faict pour servir à l'esprit. Si l'esprit s'affligeoit, pour ce qui arriue au corps, l'esprit seruiroit au corps. Celuy-là ne seroit-il pas trop delicat, qui crierait & huerait, pource que l'on luy auroit gasté sa robe? que quelque espine la luy auroit accrochée? quelqu'un en passant la luy auroit déchirée? Vn vil frippier, peut estre, s'en plaindroit, qui en voudroit faire son profit: Mais vn grand & riche s'en riroit, & n'en feroit compte, comparant ceste perte au reste des biens qu'il a. Or ce corps n'est qu'une robe empruntée, pour faire paroistre pour vn temps nostre esprit sur ce bas & tumultuaire theatre, duquel seul deuons faire cas, & procurer son honneur & son repos. Et d'où vient que l'on souffre avec tant d'impatience la douleur? c'est que l'on n'est pas accoustumé de chercher son contentement en l'ame, *non assueverunt animo esse contenti, nimium illis cum corpore fuit.* L'on a trop de commerce avec le corps. Il semble que la douleur s'en orgueilleisse nous voyant trembler sous elle.

5 Elle nous apprend à nous degouter de ce qu'il nous faut laisser & à nous deprendre de la pipperie de ce monde, seruice tres notable.

6 La joye & le plaisir de la santé recouvrée,

couverte , apres que la douleur aura fait son cours , ce sera comm'vne lumiere belle & claire , tellement qu'il semble que nature nous ait presté la douleur , pour l'honneur & service de la volupté , & de l'indolence.

Or fus donc si la douleur est mediocre , la patience sera facile : si elle est grande , la gloire le sera aussi ; si elle semble trop dure , accusons nostre mollesse & lascheté : si peu y en a qui la puissent souffrir , soyons de ce peu. N'accusons nature de nous avoir fait trop foibles : car il n'en est rien : mais nous sommes trop delicats. Si nous la fuyons , elle nous suivra : si nous nous rendons à elle laschement & nous laissons vaincre , nous n'en serons traittés que plus rudement , & le reproche nous en demeurera. Elle nous veut faire peur , tenons bon , & qu'elle nous trouve plus resolu , qu'elle ne pense. Nostre tendreur luy apporte ceste aigreur & dureté. *stare fidenter , non quia difficilia non audemus , sed quia non audemus , difficilia sunt.*

Mais afin que l'on ne pense pas que ce soyent de beaux mots de theorique , *Exem-* mais que la pratique en est impossible , *ples.* nous avons les exemples tant frequens , & tant riches non seulement d'hommes , mais de femmes , & enfans , qui non seulement ont soustenu de longues & douloureuses maladies avec tant de



constance , que la douleur leur a plu-  
stost emporté la vie que le courage :  
mais qui ont attendu , ont supporté  
avec gayeté , voire ont cherché les  
grandes douleurs & les exquis tour-  
mens. En Lacedemone les jeunes en-  
fans s'entre fouëttoient viuement quel-  
quefois jusques à la mort , sans mon-  
trer en leur visage aucun ressentiment  
de douleur pour s'accoustumer à en-  
durer pour le pays. Le page d'Alexan-  
dre se laissa brusler d'un charbon sans  
faire frime aucune ny contenance de  
se plaindre , pour ne troubler le sacri-  
fice : & vn garçon de Lacedemone se  
laissa ronger le ventre à vn renard ,  
plustost que descouvrir son larrecin.  
Pompée surpris par le Roy Gentius ,  
qui le vouloit contraindre de deceler  
les affaires publiques de Rome , pour  
montrer qu'aucun tourment ne luy  
feroit dire , il mit luy-mesmes le doigt  
au feu , & le laissa brusler jusques à ce  
que Gentius mesme l'en retira : pareil  
cas avoit auparauant fait Mutius de-  
uant vn autre Roy Porsenna , & plus  
que tous a enduré le bon vieil Regulus  
des Carthaginois. Mais sur tous est Ana-  
zarque , qui demy brisé dans les mor-  
tiers du Tyran , ne voulut jamais con-  
fesser , que son esprit fust touché de  
tourment , pilez , broyez tout vostre  
saoul , le sac d'Anaxarque , car quant  
à luy vous ne le sçauriez blesser.

CHAP.

*De la captiuité ou prison.*

Ceste affliction n'est plus rien , & est trop aysée à vaincre apres ce qui a esté dict de la maladie & de la douleur. Car ceux-cy ne sont presque point sans quelque captiuité au liét , en la maison , en la gesne : & encherissent beaucoup au dessus d'icelle : toutesfois deux ou trois mots d'elle. Il n'y a que le corps , la manche , la prison de l'ame , qui est captiue ; l'esprit demeure tousiours libre & à soy en despit de tous , comment sçait-il , & peut-il sentir qu'il est en prison ; puis qu'aussi librement , & encores plus , il peut s'esgayer & promener où il voudra ? Les murs & la closture de la prison est bien trop loin de luy pour le pouvoir enfermer. Le corps qui le touche & luy est conjoint ne le peut tenir ny arrester. Celuy qui sçait se maintenir en sa liberté & vser de son droict , qui est de n'estre pas enfermé mesmes dedans ce monde , se mocquera de ces chetifues barrieres. *Christianus etiam* Tertul.  
*extra carcerem sæculo renuntiavit ; in carcere etiam carceri : nihil interest ubi sitis in sæculo , qui extra sæculum estis , auferamus carceris nomen ; secessum vocemus , & si corpus includitur , caro detinetur , omnia spiritui patent , totum*

*hominem animus circumfert : & quo vult transfert.*

La prison a receu benignement en son sein plusieurs grands & saints personnages : a esté l'ailyle & le port de salut , & la foriesse à plusieurs , qui se fussent perdus en liberté , voire qui ont eu recours à elle pour estre en liberté , l'ont choisie & espousée pour viure en repos , & se deliurer du monde , è *carcere in custodiarium translati*. Ce qui est clos & fermé sous la clef est bien mieux gardé. Il vaut mieux estre enfermé sous la clef , qu'estre contrainct & ferré par tant de lacs & de ceps diuers , dont le monde est plein : les places publiques , les palais , les courts des grands , que les tracas & tumulte des affaires apporte , les procès , les envies , malices , humeurs espineuses & violentes. *Si recogitemus , ipsum magis mundum carcerem esse , exisse nos è carcere quam in carcerem introiisse intelligemus , majores tenebras habet mundus quæ hominum præcordia excæcant , graviores catenas induit , quæ ipsas animas constringunt , peiores immunditias expirant libidines hominum , plures post remotos continet universum genus hominum.* Plusieurs se sont sauués de la main de leurs ennemis , de grands dangers & miseres par le benefice de la prison. Au cuns y ont composé des liures , s'y sont faicts sçauans & meilleurs. *Plus in car-*

*cere spiritus acquirit quam caro amittit.*

Plusieurs que la prison apres auoir gardé & preserué vn temps , à vomy & enuoyé aux premieres & souueraines dignités , monté & assis aux plus hauts sieges du monde ; d'autres elle a exhalé au ciel , & n'en a receu aucun qu'elle n'aye rendu.

## C H A P .   X X I V .

*Du bannissement & exil.*

**E**xil est vn changement de lieu , qui n'apporte aucun mal sinon par opinion ; & est vne plaincte & vne affliction purement imaginaire : car selon raison il n'y a aucun mal : par tout , tout est de mesme : ce qui est compris en deux mots nature & vertu.

Par tout se trouve la mesme nature commune , mesme ciel , mesmes elements. Par tout le ciel & les estoiles nous paroissent en mesme grandeur , estenduë , & c'est cela , qui est principalement à considerer , & non ce qui est dessoubs & foulons aux pieds. Aussi ne pouvons nous voir de terre que dix ou douze lieuës d'une veuë.

*Angustus animus , quem terrena delectant.* Mais la face de ce grand ciel azuré , paré & contrepoincé de tant de beaux & reluisans diamants , se montre tousiours à nous , & afin que le puissions tout voir , il tourne conti-

Q 5   nuelle.

1

2  
Nature.

nuellement au tour de nous. Il se monstre tout à tous en tous endroiçts : en vn jour, en vne nuit. La terre, qui avec les mers & tout ce qu'elle embrasse, n'est pas la cent soixantième partie de la grandeur du Soleil, ne se monstre à nous qu'à l'endroiçt où nous l'habitons : mais encores ce changement du plancher de dessus n'est rien. Qu'importe estre nay en vn lieu & viure en vn autre ? Nostre mere se pouvoit accoucher ailleurs ; c'est rencontre que nous naissions ça ou là. Dauantage toute terre porte, produit, & nourrit des hommes : fournit tout ce qui est necessaire. Toute terre porte des parens : la nature nous a tous conjoinçts de sang & de charité. Toute terre porte des amis : il n'y a qu'à en faire, & se les concilier par vertu & sagesse. Toute terre est pays à l'homme sage : ou plustost nulle terre ne luy est pays. C'est se faire tort, c'est foiblesse & bassesse de cœur de se porter ou penser estranger en quelque lieu. Il faut vser de son droiçt, & par tout viure comme chez soy & sur le sien, *omnes terras tanquam suas videre, & suas, tanquam omnium.*

3  
Vertu.

Et puis quel changement ou incommodité nous apporte la diuersité de lieu ? Ne portons nous pas toujours nostre mesme esprit & vertu ? Qui peut empescher, disoit Brutus, que le banny



ny n'emporte avec soy ses vertus? L'esprit ny la vertu n'est point sujet ou enfermé en aucun lieu, est par tout également & indifféremment : l'honneste homme est citoyen du monde, libre, franc, joyeux & content par tout, tousiours chez soy, en son quaré, tousiours même, encores que son estuy se remuë & tracasse : *animus sacer & æternus ubique est, diis cognatus, omni mundo & ævo par.* C'est estre chez soy, & en son pays par tout, où l'on se trouue bien. Or se trouuer bien ne depend point du lieu, mais de soy mesme.

Combien de gens se sont bannis volontairement pour diuerses considera-<sup>4</sup> tions? combien d'autres, qui s'estant <sup>Exem-  
ples.</sup> bannis par la violence d'autrui, puis apres rappelez n'ont point voulu retourner, & ont eu leur exil non seulement tolerable, mais doux & voluptueux : & n'ont pensé auoir vescu, que le temps qu'ils ont esté bannis, comme ces genereux Romains Rutilius, Marcellus? Combien d'autres ont esté tirez par la main de la bonne fortune hors leur pays, pour estre grands & puissans en terre estrangere?



*De la poureté, indigence, perte de biens.*

<sup>1</sup>  
*Pauvreté double 1. disette des choses nécessaires.*  
**C**este plainte est du vulgaire sot & miserable, qui met aux biens de la fortune son souverain bien ; & pense que la pauvreté est vn tres grand mal. Mais pour monstrier ce qui en est, il y a double pauvreté, l'vne extreme, qui est disette & deffaut des choses nécessaires & requises à nature, cette-cy n'arriue preique jamais, estant nature si equitable & nous ayant formé de ceste façon, que peu de choses nous sont nécessaires, & icelles se trouvent par tout, ne manque point, *parabile est quod natura desiderat, & expositum*, ny encores gueres celles, qui sont à suffisance, & regardent l'vsage modéré, & la condition d'vn chacun. *Ad manum est, quod sat est.* Si nous voulons viure selon nature & raison, son desir, & sa reigle, nous trouverons tousiours ce qu'il nous faut. Si nous voulons viure selon l'opinion, nous ne le trouverons jamais, *Si ad naturam viues, nunquam eris pauper ; si ad opinionem, nunquam dives : exiguum natura desiderat : opinio immensum.* Et puis vn homme, qui a vn art ou science, voire à qui seulement les bras demeurent de reste, doibt-il craindre ou se plaindre de cette pauvreté ?

L'autre

L'autre est faute des choses, qui sont  
 outre la suffisance requise à la pompe,  
 volupté, delicateſſe. C'est vne medio-  
 crité & frugalité : & c'est à vray dire  
 celle, que nous craignons, perdre nos  
 riches meubles, n'auoir pas vn liſt mol-  
 let, la viande bien apprestée, estre  
 priué de ses commoditez, en un mot,  
 c'est delicateſſe, qui nous tient, c'est  
 nostre vraye maladie. Or ceste plaincte  
 est injuste ; car telle pauvreté est plus  
 à souhaitter qu'à craindre : aussi estoit  
 elle demandée par le sage, *mendicitatem nec diuitias, sed necessaria.* Elle est  
 bien plus juste, plus riche, plus dou-  
 ce, paisible & assurée, que l'abon-  
 dance, que l'on desire tant : Plus juste :  
 l'homme vient nud, *nemo nascitur dives*, & s'en retourne nud de ce  
 monde, peut il dire quelque chose  
 vrayement sienne de ce qu'il n'apporte  
 ny n'emporte avec soy ; les biens de ce  
 monde sont comme les meubles d'une  
 hôtellerie. Nous ne nous en deuons  
 soucier que tant que nous y sommes,  
 & en auons besoin : Plus riche, c'est  
 vn royaume, vne ample Seigneurie.

*Magna diuitiæ lege naturæ composita* 1. *Ti-*  
*paupertas, Magnus quæstus pietas cum* mot. 6.  
*sufficiencia* ; Plus paisible & assurée :  
 elle ne craint rien, se peut deffendre  
 soy-mesme contre tous ses ennemis :  
*etiam in obsessa via paupertas pax est.*  
 Vn petit corps, qui se peut recueillir

&amp;

Proverb.

20  
 Louange  
 de la  
 suffisance

& couvrir sous vn bouclier , va bien plus seurement que ne faict vn bien grand , qui est descouvert & opportun aux coups. Elle n'est subiecte à recevoir de grands dommages , ny charges de grand travaux. Dont ceux qui sont en cet estat , sont tousiours plus gais & joyeux : car ils n'ont pas tant de soucy , & craignent moins la tempeste. Ceste telle pauvreté est deliurée , gaye , assurée , nous rend vrayement maistres de nos vies , dont les affaires , les querelles , les procès , qui accompagnent nécessairement les richesses , emportent la meilleure partie. Hé quels biens sont cela , d'où nous viennent tant de maux ; Qui nous faict endurer des injures , qui nous rend esclaves , qui trouble le repos de l'esprit , qui apporte tant de jaloussies , soupçons , craintes , frayeurs , desirs ? Qui se fache de la perte de ses biens , est bien miserable : car il perd & les biens & l'esprit tout ensemble. La vie des pauvres est semblable à ceux , qui nauigent terre à terre ; celle des riches à ceux qui se jettent en pleine mer. Ceux cy ne peuvent prendre terre quelque ennie qu'ils en ayent ; il faut attendre le vent & la marée ; ceux la viennent à bord quand ils veulent.

Finalement il se faut représenter tant de grands & genereux personnages , qui se sont ry de telles pertes ,  
voire

voire l'ont pris à leur aduantage , & ont remercié Dieu , comme Zenon apres son naufrage , les Fabrices , les Serrans , les Curies. Ce doit bien estre quelque chose d'excellent & diuin , que la pauvreté , puis qu'elle convient aux Dieux imaginez nuds , puis que les Sages l'ont embrassée , au moins l'ont souffert avec grand contentement. Et pour acheuer en vn mot , entre personnes non passionnées elle est loïable , mais entre quels que ce soit , ell'est supportable.

## C H A P. X X V I.

*De l'infamie.*

Ceste affliction est de plusieurs sortes. Si c'est priuation ou perte d'honneurs & dignitez , c'est vn grand gain : les dignitez ne sont qu'honorables seruitudes , par lesquelles l'on se priue de soy mesme pour se donner au public. Les honneurs ne sont que flambeaux , d'enuie , jalousie , & en fin exil & pauvreté. Qu'on repasse par la memoire l'histoire de toute l'antiquité , l'on trouuera que tous ceux , qui ont vescu & se sont comportés dignement & vertueusement , ont acheué leur course , ou par poison , ou par autre mort violente : tesmoin entre les Grecs , Aristides , Themistocles , Phocion , Socrates : A Rome Camille , Scipion , Ciceron ,



Ciceron , Papinian : entre les Hebreux les Prophetes : tellement que c'est la liurée des plus honnestes hommes , c'est la recompense ordinaire du public à telles gens. Si pour vn mauvais bruit commun & opinion populaire , tout galand homme doit mespriser cela , & n'en faire mise ny recepte , celuy se dégrade & declare n'auoir aucunement profité en l'estude de sagesse , qui faict cas & se soucie des jugemens , bruiets , & paroles du peuple , soit en bien ou en mal.

## CHAP. XXVII.

*De la perte d'amis.*

**I**e comprends icy parens , enfans , & toutes cheres Personnes. Premièrement faut sçauoir sur quoy est fondée ceste plainte ou affliction pretendue , sur leur interest ou sur le nostre. Sur le leur : je me doute que nous dirons ouy : mais il ne nous en faut pas croire. C'est vne ambitieuse faincte de pieté , par laquelle nous faisons mine de plaindre & nous douloir du mal d'autrui , du dommage public : mais si nous tirons le rideau , & fondons bien au vif , se trouuera que c'est le nostre particulier , qui y est enueloppé , qui nous touche. Nous plaignons nostre chandelle , qui s'y brusle , & s'y consomme , ou est en danger. C'est  
plustost

plustost vne espece d'envie , que vraye pieté : car ce que nous lamentons tant sous le mot de la perte de nos amis , de leur absence & esloignement de nous , c'est leur vray & tresgrand bien : *mærare hoc eventum invidi magis quam amici est.* Le vray usage de la mort c'est mettre fin aux miseres. Si Dieu eust faict nostre vie plus heureuse , il l'eust faicte plus longue.

C'est donc à vray dire sur nostre interest , qu'est fondée ceste plainte , ceste affliction. Or cela est desia messeant : c'est espece d'injure d'auoir regret au repos de ceux , qui nous aiment , pource que nous en sommes incommodés , *Suis incommodis angere non amicum , sed seipsum amantis est.*

Après il y a à cela un trèsbon remede , que la fortune ne nous peut oster , c'est que suruiuans à nos amis , nous auons moyen d'en faire d'autres : l'amitié est un des plus grands biens de la vie , aussi est il des plus aysés à acquerir. Dieu faict les hommes , & les hommes font les amis. A qui la vertu ne manque point , les amis ne manqueront jamais : c'est l'instrument avec lequel on les faict , & avec lequel quand on a perdu les anciens , on en refaict de nouveaux. La fortune nous a elle osté nos amis , faisons en de nouveaux : par ce moyen nous ne les aurons pas perdus , mais multipliés.

D E

**I**l en a esté tant au long & en tout sens parlé en l'onzième & penultième chapitre du second liure, qu'il ne me reste plus rien à dire icy, dont je renuoye là.

*Seconde partie des maux internes, passions fascheuses.*

P R E F A C E.

**D**e tous ces maux susdicts naissent & sourdent en nous diuerses passions & affections cruelles: car estant iceux prins & considerés tout simplement comme tels, naissent craincte, qui apprehende les maux encores à venir, tristesse, qui les regarde presens, & s'ils sont en autrui c'est compassion & misericorde. Estans considerés comme venans & procurés par le faict d'autrui, naissent les Passions de colere, hayne, enuie, jalousie, despit, vengeance, & toutes celles, qui nous font regarder de mauvais œil ceux qui nous causent du desplaisir. Or cette vertu de force & vaillance consiste à reiglement & selon raison receuoir tous ces maux, s'y porter courageusement, & en ce faisant se tenir & garder net & libre de toutes ces passions, qui en viennent. Mais pource qu'elles ne subsistent, que par ces maux, si par le moyen & secours de tant d'aduis & remedes cy-dessus apportés, l'on peut

peut vaincre & mespriser tous ces maux ,  
 il n'y restera plus aucun lieu à ces pas-  
 sions. Et c'est le vray moyen d'en venir  
 à bout & s'en garantir , ainsi que c'est  
 le meilleur pour esteindre le feu , que  
 soustraire le bois , qui est son aliment.  
 Toutesfois nous ne laisserons d'apporter  
 encores aduis particuliers contre toutes ces  
 passions , bien qu'elles ayent esté telle-  
 ment depeintes cy dessus , qu'il est tres-  
 facile de les auoir en horreur & en hayne. *l.i.c. 26.  
 27. &  
 suyuant.*

## CHAP. XXVIII.

*Contre la crainte.*

**P**renons loisir d'attendre les maux ,  
 peut-estre qu'ils ne viendront pas  
 jusques à nous , nos crainctes sont aussi  
 subjectes à se tromper que nos espe-  
 rances. Peut-estre que le temps que  
 nous pensons deuoir apporter de l'af-  
 fliction , amenera de la consolation.  
 Combien peut-il survenir de rencon-  
 tres , qui pareront au coup que nous  
 craignons ? Le foudre se destournera  
 avec le vent d'un chapeau , & les for-  
 tunes des grands estats avec vn petit  
 moment. Vn tour de rouë met en haut  
 ce qui estoit en bas , & bien souvent  
 d'où nous attendons nostre ruine ,  
 nous receuons nostre salut. Il n'y a  
 rien si subject à estre trompé , que la  
 prudence humaine. Ce qu'elle espere ,  
 luy manque , ce qu'elle crainct s'escou-  
 le ,

le, ce qu'elle n'attend point, luy arrive. Dieu tient son conseil à part : ce que les hommes ont deliberé d'une façon, il le retout d'une autre. Ne nous rendons point malheureux devant le temps, & peut estre ne le serons nous point du tout. L'aduenir qui trompe tant de gens, nous trompera aussi tost en nos crainctes qu'en nos esperances. C'est vne maxime fort celebre en la medecine, qu'és maladies aiguës les prediCTIONS ne sont jamais certaines : ainsi est-il aux plus furieuses menaces de la fortune ; tant qu'il y a vie, il y a esperance : l'esperance demeure aussi long temps au corps que l'esprit, *quando spiro, spero.*

- 2 Mais pource que ceste craincte ne vient pas tousiours de la disposition de nature, mais souvent de la trop delicate nourriture ( car pour n'auoir esté de jeunesse nourry à la peine & au travail, nous apprehendons des choses souvent sans raison ) il faut de longue main nous accoustumer à ce qui nous peut plus espouuanter, nous représenter les dangers les plus effroyables, où nous pouuons tomber, & de gayeté de cœur tenter quelquefois les hazards, pour y essayer nostre courage, deuanter ses mauvaises aduantures, & saisir les armes de la fortune. Il nous est bien plus aisé de luy resister, quand nous l'assailons, que quand nous nous
- def-



deffendons d'elle. Nous auons lors loisir de nous armer, nous prenons nos aduantages, nous pouruoyons à la retraite; ou quand elle nous assaut, elle nous surprend & nous choisit comme elle veut. Il faut donc qu'en l'assaillant nous apprenions à nous deffendre, que souuent nous nous donnions de faulx allarmes, nous nous proposons les dangers qu'ont passé les grands personnages; que nous nous souuenions comme les vns ont euité les plus grands, pour ne s'en estre point estonnés, les autres se sont perdus és moindres, pour ne s'y estre pas bien resolus.

## C H A P. XXIX.

*Contre la tristesse.*

**L**es remedes contre la tristesse (descrite cy-dessus pour la plus fascheuse, dommageable, & injuste passion) sont doubles: les vns sont obliques. I'appelle les droicts ceux que la philosophie enseigne, & qui consistent à regarder ferme & affronter les maux & les desdaigner, ne les estimant point maux, ou si petits & legers (encoresqu'ils soient grands & pressants) qu'ils ne sont dignes, que nostre esprit s'en esmeue & s'en altere: & que s'en plaindre & contrister c'est vne chose injuste & messeante, ainsi parlent les Stoiciens, Peripateticiens & Platoniciens. Ceste maniere

niere de se preseruer de tristesse & de toute passion douloureuse est tres-belle & tres-excellente , mais aussi tres-rare des esprits de la premiere classe. Il y en a vne autre aussi philosophique , encores qu'elle ne soit de si bonne & sainte famille , qui est bien facile & bien plus en vsage , & est oblique , c'est par diuersion & destournement de son esprit & sa pensée à chose plaisante & douce , au moins autre que celle , qui nous amene la tristesse ; c'est gauchir , decliner , & ruser au mal ; c'est changer d'object. C'est vn remede fort frequent , & qui s'usite presqu'en tous maux , si l'on y veut prendre garde tant du corps que de l'esprit. Les Medecins , qui ne peuvent purger le catarrhe , le destournent & deuoyent en autre partie moins dangereuse , à qui il faut appliquer la lancette , le cautere , le fer , ou le feu. Ceux qui passent les precipices , ferment les yeux , detournent la veuë ailleurs. Les vaillants en guerre ne goustent & ne considerent aucunement la mort : l'ardeur du combat les emporte. Tant qui ont souffert la mort doucement , voire qui se la sont procurée & donnée , ou pour la gloire future de leur nom , comme plusieurs Grecs & Romains , ou pour l'esperance d'une meilleure vie , comme les martyrs , les disciples d'Hegesias , & autres  
apres

apres la lecture de l'Axiouque de Platon : ou pour fuir les maux de ceste vie , ou pour autres raisons. Tout cela n'est-ce pas diuersion ? Peu y en a qui considerent les maux en eux mesmes , qui les goustent & accoinctent comme fit Socrates la mort , & Flavius condamné par Neron à mourir par la main de Niger. Parquoy aux sinistres accidens & mesaduantures , & à tous maux externes il faut destourner son esprit à d'autres pensées. Le vulgaire sçait bien dire , n'y pensés point. Ceux qui ont en charge les affligez , doiuent pour leur consolation prudemment & doucement fournir d'autres obiects , à l'esprit assailly. *Abducendus est animus ad alia studia , sollicitudines , curas , negotia ; loci denique mutatione sæpe curandus est.*

## CHAP. XXX.

*Contre la compassion & misericorde.*

**I**l y a double misericorde , l'une forte , bonne , & vertueuse , qui est en Dieu & aux Saints , qui est par volonté & par effect secourir aux affligés sans s'affliger soy mesmes , sans rien ravaller de la justice & dignité : l'autre est vne sorte & feminine pitié passion-*l. 1. c.* née , qui vient de mollesse & foiblesse *32.* d'ame , de laquelle a esté parlé aux passions cy-dessus. Contre icelle , la sagesse

sagesse apprend de secourir l'affligé ; mais non pas de flechir & compatir avec luy. Ainsi est dict Dieu misericordieux. Comme le medecin à son patient, l'aduocat à sa partie apportent toute diligence & industrie, mais ne se donnent au cœur de leurs maux & affaires : ainsi le sage faict sans accepter la douleur & noircir son esprit de sa fumée. Dieu commande d'auoir soin & ayder aux pauvres, prendre leur cause en main, ailleurs il deffend d'auoir pitié du pauvre en jugement.

## C H A P. XXXI.

*Contre la colere.*

*I. Chefs  
des re-  
medes.*

**L**es remedes sont plusieurs & diuers, desquels l'esprit doit estre auant la main armé & bien munny, comme ceux, qui craignent d'estre assiegés, car apres n'est pas temps. Ils se peuvent reduire à trois chefs : le premier est de couper chemin & fermer toutes les aduenues à la colere. Il est bien plus aisé de la repousser & luy fermer le premier pas, qu'en estant saisi s'y porter bien & reiglement. Il faut donc se deliurer de toutes les causes & occasions de colere qui ont esté cy-deuant deduites en sa description, sçauoir, 1. foiblesse, mollesse. 2. maladie d'esprit en endureissant contre tout ce qui peut aduenir. 3. Delicatesse trop grande, amour

amour de certaines choses s'accoustu- l. 1.  
 mant à la facilité & simplicité , mere de c. 20.  
 paix & repos. *Ad omnia compositi simus :*  
*quæ bona & paratiora , sint nobis meliora*  
*& gratiora* , c'est la doctrine generale  
 des sages. Cotys Roy ayant reçu de  
 present plusieurs tres-beaux & riches  
 vaisseaux fragiles & aisés à casser , les  
 rompit tous , pour n'estre en danger  
 de se colerer , aduenant qu'ils fussent  
 cassés. Ce fut la deffiance de soy , las-  
 cheté & craincte , qui le poussa à cela.  
 Il eust bien mieux fait , si sans les  
 rompre , il se fust resolu de ne se cour-  
 rourcer pour quoy qu'il en fust ad-  
 uenu : 4. Curiosité , à l'exemple de  
 Cesar , qui victorieux ayant recouuré  
 les lettres , escrits , memoires de ses  
 ennemis , les brusta tous sans les vou-  
 loir voir : 5. Legereté à croire : 6. &  
 sur tout l'opinion d'estre mesprisé &  
 injurié par autrui , laquelle il faut  
 chasser comme indigne d'homme de  
 cœur : car combien qu'elle semble estre  
 glorieuse , & venir de trop d'estime  
 de soy ( vice grand cependant ) si vient  
 elle de bassesse , & foiblesse : car celuy  
 qui s'estime mesprisé de quelqu'un , est  
 en quelque sens moindre que luy , se  
 juge , ou craint de l'estre en vérité ou  
 par reputation & se deffie de soy. *Nemo*  
*non eo , à quo se contemptum judicat ,*  
*minor est.* Il faut donc penser que c'est  
 plustost toute autre chose , que mes-



pris, c'est sottise, indiscretion, necessité & deffaut d'autrui. Si le mespris pretendu vient des amis; c'est vne trop grande familiarité. Si de nos subjects, sçachants que l'on a puissance de les chastier & faire repentir, il n'est à croire, qu'ils y ayent pensé. Si de viles & petites gens, nostre honneur ou dignité & indignité n'est pas en la main de telles gens: *indignus Cæsaris ira*. Agathocles & Antigonus se rioient de ceux qui les injurioient, & ne leur firent mal les tenants en leur puissance. Cesar a esté excellent par dessus tous en ceste part, mais Moyse, David & tous les grands en ont faiët ainsi, *magnam fortunam magnus animus decet*. La plus glorieuse victoire est d'estre maistre de soy, ne s'esmouuoir pour autrui. S'en esmouuoir c'est se confesser attainct; *conuitia, si irascere, agnita videntur, spreta exolescunt*. Celuy ne peut estre grand, qui plie sous l'offense d'autrui: si nous ne vainquons la colere, elle nous vaincra, *injurias & offensiones superne despicere*.

2. Le second chef est de ceux, qu'il faut employer lors que les occasions de colere se presentent, & qu'il semble qu'elle veut naistre en nous: qui sont
1. arrester & tenir son corps en paix & repos, sans mouuemens & agitation: laquelle eschauffe le sang & les humeurs, & se tenir en silence & solitude. 2.

de. 2. Dilation à croire & prendre resolution , donner loisir au jugement de considerer. Si nous pouuons vne fois discourir , nous arresterons aysément le cours de ceste fieure. Vn sage conseilloit à Auguste estant en colere de ne s'esmouuoir que premierement il n'eust dict & prononcé les lettres de l'alphabet. Tout ce que nous disons & faisons en la chaude colere , nous doit estre suspect : pource faut il faire alte. *Nihil tibi liceat dum irasceris. Quare ? Quia vis omnia licere.* Nous nous deuons craindre , & douter de nous mesmes : car tant que nous sommes esmeus , nous ne pouuons rien faire à propos : la raison lors empestree des passions ne nous sert non plus que les aisles aux oyseaux englués par les pieds. Parquoy il faut recourir à nos amis , & meurir nos coleres entre leurs discours.

4. Aussi la diversion & toute chose plaisante , à la musique.

Le troiesme chef est aux belles considerations , desquelles doit estre<sup>3.</sup> *Chef.* abreuué & taint nostre esprit de longuemain. Premierement des actions & mouuemens de ceux qui sont en colere , qui nous doiuent faire horreur tant elles sont messeantes : c'est l'expedient que donnent les sages pour nous en destourner , conseillants de se regarder au miroir. Secondement & au contraire de la beauté , qui est la

moderation , songeons , combien la douceur & la clemence ont de grace , comme elles sont agreables aux autres & vtils à nous mesmes : c'est l'aymant qui tire à nous le cœur & la volonté des hommes. Cecy est principalement requis en ceux que la fortune a colloqué en haut degré d'honneur , qui doivent auoir les mouuemens plus remis & temperés. Car comme leurs actions sont plus d'importance : aussi leurs fautes sont plus difficiles à reparer. Finalement y a l'estime & l'amour que nous deuons porter à la sagesse que nous estudions icy : laquelle se monstre principalement à se retenir & se commander , demeurer constante & inuincible : il faut esleuer son ame de terre & la conduire à une disposition semblable à ceste plus haute partie de l'air , qui n'est jamais offusquée de nuées ny agitée de tonnerres , mais en vne serenité perpetuelle , ainsi nostre ame ne doit estre obscurcie par la tristesse , ny esmené par la colere , & faire toute precipitation , imiter le plus haut des planettes qui va le plus lentement de tous.

Or tout cecy s'entend de la colere interne , couuerte & qui dure , joincte avec mauuaise affection , hayne , desir de vengeance , *quæ in sinu stulti requiescit , ut qui reponunt odia ; quodque sæuæ cogitationis indicium est , secreto suo sistantur.* Car ceste externe & ouuerte est

est courte , vn feu de paille , sans mauuaise affection , qui est pour faire ressentir à autrui sa faute , soit aux inferieurs par reprehensions & reprimendes ou autres , pour leur remonstrer le tort & indiscretion qu'ils ont , c'est chose vtile & necessaire & bien loüable.

Il est bon & vtile & pour soy & pour autrui de quelque fois se courroucer , mais que ce soit avec moderation & reigle. Il y en a qui retiennent leur colere au dedans , afin qu'elle ne se produise , & qu'ils apparoissent sages & moderés : mais ils se rongent au dedans , & se font vn effort qui leur couste plus que ne vaut tout. Il vaudroit mieux se courroucer & esuenter vn peu ce feu au dehors , afin qu'il ne fust si ardent & ne donnast tant de peine au dedans. On incorpore la colere en la cachant. Il vaut mieux que sa poincte agisse vn peu au dehors que la replier contre soy : *Omnia vitia in aperto leuiores sunt , & tunc perniciosissima cum simulata sanitate subsidunt.*

*Se colerer quand bon & utile. Pour soy*

Aussi contre ceux qui n'entendent ou ne se laissent gueres mener par raison , comme le genre de valets & qui ne font que par craincte , faut que la colere y supplée , vraye ou simulée , sans laquelle souuent n'y auroit reiglement en la famille. Mais que ce soit avec ces conditions ; 1. non souuent

*5 Pour autrui.*

& à tous propos ; 2. ny pour choses legeres. Car estant ordinaire viendrait à mespris & n'auroit poids ny effect. 3. Non en l'air & à coup perdu , grondant & criaillant en absence. Mais qu'elle arriue & frappe celuy qui en est cause , & de qui l'on se plaint. 4. Que ce soit viuement pertinemment & serieusement sans y meslerrisée , afin que ce soit vtile chastiment du passé , & prouision à l'aduenir. Bref il en faut vser comme d'une medicine. *Tous ces remedes au long deduiçts sont aussi bons contre les suiuançes passions.*

## CHAP. XXXII.

*Contre la hayne.*

**P**our se deffendre contre la hayne , il faut tenir vne reigle qui est vraye , que toutes choses ont deux anes par lesquelles l'on les peut prendre , par l'une elles nous semblent griesues & poissantes ; par l'autre aysées & legeres. Prenons donc les choses par la bonne anse , & nous trouuerons qu'il y a de bon & à aymer en tout ce que nous accusons & hayssons. Car il n'y a rien au monde qui ne soit pour le bien de l'homme. Et en ce qu'il nous offense , nous auons plus de subiect de le plaindre que de le hayr : car il est le premier offensé & en reçoit le plus grand dommage pource qu'il perd en cela l'usage de



de la raison , la plus grande perte qui puisse estre. Tournons donc en tel accident la hayne en pitié , & mettons peine de rendre dignes d'estre aymés ceux que nous voudrions haïr , ainsi que fit Lycurgue à celuy qui luy auoit creué l'œil , lequel il rendit pour peine de l'injure vn honneste vertueux & modeste citoyen par sa bonne instruction.

## C H A P. XXXIII.

*Contre l'enuie.*

**C**ontre ceste passion consideronsce que nous estimons bien & enuions à autrui. Nous enuions és autres volontiers des richesses , des honneurs , des faueurs : C'est faute de sçauoir ce que leur couste cela. Qui nous diroit vous en aurés autant à mesme prix , nous n'en voudrions pas. Pour les auoir il faut flatter , endurer des afflictions , des injures , bref perdre sa liberté , complaire & s'accommoder aux voluptés & passions d'autrui. L'on n'a rien pour rien en ce monde. Penser arriuer aux biens , honneurs , estats , offices autrement , & vouloir peruertir la loy , ou bien la coustume du monde , c'est vouloir auoir le drap & l'argent. Pourquoy toy qui fais profession d'honneur & de vertu , te fasches-tu , si tu n'as ces biens là , qui ne s'acquierent que par vne honteuse patience ? Aye donc

plustost pitié des autres , qu'enuie. Si c'est un vray bien qui soit arriué à autrui , nous nous en deuons resiouir , car nous deuons desirer le bien les vns des autres : se plaire au bien d'autrui , c'est accroistre le sien.

#### CHAP. XXXIV.

##### *Contre la vengeance.*

1 **C**ontre ceste cruëlle passion , il faut premierement se souuenir qu'il n'y a rien de si honorable que de sçauoir pardonner. Vn chascun peut poursuire la raison & la justice du tort qu'il a receu , mais donner grace & remission , il n'appartient qu'au prince souverain. Si donc tu veux estre roy de toy-mesmes , & faire acte royal , pardonne librement , & vse de grace enuers celuy qui t'a offensé.

2 Secondement , qu'il n'y a rien de si grand & victorieux , que la duresse & insensibilité courageuse aux injures , par laquelle elles retournent & rejaillissent entieres aux injurians , comme les coups roideassés aux choses tres dures & solides , qui ne font autre chose que blesser & estourdir la main & le bras du frappeur : mediter vengeance est se confesser blessé : se plaindre c'est se dire atteint & inferieur. *ultio doloris confessio est : non est magnus animus quem incurvat injuria : ingens animus & verus*

*verus æstimator sui non vindicat injuriam , quia non sentit.*

3 L'on objecte , qu'il est dur , grief & honteux de souffrir vne offense ; je l'accorde , & suis d'avis de ne souffrir , ains de vaincre & demeurer maistre ; mais d'une belle & honorable façon , en la desdaignant & celuy qui la fait , & encores plus en bien faisant : En tous les deux Cesar estoit excellent. C'est vne glorieuse victoire de vaincre & faire bouquer l'ennemy par bienfaits , & d'ennemy les rendre amy : Et que la grandeur de l'injure ne nous retienne point. Au contraire estimons que plus elle est grande , plus est elle digne d'estre pardonnée , & que plus la vengeance en seroit juste , plus la clemence en est loüable.

4 Et puis ce n'est raison d'estre juge & partie , comme l'on veut la vengeance : Il s'en faut remettre au tiers , il faut pour le moins en auoir conseil de ses amis & des sages , & ne s'en croire pas soy mesme. Iupiter peut bien seul darder les foudres fauorables & de bon augure : Mais quand il est question de lancer les nuisibles & vengeurs , il ne le peut faire sans le conseil & assistance de douze Dieux. C'est grand cas que le plus grand des Dieux , qui peut de luy-mesme bien faire à tout le monde , ne peut nuire à personne qu'apres vne solemnelle deliberation. La sagesse de Iu-

pitier crainct mesmes de faillir , quand il est question de se venger : il luy faut du conseil qui le retienne.

5  
*Clemen-  
ce.*

Il faut donc nous former vne moderation d'esprit , c'est la vertu de clemence , qui est vne douceur & gratieuse-  
feté , qui tempere , retient , & reprime tous les mouuemens. Elle nous munira de patience , nous persuadera que nous ne pouuons estre offensés que de nous mesmes ; que des injures d'autrui , il n'en demeurera en nous , que ce que nous en voudrons retenir. Elle nous conciliera l'amitié de tout le monde , nous apportera vne modestie & bien-  
seance agreable à tous.

#### C H A P. XXXV.

##### *Contre la jalousie.*

**L**e seul moyen de l'euitier , est de se rendre digne de ce que l'on desire. Car la jalousie n'est qu'une des fiance de soy-mesme , & vn tesmoignage de nostre peu de merite. L'Empereur Aurele , à qui Faustine sa femme demandoit , ce qu'il feroit , si son ennemy Cassius gaignoit contre luy la bataille , dict , je ne sers point si mal les Dieux , qu'ils me veulent envoyer vne telle fortune. Ains ceux qui ont part en l'affection d'autrui , s'il leur aduient quelque crainte de la perdre , disent , je n'honore pas si peu son amitié qu'il m'en vueille priuer.

La

La confiance de nostre merite est vn grand gage de la volonté d'autrui.

Qui poursuit quelque chose avec la vertu, est aysé d'auoir vn compaignon à la poursuite ; Car il sert de relief & d'esclat à son merite. L'imbecilité seule crainct la rencontre, pource qu'elle pense qu'estant comparée avec vn autre, son imperfection paroistra incontinent. Ostez l'emulation, vous ostés la gloire & l'esperon à la vertu.

Le conseil aux hommes contre ceste maladie, quand elle leur vient de leurs femmes, c'est que la plupart des grands & galands hommes sont tombés en ce malheur, sans qu'ils en ayent fait aucun bruiet : Lucullus, Cesar, Pompée, Caton, Auguste, Antonius, & tant d'autres. Mais diras-tu le monde le sçait & en parle : & de qui ne parle-on en ce sens du plus grand au plus petit ? on engage tous les jours tant d'honnestes hommes en ce reproche en ta presence : si tu t'en remuës, les Dames mesmes s'en mocqueront : la frequence de cet accident doit meshuy en auoir moderé l'aigreur. Au reste sois tel que l'on te plaigne, que ta vertu estouffe ce malheur, afin que les gens de bien ne t'en estiment rien moins, mais en maudissent l'occasion.

Quant aux femmes il n'y a point de conseil contre ce mal, car leur nature est toute confite en soupçon, vanité,



curiosité. Il est vray qu'elles mesmes se guerissent aux despens de leurs maris , versant leur mal sur eux , & guerissent leur mal par vn plus grand. Mais si elles estoient capables de conseil , l'on leur diroit de ne s'en soucier ny faire semblant de s'en appercevoir : qui est vne douce mediocrité entre ceste folle jalousie , & ceste autre opposite , qui se pratique aux Indes , & autres nations , où les femmes trauaillent d'acquérir des amis & des femmes à leurs maris , cherchant sur tout leur honneur ( Or c'est vn tesmoignage de la vertu , valeur & reputation aux hommes en ces pays-là , d'avoir plusieurs femmes ) & plaisir ; ainsi Liuia à Auguste , Stratonique au Roy Dejotarus : ou bien multiplication de lignée , comme Sara , Lia , Rachel , à Abraham & Iacob.

## C H A P. XXXVI.

*De la temperance , quatriesme vertu.*

*De la temperance en general.*

<sup>1</sup>  
*Tempe-  
rance  
double ,  
generale.* **T**emperance se prend doublement en terme general , pour vne moderation & douce attrempance en toutes choses. Et ainsi ce n'est point vne vertu speciale , mais generale & commune , c'est vn assaisonnement de toutes : & est perpetuellement requise , principalement aux affaires , où y a de la dispute & contestation , aux troubles & diuisions.

diuisions. Pour la garder il n'y a que de n'auoir point d'intentions particulieres, mais simplement se tenir à son deuoir. Toutes intentions legitimes. sont temperées, la colere, la haine, sont au delà du deuoir & de la justice, & seruent seulement à ceux qui ne se tiennent à leur deuoir par la raison simple.

Specialement, pour vne bride & reigle aux choses plaisantes, voluptueuses, qui chatouillent nos sens & nos appetits naturels. Nous la prendrons icy plus au large pour la reigle & le deuoir en toute prosperité, comme la force estoit la reigle en toute aduersité, & sera la bride, comme la force l'esperon: avec ces deux nous dompterons ceste partie brutale, farouche & reuesche des passions, qui est en nous, & nous nous porterons bien & sagement en toute fortune & en tous accidens, qui est le haut point de sagesse.

La temperance a donc pour son sub-<sup>3</sup>ject & object general toute prosperité, <sup>Descrip-</sup> tions de chose plaisante & plausible, mais spe-<sup>tempe-</sup> cialement & proprement la volupté, de<sup>rance.</sup> laquelle elle est retranchement & reiglement, retranchement de la superfluë, estrangere, vicieuse; Reiglement de la naturelle & necessaire: *Voluptatibus imperat, alias odit & abigit, alias dispensat & ad sanum modum redigit: nec unquam ad illas propter illas venit, scit optimum esse modum cupitorum, non quantum*

*quantum velis, sed quantum debeas.* C'est l'autorité & puissance de la raison sur les cupidités, & violentes affections, qui portent nos volontés aux plaisirs & voluptés. C'est le frein de nostre ame, & l'instrument propre à escumer les bouillons, qui s'esleuent par la chaleur & intemperance du sang, afin de contenir l'ame vne & egale à la raison, afin qu'elle ne s'accommode point aux objects sensibles : mais plustost qu'elle les accommode & face ieruir à soy. Par icelle nous sevrions nostre ame du lait doux des delices de ce monde, & la rendons capable d'une plus solide & succulente nourriture. C'est vne reigle, laquelle doucement accommode toutes choses à la nature, à la necessité, simplicité, facilité, santé, fermeté. Ce sont choses qui vont volontiers ensemble, & sont les mesures & bornes de sagesse ; comme au rebours, l'art, le luxe, & superfluité, la variété & multiplicité, la difficulté, la maladie & delicateffe se font compagnée, suiuant l'intemperance & la folie, *simplici cura constant necessaria, in delitiis laboratur. Ad parata nati sumus : nos omnia nobis difficilia faciliū fastidio facimus.*

## CHAP. XXXVII.

*De la prosperité & aduis sur icelle.*

**L**a prosperité qui nous arriue doucement par le commun cours & train ordinaire

ordinaire du monde, ou par nostre prudence & sage conduite, est bien plus ferme & asseurée, & moins enuïée que celle qui vient comme du ciel avec esclat, outre & contre l'opinion de tous, & l'esperance de celuy qui en est estrené.

La prosperité est tres dangereuse : tout ce qu'il y a de vain & leger en l'ame, se souleue au premier vent favorable. Il n'y a chose qui tant perde & face oublier les hommes, que la grande prosperité, comme les bleds se couchent par trop grande abondance, & les branches trop chargées se rompent, dont il est bien requis comm'en vn pas glissant de se bien tenir & garder, & sur tout de l'insolence, de la fierté & presumption. Il y en a qui se noyent à deux doigts d'eau, & à la moindre faueur de la fortune s'enflent, se mesconnoissent, deuiennent insupportables, qui est la vraye peinture de folie.

De là il vient qu'il n'y a chose plus caduque & qui soit de moindre durée que la prosperité mal conseillée, laquelle ordinairement change les choses grandes & joyeuses en tristes & calamiteuses, & la fortune d'amoureuse mere se change en cruelle marastre.

Or le meilleur aduis pour s'y bien porter, est de n'estimer gueres toute sorte de prosperité & bonnes fortunes, & par ainsi ne les desirer aucunement : si elles arriuent de leur bonne grace, les

les recevoir tout doucement & allegrement, mais comme choses estrangeres, nullement necessaires, lesquelles l'on se fut bien passé, dont il ne faut faire mise ny recepte, ne s'en hausser ny baisser. *Non est tuum, fortuna quod fecit tuum. Qui tutam vitam agere volet, ista viscata beneficia devitet, nil dignum putare quod speres. Quid dignum habet fortuna, quod concupiscas?*

## C H A P. XXXVIII.

*De la volupté & aduis sur icelle.*

**I**  
Description &  
distinction de  
volupté.

**V**olupté est vne perception & sentiment de ce qui est conuenable à nature, c'est vn mouvement & chatouillement plaisant; comme à l'opposite la douleur est vn sentiment triste & desplaisant, toutesfois ceux, qui la mettent au plus haut, & en font le souverain bien, comme les Epicuriens, ne la prennent pas ainsi, mais pour vne priuation de mal & desplaisir, en vn mot, indolence. Selon eux le n'auoir point de mal, est le plus heureux bien-estre que l'homme puisse esperer icy; *Nimium boni est cui nihil mali.* Cecy est comm'vn milieu ou neutralité entre la volupté prise au sens premier & commun: & la douleur, c'est comme jadis le sein d'Abraham entre le paradis & l'enfer des damnez. C'est vn estat & vne affiette douce & paisible, vne equable, constante



tante & arrestée volupté, qui ressemble aucunement l'euthymie & tranquillité d'esprit, estimée le souverain bien par les Philosophes : l'autre premiere sorte de volupté est active, agente, & mouvante. Et ainsi y auroit trois estats, les deux extremes opposites douleur & volupté, qui ne sont stables ny durables, & toutes deux maladiues. Et celui du milieu stable, ferme, sain : auquel les Epicuriens ont voulu donner le nom de volupté (comme ce l'est aussi, eu esgard à la douleur) la faisant le souverain bien. C'est ce qui a tant descric leur escole, comme Seneque a ingenuement reconnu & dict ; leur mal estoit au tiltre & aux mots non en la substance, n'y ayant jamais eu de doctrine ny vie plus sobre, modérée & ennemie des desbauches & des vices que la leur. Et n'est pas encores du tout sans quelque raison qu'ils ont appelé ceste indolence & estat paisible, volupté : car ce chatoüillement, qui semble nous esleuer au dessus de l'indolence, ne vise qu'à l'indolence comme à son but ; comme par exemple l'appetit qui nous rait à l'accointance des femmes, ne cherche qu'à fuir la peine que nous apporte le desir ardent & furieux à l'assouvir : nous exempter de ceste fieure & nous mettre en repos.

L'on a parlé fort diuersement, trop <sup>2</sup>Contre court & destrouffement de la volupté, elle.  
les

les vns l'ont deïfiée, les autres l'ont de-  
 testée comm'vn monstre, & au seul  
 mot ils tremoussent ne le prenant qu'au  
 criminel. Ceux qui la condamnent tout  
 à plat, disent que c'est chose 1. courte  
 & briefue, feu de paille mesme si elle  
 est viue & actiue. 2. fresle & tendre,  
 aisément & pour peu corrompuë & em-  
 portée, vne once de douleur gastera  
 vne mer de plaisir : cela s'appelle l'ar-  
 tillerie enclouée. 3. humble, basse, hon-  
 teuse, s'exerçant par vils outils en lieux  
 cachés & honteux, au moins pour la  
 plus part : car il y a des voluptez pom-  
 peuses & magnifiques. 4. sujette bien  
 tost à satieté. L'homme ne scauroit de-  
 meurer long temps en la volupté : il en  
 est impatient, dur, robuste autrement

*l. 1. c. 6.* à la douleur, comm'a esté dict, suiuiue  
*art. 4.* le plus souvent du repentir : produisant  
 de tres pernicieux effects, ruine des  
 personnes, familles, republique, & sur  
 tout ils alleguent que quand elle est en  
 son plus grand effort, elle maistrise de  
 façon que la raison n'y peut auoir accès.

3. D'autre part l'on dit qu'elle est natu-  
*Pour elle* relle créée & establie de Dieu au mon-  
*voyez* de, pour sa conseruation & durée, tant  
*l. 2. c. 6.* en detail des indiuidus qu'en gros des  
 especes. Nature mere de volupté, con-  
 serue cela, qu'és actions qui sont pour  
 nostre besoin, elle y a mis de la volup-  
 té. Or bien viure est consentir à nature.  
 Dieu, dict Moÿse, a créé la volupté,

*Planta-*

*Plantaverat Dominus paradifum voluptatis*, a mis & estably l'homme en vn estat, lieu & condition de vie voluptueuse : & en fin qu'est-ce que la felicité derniere & souueraine, si non volupté certaine & perpetuelle ? *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ ; & torrente voluptatis tuæ potabis eos : suis contenta finibus res est divina voluptas.* Et de faict les plus reiglez Philosophes & plus grands professeurs de vertu, Zeno, Caton, Scipion, Epaminondas, Platon, Socrates mesmes ont esté par effect & amoureux & beueurs, danseurs, joueurs : & ont traitté, parlé, escrit de l'amour & autres voluptez.

Parquoy cecy ne se vuide pas en vn mot tout simplement : faut distinguer, <sup>4</sup> *Distinction des voluptez.* les voluptez sont diuerses. Il y en a de naturelles & non naturelles : ceste distinction comme plus importante sera tantost plus considerée. Il y en a de glorieuses, fastueuses, difficiles ; d'autres sombres, doucereuses, faciles, & prestes. Combien qu'à la verité dire, la volupté est vne qualité peu ambitieuse, elle s'estime assez riche de soy sans y mesler le prix de la reputation, & s'ayme mieux à l'ombre. Celles aussi qui sont tant faciles & prestes, sont lasches, morfonduës, s'il n'y a de la malaisance & difficulté ; laquelle est vn allechement, vne amorce, vn aiguillon à icelles. La ceremonie, la vergoigne, & difficulté

difficulté qu'il y a de paruenir aux derniers exploicts de l'amour , sont ses ai-  
guisemens & allumettes , c'est ce qui  
luy donne le prix & la poincte. Il y en  
a de spirituelles & corporelles , non  
qu'à vray dire elles soyent séparées : car  
elles sont toutes de l'homme entier &  
de tout le sujet composé : & vne par-  
tie de nous n'en a point de si propres  
que l'autre ne s'en sente , tant que dure  
le mariage & amoureuse liaison de l'es-  
prit & du corps en ce monde. Mais bien  
y en a ausquelles l'esprit a plus de part  
que le corps , dont conuiennent mieus  
à l'homme qu'aux bestes , & sont plus  
durables , comme celles qui entrent en  
nous par les sens de la veüe & de l'ouye,  
qui sont deux portes de l'esprit , car ne  
faisant que passer par là , l'esprit les re-  
çoit , les cuit & digere , s'en paist &  
delecte long temps ; le corps s'en sent  
peu. D'autres où le corps a plus de part,  
comme celles du goust & de l'attouche-  
ment , plus grossieres & materielles ,  
esquelles les bestes nous font compa-  
gnie , telles voluptez se traittent , ex-  
ploictent , s'vsent & acheuent au corps  
mesmes , l'esprit n'y a que l'assistance  
& compagnie , & sont courtes , c'est  
feu de paille.

5 Le principal en cecy est sçauoir com-  
*Aduis sur* ment il se faut comporter & gouverner  
*icelles.* aux voluptez , ce que le sage nous ap-  
prendra : c'est l'office de la vertu de  
tempe-

temperance. Il faut premierement faire grande & notable difference entre les naturelles & non naturelles. Par les non naturelles nous n'entendons pas seulement celles qui sont contre nature, & le droict vsage approuué par les loix : mais encores les naturelles mesmes, si elles degenerent en trop grand excés, & superfluité, qui n'est point du rolle de la nature, qui se contente de remedier à la necessité, à quoy l'on peut encores adjouster la bienséance & honnesteté commune. C'est bien volupté naturelle, d'estre clos & couvert par maison & vestemens, contre la rigueur des elemens & injure des meschans : mais que ce soit d'or, d'argent, de jaspé & porphyre, il n'est pas naturel. Ou bien si elles arriuent par autre voye que naturelle, comme si elles sont recherchées & procurées par artifice, par medicamens, & autres moyens non naturels. Ou bien qu'elles se forgent premierement en l'esprit, suscitées par passion, & puis de là viennent au corps, qui est vn ordre renuersé : car l'ordre de nature est que les voluptez entrent au corps, & soient desirées par luy, & puis de là montent en l'esprit. Et tout ainsi que le rire, qui est par le chatouillement des aisselles, n'est point naturel ny doux, c'est plustost vne convulsion, aussi la volupté qui est recherchée & allumée par l'ame, n'est point naturelle.

Or



6  
Reigle,  
premiere  
& gene-  
rale.

Or la premiere reigle de sagesse aux voluptez est celle-cy, chasser & condamner tout à faict les non-naturelles, comme vicieuses, bastardes ( car ainsi que ceux qui viennent au banquet sans y estre conuiez, sont à refuser : aussi les voluptez qui d'elles mesmes sans estre mandées & conuies par la nature, se presentent, sont à rejeter ) admettre & receuoir les naturelles : mais avec regle & moderation : & voila l'office de temperance en general, chasser les non-naturelles, reigler les naturelles.

7  
Reigles  
pour les  
naturel-  
les.

Or la reigle des naturelles est en trois poincts : premierement que ce soit sans offense, scandale, dommage, & prejudice d'autrui.

Le second, que ce soit sans prejudice sien, de son honneur, sa santé, son loisir, son deuoir, ses fonctions.

Le tiers, que ce soit avec moderation, ne les prendre trop à cœur non plus qu'à contre-cœur, ne les courir ny fuyr : mais les receuoir & prendre comme on faict le miel, avec le bout du doigt, non en pleine main, non s'y engager par trop, ny en faire son propre faict & principal affaire, moins s'y enyurer & perdre : ce doit estre l'accessoire, vne recreation pour mieux se remettre, comme le sommeil qui nous renforce, & nous donne haleine pour retourner plus gayement à l'œuvre. Bref en vser & non jouyr. Mais sur tout se faut garder

der de leur trahison : car il y en a qui se donnent trop cherement , nous rendent plus de mal & desplaisir : mais c'est traistreusement : car ils marchent deuant, pour nous amuser & tromper, & nous cachent leur suite cruelle , nous chatoüillent , & nous embrassent pour nous estrangler. Le plaisir de boire va deuant le mal de teste : tels sont les plaisirs & voluptez de l'indiscrete & bouillante jeunesse, qui enyurent. Nous nous plongeons dedans , mais en la vieillesse elles nous laissent comme tous noyés , ainsi que la mer sur la greue en son reflux ; les douceurs que nous auons avalé si glouttement , se fondent puis en amertumes & repentirs , & remplissent nos esprits d'un humeur veneneux , qui les infecte & corrompt.

Or comme la moderation & reigle aux voluptez est chose tresbelle & vtile selon Dieu , nature , raison : aussi l'excès & desfreiglement est la plus pernicieuse de toutes au public & au particulier. La volupté mal prise ramolit & relasche la vigueur de l'esprit & du corps. *Debilitatem induxere delitiæ , blandissimæ dominæ* , apoltronit & effemine les plus courageux, tescmoin Annibal ; dont les Lacedemoniens qui faisoient profession de mespriser toutes voluptez , estoient appelez hommes , & les Atheniens mols & delicats, femmes. Xerxes pour punir les Babyloniens reuoltez , & s'asseurer

8  
*Desfreiglement  
prejudiciable.*

s'affeurer d'eux à l'aduenir , leur oſta les armes & exercices penibles & difficiles , & permit tous plaifirs & delices. Secondement elle chaſſe & bannit les vertus principales , qui ne peuvent durer ſoubs vn empire ſi mol & effeminé : *Maximas virtutes jacere oportet voluptate dominante.* Tiercement , elle degenerate bien toſt à ſon contraire , qui eſt la douleur , le deſplaifir , le repentir : comme les riuieres d'eau douce courent & vont mourir en la mer ſalée , ainſi le miel des voluptez ſe termine en fiel de douleurs , *In præcipiti eſt , ad dolorem vergit , in contrarium abit , niſi modum teneat. Extrema gaudii luctus occupat.* Finalement c'eſt le ſeminaire de tous maux , de toute ruine. *Malorum eſca voluptas.* D'elle viennent les propos & intelligences ſecrettes & clandestines , puis les trahiſons , en fin les euerſions & ruines des republiques. Maintenant nous parlerons des voluptez en particulier.

## C H A P. XXXIX.

*Du manger & boire , & ſobrieté.*

<sup>I</sup>  
Vſage  
des viandes.

**L**es viandes ſont pour la nourriture , pour ſouſtenir & repa-  
rer l'infirmité du corps ; l'vſage moderé naturel & plaifant l'entretient , le rend propre & habile inſtrument à l'eſprit ; comme l'excès au contraire non naturel l'affoiblit , apporte de grandes & faſcheuſes maladies ,

maladies , qui sont les supplices naturels de l'intemperance ; *Simplex ex simplici causa valetudo ; multos morbos , supplicia luxuriæ , multa fercula fecerunt*. L'homme se plaint de son cerueau de ce qu'il luy enuoye tant de defluxions , fondique de toutes les maladies plus dangereuses ; mais le cerueau luy respond bien , *Desine fundere , & ego destinam fluere*. Sois sobre à aualler , & je seray chiche à couler. Mais quoy l'excès & apparat , la multitude , diuersité , & exquis appareil des viandes est venu à honneur ; nos gens après vne grande sumptuosité & superfluité , prient encores de les excuser de n'auoir pas assez fait.

Combien est prejudiciable & à l'esprit & au corps , la repletion des viandes , la diuersité , curiosité , l'exquis & artificiel appareil , chascun le peut sentir en soy-mesme : la gourmandise & l'yurongnerie sont vices lasches & grossiers , ils se descrient assez eux-mesmes par les gestes & contenances de ceux qui en sont atteints : desquelles la plus douce & honneste est d'estre assopi & hebeté , inutile à tout bien : jamais homme ayant sa gorge & son ventre , ne fist bell'œuvre : aussi sont ils de gens de peu & bestials : mesmement l'yurongnerie qui meine à toutes choses indignes , tesmoin Alexandre autrement grand Prince , taché de ce vice , dont

il en tua son plus grand amy Clitus, & puis reuenant à foy se vouloit tuer. Bref elle oste du tout le sens & peruertit l'entendement, *vinum clauo caret, dementat sapientes, facit repuerascere senes.*

3  
Sobriété  
recom-  
mandée.

La sobriété bien que ne soit des plus grandes & difficiles vertus, qui ne donne peine qu'aux fots & aux forçats, si est elle vn progrès & acheminement aux autres vertus: elle estouffe les vices au berceau, les suffoque en la semence: c'est la mere de santé, la meilleure & plus seure medecine contre toutes maladies, & qui faict viure longuement. Socrates par sa sobriété auoit vne santé forte & acérée, Masinissa le plus sobre Roy de tous, fist enfans à 86. ans, & à 92. vainquit les Carthaginois; où Alexandre s'enyurant mourut à la fleur de son age, bien qu'il fust le mieux nay & plus sain de tous. Plusieurs goutteux & atteints de maladies incurables aux Medecins, ont esté guaris par diette, voila pour le corps; Plus longue & plus saine. Elle sert bien autant ou plus à l'esprit, qui par elle est tenu pur, capable de sagesse, & bon conseil. *Salubrium consiliorum parens sobrietas.* Tous les grands hommes ont esté grandement sobres, non seulement les professeurs de vertu singuliere & plus estroitte, mais tous ceux qui ont excellé en quelque chose, Cyrus, Cesar, Iulien l'Empereur, Mahumet: Epicure, le

Hieron.



le grand Docteur de volupté, passe tous en ceste part. La frugalité des Curies & Fabrices Romains, est plus haut leuée que leurs belles & grandes victoires : les Lacedemoniens tant vaillants faisoient profession expresse de frugalité & sobriété.

Mais il faut de bonne heure & dès la jeunesse embrasser ceste partie de temperance, & non attendre à la vieillesse douloureuse, & que l'on soit foulé & pressé de la maladie, comme les Atheniens, à qui l'on reprochoit qu'ils ne demandoient jamais la paix, qu'en robes de deuil, après avoir perdu leurs parens & amis en guerre, & qu'ils n'en pouvoient plus. C'est trop tard s'aduiser. *Sero in fundo parcimonia*, c'est vouloir faire le mesnager quand il n'y a plus rien à mesnager, chercher à faire son emploïé, apres que la foire est passée.

C'est vne bonne chose de ne s'accoustumer aux viandes delicates, de peur qu'en estant priuez, nostre corps en vienne indisposé, & d'vser d'ordinaire des plus grossieres, tant pource qu'elles nous rendent plus forts & plus sains, que pource qu'elles sont plus aysées à recouvrer.

*Du luxe & Desbauche en tous couvers & paremens , & de la frugalité.*

*l. i. c. 14.* Il a esté dict cy-dessus que le vestir n'est point originel, ny naturel, ny nécessaire à l'homme : Mais artificiel inventé & vsuré par luy seul au monde. Or à la suite qu'il est artificiel ( c'est la coutume des choses artificielles de varier, multiplier sans fin & sans mesure, la simplicité est amie de nature ) il s'est estendu & multiplié en tant d'inventions ( car à quoy la plus part des occupations & traffiques du monde, sinon à la couverture & pareure des corps ? ) de dissolutions & corruptions, tellement que ce n'a plus esté vne excuse & vn couvert de deffauts & necessitez : mais vn nid de vices. *Vexillum superbiæ, nidus luxuriæ.* Sujet de riottes & querelles : car de là premierement a commencé la propriété des choses, le mien & le tien, & la plus grande communauté qui soit, si sont tousiours les vestemens propres, ce qui est monsté par ce mot françois, desrober.

C'est vn vice familier & special aux femmes, que le luxe & l'excès aux vestemens, vray tesmoignage de leur foiblesse, voulans se preualoir & rendre recommandables par ces petits accidens, pource qu'elles se sentent foibles

bles & incapables de se faire valoir à meilleures enseignes : de grande vertu & courage s'en soucient beaucoup moins. Par les loix des Lacedemoniens, il n'estoit permis de porter robbes de couleur riches & precieuses qu'aux femmes publiques ; c'estoit leur part comme aux autres la vertu & l'honneur.

Or le vray & legitime vsage est de se couvrir contre le froid, le vent, & autres rigueurs de l'air. Pource ne deuoient-ils estre tirez à autre fin : & par ainsi non excessifs ny somptueux, ny aussi vilains & dechirez. *Nec affectatæ sordes, nec exquisitæ munditiæ.* Caligula seruoit de risée à tous, par la dissolution de ses habillemens. Auguste fust loüé de sa modestie.

3

## CHAP. LXI.

*Plaisir charnel, chasteté, continence.*

**L**a continence est vne chose tresdifficile, & de trespenible garde ; il est bien malaisé de resister du tout à nature ; or c'est icy qu'elle est plus forte & ardente.

<sup>I</sup>  
Voyés l.  
1. c. 23.

Aussi est-ce la plus grande recommandation qu'elle aye que la difficulté, car au reste c'est vne vertu sans action & sans fruiet, c'est vne priuation, vn non faire, peine sans profit : la sterilité est signifiée par la virginité ; comme aussi l'incontinence simple & seule en soy,

2

n'est pas des grandes fautes, non plus que les autres purement corporelles, & que la nature commet en ses actions par excès ou defaillance sans malice. Ce qui la descrie & rend tant dangereuse; c'est qu'elle n'est presque jamais seule: mais ordinairement accompagnée & suivie d'autres plus grandes fautes, infectée de meschantes & vilaines circonstances, des personnes, lieux, temps prohibez, exercées par mauvais moyens, mengeries, impostures, subornations, trahisons; outre la perte du temps, distractions de ses fonctions, d'où il advient apres de grands scandales.

3  
*Avis.*

Et pource que c'est vne passion violente & ensemble pipereffe, il se faut remparer contre elle & se garder de ses apasts: plus elle nous mignarde, plus deffions nous en: car elle nous veut embrasser pour nous estrangler: elle nous appaste de miel pour nous saouler de fiel. Parquoy considerons ces choses. La beauté d'autrui est chose qui est hors de nous, c'est chose qui tourne aussi tost en mal qu'au bien: ce n'est en somme qu'une fleur qui passe, chose bien mince, & quasi rien que la couleur d'un corps, recognoissant en la beauté la delicate main de nature, la faut priser comme le soleil & la lune, pour l'excellence qui y est: & venant à la iouissance par tous moyens honnestes, se souvenir tousiours que l'usage immodéré

immodéré de ce plaisir use le corps , amollit l'ame , affoiblit l'esprit. Et que plusieurs pour s'y estre adonnés , ont perdu les vns la vie , les autres la fortune , les autres leur esprit. Et au contraire qu'il y a plus de plaisir & de gloire de vaincre la volupté qu'à la posséder. Que la continence d'Alexandre & de Scipion a esté plus haut louée , que les beaux visages des filles & femmes qu'ils ont prins captives.

Il y a plusieurs sortes & degrez de continence & incontinence. La conjugale est la premiere & qui importe plus de toutes , pour le public & pour le particulier : parquoy elle doit estre de toutes en plus grande recommandation. Il se faut retenir dedans le chaste sein de la partie qui nous a esté destinée pour compagne. Qui faict autrement , viole non seulement son corps , le faisant vaisseau d'ordure , mais toutes loix ; la loy de Dieu qui commande chasteté ; de Nature qui deffend de faire commun ce qui est propre à vn , & commande de garder sa foy ; du pays qui a introduict les mariages : le droit des familles , transferant injustement le labeur d'autrui à vn estrangeur : la justice apportant des incertitudes , jalousies & querelles entre les parens ; desrobe aux enfans l'amour des peres , & aux parens la pieté des enfans.



*De la gloire & de l'ambition.*

l. 1. 21.  
& 25.

**L'**ambition , le desir de gloire & d'honneur ( desquels a esté parlé cy-dessus ) n'est pas du tout & en tout sens à condamner : premierement il est tresutile au public , selon que le monde vit , car c'est luy qui cause la plus part des belles actions , qui pousse les gens aux essayz hazardeux , comme nous voyons en la plus part des anciens, lesquels tous n'ont pas esté menés d'un esprit philosophique ; des Socrates , Phocion , Aristides , Epaminondas , des Catons , & Scipions ; par la seule vraye & vive image de vertu , car plusieurs & en bien plus grand nombre , ont esté poussés de l'esprit ; de Themistocles , d'Alexandre , de Cesar ; & bien que ces beaux exploits n'ayent pas esté chés leurs auteurs & operateurs , vrayes œuvres de vertu mais d'ambition , toutesfois les effects ont esté tresutiles au public. Outre ceste consideration , encores selon les sages , est il excusable & permis en deux cas : l'un est aux choses bonnes & utiles , mais qui sont au dessous la vertu , & communes aux bons & meschans , comme sont les arts & sciences : *Honos alit artes : incenduntur omnes ad studia gloria* : les inuentions , l'industrie , la vail-

vaillance militaire : L'autre est pour demeurer en la bienueillance d'autrui. Les sages enseignent de ne reigler point ses actions par l'opinion d'autrui , sauf pour euter les incommodités , qui pourroient aduenir de leur mespris de l'approbation & jugement d'autrui.

Mais au faict de la vertu & de bien faire pour la gloire , comme si c'en estoit le salaire , c'est vne opinion fausse & vaine : Ce seroit chose bien piteuse & chetive que la vertu , si elle tiroit sa recommandation & son prix de l'opinion d'autrui , c'est vne trop foible monnoye & de trop bas alloy pour elle. Elle est trop noble pour aller mendier vne telle recompense : il faut affermir son ame & de façon telle composer ses affections , que la luëur des honneurs n'esblouisse point nostre raison , & munir de belles resolutions son esprit , qui luy servent de barrieres contre les assauts de l'ambition.

Il se faut persuader , que la vertu ne cherche point vn plus ample ny plus riche Theatre , pour se faire voir , que sa propre conscience ; plus le Soleil est haut , moins faict il d'ombre , plus la vertu est grande , moins cherche elle de gloire , gloire vraiment semblable à l'ombre , qui suit ceux qui la fuyent , & suit ceux qui la suivent ; se remettre deuant les yeux que l'on

vient en ce monde comm'à vne Comedie : où l'on ne choisit pas le personnage que l'on veut jouër , mais seulement l'on regarde à bien jouër celuy qui est donné : ou comm'en vn banquer , auquel l'on vse des viandes qui sont deuant , sans estendre le bras à l'autre bout de la table , ny arracher les plats d'entre les mains des maistres d'hostel. Si l'on nous presente vne charge , dont nous soions capables , acceptons la modestement , & l'exerçons sincerement ; Estimans que Dieu nous a là posés en sentinelle , afin que les autres reposent sous nostre soin : ne recherchons autre recompense de nostre labeur , que la conscience d'auoir bien faict , & desirons que le tesmoignage en soit plustost graué dedans le cœur de nos concitoyens , que sur le front des œuvres publiques. Bref , tenons pour maxime , que le fruit des belles actions , est de les auoir faictes : La vertu ne scauroit trouuer hors de soy recompense digne d'elle. Refuter & mespriser les grandeurs , ce n'est pas tant grand miracle , c'est vn effort qui n'est si difficile. Qui bien s'ayme & juge sainement , se contente de fortune moyenne & aisée : les maistrises fort actiues & passiuës , sont penibles , & ne sont desirées que par esprits malades. Otanes , l'vn des sept qui auoient droit à la souveraineté de Perse , quitta à ses

à ses compagnons son droict , pourveu que luy & les siens vescuissent en cet empire hors de toute subjection & maistrise , sauf celle des loix anciennes , impatient à commander & estre commandé. Diocletian quitta & renonça l'empire , Celestinus le Papat.

## C H A P. X L I I I.

*De la temperance au parler , & de l'eloquence.*

**C**ecy est vn grand point de Sageſſe : qui reigle bien ſa langue en vn mot , il eſt ſage , *qui in verbo non offendit , hic perfectus eſt.* Cecy vient de ce que la langue eſt tout le monde , en elle eſt le bien & le mal , la vie & la mort , comme a eſté dict cy deuant. *L. I. c. 13.* or voicy les aduis pour la bien reigler.

Que le parler ſoit ſobre & rare : ſçauoir ſe taire eſt vn grand aduantage à bien parler ; & qui ne ſçait bien l'vn , ne ſçait l'autre. Bien dire & beaucoup n'eſt pas le faiſt de meſme ouvrier ; les meilleurs hommes ſont ceux qui parlent le moins , diſoit vn ſage. Qui abondent en paroles , ſont ſteriles à bien dire & à bien faire ; comme les arbres qui jettent force feuilles , ont peu de fruiſt , force paille , peu de grain. Les Lacedemoniens grands profeſſeurs de vertu & vaillance , l'eſtoient auſſi du ſilence ennemis du langage : Dont a eſté tant loué & recommandé par tout , le peu

*Reigles  
au parler , ſix.*

S 6     parler,

parler , la bride à la bouche : *Pone domine custodiam ori meo.* En la loy de Moyse le vaisseau qui n'auoit son couvercle attaché , estoit immonde : en cecy se cognoist & discerne l'homme : le sage a la langue au cœur , & le fol a le cœur à la langue.

- 3 Veritable ; l'usage de la parole est d'aider à la verité , & luy porter le flambeau , pour la faire voir ; Et au contraire decouvrir & rejeter le mensonge : D'autant que la parole est l'outil pour communiquer nos volontés & nos pensées : elle doit bien estre veritable & fidelle , puis que nostre intelligence se conduict par la seule voye de la parole. Celuy qui le fausse , trahit la societé publique , & si ce moyen nous faut & nous trompe , nous ne nous tenons plus , nous ne nous entrecognoissons plus : dementerie en a esté dict.

chap. 10.

- 4 Naïf , modeste , & chaste : non accompagné de vehemence & contention , il sembleroit qu'il y auroit de la passion : non artificiel ny affecté , non desbauché & dereiglé , ny licencieux.

- 5 Serieux & vtile , non vain & inutile : il ne faut s'amuser à compter ce qui se faict en la place ou au theatre , ny à dire sornettes & risées , cela tient trop du bouffon , & monstre vn trop grand & inurile loisir , *otio abundantis* , & *abudentis*. Il n'est pas bon aussi de conter beaucoup de ses actions & fortunes ;  
le



les autres ne prennent pas tant de plaisir à les ouïr , que nous à les conter : Mais sur tout non jamais offensif , la parole est l'instrument & le courretier de la charité : en vser contre elle c'est en abuser , contre l'intention de nature. Toute sorte de mesdisance , de traction , moquerie est tres indigne de l'homme sage & d'honneur.

Facile & doux , non espineux , difficile , & ennuyeux : il faut euter en propos communs les questions subtiles & aiguës , qui ressemblent aux escreuiffes , où y a plus à esplucher , qu'à manger , la fin n'est que cris & contention. 6

Ferme , nerueux & genereux , non mol , lasche & languissant : Et par ainsi faut euter le parler des pedans , plaideurs , & des filles. 7

A ce poinct de temperance , appartient celuy de garder fidelement le secret , ( dont a esté parlé en la foy ) non seulement qui a esté recommandé & donné en garde , mais celuy que la prudence & discretion nous dicte deuoir estre supprimé. 8

Or comme la parole rend l'homme plus excellent que les bestes , aussi l'e-*De l'elo-*loquence rend ses professeurs plus ex-*quence ,*cellens , que les autres hommes : Car *sa recom-*c'est la profession de la parole , c'est *mandation.* une plus exquise communication du discours , & de la raison , le gouvernail des

des ames , qui dispose les cœurs & les affections , comme certains tons , pour en faire vn accord melodieux.

10  
*Descrip-  
tion.*

L'eloquence n'est pas seulement vne clarté , pureté , elegance de langage , que les mots soient bien choisis , proprement ageancés , tombants en vne juste cadence , mais elle doit aussi estre pleine d'ornemens , de graces , de mouuemens ; que les paroles soient animées , premierement d'une voix claire , ronde & distincte , s'eslevant & s'abaissant peu à peu ; Puis d'une graue & naïfue action , où l'on voye le visage , les mains & les membres de l'orateur parler avec sa bouche , suiure de leur mouvement celui de l'esprit , & représenter les affections : car l'orateur doit vestir le premier les passions dont il veut frapper les autres. Comme Brasidas tira de sa propre playe le dard , dont il tua son ennemy : ainsi la passion s'estant conceüe en nostre cœur , se forme incontinent en nostre parole , car elle sortant de nous , entre en autrui , & y donne semblable impression que nous auons nous mesmes par vne subtile & viue contagion. Par là se voit qu'une fort douce nature est mal propre à l'eloquence , car elle conçoit pas les passions fortes & courageuses , telles qu'il les faut , pour animer bien l'oraison : tellement que quand il faut desployer les maistresses voiles de l'eloquence en  
vne

vne grande & vehemente action, ces gens là demeurent beaucoup au dessous; comme sceut bien reprocher Ciceron à Callidius, qui accusoit Gallus avec vne voix & action froide & lasche, *tu nisi fingeres, sic ageres*: Mais estant aussi vigoureuse & garnie de ce qu'a esté dict, elle n'auroit pas moins de force & violence, que les commandemens des tyrans, enuironnez de leurs gardes & satellites; Elle ne meine pas seulement l'auditeur, mais elle l'entraîne, regne parmy les peuples, s'establit vn violent empire sur les esprits.

L'on peut dire contre l'eloquence, que la verité se soustient & deffend bien de soy-mesme, qu'il n'y a rien plus eloquent qu'elle: Ce qui est vray où les esprits sont purs, vuides & nets de passions: Mais la plus part du monde par nature, ou par art, & mauuaise instruction, est preoccupé, mal né & disposé à la vertu & verité, dont il est requis de traiter les hommes, comme le fer qu'il faut amollir avec le feu, auant que le tremper en l'eau: Aussi par les chaleureux mouuemens de l'eloquence, il les faut rendre souples & maniables, capables de prendre la trempe de la verité. C'est à quoy doit tendre l'eloquence, & son vray fruit est armer la vertu contre le vice, la verité contre le mensonge, & la calomnie. L'orateur, dict Theophraste,

II  
Objec-  
tions res-  
pondues.

est

est le vray medecin des esprits , auquel appartient de guerir la morsure des serpens par le chant des flutes , c'est-à-dire les calomnies des meschans , par l'harmonie de la raison. Or puisque l'on ne peut empescher que l'on ne s'empare de l'eloquence , pour executer ses pernicious desseins , que peut on moins faire que nous deffendre de mesmes armes , si nous ne nous en voulons aider , & nous presentons nuds au combat , ne trahissons nous pas la vertu & la verité ? Mais plusieurs ont abusé de l'eloquence , à de meschans desseins , & à la ruine de leur pays ? c'est vray , & pour cela n'est elle à mespriser , cela luy est commun avec toutes les plus excellentes choses du monde , de pouvoir estre tournée à mal & à bien , selon que celuy qui les possede est mal disposé ; la plus part des hommes abusent de leur entendement , ce n'est à dire qu'il n'en faille auoir.



*F I N.*

TABLE



# T A B L E

D E S

## Matieres Principales.

<p><b>A.</b>  <b>ACTIONS</b> de sail-          lie &amp; boutade. p.          8. Publiques. 8. du          Prince. 554. &amp; 561.  <i>Accidens mauuais, pre-</i>  <i>sens &amp; futurs.</i> 590.          591. &amp;c.  <i>Accoustumance.</i> 426.  <i>Admonition.</i> liu. iii. c.          ix. 645.  <i>Aduersité.</i> l. ii. c. vii.          420  <i>Aduantages des hommes</i>  <i>sur les bestes.</i> 81. &amp;c.  <i>des bestes sur les</i>  <i>hommes.</i> 81. 82. 88.          89.  <i>Adulation.</i> l. iii. c. x.          648  <i>Affaires en general.</i> l.          ii. c. x. 452. dou-          teux. 592. difficiles          &amp; dangereux. 593  <i>Affection &amp; affectation.</i>          328. &amp;c.  <i>Affirmer.</i> 70  <i>Alliances.</i> 544. &amp;c.  <i>Ambition.</i> l. i. c. xxii.          l. iii. c. xlii.  <i>Ame.</i> l. i. c. xv.</p>	<p><i>Amitié, amis.</i> l. iii. c.          vii. &amp; xxvii.  <i>Amour simplement.</i> l. i.          c. xxi. paternel. 719.          charnel. liv. i. chap.          xxiii. l. iii. c. xliii.  <i>Apprendre.</i> 707  <i>Armée.</i> 542. &amp;c. gene-          ral d'armée. 575.  <i>Anarice.</i> l. iii. c. xxiii.  <i>Authorité.</i> 430. 431.          438. 546.  <b>B.</b>  <i>B Annissement.</i> l. iii.          c. xxiii.  <i>Batailles.</i> 58  <i>Beauté.</i> 101  <i>Bestes.</i> l. i. c. viii.  <i>Beneficence.</i> 548. l. iii.          c. xi.  <i>Bienfaict. au mesme.</i>  <i>Bienueillance.</i> 547  <i>Bonté.</i> 365  <b>C.</b>  <i>C Aptiuité.</i> l. iii. c.          xxiii.  <i>Ceremonie.</i> 363  <i>Cerueau.</i> 124  <i>Changement des loix est</i>  <i>tres dangereux.</i> 399  <i>Choix.</i> 456  <i>Cholere.</i></p>
--	---



# TABLE DES

<i>Cholere.</i> l. i. c. xxvii.	215.	<i>l. iii. c. xxviii.</i>	783
<i>Clemence du Prince.</i>	521	<i>Croire, mescroire.</i>	67
<i>Cognoissance de soy &amp; de l'humaine condition.</i> l. i. c. i.		<i>Cruauté.</i> l. i. c. xxxii.	
<i>Commander &amp; obeïr.</i> l. i. c. xli.		<i>Cupidité.</i> l. i. c. xxv.	
<i>Combats.</i>	578	D.	
<i>Comparaisons de l'homme avec les bestes.</i> l. i. c. viii. de vie sociale & solitaire. l. i. c. l. rustique & aux villes. l. i. c. lii. commune & propre. l. i. c. li. de la pieté & probité.	399	<i>D</i> euoir outre les loix.	357
<i>Compagnée.</i> l. ii. c. ix.	445	<i>Devoirs des mariez.</i> l. iii. c. xii. 674. des parens. l. iii. c. xiii. 677. des enfans. 722. des maistres, & seruiteurs. l. iii. c. xv. 726. des souuerains. l. iii. c. xvi. 728. des subjects. 732. des magistrats. l. iii. c. xvii. 738. des grands & petits. l. iii. c. xviii. 744	
<i>Compassion.</i> l. i. c. xxxiv. 214. l. iii. c. xxx.	788	<i>Desespoir.</i> l. i. c. xxvi. 194	
<i>Conference.</i> l. ii. c. ix.	445	<i>Desirs.</i> l. i. c. xxv. 192 l. ii. c. vi. 405	
<i>Confession.</i>	375	<i>Dieu.</i>	396. 397
<i>Conjuration.</i>	393	<i>Discipline de la jeunesse.</i> 705. &c.	
<i>Conseil &amp; consultation.</i>	458. 528	<i>Discipline militaire.</i>	
<i>Conseiller.</i>	529	571. &c.	
<i>Constance.</i>	531. 550	<i>Discretion,</i>	465
<i>Conuersation.</i> l. ii. c. ix.	445	<i>Dispositions à la Sagesse.</i>	324. 334
<i>Coccuage.</i>	52	<i>Dissimulation en general.</i> 653. des princes. 515. 655. des femmes. 655	
<i>Corps humain.</i> l. i. c. x.	96	<i>Diuisions publiques.</i>	
<i>Costume,</i> l. ii. c. viii.	430	608. priuées.	612
<i>Crainte,</i> l. i. c. xxv.		<i>Douleur,</i>	

# MATIERES PRINCIPALES.

Douleur. 31. l. iii. c. xxii. 766

E.

**E**ducation d'enfans. 683

Election. 456

Eloquence. liv. iii. c. xliii. 823

Entendement. 5. &c. 127. 128. &c. 141. 165.

Enfans. l. i. c. xliii. 266. l. iii. c. xiv. 679.

Envie. l. i. c. xxix. 201. l. iii. c. xxxiii. 597.

Espoir. l. i. c. xvi. 194

Esprit au long peint, agent perpetuel, uni-

uersel prompt. 145. son action. 147. sa

fin. 151. &c. distinc-

tion des esprits. 144. l. i. c. xxxix, 239

Esprit uniuerfel. 338

Estat. 275

Estimation des person-

nes & des choses. 51. 52. &c. 453.

Excuse. 315

Exil. l. iii. c. xxliii. 773.

Experience. 31

F.

**F**Action & ligue. 600

608.

Faintise. 653

Finances, les fonder. 535. employer. 539.

reseruer & l'espargne. 540.

Finesses du prince. 516.

&c. voyez ruses.

Flatterie. l. iii. c. x. 648.

Foiblesse humaine. l. j. c. iv. 21.

Folie. 92. 154

Force, vertu. l. iiij. c. xix.

Formalistes. 60. 357

Fortune. 463

Foy, fidelité. l. iii. c. viij. Requite au Prin-

ce. 510

Frugalité. l. iii. c. xl. G.

**G**ehennes. 27

Generation d'en-

fans. 681

Gloire. l. iii. c. xlii.

Gourmandise. l. iii. c. xxxix.

Grands. l. iii. c. xviii.

Guerre, l'entreprendre. 562. &c. la faire.

565. &c. l'acheuer.

583. prouisions & munitions de guerre.

565. &c. ruses de guerre. 583

Guerre ciuile. 605

H.

**H**Ayne. liv. j. ch. xxviii. l. iii. c. xxxii.

Heresies. 181

Homme sa peinture ge-

nerale. l. i. c. ii. a son

# TABLE DES

son mal plus en l'es-	Honneur. l. i. c. lvi.
prit qu'au corps. 2.	Honte. 177. &c. 182.
144. est vain tout en	l. iii. c. xxvi.
soy, en ses pensées &	Humanité. 96
desseins, sa conversa-	I.
tion priuée & publi-	<b>I</b> Alousie. l. i. c. xxx.
que. 14. 15. & suy-	l. iii. c. xxxv.
uans. Est foible à	Jeunesse. 224
tout; à desirer, choi-	Imagination. 130. &c.
sir, jouyr, vser. 21.	l. i. c. xviii.
&c. au bien, à la	Immortalité. 140
vertu. 24. &c. au mal.	Imp. & subsides. 537
31. aux extremittez.	Impostures. 70. 73. 74.
35. à reprendre &	433.
estre reprins. 32. est	Inconstance. l. i. c. v.
inconstant. 37. mise-	Indigence. l. iii. c. xxv.
nable en soy. 38. en	Industrie. 435
sa naissance & mort.	Infamie. l. iii. c. xxvi.
39. ennemy de son	Ingratitude. 669. 670
bien. 41. &c. est vn	Injustice vile. 518
cherche mal. 41. nay	Instinct naturel. 84
à la douleur. 42. mi-	Instruction de la jeu-
serable en son enten-	nesse. 685. &c. au
dement. 44. 45. &c.	long.
en sa volonté. 56. est	Inuention. 152
uniuersellement glo-	Jugement. 142
rieux, & presomp-	lurement. 30
tueux. 61. l'est en-	Iustice en general. l. iii.
vers Dieu. 62. na-	c. v. 612. pour au-
ture. 64. les animaux.	truy. 27. l. iii. c. v.
66. enuers l'homme	vj. pour le souuerain.
son pareil. 67. &c.	510. 511. pour soy-
est animal prodigieux.	mesme. l. iii. c. vj.
38. 94. composé de	617.
deux & trois pieces.	L.
94. & 95. difference	<b>L</b> Angue bonne &
& inégalité des hom-	mauvaise. 118.
mes en toutes choses.	Liberalité pour tous. l.
l. j. ch. xxxvii. ch.	iii. c. xi. 656. du
xxxviii. c. xxxix,	prince. 423. 424.
	Liberté

# MATIERES PRINCIPALES.

Liberté spirituelle du  
jugement. 334. de la  
volonté. 344. corpo-  
relle. 88. & l. i. c.  
liiii. 307.

Legislateurs. liv. i. ch.  
xlvii. 288

Loix. l. ii. c. viii. 430

Luxe. l. iii. c. xl. 612

M.

**M**agistrats. l. i. c.  
xlvii. 287 l. iii. c.  
xvii. 738

Maistres. l. i. c. xliiii.  
271. l. iii. c. xv. 726

Manies. 92. 155. 156

Maladie. l. iii. c. xxii.  
767.

Mariage. l. i. c. xlii.  
251

Mariez. l. iii. c. xii.  
674

Maux qui nous mena-  
cent. 588. presens &  
pressans. 589

Maux externes. l. iii.  
c. xx. 754. Internes.  
782

Memoire. 127. 130.  
160.

Mentir. 652

Meschanceté. 370

Mespris du Prince. 557.  
du monde. 405

Mesnagerie. liv. iii. ch.  
xiii. 677

Militaire profession. l.  
i. c. xliiii. Exercice  
& vocation. 572. &c.

Misere humaine en la

vie, naissance, en-  
tendement, volonté.  
l. i. c. vj. 38

Moderation double aux  
affaires. 362

Meurs bonnes & mau-  
uaises de la jeunesse  
& vieillesse. 224 716.  
717.

Monde, sa diuision.  
230. 231. son mes-  
pris. 405. 410. son  
antiquité, change-  
ment, estat. &c. 340.

Mort. l. ii. c. xi. di-  
verses manieres de se  
porter en la mort.  
467. Ne la craindre,  
attendre, mespriser,  
desirer, se la donner.  
468. &c. diuerses for-  
mes de la mort. 491.

N.

**N**ature & loy de  
nature. 358. &c.  
corrompuë par art,  
ceremonie, vice, &c.  
360. &c.

Neutralité. 611

Noblesse. l. i. c. lv. 308

Nudité. 77. 120

O.

**O**beïssance. 249.  
735. 736.

Obligation active &  
passive. 668

Occasion. 461

Opinion. 163. 164.  
171.

Ouye. 114

P.

# TABLE DES

P.

**P** Arole. 77. 116. 117  
 Parens. liv. 1. ch. xliiii. l. iii. c. xliiii.  
 Party comment se faut porter entre divers partis. 608  
 Passions. 157. l. i. c. xx. 328. &c. l. iii. c. xxviii. &c.  
 Pauvreté. l. i. c. lviii. l. iii. c. xxv.  
 Pedans. 60  
 Penitence. 30  
 Perfection. 367. 368  
 Perfidie. 644  
 Persuader. 71  
 Peuple. l. j. c. xlviii.  
 Piété pour tous. l. i. c. v. pour le souverain. 509.  
 Plaisirs. l. ii. c. vj. l. iii. c. xxxvii. & xxxxi.  
 Preuoyance ou premeditation. 427. 428  
 Preference ou Preseance. 453. 454  
 Presomption. l. i. c. vii. 333  
 Precipitation. 347. 461  
 Preud'homie & Probité. l. ii. c. iii.  
 Princes, leur description, bien & mal. l. iii. c. xlv. leur deuoir. l. iii. c. ii. c. iii. c. xvi.  
 Principes. 72

Prouisions pour gouverner vn Estat sept. 505 &c.

Prosperité. l. ii. c. vii. l. iii. c. xxxvii.

Police. 26

Polygamie. 262. 263

Prudence en general,

sa definition, ses qualitez. l. iii. c. i. Publique du Prince. l.

iii. c. ii. & iii. Pacifique. 559. &c. Militaire. 562. Aux affaires en general. l.

ii. c. x. Aux affaires difficiles & dange-

reux. l. iii. c. iv.

Puissance maritale. 260.

Paternelle. l. i. ch. xliiii. Herile des mai-

stres. l. i. c. xliiii.

R.

**R** Aison, Ratiocination humaine. l. i. c. v. & c. xv. xvi. &

142. 143. Aux bestes. 82. 83. 135.

Rebellion. 604

Reconnoissance. 670 671

Religion. 29. l. ii. c. v. 381. 382.

Repentance. 373

Repudiation. 262. 263. 264. &c.

Richesces. l. i. c. lviii. 317

Ruses de Prince. 515.

516. de guerre. 583

S.



# MATIERES PRINCIPALES.

## S.

**S**acrifices. 29. 383  
 Santé. 100  
 Sageſſe, voyez les Pre-  
 faces du premier &  
 ſecond liure. & pag.  
 351. 376. 693. &c.  
 Secret. 644  
 Science. l. i. c. lvii.  
 645. 694. &c.  
 Sedition. 602  
 Sens naturel. l. i. c.  
 xii. 107  
 Seruage. l. i. c. liiii.  
 Seruiteurs. l. iii. c. xv.  
 726  
 Seuerité. 549  
 Sobrieté. liv. iii. ch.  
 xxxix. 610  
 Soldats & leur diſtinc-  
 tion, naturels, eſ-  
 trangers, à pied, à  
 cheual, ordinaires,  
 ſubſidiaires. 566 567.  
 leur election, condi-  
 tions, diſcipline. 570  
 571.  
 Solitude. l. i. c. l. 298  
 Souueraineté, ſouve-  
 rains. l. i. c. xlv.  
 275. l. iii. c. xvi. 728  
 Superiorité & inferiori-  
 té. l. i. c. xl. xli.  
 244. &c.  
 Superſtition. 59. 391.  
 392. &c.  
 Supplices. 555  
 Suppoſitions, 71, 87. 88

## T.

**T**rahifon. 597. Tran-  
 quillité. l. ii. c. xii.  
 & dernier. 472  
 Temperance. l. iii. c.  
 xxxvi. 601  
 Temperament du cer-  
 ueau. 126. 127. 129.  
 entre fiance & deſſian-  
 ce, crainte & aſſeu-  
 rance. 460  
 Threſors. 539  
 Triſteſſe. l. i. c. xxxiii.  
 207. l. iii. c. xxix.  
 785.  
 Tumulte populaire. 598

## V.

**V**ailance en gene-  
 ral. l. iii. c. xix.  
 746. du prince 521.  
 des ſoldats. 572  
 Vanité. l. i. c. iii. 13  
 Vengeance. 51. 57. l. i.  
 c. xxxi. 203. l. iii.  
 c. xxxiiii. 796  
 Verité. 30. 151. 163  
 Vertu. 24. 352. 360  
 Veſtement. p. 80. l. i.  
 c. xiv. 120. l. iii. c.  
 xl. 816  
 Viſtoire du vainqueur  
 & vaincu. 585  
 Vie humaine. l. i. c.  
 xxxi. genre & train,  
 deuoir. l. ii. c. iii.  
 376, trois ſortes &  
 degrez

# TABLE DES MATIERES PRINCIPALES.

degrez de vie. l. i.	lii. 302. militaire. l.
c. xlix.	i. c. liii. 307
Vie civile & sociale & solitaire. l. i. c. l.	Vieillesse. 224
298. menée en com-	Volonté. 56. 57. 143.
munauté. l. i. c. li.	l. i. c. xix. p. 344.
301. rustique & me-	345. &c.
née és villes. l. i. c.	Volupté. l. iii. chap.
	xxxviii. 804

F I N.



1.  
07  
24  
3.  
4.  
p.  
04